REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXII. — 1er JUILLET 1924.

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1924

054
R3274
1924, cv. 47
JAN 21 1925
201713
B.R.

LE FESTIN DES AUTRES

PREMIÈRE PARTIE

Je vais revoir Abel! se dit Thierry Audun comme surpris par une idée saisissante, au moment où il sonnait à une haute porte cintrée de la rue de Valois. Je vais revoir Abel!

Il portait un long pardessus fatigué; sa main gauche tenait une valise pauvre, maculée d'étiquettes du P.-L.-M.; un vaste chapeau mou dissimulait à demi son profil. En posant son gant sur la porte, il pensa que son frère poussait chaque jour cette porte. Elle céda sous ses doigts. Avec une allégresse indicible, il entendit une voix anonyme sortie d'une loge lui annoncer que Maître Abel Audun habitait bien ici le deuxième étage et qu'il était sûrement chez lui ce matin.

— Voici, songeait-il en montant l'escalier feutré et obscur de ce vieil hôtel de la Régence, voici les marches qu'il gravit chaque soir après ses succès d'audience au Palais!

La présence du frère auquel il revenait à l'improviste, après huit années d'exil, commençait ici même. Il embrassait ici même l'ombre idéale de cet aîné dont, là-bas, l'éloignement l'avait sourdement torturé sans relâche, jusqu'au dernier jour. Il n'aimait qu'Abel. Et comme le veut parfois l'affinement d'une affection puissante, il sentait le champ magnétique de son âme dès le premier contact avec ses lieux familiers. Mais ce fut au seuil même de son logis qu'il connut le tremblement intérieur de l'attente qui va prendre fin, car pour ce jeune homme, dont l'attitude n'indiquait guère la réussite ni l'auto-

Copyright by Colette Yver, 1924.

rité de qui a gagné une partie contre la vie, derrière ce seuil, il y avait non seulement l'objet d'un sentiment unique, mais un foyer où se blottir après l'orage.

Il se figurait qu'à peine entré il pourrait s'élancer, tomber seul à seul dans les bras d'Abel. Mais un valet de chambre, sans lui demander ce qu'il voulait, l'introduisit par habitude dans un bureau où une dactylographe aux beaux cheveux châtains travaillait à une petite table, tandis qu'une figure à la fois espiègle et lumineuse d'étudiant, à demi cachée derrière une pile de dossiers, occupait la place principale. On voyait le front haut, une chevelure folle rejetée en arrière, des yeux d'enfant et cependant un air grave. Le jeune homme se leva. Thierry prononça :

— Maître Abel Audun, s'il vous plaît.

Il répondit que son patron serait libre dans un instant. Me Audun recevait présentement une cliente qui prolongeait volontiers ses visites. Des éclats d'une voix féminine venaient en effet du cabinet d'Abel, à travers une porte de cuir capitonnée. Thierry ne quittait plus du regard les losanges gonflés et luisants derrière lesquels il y avait celui dont la mer l'avait séparé tant d'années. Cette barrière suffisait aujourd'hui. Que ne se précipitait-il, malgré un si léger obstacle, vers cette réalité du seul être qu'il aimât, alors qu'un tel désir le mordait de cette image réelle succédant à l'imprécision de ses rêves d'exil? C'était tout le décorum de la situation d'Abel qui l'arrêtait. Une atmosphère d'homme arrivé régnait dans cette antichambre. D'ailleurs, le jeune secrétaire avait eu un mot de dévotion fervente pour exprimer qu'Abel Audun était à ce moment à Paris l'un des rois du barreau. Il avait dit : « On se dispute ses minutes. » Et il y avait en lui un respect religieux et charmant d'apprenti juvénile pour celui qui lui trace la voie dans la carrière. Mais ce culte devenait aussitôt un piédestal qui situait Abel plus haut que ne s'y attendait le voyageur. Aussi lorsqu'on lui demanda s'il désirait parler à Me Audun personnellement, ou si un secrétaire ne pouvait l'entendre, au lieu de répondre simplement : « Je suis son frère, » Thierry estima-t-il plus décent de ne point jeter à la tête de ce secrétaire enthousiaste et de cette dactylographe curieuse, la parenté de pauvre diable qu'il représentait pour l'homme illustre et qui pouvait désobliger celui-ci.

— Je ne suis pas un client, monsieur, déclara-t-il.

Puis, vivement, avec cette prudence craintive et inquiète de ceux qui semblent mariés à l'insuccès, et l'appréhension de n'être pas reçu sans titre, il reprit :

— C'est pour une affaire intime qui concerne Me Audun autant que moi.

Et pensant à cette affaire, la plus belle de sa vie, ce revoir appelé avec tant de passion dont le jeune homme subtil qui l'écoutait se doutait si peu, il eut un demi-sourire qui accentua la hauteur spirituelle de son visage, auquel son mauvais destin, en l'humiliant, n'avait pu arracher la noblesse. La dactylographe coquette, qui travaillait à sa machine là-bas, ne paraissait pas si occupée à couvrir de mots grésillants ses feuilles de copie, qu'elle ne glissât, vers ce visage intéressant et rare, des regards fréquents. Ce fut même assez probablement pour attirer sur elle des yeux qui lui plaisaient, qu'elle quitta sa place et vint, un feuillet à la main, vers le secrétaire.

— Monsieur de Vrigny, est-ce bien « de cujus » qu'on a écrit ici ?

— Mais, mademoiselle Florence, la chose ne fait pas de doute.

Cette petite raillerie devait faire partie d'une attitude adoptée par lui à l'égard de sa compagne de travail, subalterne et jolie associée avec laquelle il fallait compter sans cesse. Thierry se sentait séduit par toutes les marques de finesse que donnait ce jeune de Vrigny, moins âgé que lui de quatre ou cinq années, car on ne pouvait guère lui attribuer plus de vingt-cinq ans, et qui, si voisin de l'adolescence, montrait déjà une sûreté intelligente dont on était surpris. « C'est Abel, pensa-t-il, qui, dans ce commerce si étroit du patron au secrétaire, a pétri cet esprit à sa ressemblance. »

A ce moment, les losanges de cuir de la porte se déplacèrent brusquement : dans l'embrasure, on vit apparaître une femme déjà mûre, qui fut parfaitement inaperçue de Thierry ; le veston d'Abel, son profil rasé, plein, spirituel et heureux de bel Athénien, étaient derrière la visiteuse. Thierry le revoyait tel qu'à ses vingt-huit ans, mais revêtu de cette puissance humaine que communiquent le talent et le succès. Il l'admira. Il goûta une seconde de félicité absolue. Mais il restait cloué à sa place, anonyme, inconnu. Des forces plus redoutables que le simoun, l'orage ou la folie de la mer peuvent bouleverser le

cœur d'un homme sans que le plus proche témoin s'en doute. Abel, inattentif à ce nouveau venu, ne s'occupait que de sa cliente qu'il reconduisait. On l'entendait continuer sa conversation :

— Priez donc M. Mussy de venir lui-même au Palais cet après-midi, avec la lettre de notre adversaire et les quittances que je ne possède pas.

D'un contralto de femme ardente et brisée par la vie, la plaideuse reprit :

— Marcel ? Mais vous le verrez ce soir, salle Beethoven.

Et s'adressant au secrétaire :

— Vous viendrez aussi, monsieur de Vrigny, au concert de Perrine; toute une soirée de harpe, ce sera peut-être un peu long. Mais il faut l'encourager, la pauvre chérie.

René de Vrigny remerciait encore que Mme Mussy offrait déjà des cartes à la dactylographe.

— Prenez, prenez, mademoiselle Florence, et vous amènerez votre petite sœur Ida, si elle sort assez tôt des Jardins de la Beauté.

Quand elle se retourna, maître Abel Audun avait reconnu son frère. Ils étaient tous deux l'un devant d'autre, se contemplant.

— Est-il possible, Thierry, que ce soit toi ! murmurait l'avocat.

Et l'autre se taisait. La vision matérielle d'Abel était pour lui comme le réveil après le rêve; il entrait dans un état nouveau devant cette figure réelle que son imagination cette fois ne créait plus. Son affection même changeait, cessait d'être mystique. Abel faisait partie maintenant de sa vie extérieure, et sortait, eût-on dit, du secret de son âme. Quand son frère l'eut entraîné dans le cabinet voisin et que les losanges de cuir se furent refermés sur eux, le transport qu'il avait escompté s'éteignit de soi. Ils s'embrassèrent simplement. Abel eut quelques larmes furtives de surprise, et il demanda :

— Qu'es-tu devenu ? Voici trois mois au moins que tu ne m'as écrit. Tout marche bien là-bas?

— Oh ! dit Thierry, là-bas...

L'extrême facilité de confidence qu'entrevoyait autrefois son désir, cette faconde qu'il se sentait encore la nuit de la traversée, roulé dans sa couchette, quand il se figurait déjà raconter à l'aîné ses déboires, tombait à plat, l'heure venue. Il éprouvait soudain comme il est malaisé d'avouer qu'on n'a pas

réussi. Ici d'ailleurs un seul fait dominait tout, c'était Abel opulent et glorieux dans ce cabinet où régnait sa sagesse. Thierry regardait les bibliothèques d'un bois gris perle, à la chair délicate et moirée, l'immense bureau de la même substance extraordinaire, le tapis de laine isabelle, et le portrait du maître, d'une peinture si vive qu'il n'en pouvait détacher ses yeux. Il finit même par dire :

— Étonnant, ton portrait, Abel ! qui t'a fait cela?

Et là-dessus ils partirent tous deux, s'engageant à fond de train dans une critique étincelante de la toile, louant ceci, dépréciant cela, et glissant insensiblement à des idées générales touchant la peinture. C'était leur intimité d'autrefois qui se reconstituait d'elle-même. Elle était faite des échanges de leurs esprits, divers, mais de valeur sensiblement égale. Thierry peu à peu reconquérait, grâce à cette égalité intellectuelle, une parité d'attitude qu'il ne possédait pas en entrant.

— Ton cabinet, tu sais qu'il est très bien, disait-il à son frère, — car maintenant, c'était lui qui, oubliant les événements de sa propre vie, épousait celle d'Abel, jouissait du bois des meubles, du luxe des livres, du goût des vases d'art et de la place sociale éminente de son frère que signifiait cette pièce riche, — on voit qu'une femme y a passé.

— Antoinette s'y connaît..., dit Abel en riant.

— Quel sentiment de l'élégance, mon cher !

— Ce sont des meubles de chez Poulyer.

— Ils représentent aussi une jolie clientèle ! Je suis sûr qu'aujourd'hui tu es l'un des premiers, le premier peut-être à Paris...

— Pourquoi pas le premier de mon siècle? dit Abel amusé et attendri par cet enthousiasme incorrigible; tu vois grand, mon vieux Thierry !

— Ah ! je suis si content ! Sais-tu, le succès des autres, on peut s'en délecter, s'en gaver sans ridicule, sans outrecuidance, tandis que les siens propres, on met une certaine discrétion à les ruminer. Tu ne m'avais jamais écrit à quel point tu en étais, Abel ; il a fallu que je l'apprenne là tout à l'heure, en entrant, de la bouche d'un secrétaire pour qui tu sembles être un dieu.

— Oh ! évidemment, si tu écoutes le petit de Vrigny, j'ai du génie : le fait est que je gagne de l'argent ; mais c'est tout, mon vieux Thierry, c'est tout.

Thierry se remit à contempler silencieusement Abel. Il songeait qu'autre chose est d'assister à la lente progression d'un talent, à ses luttes, à ses efforts, pour en arriver peu à peu au spectacle de sa gloire; autre chose d'entrer ébloui tout à coup dans cette gloire. C'était surtout en se rappelant les transes où il l'avait laissé huit ans auparavant, petit avocat perdu dans l'encombrement du Palais, plaidant pour l'Assistance judiciaire, ignorant s'il mangerait le lendemain, doutant s'il n'aurait pas été mieux avisé de se faire gratte-papier, que Thierry mesurait le gain magnifique obtenu sur le Sort, et sentait la griserie d'une telle conquête. Lui avait voulu devenir colon pour aller plus vite en besogne. Le beau calcul! Il rêvait alors d'enrichir Abel. Comme si Abel avait eu besoin de lui! Et dans l'instant où il rayonnait d'une victoire qui n'était pas la sienne, Abel, qui goûtait enfin, en la partageant avec ce cadet, la plénitude de son succès, fut pris d'une inquiétude tendre devant Thierry. Il examinait ce grand pardessus élimé, la chaussure, la valise de cuir jaune noircie, écorchée aux coins, et la douleur cachée dans le pli de cette lèvre, et cet air d'artiste qui a perdu son rêve.

— Tu as vieilli, mon cher, dit-il soudain.

Et sa phrase décelait l'investigation hésitante et discrète de sa curiosité fraternelle dans ces troublantes années d'exil dont il connaissait à peine les points saillants : l'achat à tempérament d'une concession de terrains au Sud de Laghouat; la mort des vignes, l'ensemencement en pois chiches; les sauterelles, un été; la bonne récolte d'il y a trois ans; l'assassinat du chef de culture par les ouvriers arabes, depuis lequel Thierry était devenu si laconique dans ses lettres.

— Oui, j'ai vieilli, répondit le voyageur en jetant instinctivement un regard vers la glace.

Et aussitôt, une coquetterie le reprenant :

— Mais, tu sais, je suis éreinté par ce voyage. La traversée a été dure; aux Baléares, nous avons eu un sacré coup de vent. C'est égal, j'ai l'air de l'aîné maintenant.

Abel s'assit près de lui, le prit à l'épaule, plongea les yeux dans ceux de Thierry, gris et vacillants.

— Tout marche bien là-bas? répéta-t-il.

Ce fut à cette seconde seulement que les deux frères enfin se retrouvèrent. Thierry demeura plusieurs minutes sans

répondre. Sa douleur éclatait. Il finit par dire d'une âme affaissée et comme à terre et qui ne se relèvera plus :

— J'ai raté ma vie, Abel.

Immédiatement il se sentit assailli des protestations affectueuses de son frère. A trente et un ans, la vie à peine commencée, on ne pouvait la déclarer en faillite. Un insuccès, à cet âge-là, n'a pas de caractère définitif. Mais à mesure que l'aîné parlait et, comme si cet art qu'il avait d'envelopper les malheureux dans de chaudes phrases eût excité au contraire une sécrétion d'amertume dans son cœur, Thierry débordait d'âcres confidences :

— Ah! tu ne sais pas! Je n'ai plus un sou; l'administration m'a repris mes terres parce que je n'en payais pas les termes d'acquisition. J'ai eu tout contre moi, les intempéries, les hommes. Parce qu'il me répugnait de traiter les Arabes comme des parias, et que j'abrégeais impérieusement les journées de travail, les contremaîtres étaient mes ennemis. J'aurais pu me les attacher en me rendant complice de leur impitoyable exigence; mais quand le berger donne du champ aux moutons malgré les chiens, les chiens montrent les crocs, n'est-ce pas? D'ailleurs, j'avais tort. On ne peut pas faire à la fois de l'exploitation et de la philanthropie. Ces hommes dont l'esthétique originelle m'inspirait du respect, et la servitude, une révolte, ne valaient sans doute que le bâton, puisqu'ils me méprisaient pour le bien que je leur voulais; au surplus, je n'aboutis qu'à les irriter contre ceux dont ma mansuétude leur dénonçait l'injustice. Et comme je m'en suis opiniâtrément, et jusqu'à la ruine, tenu à des salaires d'équité, j'ai déchaîné sur moi tous les autres colons; ils me boycottaient, et, le jour où mes Arabes ont tué un contremaître, des soupçons ont couru sur moi.

Abel, qui l'écoutait tristement, eut un sourire d'indulgence.

— Toujours le doux philosophe d'autrefois, mon pauvre Thierry, celui qui écrivait à seize ans sur le revers de son pupitre sa devise morale : *Sois beau*. Être beau, Thierry, élever sa conscience à une altitude déserte, c'est-à-dire monter plus haut que les autres, évidemment, il y a là de l'existence une conception séduisante; seulement...

— Seulement, c'est difficile, n'est-ce pas?

— Non, je veux dire qu'il faut se méfier des devises qui

sont des mots de fer. Moi, je n'en ai pas pris. J'ai été propre cependant.

Mais l'espèce de puritanisme qui revêtait chez Thierry des principes qu'Abel habillait de bonhomie, renchérit à cette contradiction.

— Chez les forbans, mon cher, on a besoin de se retenir en s'agrippant à quelque chose, serait-ce à des mots. Il y a deux ans, j'ai eu chez moi, dans le hall de ma villa arabe, sept colons rassemblés qui vociféraient contre moi et menaçaient de me faire enfermer. Sais-tu de quoi j'étais coupable? J'avais ordonné qu'on détruisît sur les quais d'Alger cent sacs de pois chiches, ma part de fourniture dans une expédition que nous faisions à un exportateur italien. Je les savais avariés; pouvais-je les laisser aller jusqu'à la livraison? Il est vrai que, si je n'avais pas le droit d'anéantir du même coup la marchandise des autres expéditeurs, j'en signalais le défaut et qu'ils eurent mille ennuis pour arriver à perdre chacun, comme moi, une dizaine de mille francs qu'ils auraient préféré voler à leur client.

— Mais, Thierry, demanda l'avocat, ces pois chiches, étaient-ils sortis gâtés de chez toi? avaient-ils été ensachés humides?

— Ils étaient sortis bons de chez moi, naturellement. Mais par la faute des retards dans le transport, ils avaient fermenté sous la pluie.

— Il fallait alors les livrer tels quels et, en cas de plainte du client, se retourner vers les compagnies de chemins de fer ou de navigation auxquelles le dommage était imputable.

— Mais si la fermentation des grains était demeurée inaperçue et qu'ils eussent été répandus, empoisonnés, dans le commerce?

— Thierry, dit Abel, tu aurais dû entrer à l'École des Beaux-Arts, comme c'était ton désir à vingt ans, et ne jamais vendre que tes rêves.

— Pardon! j'étais fait pour les affaires; ne seraient-elles possibles que dans le vol? Allons donc! J'aurais réussi sans la mauvaise volonté de la terre et l'hostilité humaine. Deux mois après que des quintaux de grains avaient été jetés à la mer, mon client me triplait ses commandes! Mais alors ce fut la sécheresse, et les sauterelles, et le discrédit que les autres colons répandirent sur moi. Je ne tirais pas de la vente de mes produits de quoi payer le personnel. J'ai dû laisser des terres en friche pour res-

treindre ma main d'œuvre. Quand venaient les échéances du paiement pour la concession, j'étais obligé de demander des délais. Je comptais pour me relever sur des plantations d'eucalyptus par lesquelles j'avais commencé; mais on ne leur a pas laissé le temps... Le temps! le temps! voilà ce qui m'a manqué.

Il vomissait ainsi son insuccès comme une bile amère, péniblement, souffrant, comme tout homme qui sort d'un lamentable échec, de se rapetisser, de se bafouer lui-même devant le frère triomphant. Non seulement il avait eu le sort d'un incapable et manifesté en somme une maladresse pour laquelle le monde est impitoyable, mais encore il était aujourd'hui le naufragé à qui tout manque pour se raccrocher. C'était fini. Recommencer? Mais il était l'homme nu dans les flots, sa vie à la merci d'un secours.

— Et les autres colons, interrogea étourdiment Abel, ils s'enrichissaient?

— Oui, dut-il répondre. Et ce fut le pire. Il se crispa pour dire encore le reste, cependant : la saisie-arrêt du Gouvernement français, les humiliations du failli, ses troupeaux de moutons noirs dispersés entre ses ennemis. Et il racontait, les yeux secs et comme se moquant de lui-même, que, caché dans une gorge hérissée d'agaves, le jour de l'adjudication, il les entendait bêler éperdument et que la disposition des roches formant écho, l'appel de ces bêtes gémissantes, multiplié, semblable à leur plainte d'agonie sous le couteau, lui avait rendu sensible la désolation de la ruine, comme si la grande œuvre entreprise qui mourait avait elle-même jeté ce cri dans le bled.

— Alors, mes créanciers payés avec le prix de mes meubles vendus, j'ai mis là-dedans ce que je possédais, — et il montrait la valise usée, — et je suis allé m'embarquer à Alger, n'ayant plus qu'un désir, revenir à toi, Abel.

Il parlait la tête baissée, écrasé sous la défaite, n'étant pas un tel rêveur qu'il ne connût le dédain léger que les meilleurs éprouvent malgré eux pour qui s'est laissé vaincre. Soudain deux bras tombèrent lourdement sur ses épaules.

— Eh bien! eh bien! disait Abel, d'un ton dégagé, et en affectant de ne pas prendre le désastre au sérieux, et puis après? C'est un accident, mon petit Thierry, rien de plus et qui ne peut enlever *ça* à la joie de te revoir. On ne se quittera plus, hein? Et, puisque je t'ai avoué que je gagnais beaucoup d'argent,

tout ce que tu me racontes là est dépourvu d'importance. Tu entreprendras autre chose à Paris, près de moi, voilà tout.

Thierry avait relevé la tête et il voyait penché sur lui ce visage plein et rasé où tant d'esprit et de tranquillité s'inscrivaient au coin des yeux, au dessin large de la bouche, qu'il rappelait les plus beaux portraits, les plus célèbres eaux-fortes des grands intellectuels français, Chaix d'Est-Ange, Sainte-Beuve, Jules Lemaître, et d'autres. Et le frère malheureux goûtait une telle jouissance d'admirer à ce point dans cette minute le frère qu'il chérissait, que ses déboires, prix de cette émotion, devinrent négligeables.

— Merci, Abel, dit-il seulement.

Mais, comme tous deux ne contenaient qu'avec peine les signes d'une nervosité qu'ils entendaient bien dominer, parce que des larmes dans un pareil moment leur eussent paru dramatiser en vain l'élémentaire et l'essence simple d'un grand sentiment, ils s'approchèrent des fenêtres par diversion. Elles plongeaient dans les jardins du Palais-Royal. Cette succession de rectangles divers s'encadrant l'un l'autre, l'architecture à balustres d'un gris de nuage enclosant la masse quadrangulaire des frondaisons roussies par l'automne, et le tracé géométrique des arbres délimitant lui-même le dessin de la pelouse centrale où le rouge et le jaune des fleurs éclatantes de septembre se disposaient aussi en petits parterres rectilignes dans le vert du gazon, tant de netteté, tant de précision, mêlées à la joie de couleurs charmantes, firent dire à Thierry :

— Je crois que je n'aurais jamais dû quitter la France. Tout y est leçon; on y a un maître dans les choses! Là-bas il règne un désordre et par la nature même on est poussé à l'extrême. Ici, Abel, que tu dois vivre heureux!

— Évidemment, répondit Abel.

Abel avait dit « évidemment » comme un homme acculé à rendre justice au Destin qui l'a comblé.

Marié depuis quatre ans à la plus raffinée des Parisiennes, que son grand amour avait failli ne jamais conquérir, cette Antoinette plus jeune que lui d'une quinzaine d'années, qui offrait à sa maturité commençante le goût toujours délicieux de la fraîcheur féminine, il aurait eu mauvaise grâce à ne pas confesser un bonheur que tout lui faisait attribuer. On ne pouvait dire autrement sans offenser le sens commun. Mais

Thierry sentit que cet « évidemment » ne jaillissait pas d'une source profonde. D'ailleurs, il demanda aussitôt :

— Tu me présenteras à ta femme que je ne connais pas?

— C'est vrai, tu ne connais pas Antoinette, dit Abel.

Et il s'en fut la chercher, repris par cette assurance et cet orgueil du mari fortuné qui va faire étalage devant un être cher, témoin de son passé, de la plus flatteuse félicité conjugale. Pendant quelques minutes assez troublées, Thierry attendit dans le cabinet, maintenant solitaire, la venue de cette femme inconnue, compagne d'Abel. Il la redoutait. Elle lui était étrangère. La passion qu'Abel professait pour elle et le fait même de leur mariage ne le portaient pas à l'aimer ; loin de là. L'amour ne plaît pas du premier coup à l'amitié. Et la région obscure chez nos proches est toujours le domaine de ce sentiment qui nous les enlève.

— Il est là ? prononça derrière la porte une voix caressante.

En même temps apparaissait à Thierry une parfaite vision d'élégance. Depuis la pointe de son soulier cambré jusqu'au réseau noir de ses cheveux tiré sur la tempe blanche, selon le goût du jour, et qui enveloppait étroitement sa petite tête, la silhouette d'Antoinette se mouvait, grâce aux artifices de la mode, aux étoffes molles, aux lignes pures et longues du costume, comme un vivant gabarit de l'art de se bien mettre. Même, cette perfection de la mise avait quelque chose d'achevé, d'accompli, de contraire à cet aimable devenir, à cette grâce incomplète qui d'ordinaire marque la jeunesse, âge comparable au printemps, l'imparfaite et bougeante saison toute en mouvement. Antoinette, malgré tous ces raffinements de femme, n'avait que vingt-trois ans.

Avec cette grâce un peu hautaine qu'elle devait d'abord à sa haute taille dépassant légèrement celle de Thierry, à sa retenue ensuite, cette retenue toujours craintive du mot qu'on peut dire de trop, elle serra les mains du voyageur en lui souhaitant une mondaine bienvenue. Puis le frère et la femme aimée se scrutèrent tous deux en une seconde avec une avidité cachée, lui diagnostiquant un égoïsme souverain, conscient, presque orgueilleux de s'affirmer ; elle, une âme mal assise, portant un idéal trop lourd.

— Il ne vous ressemble pas, votre frère, dit-elle à son mari-

— Non, mais j'aurais voulu lui ressembler, dit vivement Abel. Imaginez un garçon muré dans une vie intérieure ardente, comme un moine dans son couvent, avec des règles d'idéalisme sévère, des intransigeances d'ascète. Il a voulu coloniser. Je vous laisse à deviner le résultat. Ses scrupules l'ont dépouillé comme l'eût fait une bande de voleurs. Il arrive pur, net, détaché, sans un sou, sans un regret.

— Il fallait le rappeler plus tôt, dit Antoinette qui avait changé de visage.

Alors Abel, sûr maintenant de ne pas lui déplaire, et abandonnant le ton de plaidoyer qu'il avait pris comme une sorte de précaution de mari-courtisan :

— Vous savez, Antoinette, ma vie va changer à partir d'aujourd'hui. Thierry est comme un étai solide où l'on appuie son âme. Je suis de huit ans le plus âgé. On ne peut dire que je l'ai élevé. Ce n'est certes pas moi qui l'ai bourré des principes moraux dont il subsiste. Il les avait en lui. Pas moi, qui m'essaye simplement à être honnête homme, sans maximes ni règles intraitables. Mais je l'aimais bien, tout simplement. Quand il avait dix ans, j'étais un jeune homme. Comme nous n'avions pas de parents, son atmosphère affective, c'est moi qui l'ai faite. Or, il revient : nous nous retrouvons après une longue période qui a orienté différemment nos deux existences. Et soudain l'atmosphère d'autrefois se recrée, vous comprenez ?

Thierry souriait de bonheur. Antoinette répéta :

— Je comprends.

Mais Abel s'arrêta. Il craignait d'ennuyer son idole. Il la connaissait à peine après quatre ans d'union. Il aimait une certaine image d'elle qui était entrée en lui à jamais et dont il ne voulait pas changer. Du caractère véritable de celle qu'il avait épousée étudiante en philosophie et préparant en Sorbonne sa licence, il ignorait tout. C'était bien ce qu'elle lui reprochait. Ainsi, à cette heure, elle aurait voulu qu'il recommençât indéfiniment la psychologie de ce frère merveilleux. L'âme d'Abel, toute tournée à ce moment vers Thierry, subissait une autre lumière, un autre éclairage. On la voyait prodiguer ses trésors. Antoinette envia cette mâle estime, cette abondance du don fraternel, si virile et si puissante. Elle se demanda :

« Pourquoi deux hommes qui s'aiment aussi fortement prennent-ils vis-à-vis de la femme cet aspect de dieux qui

s'entretiennent ensemble ? Abel ne m'aimera jamais autant qu'il aime son frère Thierry. »

Elle non plus ne le connaissait pas, puisqu'il avait suffi sur son âme d'un reflet nouveau pour qu'il eût un tout autre visage.

Enfin, voyant qu'Abel, n'osant en dire plus, se taisait, elle déclara qu'il fallait conduire Thierry dans la chambre-fumoir qu'on venait justement d'emménager.

Et elle lui tendit sa main, sa main longue et fuselée dont chaque doigt était pareil à ceux que peignaient les artistes de la Renaissance pour exprimer le suprême raffinement de leurs princesses. Thierry, d'un air de prophète lointain, baisa en se retirant cette main ravissante.

Abel avait saisi la valise de cuir élimé et guidait son frère. Celui-ci disait, s'efforçant de sourire :

— Maintenant me voilà à ta merci. Il ne me reste certainement plus, mon voyage payé, de quoi m'offrir trois repas au restaurant. Je suis ton frère Job, mon vieil Abel. Aussi, je te le demande, refais-moi durant quelques jours et, ensuite, dissimule-moi dans quelque quartier obscur où je pourrai gagner mes croûtes sans causer nulle honte à Me Abel Audun.

— Cette plaisanterie ! dit Abel en guidant son frère vers une chambre contiguë. Nous prendrons notre temps et tu trouveras une situation conforme à ce que tu vaux. Jusqu'à ce moment, installe-toi ici.

En même temps, il posait avec soin la valise usagée sur une chaise qui, devant la fenêtre, découpait la courbe moderne de son dossier sur la lumière subtile du jardin d'automne. Il y avait dans un coin de la chambre, sous un petit pavillon de soie jaune, un divan moelleux. Une table à fumer et une dizaine d'étagères chargées de livres achevaient de meubler l'étroite pièce.

— L'étrange, ajouta-t-il en regardant Thierry, c'est qu'en arrangeant ce fumoir, j'avais toujours pensé à toi...

***

Abel et Antoinette exigèrent que Thierry les accompagnât le soir, à la salle Beethoven, où la petite harpiste, Perrine Mussy, donnait son concert. Ce serait une occasion de le présenter à diverses personnalités. On y rencontrerait, notamment, Jeannetty, le député du seizième, qui tenait bazar de situations;

le fameux Lambesse, le roi de la pomme de terre, ancien clerc de notaire génial qui avait gagné vingt millions dans le trust de ce tubercule, et Mme Lambesse, autrefois vendeuse chez Potin ; enfin Mussy. Et là-dessus, Abel s'attarda à dépeindre son client, cet inventeur illogique et charmant, ancien élève de Centrale, qui fabriquait, entre une femme tragique, — Thierry l'avait aperçue ce matin dans le cabinet d'Abel, — et une fille adorable, une faïence nouvelle faite d'une terre que l'on trouvait partout dans le bassin de Paris, à ce qu'il prétendait. Marcel Mussy possédait cet attrait décevant de l'inventeur qui vous entraîne après soi dans les nuages, comme un Icare qui aurait pris des passagers. On tombe souvent de haut ! Toutes réserves faites sur l'homme, Abel professait que ses assiettes et ses pots valaient le Gien. C'est d'ailleurs ce qu'il se préparait à plaider devant la 5e Chambre de la Cour. En effet, le malheureux Mussy venait de faire appel d'un jugement le condamnant à payer quatre-vingt mille francs de dommages-intérêts à son adversaire, gros marchand de porcelaine, qui les réclamait pour une fourniture de poterie déjà dûment soldée par lui, sous prétexte que les assiettes de Mussy se brisaient comme verre et que la terre dite mussite n'était qu'une camelote qu'on se déconsidérait à vendre. Quatre-vingt mille francs ! Les Mussy n'en avaient pas le premier sou, la maison roulait péniblement avec des secousses à chaque échéance et des appels de fonds au commanditaire, le père Lambesse. C'était un de ces procès qu'il faut gagner coûte que coûte. Quant à tous ces gens-là, Thierry devait les connaître.

Thierry s'était laissé ainsi traîner au concert. Quand, à huit heures et demie, le colon d'hier pénétra entre le ménage de son frère et René de Vrigny dans cette sorte de grand théâtre blanc déjà tout bourdonnant de monde sous la lumière éblouissante du lustre, il sentit, serré dans son vêtement d'emprunt, le dépaysement d'un sauvage déguisé. Les parfums des femmes, une odeur chaude de poudre le surprit. Sous la galerie du pourtour que soutenaient des colonnes de fonte, des loges se creusaient dans l'ombre ; des bras nus, des calvities de bureaucrates, de blancs visages s'y devinaient et il lui semblait aussi que des yeux se fixaient sur lui avec étonnement, avec dérision.

La salle était comme un temple élevé à la Musique. Cette déesse était figurée par le grand orgue, gigantesque idole au

visage d'étain qui régnait au fond, silencieuse. Sur la scène, en avant de ce maître-autel, il y avait un piano long et la harpe de Perrine Mussy, héraldique et gracieux instrument d'un autre âge, avec sa volute d'or et ses cordes luisantes, pareilles à de la pluie aperçue d'une fenêtre sous un rayon de soleil.

Thierry, suivant un piétinement général, s'avançait entre les rangées de fauteuils rouges presque tous occupés déjà. Où étaient ses rochers hérissés d'agaves; ses jeunes eucalyptus à la chevelure balancée; la gorge emplie d'épouvante, profonde de mille pieds, avec l'oued minuscule comme un serpent argenté au fond?...

— Voici les Mussy qui nous font des signes au premier rang, dit Abel.

Thierry reconnut à son regard clair sous le cristal du lorgnon le chimérique ingénieur qu'Abel au dîner lui avait longuement dépeint. Mais, au même instant, une main retenait l'avocat par le pan de son habit.

— Maître Audun, disait un gros homme réjoui, maître Audun, ma femme a là une place pour vous.

— Impossible, monsieur Lambesse, je suis avec mon frère.

Il y eut des présentations. On a coutume à Paris de saisir avidement en affaires toute occasion de réussite et de profiter de toute rencontre. Celle des Lambesse était une aubaine pour l'avenir de Thierry. Abel en deux mots eut conté l'histoire de son frère, et pour la première fois celui-ci se vit mettre tout nu devant un étranger, laissant exhiber la honte de sa ruine, ce drame poignant de l'insuccès pour qui le secret est le seul baume.

— Ah! vous n'avez pas réussi avec les pois chiches? eh bien! il fallait semer autre chose, déclara le potentat. On se retourne, on se débrouille. Vous voici revenu chercher fortune à Paris? A Paris comme en Algérie, monsieur, c'est le même tabac. Sa veine, on la fait. Moi qui ai gagné des millions, je vais vous dire...

Madame décevait son monde. Elle ne répondait guère au type convenu de la bourgeoise engraissée soudain dans la richesse. Délicate, l'œil sombre et creux sous le bandeau noir plaqué à sa tempe maigre, le profil sec, on la voyait encore volontiers en manches blanches, le tablier de calicot noué à ses hanches menues, pesant le sel ou les pois cassés, ou formant

de son doigt pointu le pli du papier qui clôt un petit sac d'épices. Ce devait être la vendeuse correcte, dure aux clients, qui ne met pas un gramme de moins, mais pas un gramme de plus, et qui sait d'un mot aigu coudre le bec aux acheteuses mécontentes. Elle paraissait bien cinquante ans aujourd'hui, malgré le scintillement de sa robe perlée et son petit chapeau qui décelait d'une lieue les cinq cents louis qu'il avait coûtés. Ses minces lèvres ne lâchèrent pas un mot. On sentait qu'elle avait assisté ainsi, muette, illisible, à l'amoncellement de sa fortune de papier. Ils avaient deux fils qu'ils n'avaient pas amenés. Turenne, l'aîné, ancien coureur cycliste, aujourd'hui rédacteur à l'*Écho des Sports*, et Jules le stagiaire au barreau, l'ami du jeune de Vrigny.

Le père Lambesse en était encore à donner avec assurance au colon malheureux la clef du succès, quand Thierry, que les gens bousculaient au passage, vit son frère happé de nouveau par un couple qui s'avançait lentement. Le mari, débonnaire et ventru, le visage boursouflé des hépatiques, alourdi par l'asthme, mais paré de la plus belle femme de la salle. Thierry, avant de savoir son nom, attribua même cette aisance qu'il avait, et ce contentement singulier chez un malade, à l'orgueil d'exhiber dans une telle assemblée cette éblouissante blonde au sourcil noir, au petit menton grec et si parfaitement pure de profil, de modelé, de lignes que tout le monde avait les yeux sur elle. Les « mon cher député, » que lui prodiguait Abel, firent comprendre à Thierry qu'il s'agissait sans doute de Jeannetty, ce parlementaire important « qui tenait bazar de situations. » En effet, le frère de Maître Audun ne tarda pas à être présenté. Pour la seconde fois, on étala sa misère. Abel n'était ni maladroit, ni impitoyable, mais un avocat sait manier les affaires et ne pas les empêtrer de délicatesses. Il n'insistait d'ailleurs aucunement. La honte était exposée d'un seul mot : — « Mon frère, qui n'a pas été très heureux dans son exploitation d'Algérie et qui revient parmi nous. — Je suis charmé de vous connaître, cher monsieur, disait Jeannetty, sur un ton d'une douceur fatiguée de malade. Venez donc me voir un matin. » Et tout en parlant, il répondait par des gestes onctueux de sa main grasse et pâle aux gens qui de tous côtés lui offraient des places.

— Eh bien! monsieur le député, ça va, cette commission

des finances? lançait le gros Lambesse en serrant à la volée la main tendue.

Mais Jeannetty s'excusa : les Mussy leur avaient gardé deux fauteuils là-haut au premier rang et commençaient à se montrer nerveux. Les Audun étaient déjà installés, et Thierry, placé près du potier, se sentait déjà prendre de sympathie quand Perrine Mussy entra en scène dans sa jolie robe blanche payée très cher par Mme Lambesse. Et sous le feu de la rampe, poudrée, toute lumineuse, elle s'assit gentiment à sa harpe en faisant bouffer sa toilette.

Un homme qui vient de voir crouler toutes ses espérances, attache peu de prix à un concert de harpe. Pourtant dès que, dans le grand silence de la salle, les premières notes arrachées aux cordes luisantes tombèrent comme des perles mélodieuses, il sortit de lui-même. C'était une romance sans paroles que jouait Perrine. Les perles de la harpe se firent collier, puis guirlandes. Il en était de minuscules qui filaient, vertigineuses sous ses doigts; et de lourdes qu'elle égrenait une à une, comme un gros rosaire sonore. Le piano, par des complications harmoniques, soutenait le dessin aérien de ces notes délicates et portait leur fragilité en les épousant. Et puis soudain tout changea : ce fut la gracieuse Perrine qui, au lieu de faire éclore des perles du bout de son doigt léger effleurant, eût-on dit, les cordes, embrassa la harpe, sembla la presser de toutes ses forces pour l'obliger de donner ses harmonies graves et secrètes, et à son tour édifia comme des colonnes musicales de puissance pour soutenir les notes métalliques du piano, le soliste. Sa petite bouche se serrait; son front devenait sévère. Plus de cinq cents regards dévoraient cette enfant livrée à son génie, enlacée à son instrument et devenant avec lui le pathétique même.

— Très bien ! lâcha tout à coup, en plein émoi de la salle recueillie, la voix douce et altérée par l'asthme de Jeannetty.

Thierry n'écoutait pas de cette oreille vraiment lectrice qui suit la musique, mais un rayon d'espoir filtrait en lui ; il avait oublié le bêlement lamentable de ses moutons dans le bled et il pénétrait dans une atmosphère nouvelle. A ce moment, à l'autre bout du rang, Abel pencha la tête pour lui demander :

— Es-tu content, Thierry?

Ce fut le comble. Cette phrase devint la cause d'un nou-

veau transport intérieur chez le jeune homme. Comment! Abel ici même ne pensait qu'à lui? Ce frère admirable n'avait eu qu'un mot sur les lèvres : « Es-tu content, Thierry? » Voilà ce qu'était l'affection fraternelle. Que ne pouvait-on espérer, armé d'une force pareille?

L'allégresse de Thierry se multipliait par la musique. Au second morceau de Perrine, un concerto où le piano et la harpe étaient si étroitement d'ensemble qu'on avait l'impression de sons coupés par la même lame, l'austère philosophe se laissa aller au plus grand contentement de sa vie. Tout d'un coup, il lui sembla que le concerto moderne aux mille bruits charmeurs mêlés dans un rythme tout jeune avait le visage même de Perrine. Les ondulations de son corps enfantin à la harpe étaient celles-là même de la mélodie. Thierry permettait à cette mélodie de le consoler. Elle coulait jusqu'à ses pieds, l'emplissait de tendresses qu'il reportait sur Abel. Abel était son père et sa mère. Comme il l'avait reçu! Quel accueil au frère prodigue qui revenait sans rien rapporter que l'opprobre de la ruine!

Ce concerto eut un succès de délire. A l'entracte, on trépignait encore pour voir revenir sur la scène la petite muse. La mère, toujours tragique, étouffa un sanglot. De sa voix onctueuse, le député Jeannetty murmura :

— Vous entendez ce baryton qui, derrière nous, crie bravo à la façon d'un fort de la halle? C'est cette espèce de Sancho qu'est le gros Lambesse. Il veut faire à lui tout seul le succès de Mlle Perrine. Je me demande ce qu'il a bien pu comprendre à cette divine musique.

Il s'adressait à Marcel Mussy, une main sur la bouche pour s'en faire mieux entendre, en même temps que d'Abel, de sa femme et de Thierry qui l'en séparaient. Le ménage Mussy mettait un peu de réserve à railler le commanditaire, mais la belle Claudia Jeannetty fut déchaînée. Et elle appuya son mouchoir sur ses lèvres pour raconter que les Lambesse avaient un phonographe dans leur chambre à coucher et que chaque soir, la couverture faite, ils s'en donnaient une audition.

Alors la sombre Thérèse ne put s'empêcher de renchérir et se dérida pour expliquer à mi-voix qu'ils prétendaient se tenir ainsi au courant de la musique et que Mme Lambesse lui avait même demandé un jour : « Vous dont la fille est au

Conservatoire, dites-moi donc ce que c'est que ce Beethoven dont on parle tant. »

Un éclat de rire enfila toute la rangée des fauteuils; l'ingénieur lui-même, qui n'aimait pas ces plaisanteries, se détendait après les angoisses de tout à l'heure, et Jeannetty trop secoué eut une quinte de toux qu'il ne pouvait arrêter, d'autant moins qu'il s'obstinait à parler encore et à dire à mots entrecoupés que cette chambre à coucher des Lambesse était vraiment la plus belle qu'il eût vue, d'une marqueterie due, racontait-on, à un atelier d'ouvriers japonais installé à Nanterre et qui ne sortait que deux ou trois lits par an.

— Quel temple pour ces deux magots! lança Claudia en éclatant de rire.

— Avez-vous vu le chapeau de pierreries que porte ce soir Mme Lambesse? ajouta Mme Mussy. Voilà qui n'est guère logique sur la tête d'une employée de chez Potin.

Thierry, légèrement troublé, se tourna vers l'ingénieur qui, décidément, l'attirait plus que les autres.

— Il est singulier, murmura-t-il, que les nouveaux riches soient victimes...

Mais il n'acheva pas; les yeux de Marcel Mussy venaient d'apercevoir sur la scène Perrine qui rentrait radieuse encore de son succès, en confiance avec son public désormais. Elle s'élança dans une sonate célèbre. Le concert reprenait, plus religieux, plus ardent qu'à la première partie, asservissant l'auditoire davantage. A la fin d'un morceau, pendant que les mains frénétiques battaient éperdument, Thierry essaya d'apercevoir la vision d'Antoinette; ses mains à elle restaient inertes; elle était droite, casquée de son petit chapeau d'argent, et le regard fixé sur Abel.

« Pourquoi Abel n'est-il pas complètement heureux? » se demandait Thierry intrigué.

Quand tout fut fini, que le bruit des derniers applaudissements mourut devant les planches vides, Perrine ne voulant plus être rappelée, les amis de l'artiste remontèrent le courant de la sortie pour aller féliciter les heureux parents et la jeune muse. René de Vrigny, qu'on avait perdu dans la foule, fut là tout à coup, frémissant, les yeux électrisés, pâle; il regarda son patron, et de cette fougue d'enthousiasme sortirent deux petits mots secs et froids, où se dissimulait un monde d'émotions :

— C'était bien.

Abel sourit. Cette figure enfantine d'un garçon dont l'esprit avait mûri sans gâter la jeunesse était sans secret pour lui. Il se pencha vers son frère et lui confia tout bas :

— Mon secrétaire est très emballé.

— Mais moi aussi, mon cher. Je n'avais jamais entendu rien de pareil.

Dans l'instant qui suivit, Abel mit à profit l'éloignement de Thierry, qui avait pu joindre enfin les Mussy et faisait à Perrine un compliment dont l'ardeur se devinait de loin, pour demander à Antoinette :

— Eh bien! eh bien! que dites-vous de mon frère?

— On fait toujours crédit à l'objet d'une si grande affection.

— Thierry a-t-il donc besoin de crédit?

— Comme vous dites cela! J'aime la façon dont vous aimez votre frère.

— C'est bien la première fois que vous aimez une modalité de mon cœur.

Elle répondit presque imperceptiblement :

— C'est bien la première fois qu'à la faveur de Thierry vous me montrez, en dehors de vous et de moi, votre sensibilité vraie.

Abel éprouvait devant elle la timidité d'un homme étranger devant une femme. Quand l'idole élégante, dont ses sens de Parisien raffiné avaient le goût et la hantise, se mettait à la logique ou à la psychologie, il perdait pied, lui qui, dans l'abstrait, avait été cent fois plus loin qu'elle. D'ailleurs, ils étaient arrivés devant la blanche muse. Antoinette, soudain enjôleuse et presque caressante, serrait la main de Perrine, se disait encore enivrée par cette divine harpe.

Abel regardait la soie molle de son manteau brodé glisser en plis, ou se tendre sur les fines hanches un peu inclinées. Ce fut madame Mussy qui le rappela à la réalité.

— Eh bien! maître, a-t-on plaidé cet après-midi?

— Hélas! madame, l'affaire est de nouveau remise.

Sur le masque empâté de cette femme de quarante ans, brune, sans élégance, un reflet cruel passa.

— Alors, la Justice elle aussi est contre nous. Par avance elle prend position?

— Madame, reprit Abel, c'est un pur hasard : une plaidoirie plus longue que l'on n'espérait...

— Oh! notre adversaire est capable de tout...

Elle ne réalisait pas très bien la machination, mais se plaisait à y croire. Là-dessus, elle prit un air de résignation sauvage en inspectant son manteau de drap prune dont il lui venait une honte soudain, devant ceux d'Antoinette Audun et de Claudia Jeannetty.

Inconnu dans cette foule, un peu à l'écart maintenant, Thierry s'amusait de voir jouer les jeux du monde par les gens dont il avait fait connaissance ce soir.

Le gros Lambesse lançait à tue-tête qu'il n'était fichtre pas musicien et que c'était bien la première fois qu'il entendait racler une harpe, mais qu'il aurait fallu être un imbécile pour ne pas sentir ce que cette petite Mussy avait dans l'estomac. D'ailleurs, il était là pour la lancer.

— Entendez-vous ce maquignon? disait d'un autre côté Jeannetty à Claudia, de façon à être entendu alentour. En vérité on se demande où il croit être.

Claudia, les yeux illisibles, sous l'arc noir de son sourcil, prononça sans baisser le ton, loin de là :

— C'est un vieux Crésus qui trouve une fille pauvre à son goût...

Par un réflexe, à cette insinuation, Thierry se retourna vers l'espiègle Perrine. René de Vrigny était devant elle, lui baisant la main, minaudant un peu, lui disant sans doute des fadeurs, mais avec une piété si fervente et tant de jeunesse qu'ils étaient charmants à voir tous les deux. Thierry eût dû s'attendrir. Ce fut le contraire ; sa bile surprise entra en mouvement ; son cerveau chavira ; il eut un mirage du bled et crut y être emportant dans ses bras cette petite robe de taffetas blanc toute frémissante au galop de son cheval Mandeb, aujourd'hui vendu pour un morceau de pain à un huissier miteux de Laghouat. Ce fut le temps d'un éclair. Il se reprit en apercevant devant lui une figure déjà vue.

— Monsieur Thierry ! vous ne me reconnaissez pas ?

— Mademoiselle, fit Thierry hésitant, ne vous ai-je pas aperçue ce matin dans le cabinet de mon frère ? N'êtes-vous pas sa secrétaire ?

— Mais oui, je suis Florence Lescherolle, la petite Lescherolle de Garches. Vous ne vous souvenez pas de nounou Lescherolle ? C'était maman.

— C'est vous la sœur de lait d'Abel?

— Mais oui, et voici Georges; vous vous rappelez bien Georges?

La coquette dactylo tira par la main un grand diable endimanché d'un haut faux col, la moustache prétentieuse, l'œil vaniteux, mélange d'outrecuidance et de timidité.

— Georges qui était apprenti charron à Garches? demanda Thierry en lui serrant la main.

— Maintenant je travaille dans les autos, dit Georges arrogant.

— Il ne voulait pas monter jusqu'ici, figurez-vous, expliquait Florence, mais comme je lui ai dit, nous valons bien toutes ces belles dames.

Et son regard balaya les robes riches dont elle était environnée.

— Le concert vous a plu? interrogea Thierry.

— Beaucoup, monsieur Thierry, bien qu'un peu long.

— Oui un peu long, fit d'un air persifleur Georges, qui était cégétiste. D'ailleurs, tous ces concerts sont des manies de bourgeois qui viennent s'y embêter pour faire les malins.

Le moraliste était blessé de cette rancœur, mais il n'en laissa rien paraître, et même, en esprit d'apaisement, de fraternisation, rappela le bon temps de Garches où son tuteur l'envoyait jouer chez nounou Lescherolle, lorsqu'il était petit. Il évoqua Georges à dix ans, qui se coiffait d'un bicorne en papier, et Florence, de deux ans moins âgée, à qui l'on voyait toujours aux bras sa petite sœur Ida.

— Ida est aujourd'hui vendeuse aux grands magasins des Jardins de la Beauté, dit Florence.

Enfin Abel survint et s'accrochant au bras de son frère :

— Tu viens, mon vieux Thierry ? Allons-nous-en, j'en ai assez.

Dehors, c'était la nuit parisienne humide et d'un bleu sombre qui surprit Thierry délicieusement après huit années d'Afrique. Tous les trois s'en furent à pied. Les petites rues étaient désertes. On y entendait la gamme chromatique, avec ses puissants crescendos, des tramways voisins qui s'avançaient, eût-on dit, par saccades, en tirant de leur rail d'acier des sons gigantesques de violoncelle. Et les cornes éparses des autos qui glissaient dans le quartier composaient là-dessus, avec leurs

notes diverses jetées dans l'espace nocturne, une symphonie tremblotante et cahotée, sans art, ni forme, mais qui ravissait l'exilé.

***

Dès le lendemain matin, Thierry faisait antichambre chez le député Jeannetty, l'homme au bazar de situations. C'était dans cette partie de l'avenue Henri-Martin qui comporte de nouveaux immeubles de rapport aux façades de pierres blanches brodées de balcons noirs. Le député occupait une moitié d'appartement. Une petite salle à manger faisait salle d'attente. Elle était pleine d'hommes silencieux, ruminant leurs affaires, soufflant d'impatience par moments. Plusieurs étaient des parlementaires de marque ou des personnages en vogue. Mais le moine d'Afrique, ignorant de Paris, qui arrivait là, ne s'en doutait guère. Une femme était parmi eux. A son manteau prune, à son grand chapeau défraîchi, à ses yeux tragiques, Thierry avait dès l'entrée reconnu Thérèse Mussy, et ils s'étaient salués sans se rien dire.

Quand l'antichambre se fut un peu vidée, le hasard mit Thierry près de Mme Mussy.

— Vous voyez ce luxe, dit-elle, en montrant les tapisseries des murailles auxquelles s'appuyaient de vieux meubles de chêne et les banquettes faites de petits panneaux sculptés, c'est nous qui le payons. Avec un peu moins d'impôts, nous aussi pourrions avoir des meubles de choix.

Thierry dit naïvement :

— Que ces meubles soient chez lui ou chez nous, il n'importe.

Thérèse eut un mouvement d'indignation, et lança un coup d'œil de pitié à ce jeune homme et à sa déraison, puis ce coup d'œil caressa de nouveau la laine profonde des tapisseries, les décrochant hypothétiquement, les emportant pour en tendre les murs nus de la pauvre maison du boulevard de Charonne, et revenant prendre le grand buffet long de Provence, le transportait à son tour, l'essayait à la place du méchant meuble Henri II et se décidait ensuite pour le salon où elle le contemplait maintenant avec délice, jusqu'au moment où l'illusion finie, et retrouvant l'antichambre de Jeannetty telle quelle, bien garnie de son luxe inamovible, le coup d'œil se durcissait de convoitise frustrée.

De temps en temps la porte s'ouvrait, et Jeannetty happait un client qu'on ne revoyait plus. Enfin ce fut le tour de Mme Mussy. Thierry lui succéda. Il craignait que le député ne l'eût oublié. Mais Jeannetty possédait trop bien son métier. Il était tout subtilité, vélocité d'esprit, éclair, finesse, pénétration. Malade, respirant mal, souffrant du foie, frileux au point d'être roulé dans un châle de femme, en son fauteuil, il avait saisi le seul moyen de rendre aimable son état, en le plaisantant et de ragoûter son monde, bien que cacochyme, en se composant l'extérieur le plus spirituel que l'on connût. Le regard de ses yeux petits et bridés animait à lui seul la masse de son corps alourdi.

— Cher monsieur, dit-il dès l'entrée, — indiscret et bavard au surplus, — votre frère a là une singulière cliente et qui se fait de la Justice une étrange idée quand elle se figure qu'un pauvre petit députaillon comme moi possède sur ses sentences un pouvoir occulte. La pauvre femme veut gagner son procès à tout prix. Elle s'adresse mal. Comprenez-moi, monsieur : pas assez haut. Mais elle gagnera son procès sans moi. Maître Audun y suffira, — notre plus bel orateur d'aujourd'hui ! Et pour vous, monsieur, que puis-je ?

Thierry répondit que lui, Jeannetty, était seul qualifié pour le savoir. Il n'avait d'autre ambition que de gagner strictement sa vie. Il connaissait un peu les hommes et les affaires, voilà tout.

Jeannetty le jaugeait secrètement, et ne savait trop qui était devant lui, car Thierry sortait de son cycle ordinaire de clients.

— Les ministères sont pleins. Vous valez mieux qu'une place. Il y a de grandes entreprises où vous feriez votre chemin, l'esprit aéré comme vous l'avez. Laissez-moi vous donner un conseil, allez voir Lambesse. Il est mon voisin. C'est un vieux vampire, mais qui dégorge en ce moment un peu de ce qu'il a sucé. Il commandite beaucoup de choses.

— Mais sa grosse fortune ? questionna Thierry.

— Oh ! monsieur, ne remontons pas à l'origine de ses petits millions, — car ils ne sont pas si gros qu'on dit, — dix-huit à dix-neuf tout au plus. Des pommes de terre ? Oui sans doute. Quant aux spéculations, n'en parlons pas. Au demeurant, un parfait imbécile, monsieur, et il suffit que vous lui ayez serré la main au concert hier soir pour que je ne vous apprenne rien.

En somme, vous allez voir un vaniteux, un sot et un bandit. Mais tirez en ce que vous pourrez.

— Monsieur, ne put s'empêcher de dire Thierry, vaniteux, sot et bandit, Lambesse n'en est pas moins pour moi l'être puissant qui se fera peut-être mon sauveur. Toute ma culture spirituelle, à moi qui suis ruiné, n'empêche pas qu'il soit fameux, puisqu'il a réussi, ni qu'il soit fort, puisqu'il peut orienter ma destinée. Si les traces d'une origine vulgaire voisinent en lui avec les signes qui caractérisent les riches : l'assurance, le front, le contentement de soi, c'est une cohabitation toute naturelle et qui scandalise seulement les gens selon qui la Fortune ne doit favoriser que l'élite. Je ne suis plus qu'un pauvre diable, monsieur, et M. Lambesse est un grand homme.

— Vous êtes un charmant philosophe, et comme on en voit peu. Mais du grand homme vous reviendrez quand vous aurez étudié, comme dit ma femme, ces deux magots dans leur temple. Car après votre entrevue, Mme Lambesse vous demandera ainsi qu'à tout le monde : « Voulez-vous visiter l'appartement ? » ce qui doit être le fait de quelque atavisme inavoué. Ce sacré Lambesse a rallé à l'hôtel des Ventes ce qu'il y avait de mieux comme bibelots à Paris : *Margaritas ante porcos*, monsieur, et cela fait un peu de peine. Mais il n'a qu'à choisir, que voulez-vous ? Dans ce cas, c'est tôt fait. Bien mal acquis profite toujours.

Et comme Thierry le poussait un peu là-dessus, Jeannetty parla à demi mot d'une affaire de fourniture de légumes avariés à l'armée, mais on ne pouvait préciser où le fait s'était passé.

Thierry fut repris d'une tristesse immense en franchissant les quelques mètres qui séparaient, dans le pâté d'immeubles, la maison de Jeannetty de celle des Lambesse. Bien qu'il s'efforçât de réagir sur le mouvement commun et d'accorder équitablement à Lambesse le bénéfice de son succès, il éprouvait contre l'homme taré une répulsion. Tenter, sous ses auspices, une nouvelle fortune était une déchéance. Voilà où le sort l'avait réduit. Quand les portes de l'ascenseur se furent ouvertes sur un grand palier blanc à cariatides, il sonna, et ce fut pour lui le consentement à l'humiliation définitive.

Dès l'antichambre, la nature des tapis qu'il foulait avec un secret plaisir, étant connaisseur, et les coffres de vieux style chinois incrustés de personnages de nacre, et le petit lustre

vénitien, pièce de musée, et l'icone derrière sa lampe d'or, d'une richesse insolente avec ses rubis gros comme des œufs, ce luxe sans mesure ni logique et pourtant curieux à force de désordre, lui causa un dégoût singulier. Tout cela résultait d'escroqueries clandestines. Mais devant le jovial Lambesse il désarma.

— Parbleu, vous êtes le frère de Maître Audun! s'écriait ce gros homme dont les yeux pétillaient de vie sous la sphère parfaite du front. Vous êtes gentil d'être venu nous voir.

— Ma visite est intéressée, monsieur, dit Thierry.

— Ne suis-je pas habitué aux visites d'intérêt? demanda le nouveau riche. Quand on est arrivé et que l'on possède, mon cher monsieur, on n'en reçoit pas d'autres. Mais cela fait plaisir malgré tout. Vous allez déjeuner avec nous, n'est-ce pas? Maman, fais mettre une assiette.

Et comme Thierry refusait :

— Pas de cérémonie, jeune homme! De cette façon, vous ferez connaissance avec nos garçons, Turenne et Jules.

Madame, impassible, sonna froidement pour le couvert de l'invité, puis du même air demanda :

— Voulez-vous visiter l'appartement, avant le déjeuner?

Thierry n'eut pas envie de sourire. Tout ici lui semblait naturel. Cette femme taciturne n'ignorait pas qu'elle était une fausse grande dame. Que lui eût-on reproché dans ce cas? Elle précéda le visiteur à travers les pièces. La vision fut princière dans la fameuse chambre à coucher dont le bois étincelait comme un métal étrange, dans les deux salons en enfilade, l'un moderne aux couleurs acides, tout capitonné d'étoffes et ponctué d'abat-jours; l'autre d'un authentique Louis XIII avec des fauteuils vermoulus. Lambesse exagérait à peine quand il déclarait avoir dépensé en meubles le quart de sa fortune. Goût singulier chez un ancien clerc de notaire, mais cependant marque irrécusable du fondateur de dynastie qui asseoit d'un coup sa famille et sa descendance dans les signes extérieurs de la richesse.

— Il faut toujours qu'une aristocratie commence, pensa Thierry.

La mère ne put retenir :

— C'est Jules, notre plus jeune garçon, l'avocat, qui achetait.

On ne parlait point de Turenne, l'ancien coureur cy-

cliste, que l'élévation de son père avait porté au journalisme.

— J'achetais aussi, monsieur, rétorqua Lambesse. Les styles, je ne m'y connaissais pas ; c'est juste. Mais en fait de commerce quel qu'il soit, celui qui doit me rouler n'est pas encore né. D'ailleurs, je fus vite initié. Il y a longtemps que je ne confonds plus un cabinet chinois avec un japonais.

Les fils arrivant, on dut interrompre la visite des lieux pour se mettre à table. Turenne était un gros garçon à la peau mate et luisante, comme endormi aujourd'hui dans l'opulence, et en qui on cherchait en vain l'adolescent mince, nerveux, au long cou légendaire, qui s'était illustré sur les plus belles pistes de France, il y a quinze ans. Jules, adopté plus jeune par la Fortune, lors du grand caprice dont elle s'était prise pour les Lambesse, était déjà plus assoupli par la déesse toute-puissante qui l'avait façonné. Délicatement charpenté comme sa mère, il manifestait sensiblement, avec un abandon délicieux, les qualités et ressources secrètes dont Mme Lambesse était au contraire si jalouse. Ami de René de Vrigny, il dit à Thierry :

— Me Audun ne l'appréciera jamais assez pour l'adoration qu'il en reçoit. Bien qu'il nous dépasse tous, à la Conférence, croiriez-vous, monsieur, qu'il se refuse à plaider, par respect pour son patron, après lequel il ne peut aller à la barre, à ce qu'il dit.

— Comment! dit Thierry, cache-t-il un cœur si compliqué ?

On mangeait savamment chez les Lambesse. Madame passait sa matinée à surveiller sa cuisinière, et de cette collaboration naissaient des plats exquis. A table, elle ne desserrait pas les lèvres, mais chacun était sous la sollicitude de ses yeux acérés qui surveillaient votre verre, votre assiette, votre pain, et jusqu'au plaisir qu'exprimait votre visage, sur quoi elle réglait ses ordres muets au valet de chambre. En écoutant le fils abondant et loquace qui était comme une traduction vivante de la mère à laquelle il ressemblait, Thierry apprenait à connaître ce sphinx.

— Moi, monsieur, disait le père, j'ai toujours eu bel appétit, et aujourd'hui, à cinquante-cinq ans, un pâté comme celui-là ne serait pas pour m'effrayer, si j'étais seul devant lui. Mais voici Turenne qui a encore meilleure fourchette que moi.

En effet, Turenne avait de bonnes raisons pour laisser parler son frère. Il ne devint communicatif qu'au dessert, sa faim

apaisée. Alors, sachant que Thierry cherchait sa voie, ne s'embarrassant guère de précautions ou de nuances, il lui conseilla brutalement, s'il lui restait quatre sous, de les mettre dans l'industrie de l'aviation.

— L'avenir, il n'est plus sur terre, disait-il dans un geste d'homme borné qui ne connaît rien d'autre que ce que son métier lui met sous les yeux, il est là-haut.

Et il fit tournoyer son bras vers le ciel, comme un aéroplane. Mais le père Lambesse haussa les épaules.

— Allons donc, mon garçon, il est partout.

Et il énuméra toutes les industries, toutes les cultures, tous les commerces, tous les procédés, toutes les inventions, toutes les sciences où sa cervelle obscure, mais puissante, voyait dans un pêle-mêle d'intuitions, la vie intense de demain. Il écrasait Turenne à ce moment, et même Jules, le discret causeur, et même Thierry le lettré qui n'avait pas réussi. Ce marchand de pommes de terre ne se payait pas de lieux communs. A l'entendre, Thierry se prenait d'un désir d'action : lui aussi vendrait quelque chose, se mêlerait au grand mouvement du monde.

Mais, de sa voix despotique, le père Lambesse interrompit ses rêves :

— Maintenant nous allons faire entendre un peu de phonographe à M. Audun. Comme nous ne sommes pas musiciens, monsieur, expliqua-t-il, nous régalons nos invités à notre manière. C'est le moyen qu'on ne s'ennuie pas chez nous. Tu viens, maman?

Et l'on passa dans le salon moderne. Jules sourit en regardant Thierry. Il souriait sans honte ni malice de son brave homme de père, le prenant comme il était. Il murmura même à l'oreille du visiteur, avec une tendresse étouffée de fils pieux :

— N'est-il pas merveilleux de naturel dans son rôle de nouveau riche, papa?

— Admirable d'être resté lui-même, acquiesça le moraliste

Mais les discours du député Jeannetty le hantaient. Son imagination ne pouvait éloigner la vision des légumes gâtés fournis aux casernes, et Lambesse lui apparaissait par moments comme une sorte de Judas jovial qui aurait vendu la vie de soldats sans défense pour des tapis de haute laine et quelques pièces de marqueterie.

Soudain, bien qu'il fût à peine deux heures de l'après-midi, plus de vingt abat-jour s'illuminèrent à la fois parmi les soies des divans et des coussins, petites lunes bigarrées et fleuries, lanternes voilées, mirées dans des vasques d'onyx où flottaient sur l'eau des pétales d'azalées. Un meuble géant comme un temple d'Égypte occupant tout un panneau du salon s'alluma de reflets.

— Tout cela, monsieur, dit le père Lambesse avec un geste large, tout cela qui est de l'art nouveau, du dernier cri, comme l'autre salon là-bas est du Louis XIII authentique, si on le faisait flamber ce soir, oui, si l'on jetait, histoire de plaisanter, une allumette dans ce fatras qui m'a coûté si cher et que cela devienne un brasier qui éclairerait, je vous jure, toute l'avenue Henri-Martin et le Trocadéro comme un feu de Bengale, il y aurait dix, cent mille personnes qui éprouveraient une bien douce joie demain matin en lisant leur journal. Oui, monsieur, on se frotterait les mains et l'on dirait : « Ce n'est pas trop tôt! Voilà un sinistre qui choisit bien. » Qu'ai-je fait de mal? Rien, monsieur, que de réussir, et l'on me hait. Pourtant, l'année dernière, nous avons donné deux cent quarante mille francs aux œuvres de bienfaisance.

— Deux cent quarante-trois mille deux cents, rectifia madame qui regardait tristement son grand étalage.

— Deux cent quarante-trois mille même, reprit le bonhomme. Eh bien! si vingt-cinq personnes s'étaient réparti entre elles ma fortune, croyez-vous qu'une seule aurait donné aux pauvres le vingt-cinquième de ce que moi, j'ai donné, c'est-à-dire... c'est-à-dire, — et il compta, — neuf mille sept cents francs? Non, n'est-ce pas? Il faut être riche pour partager. Et même j'ai favorisé à moi seul plus de commerçants que ne l'eussent fait deux cents pauvres. Eh bien! si l'on osait me jeter des pierres dans la rue, on m'en jetterait.

— Ne dites pas le contraire, reprit Mme Lambesse qui enfin parla. Mes pauvres enfants le savent bien. Au journal, Turenne entend chuchoter de vilaines choses derrière lui ; et au Palais! au Palais! Raconte donc un peu, Jules, ce que l'on t'a faite l'autre jour.

Mais Jules haussa les épaules en disant qu'il fallait se moquer de tout cela. D'ailleurs, le père Lambesse qui n'aimait pas qu'on s'assombrît fourra un disque sous le moulin à

musique et tourna la manivelle. Madame aurait préféré un air d'opéra, mais monsieur, en faveur d'un invité, choisit la chanson de café-concert. Aussitôt, après les cacophonies de l'embrayage, on entendit sortir du pavillon un bruit musical sonnant le métal plus que la voix humaine. Cela évoquait peu à peu quelque vieux comique grimaçant, sordide, desséché par l'air des planches, figé dans une gaudriole éternelle, comme on en voit errer de falots avec leurs mentons bleus, dans les rues de Montmartre. Chacun des coups de gosier qui soulignaient une plaisanterie le peignait tout vif.

Thierry songeait :

« Ils ont les sens grossiers du peuple que rien n'offense. Cette méchante harmonie, ces frottements rudes, ces sons de bas étage conviennent à leur oreille ignorante des raffinements. Ces mêmes sens assurément sont inaptes à percevoir les délicates émotions dont cet amoncellement d'objets d'art est la source. On ne me fera pas croire que le père Lambesse éprouve, à passer sa main sur ce coussin aux soies couleur de paon et de féerie, les mêmes jouissances que celles de mon œil et de mon toucher combinés. On a raison. La Fortune s'est trompée. Au surplus, ce gros homme est un hypocrite. Tout ce luxe sent la pomme de terre pourrie... »

Le phonographe lançait un coassement. Thierry leva les yeux, vit le regard mélancolique et pénétrant de Jules Lambesse qui semblait le scruter, lire en lui. Une confusion l'humilia, surtout quand il s'aperçut que le jeune homme à ce même instant ne s'occupait que de lui, de ses intérêts.

— Monsieur, lui disait-il, en effet, mon frère n'avait peut-être pas tort en vous signalant l'industrie de l'aéronautique. Il y a là de nombreux débouchés et il pourrait vous y servir.

— C'est que, dut déclarer Thierry, j'ai anéanti tout mon patrimoine en Algérie et je n'ai plus un sou.

Le père Lambesse entendit et intervint, un peu gêné, comme quelqu'un qui s'excuse.

— Moi, monsieur, je ne commandite personne désormais ; c'est fini ; il arrive un moment où on ne peut plus.

Et avec un incroyable penchant à divulguer ses propres spéculations, il entreprit le roman de son vingtième million, ce dernier de la bande poursuivie qui n'avait jamais voulu se laisser prendre, qui fuyait toujours, qu'il avait finalement

cherché dans les petites affaires, les petites entreprises où, au lieu de parachever sa fortune, il l'avait en réalité écornée. Oui, oui, il s'appauvrissait en ce moment. Cependant ce chiffre rond, il l'aurait payé de tous les prix du monde. On n'était pas un homme arrivé quand on n'avait pas ça en banque. Aussi était-il bien décidé à ne plus effectuer dorénavant de placements qu'à bon escient, et sur de grosses machines.

— Je n'étais pas venu solliciter de l'argent, monsieur, put enfin avouer Thierry, non sans quelque hauteur, mais des recommandations et des conseils.

Là-dessus, rasséréné, Lambesse lui indiqua la représentation commerciale. Précisément, il connaissait un fabricant d'encres stylographiques manquant de voyageurs. Il y avait aussi un fabricant de phonographes qui lui avait demandé des jeunes gens.

Thierry sortit de là troublé, triste, mais la poche bourrée de cartes de visite, à l'adresse de maints négociants.

***

Il commença sur-le-champ sa vie de démarches et de sollicitations. Il courut de Caïphe à Pilate. Généralement, il arrivait trop tard, ou l'on estimait qu'il manquait de références; quelquefois le patron était sorti. Mais ces déboires n'altéraient pas sa sérénité. Il jouissait de Paris, qui le reprenait amoureusement au long de ses interminables randonnées par les rues : « L'étonnant, se disait-il, c'est que cette sacrée ville a toujours l'air de vous aimer la première. C'est elle qui commence à vous sourire. » Et rue du Sentier, il se faufilait avec volupté dans les échoppes opulentes et resserrées où ruissellent les perles d'or et d'acier, les longs colliers enchevêtrés de verroterie, les faux rubis, les faux saphirs et les émeraudes à la grosse où les doigts roses des vendeuses se jouent comme des naïades dans l'eau. C'étaient encore les tiroirs qu'on ouvrait et où la soie chatoyante des écheveaux semblait s'écouler en reflets glissants comme une onde. Et pendant qu'il présentait au patron ses lettres de recommandation, il ne pouvait s'empêcher, en vieil habitué de la rue de la Lyre ou de la rue Bab el Oued, de plonger du regard dans les flots de gaze lamée, pailletée, scintillante. Plus la boutique était sombre, profonde, oblique, plus éclatantes apparaissaient la pourpre, l'orange ou l'aurore de ces

masses d'étoffes vaporeuses, maniées à pleins bras par des femmes qui semblaient s'y débattre. On aurait dit que, dans ce quartier humide et mal aéré du vieux Paris, aux rues égyptiennes, un rayon de l'Orient venait mourir. Autour de la Bourse, le rayon s'éteignait; les rues s'étiraient, rigides avec des bureaux de banque ou de coulisse se multipliant jusqu'au cinquième des maisons plates et grises. Dans les escaliers noirs où glissait l'ombre de Thierry, à chaque palier brillait la plaque de cuivre d'un marchand d'argent; l'étrange marchandise et le formidable marché qui se tenait ici, n'avaient pas besoin d'entrepôt. Des wagons d'or tenaient dans un morceau de papier, souvent dans une signature. Mais quelquefois, par l'échappée d'une rue, on apercevait la riante vision d'un coin de boulevard avec ses arbres roux et son torrent de voitures.

Lorsqu'il allait vers la rive gauche, Thierry s'arrêtait et se baignait avec un ineffable délice dans l'atmosphère des Tuileries. Par caprice, la ville prenait ici un visage précieux et altier, faisait état de sa séculaire élégance. En ces fins d'après-midi d'automne, légères et cendrées, les façades géométriques du Louvre s'enfonçaient irréelles dans une vapeur bleue, alors que des bandes éclatantes de fleurs, toute la palette horticole, se disciplinaient en rectangles parfaits, sévère ordonnance de la fantaisie, réglementation scrupuleuse de la plus folle diversité, génie même de Paris s'exprimant dans un jardin. Fatigué, Thierry se laissait tomber sur un banc, à l'abri des grands ormes, et prenait plaisir à contempler dans ce vaste décor royal le passage incessant des marionnettes.

Dans le quartier des Écoles, il semble que les ardeurs de la cité brûlent moins vite la délicatesse maladive des arbres de boulevard. Ici les feuilles vivent, quand ailleurs les frondaisons éphémères se rouillent et se dessèchent comme atteintes par l'influence des lunes électriques de la nuit parisienne. Les grandes avenues intellectuelles où règnent la pensée et les sciences, conservent encore en septembre la fraîcheur de leurs feuillages ombrageant la sécheresse arrosée du macadam. Il y sent l'encre et le livre. Thierry y connut fugitivement l'angoisse du succès, chez l'éditeur d'un nouveau dictionnaire sportif qui lui offrit la direction de l'entreprise. Ce jour-là, il déjeuna d'un hors-d'œuvre et d'un bifteck à une petite table, sur le trottoir. La chaussée était torride, une tente

de coutil abritait la terrasse, le dessin des feuilles remuait par terre, et l'on voyait de la poussière sur l'huilier. Thierry, grisé, humait les relents d'un métro prochain. Mais le lendemain il était en concurrence avec un autre candidat qui l'emporta et obtint la place.

Résigné, il erra encore rue du Cherche-Midi et rue du Vieux-Colombier. Les cloches de Saint-Sulpice, annonçant un office du soir, mettaient en frémissement l'air enfermé de ces rues. Ce bruit de bronze grandiose et céleste rachetait les Sacrés-Cœurs en robe rose alignés le long des vitrines. Un libraire le reçut avec impolitesse et un bijoutier lui demanda s'il serait épouseur de sa fille, éventuellement. Enfin il alla boulevard de Charonne chez les Mussy.

Depuis quinze jours il se l'interdisait, comme si l'envie qu'il avait de cette visite l'eût rendue suspecte à son puritanisme. Il lui avait fallu deux semaines de déboires pour autoriser cette faiblesse.

Le Paris anémique des bas quartiers, le Paris de la machine et du marchand de vins l'attendait là, sur ce boulevard extérieur morne, incolore, où les maisons patronales, sans pittoresque en leur laideur monotone, se hérissent des cheminées grêles de la petite industrie. Il faisait gris et sur la courbe maussade du boulevard de Charonne des camions chargés de pièces de fer flexibles et sonores ne cessaient de rouler en imitant le tonnerre. Mais la petite muse du concert était là, sans doute, enlacée encore à sa harpe. Et Thierry sonna avec une fringale de bonheur à la maisonnette lézardée derrière laquelle s'étendait l'atelier de poterie. Assourdie par le ronflement des tours électriques, saupoudrée de blanc dès qu'un coup de vent enlevait aux broyeurs un nuage de mussite, haute d'un seul étage, flanquée d'un perron au pignon, comme à la campagne, cette maison le ravit. Madame en robe de chambre ouvrit elle-même, déclara que son « pauvre mari » était à son laboratoire, où il passait le plus net de son temps, négligeant l'usine pour ses rêveries, mais qu'on irait le chercher, et elle introduisit Thierry dans le salon.

La petite muse était là en effet, au fond d'une pièce exiguë pauvrement meublée d'un divan et de quelques aquarelles dues à l'ingénieur, avec la harpe à volute d'or au milieu et un guéridon chargé de revues; mais Perrine avait un visiteur et

Thierry reconnut là sur le divan à côté d'elle et causant avec un air d'espièglerie le charmant René de Vrigny qui rougit en le voyant entrer.

— On m'a envoyé faire part à notre client d'une bonne nouvelle, expliqua-t-il. Un fait nouveau. Un cas de jurisprudence. La cour a cassé hier un jugement du tribunal de commerce qui avait condamné un industriel dans des circonstances pareilles à celles de notre procès.

— Alors, nous gagnerons? s'écria Thérèse Mussy.

— Je l'espère bien, madame.

Mais Perrine avait oublié le visage de Thierry; il fallut que le jeune de Vrigny lui rappelât que c'était le frère de Me Audun. Habillée de sa petite robe sombre de tous les jours, elle avait la même figure blanche, étonnée, lointaine, qui recevait à la salle Beethoven les applaudissements d'un auditoire adorateur. Elle disait : « Ah! oui, ah! oui, » sans avoir l'air de comprendre. Elle ne vivait que de musique. Son corps lui-même avait un rythme intérieur. Nul ne pouvait soupçonner le divin concert auquel, dans le silence, elle assistait toujours. Mais elle sourit à Thierry, lui prit les mains, et elle lui parut mystérieuse comme une étrangère à qui on ne sait quelle langue parler.

— La mussite, monsieur, continuait Thérèse, livrée à son idée fixe, vaut n'importe quelle terre, le Vallauris, le Sarreguemines, le Gien, comme dit Me Audun lui-même, et, au lieu d'un terrible procès injustifié, c'est une fortune qu'elle aurait dû nous rapporter, si mon pauvre mari, toujours à ses fours d'essai, toujours à ses analyses, ne songeait pas plus à la perfectionner qu'à la vendre. Quand on voit à côté de nos déboires la réussite scandaleuse d'un Lambesse, on est révolté. Un homme qui étale un luxe royal, alors qu'il y a vingt ans il copiait des rôles pour cent cinquante francs par mois dans une étude de banlieue!

Mais Perrine l'interrompit :

— Il est gentil, M. Lambesse, je ne veux pas qu'on en parle mal, et Mme Lambesse, on ne connaît pas, on ne soupçonne pas sa bonté.

Thierry vit la main de René de Vrigny effleurer la petite main musicienne.

— Que vous me faites plaisir et que c'est bien ce que vous dites là! murmurait-il.

— Vous voyez, monsieur Audun, s'écria la mère, vous

voyez le prestige de l'or. Tout le monde les innocente parce qu'ils ont réussi. On n'a même pas le droit de demander où se trouvait Lambesse pendant trois mois, à l'issue d'un procès dont les journaux ne firent aucun bruit, il y a huit ans. Oui, oui, une villégiature, a-t-on raconté. Et mon mari, le scrupule même, est méconnu et la Justice l'opprime.

Un malaise régnait.

A ce moment, Marcel Mussy, averti de la visite, faisait prier Thierry Audun et René de Vrigny de le venir trouver au laboratoire.

C'était dans une baraque, bâtie derrière l'usine sur une ancienne cave, que vivait le potier. Plus grand dans sa blouse blanche maculée de terre, les cheveux poudrés de mussite, le bleu clair de ses yeux de visionnaire profond comme l'eau derrière son lorgnon, affable et ensorceleur, il fit aux deux jeunes hommes un accueil empressé, les prenant à l'épaule, les amenant au vif de ses travaux :

— Excusez-moi, je ne pouvais quitter mon antre. Depuis ce matin, j'ai trouvé une nouvelle composition, une formule, — si simple! — de coagulation, et mes modèles d'essai sont à cuire en bas.

Il broyait lui-même ses terres au pilon et des mortiers traînaient partout. On marchait dans la mussite jaunâtre. Un baril de glycérine sentait la graisse de cheval, et une vague odeur de chlore vous saisissait à la gorge. Les doigts longs de Marcel Mussy et ses ongles étaient empâtés d'une sorte de plâtre d'avoir modelé lui-même ses pots; et à force de buter continuellement dans les tas de mussite répandus à même le plancher, ses souliers avaient disparu sous cette terre glaise. Mais il se croyait dans une apothéose. La mussite qui submergeait tout ici était pour lui plus rayonnante que de l'or, et sans même écouter les nouvelles que lui apportait de son procès René de Vrigny, il expliqua, dans le triomphe d'avoir mis au monde une substance nouvelle :

— Cette fois, je suis au point; un gramme de ce produit chimique dans une assiette et la friabilité disparaît. C'est de la terre de fer. Aucune percussion n'en doit venir à bout. D'ailleurs, venez, nous allons voir!

Ce disant, il souleva une trappe. Dans le rectangle noir une échelle de fer apparut. La longue blouse flottante s'engouffra

dans l'ombre. Thierry et Vrigny durent suivre, cherchant les degrés de la pointe de leur soulier. Un four électrique meublait seul cette cave, que de puissantes ampoules électriques éclairaient. Le four répandait une chaleur intolérable. Armé de la pince longue des potiers, l'ingénieur défourna. Trois petits pots, qui semblaient une trouvaille étrusque, apparurent. Marcel Mussy n'eut pas la patience d'attendre qu'ils fussent refroidis et les fit choir tour à tour sur la terre charbonneuse de la cave. Ils ne se brisèrent pas. La joie faisait trembler ses mains souillées.

— Vous voyez! vous voyez! articula-t-il dans une ivresse.

Là-dessus ils reprirent l'échelle pour remonter. Sur un large carreau, l'inventeur soutenait ses trois pots. Mais en arrivant au grand jour, il examina de plus près ses modèles. Ses traits se décomposèrent. Tous trois étaient fêlés. Thierry vit des larmes sourdre dans ses yeux. Il voulut le réconforter, lui démontrer qu'une faïence n'est pas destinée à être jetée par terre, l'inventeur reprenait :

— Ces pots ne devaient pas se fendre, monsieur.

Et il acheva de les briser sur le plancher du laboratoire.

Thierry jugea inutile d'aborder, devant cet homme en proie à l'insuccès, le sujet de l'introuvable situation. Et il sortit de là comme il y était entré, avec plus de mélancolie cependant. René de Vrigny et lui marchaient tristement sur le trottoir, et pendant que le stagiaire détaillait avec délicatesse la compassion qu'il ressentait pour l'honnête homme malheureux qu'ils venaient de voir, Thierry eut les yeux attirés par hasard vers un écriteau qui, à la porte d'une cour toute voisine de la poterie, se balançait au vent :

« *Hangar et petit logement à louer.* »

— Si je venais ici pour débarrasser Abel! songea-t-il.

Puis aussitôt l'idée de son dénuement absolu, du néant de son avoir, retomba comme un couperet sur son projet. Il était lié à Abel par tous ses besoins.

Vrigny continuait :

— Le plus à plaindre dans cette triste maison...

— ... C'est la mère, affirma Thierry, sournoisement, pour le forcer de se découvrir.

— Oh! monsieur, dit Vrigny, c'est cette petite Perrine.

Un jeune homme a cent manières de nommer une femme. Il

parut à Thierry que les trois mots « cette petite Perrine » avaient été posés sur un autel. D'un coup d'œil oblique, il observa les lèvres qui venaient de les prononcer : elles étaient encore frémissantes.

***

Chaque soir, dans son cabinet, Abel Audun attendait d'un cœur battant le retour de son frère. Et il en allait toujours de même ; un peu avant l'heure du dîner, la porte aux losanges luisants s'ouvrait, le pardessus de Thierry s'y engouffrait; l'aîné demandait : « Tu n'as rien trouvé ? » L'autre disait non. Et tous deux, le cœur serré, affectaient de prendre légèrement le mauvais sort. Quelquefois, avec une servilité mal déguisée, Florence Lescherolle, la dactylo, débarrassait Thierry de sa canne, de son chapeau, et comme elle jouissait d'une certaine familiarité dans la maison, il lui était permis de l'interroger aussi, ses beaux yeux de velours levés sur lui :

— Avez-vous du nouveau, monsieur Thierry ?

— Non, ce sera pour demain, Florence.

Et il haussait le front en riant, prenant, sans le savoir, un air lamartinien.

— Ah ! si Georges n'était pas un ouvrier, commençait-elle.

Thierry ne la poussant pas là-dessus, inattentif à ce qu'elle disait, elle débuta deux ou trois fois de la sorte, sans poursuivre.

Mais un soir, Thierry, qui se trouvait seul dans sa chambre, eut la surprise d'y voir entrer la dactylo qui murmura d'un air humble :

— Je ne sais si j'ai raison de venir. Je profite de ce que nous sommes entre nous. J'ai une proposition à vous faire de la part de Georges, monsieur Thierry. Qu'allez-vous en dire ? Nous ne sommes que des ouvriers. Les idées de prolétaires, ça ne compte pas pour vous, gens instruits. Vous allez en rire, peut-être...

— Vous êtes folle, Florence. Je m'intéresse au contraire beaucoup d'avance à l'idée que vous voulez me soumettre.

— Un garçon comme Georges en a peut-être d'aussi bonnes qu'un bourgeois, reprit-elle, âpre, mais rassurée ; voici longtemps qu'il rumine celle-là. Comme il est mécanicien d'autos, qu'il connaît la réparation aussi bien que la construction, et qu'il ne lui faut pas longtemps pour faire d'une vieille car-

casse une belle limousine de luxe, il rêve de s'associer avec quelqu'un pour acheter des voitures de marque usagées, démolies, des vieux clous, quoi ! et les remettre à neuf. Alors il me dit depuis longtemps : « Propose donc à M. Audun qu'on s'arrange ensemble, lui, fournissant le petit capital et s'occupant du commerce, moi, rafistolant les bagnoles... »

Thierry sentit ses oreilles bourdonner; il lui semblait choir d'un coup dans une classe inférieure. Il ne pouvait répondre. Florence était trop fine pour se méprendre sur cette hésitation. Elle observait Thierry de ses beaux yeux sensuels et violents. Une tempête s'amassait en elle. Ses pensées familières, tapies comme des soldats terribles dans les casemates de son âme, se mobilisèrent soudain. Bientôt elle ne put contenir leur assaut.

— Je vois bien, s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix, je vois bien ce qui vous retient d'accepter. C'est le dédain que vous avez pour nous. On prend une femme du peuple, on lui suce son lait, sa santé, son sang, puis on la rejette à sa place pour redevenir beaux messieurs ou belles madames. Bonsoir, Mélanie. Bonsoir, la famille. Et l'on est célèbre, et l'on roule sur l'or parce que l'on a de l'instruction, et l'on croit beaucoup faire que d'engager la pauvre Florence chez soi comme subalterne.

Le profil altier de Thierry se redressa :

— Mais vous déraisonnez, Florence. N'êtes-vous pas traitée en amie chez mon frère ?

— En amie? En égale ? Dites ? M'avez-vous seulement regardée, vous, monsieur Thierry? Avez-vous jamais daigné vous apercevoir si Florence était laide ou jolie? Vous le sauriez peut-être, si j'avais pu me payer des robes de quinze cents francs comme les femmes de votre monde. Oui, vous sauriez ça et autre chose encore, peut-être. Tandis qu'avec ses pauvres blouses...

Il eut pitié, sans comprendre tous les sous-entendus enfermés dans cette apostrophe, de cette convoitise de la femme pauvre devant le luxe des autres. Jamais l'envie ne lui était apparue sous une forme plus passionnée, plus orageuse que celle-ci, qui était la concupiscence d'une classe convoitant les biens de l'autre. Ce n'était pas uniquement les toilettes de la bourgeoisie que Florence désirait en ce moment avec tant de violence, mais cette instruction qui lui manquait et qu'elle avait

sans cesse à la bouche, c'était la considération, la renommée, l'importance, tout ce qui constitue le rang. Le moraliste humanitaire qui vivait toujours dans Thierry reconnaissait avec émotion dans Florence un exemple, un cas extraordinairement typique du grand mal social. Il s'attendrit. Tout irait mieux si une cloison étanche séparait les classes ; mais la compénétration est dangereuse. Florence ne souffrait pas d'être privée de luxe, mais d'en voir jouir les autres sous ses yeux.

— Florence, commença-t-il, avec une sorte de tendresse, comme vous vous méprenez en nous prêtant cette hauteur! Qu'importent les inégalités de conditions ?

— Ah ! dit Florence révoltée, elles sont trop injustes.

— L'inégalité n'est pas de l'injustice.

— Pardon, monsieur Thierry, c'est injuste d'être une pauvre malheureuse, quand les autres possèdent.

Alors il essaya de l'évangéliser doucement, de lui démontrer que la possession des autres ne nous crée pas de droits, qu'il n'est que des droits individuels, que la justice n'est que de posséder selon son travail, ses capacités, ses besoins. Il finit par dire :

— S'il n'en était pas ainsi, une servante serait fondée à réclamer les mêmes appointements que vous.

Mais elle, avec l'impuissance qu'ont souvent les femmes à suivre l'enchaînement des idées :

— Vous voyez, vous me comparez à une servante maintenant. Tout pour les uns, rien pour les autres.

Thierry, devant tant de faiblesse, éprouvait une compassion divine d'apôtre, un besoin d'adoucir les amertumes qui déferlent dans la masse populaire. Comment faire ? Vivre près d'eux, les enseigner, panser les morsures de l'envie par la bonté...

— Florence, dit-il doucement en lui prenant la main, j'accepte la proposition de Georges. Vous voyez quel mépris j'ai pour votre famille. Nous travaillerons ensemble, nous nous associerons, nous mêlerons nos efforts. N'appellerez-vous pas cela de la fraternisation ?

Sa main fut pressée, caressée par les doigts de Florence qui lui souriait sans rien dire. Il pensa que c'était de l'apaisement et de la reconnaissance.

Abel en rentrant le trouva écrivant des chiffres à sa petite table de la chambre-fumoir. Et, au moment de le questionner, il se retint, toujours inquiet et craintif au sujet de son cadet, et

dans la peur de heurter peut-être la plaie du déboire quotidien. Il avait honte de paraître heureux. Il demanda :

— Quoi de neuf, mon petit Thierry?

Thierry dit :

— Peux-tu me prêter trente mille francs, Abel?

— Trente mille francs? Attends donc... C'est que je ne suis pas capitaliste, moi, mon petit Thierry. Je gagne beaucoup d'argent, mais je ne possède peut-être pas en banque de quoi vivre une année. Au Palais, je passe pour une vieille cigale. Mais trente mille francs, oui, je crois que je puis les avoir dans huit jours. M'accordes-tu ce délai ?

— Il s'agit, expliqua Thierry, d'une entreprise que je vais monter.

Et il raconta qu'il venait de s'engager avec Georges Lescherolle pour un établissement de réparation d'autos.

— Avec Georges! prononça l'aîné, atterré, avec Georges, le cégétiste et le primaire, simpliste et envieux, toi l'intellectuel si subtil qu'il vivrait volontiers écarté de ses pairs, tant il s'en voit incompris! Mais dans les intimités, les communautés de l'association commerciale, tu seras privé de tous les échanges qui sont le charme de l'existence. Georges et toi parlez une langue différente, vous poursuivez des buts diamétralement opposés, lui visant à gagner de l'argent pour singer le bourgeois, toi n'attendant de ton métier qu'une simple et noble indépendance. Mais, mon pauvre Thierry, tu souffriras!

Alors Thierry eut le cri de l'homme dépouillé de désirs et parvenu par une suite de victoires successives à la perfection.

— Qu'importe de souffrir!

COLETTE YVER.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LETTRES
A LA PRINCESSE JULIE

II[1]

1875-1891

Paris, 15 mars 1875.

Chère princesse,

Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. Que de fois, durant cet hiver, en passant rue de Grenelle, nous avons pensé à ces temps, déjà si éloignés, où vous y réunissiez une société choisie! Une phrase de votre lettre nous a causé une vive joie, c'est celle où vous nous parlez de la possibilité d'un voyage à Paris. Puisse cette éventualité se réaliser bientôt! Quelle fête ce serait pour tous vos amis!

Je suis bien aise que vous voyiez M. Dumont (2). C'est un jeune homme d'une grande distinction d'esprit et de cœur. Nous l'aimons beaucoup, surtout depuis que sa sœur a épousé un de mes meilleurs amis, M. Clément Chaplain, graveur en médailles, qui a la bonté de faire l'éducation artistique de notre petit Ary. Le pauvre enfant a beaucoup de dispositions, il dessine très bien. Je ne sais si M. Chaplain fait son avenir; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait à l'heure présente son bon-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

(2) Albert Dumont, archéologue, organisateur et premier directeur de l'École française de Rome, dont l'existence allait être officiellement consacrée par le décret du 20 novembre 1875.

heur. Sa gaieté nous console et nous enchante. Ah! que les chances et les disgrâces de cette vie sont chose relative!

Il faudrait être bien superficiel pour voir dans ce qui s'est passé un progrès véritable vers une solution des difficultés où est plongé notre pauvre pays. En un sens, les complications sont aggravées, et il est plus délicat que jamais de vouloir rien prédire. On vous a dit vrai en ce qui concerne M. Thiers. Il y a quelque temps, sa politique était une politique de retour; les derniers événements ont peut-être un peu modifié ses idées. Il semble méditer un voyage en Égypte et en Grèce, peu conciliable avec les visées d'une ambition immédiate; son activité est toujours très grande; son esprit curieux et ouvert a quelque chose de très attachant, même quand on y trouve des lacunes et des partis pris.

Notre cher prince va bien. Il me semble moins circonvenu par ces démocrates peu sincères qui, sans faire illusion à un esprit aussi éclairé que le sien, pouvaient lui faire commettre bien des fautes. Je nourris toujours l'espérance que le Prince impérial, arrivé à l'âge d'homme, réparera tout cela. On n'a pas été à une certaine époque pour le prince ce qu'on aurait dû être. La paix se fera par-dessus la tête de ceux qui ont cherché à les séparer. Le prince Napoléon n'a jamais prétendu nier les droits du Prince impérial; le Prince impérial aurait besoin du prince Napoléon comme l'Empereur avait besoin de lui. La force des choses fera tomber ces petites querelles où je regrette que le prince se soit laissé emporter, mais où l'on a tort de le pousser.

Flaubert et Maury vont bien. Flaubert un peu attristé du peu de succès de sa *Tentation de saint Antoine*. Il avait rêvé le succès de *M*me *Bovary* pour cette œuvre bizarre qu'il aurait dû réserver à un petit nombre d'érudits capables de l'apprécier. L'avez-vous lue, chère princesse? C'est malsain, souvent mauvais, mais souvent aussi plein d'un étonnant sentiment historique et d'une haute poésie. Mais le lecteur bourgeois est bien excusable de ne pas s'y intéresser.

Vous suivez sûrement avec intérêt la fortune de M. Buffet (1). Je ne la crois pas de longue haleine ni de haute portée. Le souffle

(1) M. Buffet, Président de l'Assemblée nationale depuis le 4 avril 1872, venait d'abandonner cette fonction pour prendre, le 10 mars 1875, le portefeuille de l'Intérieur qu'il devait conserver pendant un an environ.

manque. Cette politique purement négative n'ayant qu'un seul but, c'est que le pays reste tranquille, est tout à fait insuffisante. Sûrement, la base conservatrice est nécessaire, mais il faut sur cette base bâtir quelque chose; il faut répondre à tant d'aspirations justes en partie, opérer tant de réformes nécessaires. Et puis, quelle ignorance, dans ce parti, de l'Europe et de l'ensemble du siècle! Vous êtes admirablement placée à Rome, chère princesse, pour jouir de ce grand spectacle. N'est-il pas étrange que Rome soit encore le centre des plus grandes affaires de notre temps? Vous verrez des événements extraordinaires et que je vous envie de pouvoir étudier de près. Les rapports de l'Italie et de la papauté avec les autres États, surtout avec l'Allemagne, amèneront les crises les plus neuves et les plus inattendues.

Cette pauvre Mme Cornu ne va pas bien; je suis inquiet. J'ai eu il y a quelques jours une vraie joie, c'est d'aller voir la Hollande, pays qui nous est si sympathique, et d'y revoir la reine dont vous connaissez sans doute l'esprit et le cœur si élevés, si français (1).

Recevez, chère princesse, notre hommage à tous; croyez à mes plus rares sentiments et présentez mes respects à M. le marquis de Roccagiovine.

Houlgate, 17 août 1875.

Chère princesse,

Votre bonté pardonne à ceux de vos amis qui ne vous écrivent pas aussi souvent qu'ils le voudraient. Elle ne mesure pas l'amitié au nombre des lettres. Le mauvais état de ma santé me servira d'ailleurs d'excuse. Voilà deux mois que je suis pris d'un rhumatisme goutteux, qui m'a fait beaucoup souffrir. Maintenant les douleurs ont cessé, mais je marche encore assez mal. On m'a conseillé un voyage dans les pays méridionaux et une cure d'eaux dans les mêmes parages. Cela m'a décidé à accepter une invitation qui m'a été adressée pour assister à un congrès qui doit avoir lieu à Palerme. J'y dois rencontrer mon ami le sénateur Michel Amari et faire avec lui un voyage à ces monuments de Sicile

(1) Renan fit, en février 1875, — deux ans avant le centenaire de Spinoza, — un voyage à La Haye et à Leyde, au cours duquel il vit souvent la reine Sophie.

que j'ai toujours tant désiré voir. Puis j'irai probablement faire une cure d'eau à Ischia. Mais peut-on passer si près de Rome sans s'y arrêter? Nous sommes incapables d'une si mauvaise action. Nous irons y passer une semaine au mois d'octobre, et j'espère qu'il nous sera donné, chère princesse, de vous y présenter nos devoirs. Ce beau rêve nous fait oublier plus d'une triste journée. Nous partirons dimanche soir de Paris et, le mardi 24, de Gênes pour Palerme.

J'ai bien pensé au chagrin que vous avez éprouvé comme nous tous de la mort de cette pauvre Mme Cornu. Quel trésor de dévouement et de patriotisme il y avait dans le cœur de cette femme admirable! Elle m'a donné une marque de confiance dont j'ai été bien touché. Elle m'a légué le soin de publier, au bout de dix ans, les lettres à elle adressées par l'Empereur (1). Il y a dans ces lettres, surtout dans celles datées de Ham, des pages fort belles qui feront envisager le caractère de l'Empereur sous un jour tout nouveau. On verra dans l'abandon de ces lettres toutes privées ce qu'il y avait au fond de l'âme de l'Empereur de sentiments libéraux, de goût pour le bien, d'ardeur pour le progrès des lumières et de la civilisation. Ah! quel deuil éternel, madame, qu'une semaine de vertige ait détruit tant de bien accompli! Quand je pense que tout cela est venu d'un entourage présomptueux, médiocre, ignorant, je ne peux désirer voir revenir cet entourage, voir recommencer l'Empire sans celui qui en corrigeait les défauts, sans l'Empereur.

L'avenir de ce pauvre pays est plus triste que jamais. Un retour au passé est impossible, au moins pour le moment, et il est bien difficile de croire au succès de la tentative républicaine, après tant d'expériences qui en ont montré la caducité. Je crois cependant qu'il ne faut rien faire pour la contrarier. Les menaces du dehors ne sont pas moins inquiétantes. Il faudrait, pour sortir du mauvais pas où nous sommes, une prudence consommée. Comment attendre tant de sagesse d'un pays tout entier?

(1) Le soin de publier ces lettres était confié à Renan et le produit de cette publication légué à sa fille Noémi, alors âgée de treize ans. A l'expiration du délai imposé, les lettres ne furent pas publiées, soit à cause de la froideur des rapports entre l'impératrice Eugénie, alors propriétaire des lettres, et Renan, soit pour d'autres raisons.

Veuillez présenter mes respects à M. le marquis de R. et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus dévoués, les plus affectueux, les plus élevés.

Casamicciola (Ischia), 27 septembre 1875.

Chère princesse,

Notre voyage s'avance et nous le voyons s'avancer sans regret, puisqu'il ne se terminera pas, j'espère, sans que nous ayons eu le plaisir de vous voir et de causer avec vous. Notre excursion en Sicile a été pleine de fatigues, mais ces fatigues ont été amplement récompensées par l'immense intérêt du pays. Les antiquités grecques valent presque celles d'Athènes et la sympathie qui nous a été témoignée nous a profondément touchés. Bonghi a été pour nous d'une courtoisie charmante. Le caractère sicilien a ses défauts, mais il a de si belles parties, tant d'ardeur, tant de chaleur pour les belles choses qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Nous sommes venus directement de Messine à Ischia sans nous arrêter à Naples. Je désirais vivement faire ici une cure de bains pour me débarrasser de ce rhumatisme goutteux qui me tourmente depuis dix-huit mois. J'ai commencé et je suis très satisfait du résultat. J'espère quitter Ischia non seulement débarrassé de mes misères (ce premier point est déjà acquis), mais fortifié pour l'hiver prochain, et délivré pour quelque temps de ces douleurs qui me sont surtout pénibles par la perte de temps qu'elles entraînent.

Nous avons reçu votre chère lettre du 5 septembre dans le port de Naples, déjà embarqués pour Ischia et engagés pour un hôtel, si bien que nous n'avons pu accepter l'aimable proposition de Hébert. Mais nous avons été bien heureux de trouver ici cet excellent ami. Nous sommes assez voisins, quoique n'étant pas dans le même hôtel, et nous passons ensemble des heures bien agréables. Nous faisons surtout des promenades délicieuses dans notre petite île, qui est vraiment un paradis terrestre. Ai-je besoin de vous dire, chère princesse, que c'est de vous et de Mandela que nous parlons toujours avec le plus de plaisir et d'affection?

Nous resterons ici jusque vers le 7 octobre. Nous passerons ensuite un jour à Naples et, vers le 9, nous serons à Rome.

Puisque vous êtes assez bonne pour me permettre d'aller vous voir à Mandela, nous irons certainement et nous nous en faisons une fête. Dès que nous irons à Rome, nous vous écrirons. Recevez, etc.

Rome, 14 octobre 1875.

Chère princesse,

Hier, nous sommes arrivés au palais Roccagiovine, quand vous étiez déjà partie. Puisque vous êtes assez bonne pour nous permettre d'aller vous voir à Mandela, nous venons nous mettre à votre disposition. Nous resterons à Rome jusqu'au 22 à peu près. Le jour que vous nous indiquerez sera le nôtre. Nous avons quitté Hébert à Ischia, non sans regrets. Il n'a pas encore fixé l'époque de son départ. Il se plaît infiniment à Ischia et y travaille beaucoup. Sa compagnie nous a été bien agréable pendant les trois semaines de séjour que nous avons fait dans cette île charmante. Nous vous conterons tout cela à Mandela; croyez en attendant, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueusement dévoués.

Rome, 18 novembre 1875.

Chère princesse,

Je reçois votre très aimable lettre. Après-demain mercredi, nous partirons pour Mandela. Nous serons, je pense, à Tivoli vers midi. M. Rosa (1) nous a dit ce matin que probablement il viendrait avec nous mercredi. Ce sera double joie.

Nous avons fait, avec votre jeune Napoléon (2), deux promenades au Palatin et au Colisée en compagnie de Rosa; il nous a enchantés par son tact, son esprit, son goût pour les belles choses et le charme de ses manières. Veuillez présenter à M. le marquis de R. l'expression de nos plus respectueux sentiments. Je ne savais pas qu'il fût à Mandela et, au moment où j'ai reçu votre lettre, je m'apprêtais justement à aller lui présenter mes devoirs au palais de la place Trajane.

A bientôt, chère princesse, veuillez agréez, etc.

(1) Pietro Rosa, archéologue italien, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, qui dirigeait les fouilles entreprises dans les jardins Farnèse.

(2) Napoléon de Roccagiovine, fils aîné de la princesse Julie.

Paris, 9 novembre 1875.

Chère princesse,

Nous voici de retour, pleins des plus beaux et des meilleurs souvenirs du monde, fort heureux néanmoins, car nous avons trouvé nos enfants bien portants, gentils et contents de nous revoir. Après vous avoir quittée, nous avons encore passé quelques jours à Rome. Puis nous avons vu Orvieto; cette petite merveille m'a ravi; elle forme à elle seule un chapitre de l'histoire de l'art italien. Nous avons passé trois jours à Venise, où tant de liens nous attachent, et nous sommes revenus à Paris sans nous arrêter. Aucun de nos voyages d'Italie ne nous avait fait autant de plaisir. Au milieu des tristesses que nous causent les dissensions intérieures de notre malheureux pays, le spectacle d'un pays politiquement prospère, marchant sagement dans la noble voie du gouvernement constitutionnel, nous a fait une grande joie. Ai-je besoin de vous dire, chère princesse, que Mandela tient la plus grande place dans notre souvenir? J'ai vu le prince Napoléon; je lui ai dit comment vous y vivez, le bien que vous y faites, les amis qui vont vous y voir et comment vous savez y être heureuse. Tout cela l'a vivement intéressé. Son cœur est toujours le même; il a pour vous la plus vive affection. Je lui ai dit que de votre part rien n'était changé non plus. Combien j'ai été frappé de voir que ses appréciations coïncidaient tout à fait avec les vôtres! Il a au cœur des froissements; mais ses ressentiments ne portent pas contre des personnes dont on a voulu faire ses ennemis, quoiqu'elles ne le fussent pas. Je l'ai trouvé sage, modéré, découragé; le découragement est souvent le commencement de la sagesse. En tout cas, c'est le sentiment qui convient le mieux au temps où nous vivons. On ne vit jamais un plus triste horizon. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des périls, de l'imprudence, de la médiocrité.

Le travail console de bien des choses, et dans deux ou trois jours, quand je m'y serai remis, je ne songerai plus à ce présent si sombre, si borné. Ce à quoi je songerai, c'est à Mandela, à ce nid d'aigle de Roccagiovine, à ces belles montagnes de la Sabine où l'on peut si bien vivre et mourir solitaire! Soyez notre interprète, chère princesse, auprès du marquis, pour lui dire avec quelle joie nous nous souvenons du séjour que nous avons

fait à Mandela. Rosa et Hébert sont sans doute allés vous voir; peut-être sont-ils en ce moment près de vous. Qu'ils sont heureux!...

10 novembre.

Je reçois ce matin une lettre de M. Belli, où il nous donne de vos nouvelles et de bonnes nouvelles, ce qui nous cause grande joie. Il m'envoie en même temps une réponse qu'il a faite à un article contre moi. Ayez la bonté, chère princesse, de le remercier pour moi. Dans l'article hostile je ne vois qu'un seul trait qui me fasse quelque peine, c'est le reproche de n'avoir rien écrit pour l'Italie quand elle était opprimée par l'Autriche. Mes premiers écrits, au contraire, en 1850 et 1851, furent en faveur de l'Italie, témoin l'article sur le Père Tosti (1). J'ai toujours aimé l'Italie, et quand elle n'avait que quelques partisans d'élite, je l'ai soutenue.

Je vais ce soir à Saint-Gratien. Un mot que j'ai reçu de la princesse me prouve qu'elle est en bonne santé. Elle ne reviendra à Paris que le 20 de ce mois.

Voici la photographie destinée à l'album des personnes qui ont été assez heureuses pour aller à Mandela. Elle a été faite

Quand' ero in parte altr' uomo di quel ch' io sono (2).

Je n'en ai que d'anciennes de ce format.

Paris, 6 décembre 1875.

Chère princesse,

J'ai vu hier soir le prince Napoléon, et l'ai trouvé si ému que je lui ai promis de vous écrire. Le prince est désolé qu'on lui oppose à Ajaccio le prince Charles (3). Il a pour le prince Charles la plus grande estime, il se sert à cet égard des mêmes termes que je vous ai entendu employer, princesse, pour rendre le caractère si droit, si loyal, si honorable du prince Charles. Il croit qu'on fait faire au prince une grande faute en le poussant contre son cousin et en faisant de lui le représentant

(1) Cet article sur Dom Luigi Tosti avait paru dans *la Politique nouvelle*, le 5 octobre 1851, et avait été réimprimé dans les *Essais de morale et de critique*, Paris, 1859.

(2) Quand j'étais en partie différent de l'homme que je suis.

(3) Napoléon Charles Bonaparte, frère cadet de la princesse Julie, officier dans l'armée française

d'une scission dans la famille. Cette scission finira; vous savez, princesse, tout ce que nous avons dit à ce sujet; mais il en resterait d'amers souvenirs, si le prince pouvait croire qu'un membre de sa famille a pu écouter des suggestions contre lui.

Sans avoir le droit d'entrer dans une question aussi délicate, j'avoue, princesse, que je suis un peu de l'avis du prince. Cette division de famille est déplorable. Le prince a pu avoir des torts; mais il représente un des côtés, et des plus essentiels, de la tradition de la famille Bonaparte. Quel mal fera-t-il à la Chambre? Il y portera sa parole vive, spirituelle, éloquente. Jamais, naturellement, il n'attaquera ceux qui entendent le bonapartisme autrement que lui. Il aura d'autant plus le droit de parler qu'il peut se laver les mains de plusieurs des grandes fautes qui ont été commises. Le prince Charles, d'après ce que vous m'avez dit, princesse, n'a pas le goût des débats parlementaires; sa vocation est ailleurs. Je crois que vous lui donneriez un excellent conseil de sœur en l'engageant à ne pas prêter son nom à une manœuvre où il n'est obligé par aucun devoir. Le prince, qui a pour vous les sentiments d'estime et d'affection toute particulière que vous connaissez, désirerait que vous lui écriviez. Le prince Charles est indécis en ce moment; un mot de vous aurait sur lui la plus grande influence.

Pardonnez-moi, princesse, je ne vous écris cette lettre que pour répondre au désir de cœur d'un homme dont vous savez les précieuses qualités. Veuillez croire à mon profond respect et à mon vif attachement.

Paris, 19 juin 1876.

Chère princesse,

Il a fallu un dédale de soucis de la plus ennuyeuse espèce, pour que j'aie mis tant de temps à vous écrire. Aujourd'hui, je sors pour la première fois du chaos d'un déménagement, d'où j'ai cru que je ne réussirais pas à émerger. Mon énorme bibliothèque surtout m'a causé des embarras sans fin. Nous nous trouvons bien du reste dans notre nouvel appartement et je crois que nous y sommes installés pour longtemps (1).

J'ai eu grand plaisir à voir M. Péters et à causer longuement de vous. Il connaît et comprend l'amitié que vous ont

(1) Au numéro 16 de la rue Saint-Guillaume.

gardée tous ceux qui vous ont approchée et dont le plus cher souhait serait que vous vinssiez encore passer quelques semaines auprès d'eux à Paris. J'avais donné ordre à mon libraire de vous adresser mon dernier volume (1); mais comme j'apprends qu'un autre exemplaire que je l'avais chargé d'envoyer à Rome (à la princesse Wittgenstein) n'est pas arrivé à son adresse, je vais ce soir même lui réitérer mon ordre. C'est un volume d'un genre à part, destiné à un petit nombre de lecteurs, et qui n'a qu'un but, c'est de faire réfléchir à des problèmes qu'on ne peut ni négliger ni résoudre. Ce que vous m'apprenez de la princesse de Venosa me touche profondément. Je ferai tout mon possible pour lui offrir un exemplaire. Je n'en ai plus de broché; mais peut-être en réunissant des feuilles qui me restent, pourrai-je former encore un exemplaire complet. En ce cas, je me permettrais de vous l'adresser pour l'aimable princesse qui veut bien y trouver du plaisir.

La mort de Mme Sand est pour nous tous un deuil au cœur (2). Le prince Napoléon, Flaubert et moi sommes allés ensemble à Nohant lui porter nos derniers hommages. Le prince a été parfait de tact et de délicatesse. La sympathie était profonde entre lui et cette grande âme, qui a pu souvent s'égarer, mais dont l'inspiration fut toujours si élevée. Le siècle s'égrène ainsi et perd ses plus belles fleurs. Et par quoi sont-elles remplacées? C'est ce qu'on ne voit guère encore. Notre pauvre société, démantelée, inquiète de son avenir, s'attriste de jour en jour. Nous causons souvent de vous avec Maury, avec Girard, avec le prince. M. Thiers me demande souvent de vos nouvelles. Quelle fête si vous nous veniez!

Nous ne savons encore ce que nous ferons cette année. On m'invite à Saint-Pétersbourg pour un congrès; mais j'ai peu d'attrait pour le Nord. On me conseille d'un autre côté de prendre encore cette année les bains d'Ischia qui m'ont fait tant de bien l'année dernière. Alors il serait possible que nous allassions encore vous présenter nos devoirs à Cantalupo. Nous aimons tant l'Italie! Je pense quelquefois à amener mon petit Ary. Il est bien jeune encore pour ces grandes impressions; mais je voudrais essayer pour lui les bains d'Ischia. Je crois qu'à l'âge qu'il a, un coup de fouet comme celui que donnent

(1) Les *Dialogues et fragments philosophiques*, Paris, 1876.
(2) George Sand s'était éteinte à Nohant le 7 juin 1876.

ces eaux énergiques serait bon pour l'aider un peu à grandir. Ce pauvre enfant gentil, gai, bien intelligent, est à la fois notre plus chère, notre plus douce et notre plus triste pensée.

Le marquis est le plus vivant souvenir que j'aie gardé de la Sicile. Nous causons sans cesse, ma femme et moi, de Cefalù, où nous le rencontrâmes au palais de l'évêque, de son intelligence si ouverte, de son savoir et de son rare esprit. Je conclus de votre lettre que Bonghi est à Rome; je le croyais à Naples ou en villégiature (1). Ayez la bonté, princesse, de lui dire toute mon amitié; je vais donner ordre à Lévy de lui envoyer également mon volume.

Et voilà que l'espace me manque pour vous dire ce que je pense de la crise qui s'est ouverte par l'élection de M. Buffet (car c'est bien une crise), de mes appréhensions sur l'avenir (2). Je vous dirai tout cela une autre fois, si les événements ne se pressent pas. Croyez, etc.

Fontainebleau, 10 septembre 1876.

Chère princesse,

Maury, à qui je porte envie, puisqu'il va voir l'Italie et vous voir, vous portera l'autographe de Mme Sand destiné à la comtesse Rasponi (3). C'est le manuscrit d'un de ses beaux articles; je le tiens du journal même *le Temps*. Quant au mien, la comtesse est bien bonne de le désirer. Dès mon arrivée à Paris, je chercherai quelque vieille page que je puisse joindre, toute comparaison à part, à celles de Mme Sand.

Combien il nous eût été doux cette année d'aller vous voir à Mandela ! Mais il faut se borner. Notre villégiature cette fois aura été des plus modestes. Après bien des projets, nous nous sommes bornés à venir passer six semaines à Fontainebleau, pour trouver un peu de repos, et d'air pur. Nous avons rencontré ce que nous cherchions. Nous sommes enchantés de notre petit séjour ici, nous partons vendredi pour Paris, tout

(1) Le philosophe Ruggiero Bonghi, ministre de l'Instruction publique en Italie, qui avait été renversé en mars 1876.

(2) M. Buffet, qui avait donné sa démission de ministre de l'Intérieur le 23 février 1876, avait été élu sénateur inamovible, le 17 juin, avec 144 voix contre 141 obtenues par M. Renouard.

(3) Louise Rasponi, fille du roi Murat.

rafraîchis et rajeunis de ce bon repos dans un des airs les plus purs et les plus salubres qui soient.

Je n'ai pas reçu la photographie de la princesse de Venosa, et ce que vous me dites me le fait regretter (1). J'aurais vivement désiré pouvoir adresser à la princesse l'opuscule que vous savez; mais il m'a été impossible d'en retrouver un exemplaire. Il n'y en avait que cent; je n'en ai plus un seul. J'espérais pouvoir en composer un exemplaire en réunissant des feuilles séparées que j'ai, mais je n'ai pu le compléter. — Nous sommes fort contents de notre appartement de Paris (2); nous croyons que nous y passerons un agréable hiver. Ary vous enverra une esquisse de la vue dès qu'il pourra faire quelque chose de propre. Ce sera son premier tableau. Le pauvre enfant travaille bien; il a du goût pour la peinture, et, vu son état d'infirmité, qui lui interdit tant de professions, je suis très heureux de ce choix. Les essais qu'il a fait cet été dans la forêt de Fontainebleau indiquent des dispositions.

Il y a longtemps que je n'ai vu le prince et je ne sais ce qu'il pense de la situation générale de l'Europe. Il voit, comme le prince Gortchakof, la faiblesse intérieure de la Russie et la dernière fois que je l'ai vu, il ne croyait pas à la guerre. D'un autre côté, l'Empire ottoman n'est plus seulement un malade; c'est un agonisant qu'il est impossible de soutenir. Les dernières marques d'énergie qu'il donne sont les convulsions d'un moment. Il est clair que nous ne pouvons nous mêler de ces querelles, la neutralité absolue est notre premier devoir. Néanmoins, je regrette de voir quelques organes de l'opinion française déserter sur cette question notre vieux drapeau de la liberté des peuples. Nous ne sommes plus en mesure de faire des générosités aux autres; mais il ne faut pas déprécier la générosité ni se rattacher aux causes illibérales et odieuses. Si peu de personnes ont le sentiment des nuances et de la mesure! Nos malheurs ont faussé les esprits et bien peu de personnes restent justes et impartiales. Croyez, chère princesse, etc.

(1) La princesse de Venosa, née Marescotti, passait pour la plus jolie princesse romaine de son temps.

(2) Il s'agit de l'appartement de la rue Saint-Guillaume, mentionné plus haut, que Renan habita trois ans, de 1876 à 1879, avant de s'installer 4, rue de Tournon.

Paris, 20 avril 1877.

Chère princesse,

Vos lettres nous ont ravis et je crois que c'est à elles que je dois d'être enfin sur pied et à peu près guéri. En somme, je ne dois pas trop me plaindre, j'ai peu souffert; mon travail a été à peine interrompu; j'ai seulement pendant deux mois été forcé de vivre étendu sur mon lit ou mon canapé. La perspective de revoir Mandela et Ischia est pour moi pleine de charme. Et si vous veniez à Ischia!... c'est alors que notre joie serait complète. L'endroit est charmant, la vie y est facile, et je tiens vraiment les bains pour les plus efficaces qu'il y ait contre les douleurs rhumatismales. Ah! puissent vos docteurs de Rome être bien inspirés!

Ce que vous me dites de l'inscription phrygienne, que m'a envoyée le prince Albert, a vivement piqué ma curiosité (1). Je n'ai rien reçu. Je serai enchanté de transmettre au prince Albert les renseignements que je peux avoir, quoique le phrygien ne soit pas de mon domaine spécial. Ce que vous me dites des dispositions studieuses de ce jeune homme m'a fait grand plaisir. La science est grande, vaste, éternelle; tout le monde y a sa place et elle console de tout.

Il y aurait long à dire sur ce pauvre Brachet. Nous vous conterons cela à Mandela. Quoique ses amis, dont nous étions, aient eu à un certain moment quelques motifs de se refroidir envers lui, il y a dans son fait plus de motifs de pitié qu'autre chose. Il avait débuté avec beaucoup d'éclat dans les études relatives à l'histoire de la langue française; il sait beaucoup, il est pénétrant, ingénieux. C'est le jugement pratique qui manque et cette lacune amène chez lui des singularités dont on ne se rend pas compte.

Le père Hyacinthe a eu un grand succès l'autre jour, mais un succès de conférencier bien dû à son talent. Le public qui l'a applaudi n'ira pas à sa messe quand il la dira. Il faudra bien du temps encore pour que les tentatives d'un catholicisme réformé aient en France quelque chance de succès. Nous avons dîné avant-hier avec le prince Napoléon chez la princesse Mathilde. Tous deux pleins de vie et de gaîté. La vie et la

(1) Le prince Albert était le fils cadet de la princesse Julie.

gaîté sont deux trésors qu'on porte en soi et bien indépendants des circonstances. — Si vous voyez Bonghi, dites-lui, s'il vous plaît, qu'il est de ceux dont je me souviens avec le plus d'affection et de plaisir. Croyez, chère princesse, etc.

Casamicciola, 12 août 1877.

Chère princesse,

Nous voici de nouveau très agréablement installés sur notre vieux volcan d'Ischia, que nous avons trouvé plus frais et plus vert encore qu'il y a deux ans. Ary et Noémi nous accompagnent et jouissent beaucoup de cette charmante nature si nouvelle pour eux. Mon pauvre Ary prendra les bains comme moi, et j'en espère pour lui de bons effets. Au moins est-il heureux et gai autant qu'on peut l'être. Enfin, je crois que, cette fois encore, Ischia nous laissera le meilleur souvenir. Nous le quitterons vers le 1er septembre. Nous donnerons une huitaine à Naples, à Amalfi, à Pœstum, puis nous prendrons la route de Rome.

Certainement, chère princesse, si vous êtes à Mandela, j'irai vous y voir. Mais je crains que ma *smala* d'enfants ne soit un embarras. Ils pourraient aller à Rome et j'irais seul passer avec vous quelques bonnes heures; j'attendrai ici votre réponse, chère princesse. Car si vous n'étiez pas à Mandela, je quitterais Rome et gagnerais Ancone par Foggia. Ici nous nous reposons bien profondément. Ces climats doux et toniques sont les seuls où l'on puisse bien complètement ne rien faire et où l'on atteint la fin du jour sans ressentir l'ennui de l'oisiveté. Je travaille fort peu, et si je mets quelque chose par écrit, ce sera quelque rêverie. Nos pauvres affaires de France sont si tristes qu'il vaut mieux n'y pas penser. La tentative du 16 mai me paraît une grande faute. Elle ne réussira pas, et cette fausse manœuvre sera un coup bien grave pour le parti conservateur. Toujours la fable du corbeau qui veut imiter l'aigle. On s'imagine pouvoir faire, avec une coalition d'intérêts contraires, ce que l'empereur Napoléon III fit au moment où sa puissance et son prestige étaient au comble. C'est là une grande chimère. Le gouvernement central est pour longtemps affaibli en France. Il ne réussira plus à faire les élections, la scission entre les classes conservatrices et le pays deviendra plus marquée que jamais au grand détriment du pays, qui ne peut vivre sans

classes conservatrices. Tout cela me désole. Nous sommes à deux pas de la guerre civile, et de nul côté je n'aperçois d'avenir satisfaisant. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

Casamicciola, 1er septembre 1877.

Chère princesse,

Que nous sommes heureux de la prochaine perspective de vous revoir et que vous êtes bonne de vouloir bien donner à toute notre petite *smala* la joie de voir Mandela dont nous parlons si souvent, ma femme et moi! Lundi 3, nous quitterons Ischia et nous irons chercher un peu de fraîcheur à la Cava. Nous consacrerons ensuite quelques jours à Amalfi, à Pompéi, à Naples. Nous pourrons être à Mandela le 13 ou le 14, surtout si nous pouvions éviter de passer par Rome. On nous dit que le séjour de Rome en ce moment est chaud et malsain. D'ailleurs, ne passer à Rome que quelques heures est presque un sacrilège. Je me demande si, en abandonnant le chemin de fer à Valmontone, on ne pourrait pas gagner en voiture soit Tivoli, soit directement Vicovaro (1). Si cela était, votre fattore à Tivoli, M. Todini, que nous avons trouvé si actif et si intelligent, pourrait peut-être s'arranger pour que nous trouvions une voiture à Valmontone. Nous pourrions être à Valmontone soit à 2 h. 45, ce qui me paraît tard, soit à 4 heures du matin, ce qui serait une très bonne heure, ce me semble. Je me fais une fête de voir chez vous M. Rosa et M. Bonghi, pour qui j'ai tant d'estime et d'amitié.

Hébert ne viendra pas cette année en Italie. Il a été bien tenté, mais ses devoirs de famille le retiennent en Dauphiné. Quel bonheur ce sera de causer avec vous du prince Napoléon, et de ce grand esprit, de ce grand cœur, de la reine Sophie des Pays-Bas! L'adresse du prince Napoléon à Paris est boulevard Malesherbes, 86. J'ai vu le prince la veille de mon départ, il y a un mois. Je pense qu'il est encore à Paris. Il paraissait hésiter à aller en Corse, regardant sa candidature comme compromise par les circonstances nouvelles. Je regretterais tout ce qui pourrait le contrarier; mais plus que jamais je pense que sa position à la Chambre des députés deviendra des plus difficiles.

Agréez, chère princesse, l'assurance de tous nos plus tendres sentiments.

(1) Vicovaro est une localité voisine du château de Mandela

Venise, 1er octobre 1877.

Chère princesse,

Nous voici à la veille de quitter Venise et l'Italie, regrettant toujours Mandela et les bonnes journées que nous y avons passées. Votre bonté, votre sérénité d'âme, votre élévation au-dessus des questions passagères qui divisent nous ont laissé le plus cher souvenir. Vous avez fait de Mandela un vrai séjour de paix, et, grâce aux soins intelligents et pleins de goût du Marquis, votre charmante colline est en train de devenir un vrai paradis. Mon pauvre Ary n'a pas été moins heureux que nous. La bienveillance dont il s'est vu entouré, la joie de se trouver au milieu de cette belle nature, toute nouvelle pour lui, lui ont laissé une profonde impression. Il nous parle sans cesse de Mandela comme de la partie du voyage qui l'a le plus enchanté.

Demain matin, nous quittons Venise. Vendredi matin, nous serons à Paris. Quelle triste perspective! Notre pauvre patrie, déchirée par une guerre civile, latente encore, mais qui paraît inévitable! Sur notre frontière un ennemi attentif, qui épie toutes nos fautes pour en profiter! Quelque résolu qu'on soit à se tenir en dehors de ces tristes luttes, comment n'en pas souffrir? Le travail et l'amitié comptent seuls dans ces désolantes circonstances.

Nous avons vu à Rome le Com. Rosa avec qui nous avons passé une bien agréable matinée sur le Palatin et au Forum. Fiorelli m'a montré les trouvailles de Palestrine, qui sont la chose la plus curieuse que je connaisse. Rosa est fort triste, et il me semble qu'on a bien tort de le troubler dans son domaine du Palatin, du Forum, du Colisée. Il a tort, d'un autre côté, de contester les découvertes de Palestrine, qui sont les plus importantes qu'on ait faites depuis longtemps et d'une indéniable authenticité. La paix n'est pas plus facile à faire en archéologie que dans le reste du monde. Il faut néanmoins que votre aimable et si intelligent Albert s'y emploie.

Grâce à un temps admirable, notre séjour à Venise a été délicieux. Ma femme, qui a ici beaucoup de souvenirs et beaucoup d'amitiés, a joui bien vivement de ces belles journées. Aujourd'hui, nous faisons notre dernière visite à Saint-Marc; demain soir, nous serons à Turin. Croyez, etc.

Paris, 22 octobre 1877.

Chère princesse,

Notre voyage s'est achevé fort doucement, et nous en sommes enchantés. Croyez bien que Mandela compte entre nos meilleurs souvenirs. La paix que nous y avons goûtée, ce calme d'esprit, cette élévation de cœur qui fait que les dissentiments particuliers s'accusent à peine, contrastent à toute heure avec le triste milieu de haine et de récriminations passionnées où nous sommes tombés ici. Pauvre pays, tous les partis travaillent à le déchirer! Je désespère plus que jamais de son salut.

Le résultat des élections a été ce qu'il devait être. Il était absolument impossible que le Gouvernement gagnât la majorité, et c'est pour cela que la tentative du 16 mai a été une folie. Il était à supposer, d'un autre côté, que la pression exercée vaudrait au Gouvernement quelques voix. Que va faire maintenant le maréchal? Reculer? aller en avant, jusqu'au coup d'État? donner sa démission? personne ne le sait. Il est probable que le maréchal ne le sait pas lui-même. Les renseignements que l'on a sont des plus contradictoires. Le coup d'État est bien difficile. D'un autre côté, on ne conçoit guère comment le maréchal, après ses imprudentes déclarations, pourra accepter les programmes des gauches et sacrifier tous les fonctionnaires qui se sont compromis pour lui. La situation paraît sans issue; il n'y a rien de bon à en tirer, et pour moi j'ai trop de respect pour la mémoire de l'Empereur, trop d'amitiés illustres et chères dans la maison Bonaparte, pour ne pas éprouver une vraie douleur à la voir compromise dans ces intrigues dont tout le monde sortira amoindri.

Notre cher prince Napoléon n'est pas encore de retour à Paris. Il est probable que l'élection d'Ajaccio sera cassée, ce qui le rejettera dans la lutte. Je regrette de le voir s'user à ce labeur sans fruit, car sa place n'est pas à la Chambre des députés. La République est, à l'heure présente, le seul gouvernement possible; or, ce n'est pas au prince qu'il appartient de la combattre ni de l'affirmer. Votre supposition relative à la lettre de Mme Thiers était exacte. L'usage s'établit que le nom de la veuve ne figure pas sur les lettres de faire part. Je n'ai plus de relations avec ces dames. C'étaient les précieux entretiens de M. Thiers qui seuls m'attiraient dans cette maison. Croyez, etc.

Paris, 20 février 1878.

Chère princesse,

Que je suis heureux d'apprendre que vous êtes à peu près rétablie de la maladie qui vous a éprouvée! Je ne puis vous dire combien nous avons été inquiets quand nous avons appris que votre santé avait été atteinte depuis cette charmante visite à Mandela qui nous a laissé un si cher souvenir. Ma femme et mes enfants étaient aussi émus que moi, et ce n'est que quand nous avons reçu votre bonne lettre, ainsi que le mot si affectueux d'Albert, que nous avons été rassurés.

Nous sommes ici fort émus de ce qui se passe à Rome (1). Je porte envie à ceux qui voient de près ce grand drame, le plus important de l'histoire moderne. Que va faire Léon XIII? Les premiers jours vont être décisifs. Pour moi, j'ai peine à croire à un pas en arrière de la papauté. Il est vrai, d'un autre côté, que toutes les issues sont fermées.

Le prince Napoléon m'a vivement intéressé en me contant toutes les circonstances qui ont suivi la mort du roi Victor-Emmanuel. La sagesse et la force du nouveau royaume ont fait le plus vif plaisir aux esprits libéraux. Ici tout se calme et s'endort. Les causes de crises intérieures sont fort éloignées, mais l'orage peut venir du dehors et une guerre serait la ruine de l'état de choses actuel. Enfin, il ne faut pas trop demander, le long espoir et les vastes pensées nous sont pour longtemps interdits.

J'ai donné ordre à mon libraire de vous expédier un volume que je publie ces jours-ci et qui renferme des morceaux publiés depuis longtemps, et en particulier mes premiers essais de 1847 et 1848 (2). Le plaisir que j'ai eu à les relire m'a peut-être fait illusion sur l'accueil qu'on leur fera.

M. Giraud, M. Maury vont très bien. Nous espérons bien que vous n'avez pas renoncé au projet de venir nous voir vers l'époque de l'Exposition. Tous nous nous en faisons une fête et nous ne renoncerons à cet espoir qu'avec un amer regret. Pauvre Exposition! Je ne sais pas bien quel sera son sort, mais

(1) Il s'agit de l'élection de Léon XIII qui, succédant à Pie IX, était le premier pape élu depuis la disparition du pouvoir temporel. Léon XIII s'abstint de donner la bénédiction *urbi et orbi* et, comme son prédécesseur, se confina dans le palais du Vatican.

(2) *Mélanges d'histoire et de voyage*, Paris, 1878.

promettez-nous que vous viendrez tout de même. Un changement d'air serait probablement le moyen d'arrêter définitivement cet état fiévreux dont vous ressentez encore les suites. Quelle serait notre joie à tous! Recevez, princesse, etc.

Sienne, 29 septembre 1878.

Chère princesse,

Dieu soit loué! Noémi va mieux, presque tout à fait bien. Nous avons encore cinq ou six jours dont nous pouvons disposer. Nous irons à Rome et à Mandela. Vous savez, chère princesse, qu'il n'y a pas pour nous de joie qui vaille celle de vous voir. Mardi prochain, 1er octobre, nous serons à Rome vers quatre heures et demie. Notre projet serait de partir vendredi matin pour Mandela. Comme je voudrais revoir la villa Adriana, nous arriverons peut-être à Tivoli un peu plus tard que les autres fois. En tout cas, chère princesse, je vous récrirai de Rome mardi soir. Si vous avez quelque chose à me mander, ayez la bonté de me l'écrire à Rome, hôtel d'Allemagne, où nous descendons d'ordinaire.

Quelle fête pour nous, chère princesse! Nos enfants ne se possèdent pas de joie. Nous vous conterons nos voyages de Toscane qui ont été charmants et nous parlerons de tant d'amis qui nous sont chers. Agréez, chère princesse, etc.

Paris, 26 décembre 1878.

Chère princesse,

Je ne veux pas que cette année finisse sans que je vous aie dit combien votre souvenir nous est vivant et cher, combien sont vifs et sincères les vœux que nous faisons pour votre bonheur. La journée a été bonne pour moi aujourd'hui. De deux côtés j'ai eu de vos nouvelles. Maury et Giraud m'ont appris que vous étiez de retour à Rome et que votre santé continuait à être bonne. Nous allons bien aussi, ce rude hiver ne nous atteint pas trop. J'ai fini ces jours-ci mon discours de réception à l'Académie. Ce m'a été une grande joie de passer jusqu'ici mes soirées d'hiver avec ce grand esprit de Claude Bernard si purement dévoué à la science. Par les temps tristes et douteux où nous sommes, il n'y a que cela qui soutienne et console. Quand serai-je reçu, c'est ce qui est encore fort douteux.

Selon l'ordre ordinaire, je ne devrais passer qu'après Henri Martin, puisque M. Thiers est mort avant Claude Bernard. Mais alors, mon entrée serait fort ajournée. M. Henri Martin, en effet, devra probablement se mettre d'accord avec M. Émile Ollivier qui doit le recevoir. Or cet accord sera fort difficile à établir; je doute même qu'il s'établisse. Je ne crois pas que cette séance ait lieu, ou du moins qu'elle ait lieu dans les conditions ordinaires. Je ne peux médire de l'Académie, qui a été pour moi si aimable; cependant, j'ose dire qu'elle a été un peu imprudente en ne prévoyant pas cette difficulté. Vous voyez donc, chère princesse, que je peux rester encore longtemps académicien *in partibus*. Il n'y a nul péril en la demeure; je suis prêt, on me prendra quand on voudra.

Les affaires d'Italie nous préoccupent vivement, quoique nous ne soyons nullement en droit de nous désintéresser des nôtres. J'aime trop l'Italie pour ne pas la voir nation; or l'Italie ne peut être nation qu'avec la maison de Savoie et la royauté constitutionnelle. Elle ne peut avoir son unité qu'à ce prix. J'espère que le tact politique dont l'Italie a donné tant de preuves se montrera encore cette fois. Le prince Napoléon va bien; il est, je crois, en ce moment, à Moncalieri, la princesse Mathilde plus vivante, plus entraînée que jamais. On va gaiement vers l'inconnu. Qu'y faire? On change si peu l'avenir, même quand on le connaît.

Paris, 1er juillet 1879.

Chère princesse,

La tendresse que nous avons tous pour vous nous a fait ressentir bien vivement la douleur que vous avez dû éprouver à la suite de la mort du Prince impérial. La triste destinée de ce courageux jeune homme a quelque chose de si étrange et de si fatal qu'on reste des heures à en rêver; peut-être, en obéissant aux entraînements irréfléchis de son courage, a-t-il pris au fond la meilleure part. La vie est chose si triste, si pleine de combats, où l'on est si peu sûr d'avoir raison! La belle légende qui entourera le Prince impérial et qui lui donne déjà une si belle place dans l'époque napoléonienne, commence déjà et ne fera que grandir. Sans exception de parti, l'émotion a été très vive dans toutes les classes de la société, surtout

dans les classes populaires. Il y a quelque chose qui efface tous les dissentiments, c'est le courage et le malheur. La conduite pleine de dignité du prince Napoléon a été fort appréciée; je ne suis pas effrayé des grands devoirs qui vont maintenant peser sur lui; sa haute raison ne se montrera inférieure à aucune des tâches que le sort lui imposera.

J'ai été dans ces derniers mois fort éprouvé; mon tempérament rhumatismal ne m'avait jamais causé tant de misères, et dans ce moment même, je suis très souffrant, si bien que c'est par la plume de ma chère Noémi que je vous écris ces lignes, chère princesse. Je vais aller dans quelques semaines prendre les bains d'Aix en Savoie et j'en espère quelque amélioration. Cette année, si nous touchons l'Italie, ce ne sera que l'Italie du Nord, et à notre grand regret nous ne reverrons pas Mandela; mais vous savez, chère princesse, combien notre affection vous suit toujours.

Maury, Giraud, tous vos amis sont bien et vous désirent; à mes misères rhumatismales se joint un vrai fléau : la nécessité d'un déménagement que nous ferons dans quinze jours. Avec la masse énorme de mes livres, c'est là un vrai désastre; enfin, nous avons trouvé quelque chose qui nous va assez bien, rue de Tournon, 4. Ce sera là notre adresse à partir du 20 de ce mois.

Je vous remercie vivement pour la brochure du marquis Ferrajoli; c'est une œuvre très sérieusement pensée et qui fera époque dans l'histoire des partis en Italie; il est bon en tout cas que tous sans exception donnent à la chose publique leurs conseils et leur participation. Veuillez agréer, etc.

Casamicciola, île d'Ischia, 15 août 1879.

Chère princesse,

Nous voici en Italie attirés de nouveau par l'amour que nous avons pour ce beau pays et par les effets bienfaisants des eaux d'Ischia. J'en avais grand besoin; le printemps dernier, j'ai été fort éprouvé de rhumatismes. J'espère que ces eaux si efficaces et surtout cet air si excellent me feront le même bien que par le passé. Nous n'avons passé à Rome que quelques heures, le temps nécessaire pour ne pas faire d'une seule traite le voyage de Gênes à Naples. Avons-nous besoin de vous dire, chère princesse, que, si nous fussions restés plus longtemps, nous n'eussions pas manqué d'aller saluer Mandela

et les personnes si chères et si respectées qui l'habitent. Hélas! pour le retour, nous n'espérons pas non plus revoir la Sabine. Notre plan, après ma cure de bains achevée, est de nous rendre à Corfou que je ne connais pas encore et de là de regagner Trieste, en suivant la côte de Dalmatie. C'est justement le prince Napoléon qui m'a présenté les côtes de Dalmatie comme une des plus belles choses du monde et m'a inspiré le désir de les voir.

La veille de mon départ, j'ai vu le prince, et je l'ai trouvé dans cette disposition d'esprit élevée et calme qui convient à la situation nouvelle que lui a faite le sort. Jamais situation ne fut plus difficile; mais le prince a le tact et le jugement nécessaires pour y faire face. Ce n'est pas lui qui troublera le pays par des entreprises inconsidérées; ce n'est pas lui non plus qui renoncera à des devoirs historiques et en quelque sorte providentiels. J'ai entière confiance en lui. La princesse Mathilde est aussi pleine d'entrain et de lucide appréciation des choses.

Ma femme et mes deux enfants vont assez bien. J'espère qu'Ischia leur sera comme à moi favorable. Ils gardent tous de Mandela le plus cher souvenir. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de notre plus vive affection.

Naples, 28 septembre 1879.

Chère princesse,

Voilà notre voyage qui avance vers son terme. Hélas! plus que jamais il nous est interdit de songer cette fois-ci à la Sabine. Demain nous partons pour le Nord à toute vapeur. Nous avons des engagements à Venise pour le 1er octobre. A peine nous arrêterons-nous une nuit à Bologne. Comment vous dire, chère princesse, combien je le regrette? Mais l'Italie est trop belle! On n'y fait pas ce qu'on veut.

La cure d'Ischia m'a très bien réussi. Je l'ai faite longue et consciencieuse. Maintenant je marche bien et je me figure que ce bien-être durera l'hiver prochain. Mon pauvre Ary s'est aussi trouvé très bien de ce séjour. La chaleur était un peu forte pour ma femme; depuis que tout s'est rafraîchi, elle est beaucoup mieux. Ma chère petite Noémi est toujours très bonne et très douce et je l'aime tendrement.

Sorrente nous a beaucoup plu, un peu moins cependant qu'Ischia, qui reste toujours notre point de prédilection. Je suis allé à l'anniversaire de Pompéi, qui, en somme, a été organisé

avec tact. Le public s'attendait à une fête et est resté froid. Mais faire une fête, bon Dieu! pour célébrer le centenaire d'un horrible événement, c'eût été de la dernière inconvenance. La journée a eu un intérêt scientifique réel par le nombre d'hommes de mérite qu'elle avait rassemblés.

Nous avons vécu deux mois absolument séquestrés du monde. Pas un bruit, pas une nouvelle, pas un journal n'arrivait jusqu'à nous dans notre solitude d'Ischia. Nous éprouvons presque un regret à quitter cette douce retraite et à retrouver le bruit des passions et des batailles de ce monde. Pour le vrai philosophe, il y a dans tout cela si peu d'attrait! On va au combat de la vie comme souvent le soldat va à la bataille, sans avoir grand feu au cœur. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux.

Paris, 31 décembre 1879.

Les dernières heures de cette année qui va finir, je veux les passer avec vous, avec vous et avec tant de chers souvenirs que nous avons en commun et qu'il m'est si doux de rappeler. Quel rêve que celui de la vie, et comme arrivé à un certain âge, on voit que le temps n'est rien! Je me souviens du jour, pareil à celui-ci, de l'année dernière; il me semble, à la lettre, que c'était hier. Une année me paraît moins que ne me paraissait un mois autrefois, et Dieu sait en quel nombre restreint les années nous sont réservées! Enfin nous avons pris la meilleure part. Vous faites le bien, ce qui est la plus sûre de toutes les solutions aux doutes qui nous assiègent. J'avance les travaux que j'ai toujours regardés pour moi comme un devoir. J'espère les laisser en quittant ce monde à peu près achevés.

Nous allons bien cet hiver, très bien même. Notre nouvel appartement se chauffe très bien, et j'espère n'y pas retrouver les misères rhumatismales qui m'ont hanté si cruellement dans notre glacière de la rue Saint-Guillaume. Ary travaille avec ardeur; nous venons de lui louer un atelier: j'espère qu'il réussira. Noémi est toujours la candeur et la bonté même. Elle nous rend fort heureux.

La politique nous occupe très peu. Le pays a pris des partis entièrement différents de ceux que nous lui avions conseillés. A lui la responsabilité, mais jamais je ne bouderai contre mon pays; jamais je ne souhaiterai qu'il lui arrive des mésaventures,

pour prouver que j'avais raison contre lui. Le prince Napoléon me paraît justement dans cette disposition philosophique. Il observe, se tait, et se voue tout entier à une œuvre en tout cas excellente, à l'éducation de ses enfants. Il réussit à merveille. Les deux jeunes princes sont charmants. La princesse Mathilde en est aussi tout occupée; ses deux neveux tiennent dans sa vie une place de plus en plus considérable.

Nous avons eu un affreux mois de décembre. C'était à mourir de tristesse et de froid. Quand vous verrez un beau rayon de soleil, pensez à vos amis qui se morfondent dans la neige et l'humidité. Sans cesse, je vous assure, ils pensent à vous, à Mandela, à la Sabine qu'ils espèrent revoir...

Paris, 21 mai 1880.

Chère princesse,

Mes semaines et mes mois se suivent, si remplis, si occupés que j'arrive à ne plus vivre pour ce que j'aime, pour ce dont j'aimerais le mieux à remplir ma vie. Que vous êtes heureuse dans votre grand repos de la Sabine, au milieu de cette nature charmante et de ces braves gens qui vous aiment et qui ont bien raison! Ici beaucoup de divisions, de trouble et d'incertitude (1). Heureusement, la vie est si intense que Paris reste toujours animé, spirituel. Le prince suit son instinct et la tradition de la politique du Concordat. Quoi de plus naturel? Il est incontestable que Napoléon n'aurait jamais laissé s'établir les congrégations contre lesquelles le Gouvernement cherche en ce moment à réagir. Le parti clérical veut les avantages du Concordat sans en accepter les charges. Le prince a donc été parfaitement dans les traditions gouvernementales de la France en appuyant le ministère dans la lutte qu'il soutient. Quant à nous autres, libéraux, qui sommes pour une séparation doucement accomplie entre l'Église et l'État, nos sentiments sont un peu différents. Tout en admirant historiquement le Concordat, nous croyons qu'il faut plutôt s'en éloigner que s'en rapprocher. Dans l'état actuel des croyances du peuple, une religion tant soit peu officielle est une impossibilité. La religion doit devenir l'affaire de la conscience de chacun. L'État ne peut plus garantir

(1) En vertu du décret du 29 mars 1880, qui prononçait la dissolution de la Compagnie de Jésus en France, on procédait alors aux expulsions.

aucun dogme, ni protéger aucun culte; mais il ne doit pas non plus s'introduire dans les Églises ni leur dire : « Vous n'avez pas besoin de telle ou telle institution; je la supprime. » Laisser faire est, en cet ordre comme en tant d'autres, la meilleure règle à suivre pour le Gouvernement. Ce que fait le ministère est légal, conforme aux lois établies et à la pratique de tous les anciens Gouvernements; mais c'est inopportun et maladroit au plus haut degré. Pour fonder la liberté chez nous, ce n'est pas au passé qu'il faut demander des modèles. Pauvre liberté! A vrai dire, je caresse là une chimère. Personne ne veut d'elle ; et pourtant il n'y a qu'elle qui puisse résoudre les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons.

Mon voyage d'Angleterre m'a fait un très grand plaisir (1). La sympathie que j'ai trouvée m'a été au cœur. Ce spectacle d'une société bâtie à chaux et à sable et qui est assez forte pour donner aux individus qui la composent une somme de liberté comme l'humanité n'en a jamais connu jusqu'ici, ce spectacle, dis-je, fait du bien à l'âme. Dans les choses religieuses en particulier, quelle liberté à la fois et quel respect! L'approbation que j'ai trouvée chez ce public si sérieux en ses croyances a été vraiment une des récompenses de ma vie. Nous ne savons pas bien encore ce que nous ferons cet été, je n'ose jamais faire de plans longtemps d'avance. Ary va bien; il a au Salon un petit portrait de sa sœur assez réussi. Croyez, chère princesse, etc.

Cadenabbia, 12 septembre 1880.

Chère princesse,

Nous voici encore en cette chère Italie qui nous attire toujours. Après avoir passé le mois d'août à Plombières, où j'ai fait tout un traitement de bains et d'étuves pour me délivrer de mes misères rhumatismales, nous sommes venus ici à petites journées ; nous sommes enchantés du voyage. Le passage du Simplon est une des choses les plus grandioses du monde et les lacs d'Italie sont vraiment le paradis terrestre. Voilà près de huit jours que nous nous reposons ici sur le lac de Côme, et notre vie est un perpétuel enchantement. Après-

(1) Ernest Renan avait été invité, par l'entremise du célèbre orientaliste Max Müller, à prononcer à Londres quatre conférences aux *Hibbert Lectures*, et une à la Royal Academy, qui furent publiées sous le titre *Conférences d'Angleterre : Rome et le Christianisme*, Paris, 1880.

demain, nous partons pour Milan où nous ne ferons qu'un court séjour. Puis nous irons à Vérone, à Venise; puis nous reviendrons à Paris, où nous voulons être pour le 1er octobre. A notre grand regret, cette année, Rome est exclue de notre itinéraire. Vous savez, chère princesse, tout ce qui nous y attire. Nous ne nous consolons qu'en songeant à l'année prochaine. Oui, l'année prochaine, nous comptons aller passer un mois à Rome. Ai-je besoin de vous dire que la Sabine, si vous y êtes, aura sa part? C'est une fête pour notre imagination d'y songer. On est heureux de perdre, au milieu de cette belle nature, le souvenir de ce qui se passe dans le monde et de perdre de vue tant de mesquines querelles où presque tous les partis ont également tort. Nous ne lisons en fait de journaux que ceux qui viennent à la lettre se placer sous nos yeux. La partie mal engagée par le Gouvernement amènera, je le crains, les conséquences les plus graves. On va se diviser de plus en plus; le parti clérical va compenser ses défaites par son fanatisme. L'idée de liberté que nous avions conçue s'éloigne de jour en jour. Ah! que le monde est mené par peu de sagesse!...

Paris, 30 décembre 1880.

Je finis mon année avec vous, chère princesse. Hier soir, chez la princesse Mathilde, j'ai passé une bonne heure à causer de Mandela avec l'excellente Mme de Galbois (1). Elle a très bien vu votre Sabine, et elle s'y est plu infiniment. Elle a été enchantée de voir combien vous y êtes aimée, et ç'a été pour moi, je vous assure, une grande joie de quitter en esprit notre triste et grêle atmosphère pour me transposer sur vos beaux sommets. Je vais bien cet hiver; si cela continue, je croirai vraiment à l'efficacité des eaux de Plombières; mais attendons. Je travaille beaucoup et cela me soutient. Les temps sont si incertains que celui qui ne donne pour base à sa vie que des poursuites égoïstes doit être fort malheureux. Ma famille me donne aussi beaucoup de satisfaction. Le pauvre Ary, à part son infirmité, se porte parfaitement bien. Il est plein de force, d'énergie, et, j'espère, de talent. Il y a dans cette jeunesse beaucoup d'ardeur et de désir de bien faire. Ah! si notre pauvre pays était sûr de quelque

(1) Fille d'un officier qui fit une grande partie de sa carrière en Afrique, Mme de Galbois fut, pendant de nombreuses années, dame d'honneur de la princesse Mathilde.

avenir stable! Que de ressources il y a dans ce peuple si souvent mal conseillé! Notre chère petite Noémi se développe aussi d'une manière qui nous remplit de joie. Elle a gardé toute sa simplicité, toute sa bonté d'enfant. Je crois que ce sera une personne très attachante, très dévouée. Elle me rappelle ma sœur; je vois ressuscité en elle cet être excellent qui a tenu dans ma vie morale une si grande place. Que serait la vie, chère princesse, s'il n'y avait pour la remplir l'amour du bien et l'aspiration vers le vrai? Que va nous apporter ce mystérieux millésime qui commence demain? Nous espérons bien du moins qu'il amènera pour nous une visite à Rome, à Mandela. Acceptez, chère princesse, nos souhaits les plus affectueux, etc.

Florence, 6 octobre 1881.

Chère princesse,

Nous approchons de Rome à petites journées. Dimanche soir 9, nous serons dans la Ville éternelle. Vous plaît-il, chère princesse, que le mercredi 12 nous soyons vos hôtes à Mandela? Si le jour que nous nous permettons de vous proposer ne vous était point agréable, auriez-vous la bonté de m'en avertir par un mot adressé à l'hôtel d'Allemagne?

Quelle joie pour nous de revoir ces belles montagnes de la Sabine! Ary et Noémi ne se possèdent pas. Veuillez, etc.

Paris, 3 mars 1882.

Chère princesse,

Que j'ai pris une vive part à la douleur qui vient de vous frapper! Cette mort si imprévue, enlevant à la fleur de l'âge un jeune homme si riche d'espoir, a dû être bien cruelle pour votre excellent cœur (1). Cette disparition des jeunes a quelque chose de contre nature, et, plus on avance dans la vie, moins on se résigne à ce que ces morts iniques ont de révoltant pour la raison. Votre haute résignation philosophique, chère princesse, vous aura aidée à traverser cette cruelle épreuve. Rien ne console, en de telles circonstances, que le sentiment du devoir, et la certitude que la destinée humaine, malgré sa fra-

(1) Napoléon Primoli, fils de la princesse Charlotte et neveu de la princesse Julie, venait, le 26 février 1882, d'être emporté, à l'âge de vingt-six ans, par une fièvre typhoïde

gilité, ne saurait être vaine. Il y a toujours du bien à faire et du vrai à trouver.

Je rêve pour l'automne prochain un petit voyage d'Orient, une promenade de trois mois, non pour voir du nouveau, mais pour revoir les pays où j'ai laissé de si chères parties de moi-même. Je veux vivre encore quelques semaines dans le Liban, à Jérusalem; je veux voir le mont Sinaï; je veux élever un tombeau à ma chère sœur qui repose jusqu'ici dans une tombe provisoire à Byblos; je veux commencer en terre d'Orient cette histoire du peuple d'Israël que je regarde désormais comme ma tâche, en supposant que j'aie assez de vie et de force pour l'accomplir. Avant hier, j'ai eu cinquante-neuf ans; il est bien tard pour former de nouveaux plans à cet âge; mais j'aime mon œuvre et j'espère que je garderai jusqu'à la fin mon goût de la vérité. Veuillez, etc.

Paris, 17 juillet 1882.

Chère princesse,

Vos bonnes lettres me vont toujours au cœur. Votre sentiment si élevé plane au-dessus des tristesses de ce pauvre monde auquel il est si bon de ne pas trop penser. Nous partirons après-demain pour la Savoie, où nous espérons trouver un bon repos. Mme Taine a eu la complaisance de nous louer une maison à côté d'elle. Je compte beaucoup travailler. La vie s'envole; il faut saisir les bonnes heures et les bien employer.

Nous comptions cette année faire un petit voyage d'Orient. Hélas! les circonstances ne le permettent guère. Quelle honte pour l'humanité que ce qui se passe! Il n'y a plus d'Europe; la barbarie musulmane, doublée d'une ignorance sans égale, ira jusqu'au bout. L'islamisme, je l'ai toujours pensé, finira par d'affreux massacres. Comme je voulais surtout aller au mont Sinaï et qu'un tel voyage doit s'organiser en Égypte, je suis absolument forcé d'attendre.

Cela pourra être long; les jalousies, les divisions de l'Europe entraîneront des pertes de temps, peut-être des désastres. Les esprits réfléchis désirent ici que l'Angleterre occupe définitivement l'Égypte. Aucune autre Puissance ne peut occuper ce pays; l'Angleterre couperait en deux le fanatisme musulman et maintiendrait les droits de l'Europe sur l'isthme de Suez. Mais nos affaires publiques sont guidées par si peu de sagesse

que l'on n'est sûr de rien. Un moment de surprise suffirait pour nous lancer dans de bien graves complications.

Nous avons vu Napoléon (1) chez la princesse Mathilde il y a quelques jours. Nous l'avons trouvé plein de verve et de gaieté. Croyez, chère princesse, à nos meilleurs sentiments de cœur.

Paris, 10 avril 1883.

Chère princesse,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais j'ai tant de confiance en votre amitié que je ne crains jamais de vous voir attribuer mes plus longs silences à l'indifférence ou à l'oubli. Nous avons tous bien passé cet hiver.

Dans quelques jours, chère princesse, vous recevrez le volume de mes *Souvenirs* où j'ai réuni les articles qui ont paru sous ce titre dans la *Revue des Deux Mondes* (2). Aux approches de la vieillesse, ces vues rétrospectives sur un passé qui m'est cher m'ont beaucoup soutenu. Je suis presque fâché d'avoir fini. Ma grande *Histoire du peuple d'Israël* va désormais m'occuper tout entier. Une seule chose soutient dans la vie, c'est d'avoir quelque chose à faire, quelque devoir à remplir. Ces joies de l'intérieur sont surtout nécessaires dans un temps comme le nôtre, où l'on a, du dehors, si peu de consolation. Les principes généreux qui gouvernaient autrefois le monde deviennent des non-sens. La jalousie des nations entre elles, l'ingratitude proclamée comme un devoir me remplit de tristesse. Les peuples sont bien peu sages; les Gouvernements le sont-ils beaucoup plus? J'ai vu, il y a quelques jours, notre cher prince Napoléon. C'est toujours le même esprit, le même entrain. Mais cette rare intelligence est-elle bien servie? Le prince consulte-t-il toujours ses meilleurs amis? Voilà ce dont il est permis de douter. Si le prince connaissait mieux le temps et le pays où il vit, il pratiquerait peut-être un peu plus l'abstention et l'attente. Il est vrai que j'en parle bien à mon aise. Et ma politique ressemble beaucoup à la Rhétorique de Chrysippe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire.

(1) Napoléon de Roccagiovine, fils aîné de la princesse Julie.

(2) Ces *Souvenirs* parurent dans la *Revue* en six livraisons échelonnées entre le 15 mars 1876 et le 15 novembre 1882. Ils renfermaient parmi d'autres études : *le Broyeur de lin* et la *Prière sur l'Acropole*.

Il est probable que nous ne nous éloignerons pas cet été des environs de Paris. Nous ne voulons pas nous séparer de nos enfants et l'état de notre chère Noémi ne comporte pas les grands voyages. Je rêve toujours de l'air de l'Orient encore une fois. Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai eu soixante ans il y a quelques semaines et la mort de mon frère aîné vient récemment de me rappeler que le jour de la retraite approche. Votre amitié, chère princesse, reste et restera toujours une des meilleures joies de notre vie...

Paris, 27 septembre 1883.

Chère princesse,

Me voilà grand père depuis quelques heures. Noémi nous a donné ce matin un petit-fils. La mère et l'enfant se portent à merveille, et le petit paraît tout à fait enchanté de vivre. Cela nous rend très heureux; et c'est la famille réunie qui veut que j'envoie à Mandela, sans une heure de retard, l'annonce de cet heureux événement. Le bonheur de ces enfants m'enchante et me rajeunit.

Nous n'avons pas quitté cette année les environs de Paris; car nous ne voulions pas nous éloigner de nos jeunes mariés. Et puis, nous avons une grosse corvée. Nous quittons notre appartement pour le Collège de France, qui m'a nommé administrateur. Dans une quinzaine nous serons installés, mais d'ici là, quelle épreuve!

Croyez, chère princesse, à mes sentiments les plus affectueux.

Paris, 2 décembre 1884.

Chère princesse,

Votre dernière lettre nous a causé une grande joie; vous savez comme tout souvenir venant de vous nous est cher. Nous n'avons point cette année quitté Paris ou ses environs.

Ary est parti pour un voyage ou plutôt pour un séjour de six mois en Syrie. Nous avons eu avec nous à Bellevue notre ami Suquet, médecin sanitaire à Beyrouth, qui a voulu absolument qu'Ary partît avec lui pour aller partager, à Beyrouth, sa belle demeure et de là rayonner sur le Liban, sur Damas, sur la Palestine. Je suis sûr que son voyage aura sur lui la meilleure influence. La vue de ces pays classiques est tout ce qu'il y a de plus sain et de plus capable d'éveiller une nature qui se

cherche encore. Ary a du talent, peut-être plus comme écrivain que comme peintre. Il faut que tout cela mûrisse. Six bons mois passés au milieu d'une très belle nature et des souvenirs de l'histoire décideront, je crois, de sa vocation et de sa vie.

J'ai passé avant-hier la soirée avec le prince Napoléon et le prince Louis, dont le voyage me paraît aussi une très bonne et très belle idée. Je leur envie le bonheur qu'ils vont avoir de vous voir, chère princesse. L'hiver s'annonce pour moi assez bon. Je crois, du moins, que je pourrai beaucoup travailler et fort avancer mon *Histoire du peuple d'Israël*. Elle est à peu près à moitié faite et j'en viens à l'aimer beaucoup. Dans des temps assez tristes comme les nôtres, il est bon d'avoir une œuvre sérieuse à laquelle on attache sa vie. J'ai enfin achevé en ces derniers temps une petite fantaisie qui s'appelle : *le Prêtre de Némi*, qui me fut inspiré par le petit lac près de Laricia, mais je ne sais quand je publierai cela. Veuillez, etc.

Paris, 28 décembre 1885.

Chère princesse,

Quel tourbillon que cette vie de Paris! On n'a pas le temps de vaquer à ses souvenirs les plus chers. Mais vous savez, chère princesse, combien mes sentiments sont avec vous. Sans cesse, nous pensons à Mandela, et nous en parlons, et c'est une fête pour nous quand quelques lignes de vous viennent nous rappeler ces lieux qui nous sont si chers.

La brochure de Ranieri a ce haut caractère moral qu'il sait donner à ce qu'il fait (1). Il rend admirablement ce qu'eurent de grand, de vraiment antique ces nobles âmes napolitaines qui protestèrent contre la tyrannie des derniers Bourbons, une des plus dures que la conscience humaine ait eu à supporter. Tout ce qui me rappelle ce grand et digne ami de Léopardi m'est infiniment précieux. Les nouvelles générations deviennent ingrates pour ces grands martyrs de la première moitié de ce siècle, qui ont fondé, par leurs souffrances, les faciles conditions d'existence dont nous jouissons maintenant. L'article de la *Tribune* est charmant; je l'ai lu avec un plaisir infini. Veuillez présenter mes remerciements au prince Colonna de Sciarra. On ne saurait être plus intelligent,

(1) Antonio Ranieri, écrivain libéral, ami de Léopardi, qui fut député au Parlement italien et professeur à l'Université de Naples (1809-1888).

plus juste et plus fin. J'ai vu le prince Napoléon, il y a quelques jours. Je l'ai trouvé plein de vie et de force. La première opération avait été courageusement supportée et n'avait en rien atteint la forte constitution du prince. Je sais que la seconde a aussi très bien réussi, quoique la fièvre ait été forte. J'irai voir le prince un de ces jours; mais ces jours-ci, j'ai été retenu par quelques-unes de ces misères, qui sont, hélas! mon lot habituel pendant l'hiver. Je me console en travaillant et en voyant prospérer ma jeune famille. Il est si doux de voir les fenêtres s'ouvrir d'un côté quand elles se ferment d'un autre. Nous sommes très contents de notre été passé en Bretagne et nous promettons joie pareille pour l'an prochain. Cet an prochain, puisse-t-il vous être heureux, chère princesse! Agréez nos meilleurs souhaits pour vous, pour toute votre famille. Que nous apportera cette année? Qui le sait? En pareille matière toute la philosophie est contenue dans les vers du vieux Malherbe :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Paris, 28 novembre 1886.

Chère princesse,

Quelle part je prends à votre douleur (1) ! Ma femme et moi, sommes navrés. Tant de dons, de qualités rares et précieuses, enlevés à tant d'affection et de tendresse!... Nous nous entretenons sans cesse de cette cruelle épreuve, imposée encore à votre admirable courage. Combien il faut, dans ces moments, avoir confiance dans la voix intérieure qui nous assure du sens supérieur de la vie! Vos devoirs de mère, si parfaitement remplis, doivent être votre consolation. Croyez du moins, chère princesse, à la profonde sympathie de vos amis. Ah! chère princesse, quel sort est le nôtre! Combattre pour un but incertain; consacrer sa vie aux fins les plus élevées et se trouver face à face avec les plus amères réalités. Si une âme méritait d'être à l'abri de pareils coups, c'était la vôtre. Nous souffrons avec vous. Pensez quelquefois à notre bien vive tendresse.

(1) Le fils aîné de la princesse Julie, Napoléon de Roccagiovine, s'était engagé dans la Légion étrangère. Envoyé avec son régiment au Tonkin, il fut très éprouvé par le climat tropical et rapporta à Rome les germes d'une fièvre chaude dont les suites furent mortelles; il succomba à peine âgé de trente ans.

Paris, 27 mai 1887.

Chère princesse,

J'ai accompli votre commission avec la joie que j'éprouve toujours à faire ce que vous désirez. M. Doucet, notre Secrétaire perpétuel, m'a chargé de vous transmettre les remerciements de l'Académie et l'expression de ses propres sentiments respectueux. La compagnie est fière et heureuse de tenir de vous ce précieux autographe, et je suis extrêmement flatté que vous m'ayez choisi pour intermédiaire de ce don gracieux. Chacune de vos lettres est pour nous l'occasion d'une grande et vraie joie. Il faut avoir au cœur une provision de bons vieux souvenirs, pour traverser sans trop de tristesse le temps où nous sommes. Que d'incertitudes! Nos joies de famille, seules, nous soutiennent. Notre petit Michel vient à merveille, et notre chère Noémi a traversé cette épreuve mieux qu'elle ne l'a jamais fait. Mes travaux sur le passé me distraient aussi beaucoup des inquiétudes du présent. J'espère que le premier volume de mon *Histoire du peuple d'Israël* paraîtra au mois d'octobre prochain. Je viens de publier un volume de *Conférences et Discours* que j'ai donné ordre de vous envoyer et que vous recevrez un de ces jours.

Nous avons vu hier la princesse Mathilde, qui nous a donné d'excellentes nouvelles du prince Napoléon. Je souhaite bien que ce grand esprit cherche dans quelque grande œuvre historique le repos de sa pensée. Il comprend si bien les choses humaines; il les voit de si haut! Que la philosophie est bonne, chère princesse, et qu'on est heureux de croire qu'en dehors de ces agitations stériles, il y a un but sérieux et moral à la vie!

Paris, 28 mai 1888.

Chère princesse,

Que vous êtes bonne et que votre souvenir m'a été au cœur! Hélas! non, je n'irai pas cet été en Italie. Je suis encore très faible, la moindre chose m'abat et les cérémonies publiques sont particulièrement fatigantes pour moi. Ce n'est pas que j'aie dit tout à fait adieu à l'Italie. J'espère la revoir encore, à quelque mois d'octobre, et certes, cette fois-là, j'irai à Mandela respirer encore cet air si frais et si pur, pour la santé et le cœur. Cette année, je suis vraiment trop atteint.

La fin de ce vilain hiver a été pour moi pleine de misères qui tardent bien à me lâcher. Auriez-vous la bonté, chère princesse, de remercier bien vivement pour moi M. Hébert de la charmante pensée qu'il a eue. Ç'aurait été pour nous une bien grande fête de passer quelques jours près de lui. J'espérais bien aussi voir le prince Napoléon, et certes, entre les motifs qui m'attiraient en Italie, le désir de m'entretenir avec ce grand esprit, l'un des premiers de notre siècle, était un des plus puissants, le principal, j'ose le dire, pour mon cœur. La privation du commerce si doux que j'avais avec cette grande intelligence m'est infiniment pénible et, plus qu'à tout autre encore, les lois d'exil me sont amères. Veuillez, etc.

Paris, 18 mars 1891.

Chère princesse,

Quelle douleur doit être la vôtre, et comme nous la partageons! L'âme du prince Napoléon était si haute, son esprit si éblouissant qu'on n'a pu le connaître sans l'admirer. Pour moi, je l'aimais profondément; je pensais sans cesse à lui; j'écrivais souvent en vue de lui. Ah! quel sort est le nôtre, chère princesse! Quelle fragilité! Quel besoin nous avons, pour nous soutenir, de songer à ces grands exemples de fermeté et de courage stoïque! La noble protestation du prince contre la mort a ici transporté d'admiration tous les esprits impartiaux. Cette lutte a été un des plus beaux spectacles moraux de notre temps. Pauvre prince! Son souvenir, chère princesse, sera un lien de plus entre nous. L'histoire sera plus juste que le présent envers cette grande mémoire. Que de fois ma femme et moi nous avons pensé à vous, durant ces tristes semaines! Ne doutez jamais, chère princesse, des sentiments que nous avons pour vous. Veuillez nous rappeler au souvenir du marquis de Roccagiovine, et agréez l'assurance de ma respectueuse amitié.

ERNEST RENAN.

LA FIN DE LA GUERRE

I

QUE L'ALLEMAGNE A PERDU LA GUERRE
LA DÉFAITE MILITAIRE SUR TOUS LES FRONTS

M. Gabriel Hanotaux achève la publication de son *Histoire de la Guerre*. Seize volumes ont paru : le dix-septième et dernier paraît en ce moment. L'auteur a rédigé pour la *Revue* les considérations finales et l'exposé des leçons qui se dégagent de la guerre elle-même et de la situation générale où elle a laissé le monde.

Entraînée par l'enchaînement des faits militaires, l'*Histoire de la Guerre* nous a conduits jusqu'à la signature de l'armistice dans la forêt de Compiègne, le 11 novembre 1918 ; mais la fin de la guerre n'est pas seulement un fait local, le résultat d'une campagne génialement menée jusqu'au coup de foudre final : c'est un fait mondial comme la guerre elle-même.

L'Allemagne, qui l'a décidée et entreprise pour dominer l'Univers, est vaincue par l'Univers soulevé contre elle. Ses militaires et ses hommes politiques se dérobent, maintenant : « Ils n'avaient pas voulu cela! » Disons qu'ils ne l'avaient pas voulu *comme cela*. De même qu'ils n'ont pas accepté la responsabilité des origines, de même ils rejettent la responsabilité de la fin. Maintenant, ils n'ont pas été vaincus. Échappés, par la grâce d'un armistice qui était, de leur part, une véritable capitulation et de la part du vainqueur, un acte d'admirable humanité, à la catastrophe qui les étreignait, les régiments décimés sont rentrés tambour battant, enseignes déployées, en triomphateurs. L'armée allemande est « l'armée qui n'a jamais été battue. »

Ainsi, la « manœuvre morale » se poursuit. L'impérialisme allemand veut se tromper lui-même. Plaise à lui! L'orgueil et le mensonge, s'ils réussissent de nouveau à se rendre maîtres de la volonté de ce peuple, lui feront encore et feront aussi, hélas! à l'humanité entière de cruelles blessures.

Le traité de Versailles est journellement dénoncé. Donc, au point de vue de ceux qui le rejettent, il n'y a pas de paix. C'est toujours, comme avant la guerre, la « paix armée, » la « paix casquée » et le « gantelet de fer. » Nous avons connu ces conceptions de la vie frénétique. Ceux qui les entretiennent et ceux qui s'y laissent prendre sont toujours les mêmes. Ludendorff a oublié le 18 juillet, le 8 août, le 8 octobre. De toute la guerre, il ne se souvient que de la bataille de Tannenberg. Quatre ans de défaites et d'erreurs ne l'ont pas désabusé et n'ont pas désabusé les hommes de son parti.

De même que nous avons démontré (car il a fallu le démontrer) qu'il y avait eu une bataille de la Marne et qu'elle avait été gagnée par le général Joffre, il nous reste à démontrer qu'il y a eu une défaite complète de l'Allemagne et de ses alliés. La nécessité de ne pas finir sur une absurde énigme, sur une invraisemblable cacophonie, impose à l'historien de la guerre cette tâche et cette conclusion. Sinon, rien ne se comprend et le monde est fou : l'Allemagne a été battue, tous le savent, mais une grande partie de l'opinion allemande le nie! Il faut donc, encore une fois, s'en expliquer, et sur ce *fait* il convient d'insister : c'est le service suprême que l'histoire doit rendre à la vérité et à la civilisation.

Passant en revue successivement les divers fronts au moment de la signature de l'armistice : le front occidental, le front macédonien, le front italien, le front maritime et le front universel, nous constaterons que l'Allemagne était battue partout et, exposant ensuite les événements qui s'accumulent dans cette phase finale à l'intérieur de l'Empire, nous reconnaîtrons que ces événements sont les *suites* de la défaite militaire, et non les *causes* de la défaite militaire. Nous en finirons ainsi, une bonne fois, avec la légende, toute politique, « du coup de poignard dans le dos. »

Notre tâche narrative ainsi achevée, il ne nous restera plus qu'à rappeler les raisons « allemandes » de cette guerre, à signaler les raisons « allemandes » du *grand refus* de la

paix, et en reportant le tout sur le plan de la philosophie de l'Histoire, à nous demander comment et par quels moyens les maux futurs qui menacent l'humanité du fait de l'obstination impérialiste allemande pourront lui être épargnés.

LA DÉFAITE MILITAIRE ALLEMANDE SUR LE FRONT OCCIDENTAL

Le défaite allemande sur le front occidental ressort nettement des faits qui ont été exposés dans l'*Histoire de la guerre*, de la série des victoires alliées ramenant, en moins de quatre mois, le front allemand des portes de Paris à la ligne Anvers-Meuse, disloquant ce front, détruisant les réserves et arrachant enfin le triple aveu de Ludendorff, de Hindenburg et du Gouvernement, avec ce cri suprême adressé aux négociateurs allemands par le seul des Dioscures qui fût resté à son poste : « Si vous n'arriviez pas à obtenir de nouvelles modifications au texte de l'armistice, *il faudrait tout de même conclure.* »

Cet ensemble est d'une force telle que la propagande allemande s'est détournée du terrain des faits, trop brûlant : pour nier la défaite militaire, elle a discuté, distingué, argumenté sur des théories stratégiques, sur des hypothèses et sur des légendes. S'inspirant du plaidoyer publié par Ludendorff sous le titre *Souvenirs*, avec une hâte dont aucun personnage historique et surtout aucun vaincu n'avait donné l'exemple, elle cherche, d'abord, à rejeter la responsabilité de la défaite sur le peuple, en vue de dégager à tout prix l'armée. Selon la thèse du chef responsable, la capitulation aurait été causée uniquement par la défaillance morale de l'intérieur. Soutenir cette thèse, c'est, d'ailleurs, reculer pour mieux sauter : car, qu'importe que ce soit le peuple ou l'armée qui ait perdu la volonté de vaincre, puisque l'effet est le même et que détruire, chez l'ennemi, la volonté de vaincre est le but même de la guerre et l'effet de la victoire?

Pourtant, comme c'est l'armée et son organe suprême, le haut commandement militaire, qui ont imploré l'armistice, il fallait bien trouver d'autres arguments pour soutenir cette singulière querelle. Et voici ce que l'on trouva : 1° Le général qui a battu l'armée allemande, c'est, uniquement, « le général Tank : » 2° aucune percée ne s'est produite; 3° aucune manœuvre géniale n'a réussi, le maréchal Foch n'ayant livré, jusqu'à la

fin, qu'une « bataille parallèle » et ses succès n'ayant été qu'une affaire de chance.

On trouve ces idées exprimées, d'abord, dans les ouvrages de Ludendorff : les *Souvenirs* et *la Conduite de la Guerre;* puis dans les *Souvenirs* du kronprinz allemand; dans le livre de Stegemann, inspiré d'un bout à l'autre par le grand État-major allemand; enfin, dans une série d'études plus ou moins techniques, parmi lesquelles se distingue l'ouvrage du général von Zwehl; et ainsi la thèse, répandue par tant de voix considérables, fut acceptée, une fois pour toutes, par une grande partie de l'opinion allemande.

1° Le « général Tank » est le seul vainqueur! L'idée est lancée dans les premières allégations du Grand Quartier Général à l'heure où il attestait, par l'organe de ses deux représentants, le conseiller Lersner et le major von dem Busche, *que l'armée ne pouvait plus attendre quarante-huit heures* (1) (1er octobre). Dans son exposé, von dem Busche, pour excuser, jusqu'à un certain point, le haut commandement, parle, de la terreur inspirée à l'infanterie par les tanks alliés. L'opinion s'empare aussitôt de l'indication sommaire. Grossie par les mille voix de la presse, elle s'accroît, devient légende. Et, enfin, « le général Tank » apparaît comme l'épouvantail qui a déterminé la fuite de l'armée; dès lors, il pèse sur l'imagination grossière et grossissante du peuple : ce mot fatidique « général Tank » explique tout, justifie tout.

Un mythe aussi extraordinaire, aussi futile, ne résiste pas une minute à l'examen. Le tank, certes, a eu son heure, comme l'artillerie lourde, comme les *minnenwerfer*, comme l'avion, comme les gaz asphyxiants, comme la mitrailleuse perfectionnée. Chaque fois qu'une arme nouvelle a été essayée par l'un ou l'autre adversaire, son premier succès a été terrifiant. Mais aucun de ces engins n'a ébranlé jusqu'à la débâcle le courage du soldat allié. Quelle gloire tirerait le soldat allemand d'avoir été battu par cette mécanique? Et, comment ses chefs, pour s'excuser eux-mêmes, l'accusent-ils si cruellement?

2° Autre argument : aucune percée ne s'est produite. En gros, le fait est exact. Mais, pourquoi cette forme de la victoire, qui, bien entendu, n'est pas la seule, la percée, ne s'est-elle

(1) L'*Aveu de la Défaite allemande*. — *Documents officiels allemands*, traduit par le capitaine Koeltz. — *La Renaissance du Livre*, in-12, p. 73.

pas réalisée en 1918 ? Parce que, depuis le 18 juillet, la bataille allemande n'a été qu'une fuite continue. Les aveux de Ludendorff, au sujet de ce système adopté par lui, ne laissent aucun doute. Il dit, en propres termes : « Nous préférions reculer que nous laisser battre. » Chaque fois que le front allemand est sur le point de céder, le commandement ordonne à ses troupes de se porter en arrière : c'est ce qu'il appelle « consolider les lignes, » se « concentrer, » « raccourcir le front (1). » Qu'il perde, en même temps, des milliers de canons, des prisonniers en quantité innombrable, qu'il abandonne de vastes territoires indispensables au point de vue économique, avec des approvisionnements immenses et des travaux militaires qui en font de véritables provinces fortifiées, cela ne le fait pas hésiter un instant : « Il n'y a pas eu de percée ! » C'est vrai : mais il y a eu fuite, par ordre, en quatre mois de Dormans à la Meuse. « Il n'y a pas eu de percée ! » mais les défaites s'accumulant sur les défaites et les armées allemandes étant épuisées sans remède, Ludendorff supplie le Gouvernement de mettre fin à la guerre et de demander l'armistice *militaire* et cela par une série discontinue de communications et de démarches officielles et confidentielles, publiées depuis au *Livre Blanc*. Finalement, Hindenburg adresse à l'armée elle-même l'ordre du jour du 16 octobre : « J'approuve la démarche de paix, » et il télégraphie à Erzberger, qui s'efforce de discuter les conditions de l'armistice dicté par le maréchal Foch : « Quelles que soient les exigences, signez ! ». « Il n'y a pas eu de percée ! » mais il y a eu une défaite ininterrompue et prolongée, avouée de jour en jour par chaque communiqué, par chaque document public ou secret ; il y a eu la désaffection morale des troupes, la diminution effrayante des effectifs, la destruction des réserves, et, finalement, les armées allemandes cernées sur le front occidental et courant à la catastrophe inévitable.

Cette objection « il n'y a pas eu de percée, » tendrait à prouver, comme l'a démontré le général Buat, que Ludendorff, (en admettant même sa bonne foi) n'a pas su ou pas voulu comprendre le caractère de cette stratégie nouvelle imposée par l'ampleur des forces engagées et par l'immensité du champ de bataille, à savoir que la vraie fin de la guerre ne pouvait être que la destruction des réserves.

(1) *L'Aveu*, p. 99.

Ludendorff crut-il à la « percée? » Ses paroles, à ce sujet, sont ambiguës tant qu'il joua la partie politique, perdue contre le gouvernement de Max de Bade comme il avait perdu la partie militaire. En tout cas, s'il y crut, il se trompa. Le reproche qu'il fait à Foch et qui n'est que l'objection d'un vaincu, tendrait à prouver qu'il *n'avait pas compris* et que, rien que par son incompréhension, il devait être battu.

La « percée » n'est pas la forme nécessaire de la victoire; cette forme brutale est la plus rudimentaire de toutes. En 1918, le commandement allié s'en est toujours tenu sagement à la « manœuvre » qui anéantit l'adversaire en fixant et usant ses réserves et qui, tout en évitant des effusions de sang effroyables, rend, pour ainsi dire, inutile l'assaut final qui ne serait plus qu'une vaine boucherie. Foch n'a pas cessé de « manœuvrer, » et c'est sa manœuvre supérieure qui a triomphé, voilà la vérité.

Mais un tel aveu est, de tous, celui qui coûterait le plus à la vanité technique, à l'orgueil du Grand Quartier Général allemand. La victoire *militaire* obtenue par la valeur intellectuelle et morale d'un ennemi généreux, c'est à quoi il ne consentira jamais, étant, lui-même, totalement incapable d'une telle modération. Cette conduite de la guerre, humaine et raisonnable, un tel frènement en pleine victoire, on s'efforcera de les faire passer pour une défaillance et une infériorité. Ces joueurs dégrisés n'admettent pas, chez leurs adversaires, une pareille autorité sur soi-même; ils n'admettent pas la victoire sans un immense massacre et sans un effet de théâtre, pas plus qu'ils n'ont admis la guerre sans un excès inouï de violence à l'égard des innocents et des foules désarmées.

Nous sommes amenés ainsi à la troisième objection allemande : la fin de la guerre n'a vu qu'une « bataille parallèle. » Foch a vaincu contre toutes les règles; général sans capacité, il a eu de la chance, voilà tout.

3° « Bataille parallèle : » quel est donc le sens de ce nouveau reproche et pourquoi Foch a-t-il eu tort de vaincre *parallèlement*? Voici : D'après la science pédantesque allemande, s'inspirant plus ou moins des doctrines de Clausewitz et de Schlieffen (qui, ni l'un ni l'autre, n'ont jamais conduit une armée, ni remporté de victoires ailleurs que sur le papier), une bataille ne compte que si elle se produit par un mouvement stratégique; par exemple, un débordement de l'aile, un enveloppement, etc.

Or, Foch ne s'est nullement soumis à ces règles arbitraires ; il a abordé l'ennemi de front et il a frappé les armées adverses par des coups multipliés qui les ont réduites à l'impuissance d'une façon tellement prompte et tellement brutale, que les chefs qui les commandaient n'y ont, comme on dit, vu que du feu; et voilà pourquoi, eux et leurs thuriféraires dénient à l'adversaire toute haute compétence militaire. Napoléon rirait de son rire sarcastique, lui qui allait répétant : « Malheur au général qui vient sur le champ de bataille avec un système; » lui qui disait encore : « Un général en chef ne doit jamais laisser se reposer ni les vainqueurs ni les vaincus; » lui qui disait, enfin : « A la guerre un grand désastre désigne toujours un grand coupable. » Le Kronprinz impérial condense, en ces termes, la thèse de Ludendorff et de la cohorte nationaliste : « Tout en reconnaissant volontiers l'énergie et l'implacable volonté de Foch, écrit-il, je ne puis voir, dans la conduite des opérations ennemies, une stratégie supérieure à la nôtre. Nous avons succombé sous le nombre, sous la masse, sous la puissance des moyens matériels, et non devant le génie du généralissime français. »

Et cette critique, négative en quelque sorte, s'est si bien accréditée en Allemagne et infiltrée chez les neutres, qu'elle a gagné certains Français, ces sceptiques, ces railleurs qui ont montré Foch, la pipe aux dents, incapable d'une autre idée que de cette rengaine : « Attaquez! attaquez! »

Il n'appartient pas au Kronprinz de mesurer la valeur militaire de Foch : il n'a pas le compas nécessaire. Mais, pour tout homme qui réfléchit, ne saute-t-il pas aux yeux que la haute inspiration et la supériorité du généralissime français s'affirment, ainsi que nous croyons l'avoir démontré dans l'*Histoire de la guerre*, précisément dans cette formule obstinée : « Attaquez, attaquez! » complétée par cette autre : « A coups redoublés et répétés! » Tout est là, en effet.

En l'étudiant de près, le système du haut commandement allemand, dans la dernière partie de la guerre, paraît d'une pauvreté de ressources inimaginable : ayant perdu l'initiative, il ne pense qu'à une chose, obtenir un *répit*, si court fût-il, pour *enterrer*, une fois encore, sa propre armée et forcer ainsi les armées alliées à recommencer la guerre de tranchées.

Tout se borne à cela : et c'est, déjà, une singulière pénétration chez Foch de l'avoir deviné. En ne laissant pas à ses

adversaires une seule minute de ce *répit* tant désiré, il a déjoué tout leur plan ; les tenant à la gorge, il les réduit à se battre sans espoir et à fuir sans profit; il les a rejetés hors de France, hors du territoire belge et jusque sur la frontière allemande et, par la menace immédiate de l'enveloppement et de l'invasion, il les a acculés à la demande d'armistice, c'est-à-dire à la capitulation. N'y eût-il que cette remarquable perspicacité, cette vision ardente faisant sans cesse, en lui, la lumière et déclenchant l'acte, que la supériorité de Foch sur n'importe lequel de ses adversaires serait indéniable.

Un *répit*, voilà ce que demande Ludendorff; un *répit*, voilà ce que Foch lui refuse. La valeur réelle des deux hommes se mesure, d'une part, à cette aspiration désespérée, d'autre part, à ce refus réfléchi et constant. Il me semble que le récit des dernières semaines de la guerre depuis la bataille du Santerre, le 8 août, jusqu'à l'armistice, a rendu claire comme la lumière du jour, cette large et belle manœuvre inlassablement offensive dictée par le haut commandement allié.

Si les faits ne suffisent pas, voici, maintenant, la preuve par les documents et par l'aveu du vaincu. Toute trace de son véritable état d'esprit n'a heureusement pas disparu : les documents d'archives ont la vie dure et ne se laissent pas tous détruire ou influencer par la « manœuvre morale. »

Le 14 août, dans la conférence solennelle qui va décider du sort de la guerre et de la capitulation de l'Allemagne, le feld-maréchal Hindenburg déclare *qu'on réussira à se maintenir sur le sol français et, qu'ainsi, on soumettra finalement l'ennemi à notre volonté*. Tel est donc le dessein allemand : se maintenir, à tout prix, sur le sol français. Ludendorff précise et explique que son système consistait à se tenir *sur une défensive stratégique combinée avec des offensives locales*, et il ajoute « qu'on pourrait avoir, ainsi, bon espoir de paralyser finalement la volonté de combattre de l'ennemi » (1).

Donc, une guerre défensive avec une probabilité de victoire. Or, pourquoi ce système, d'ailleurs le moins stratégique et le moins défini de tous les systèmes, — mais auquel cependant les deux chefs attachent leur unique espoir, — pourquoi ce

(1) *L'Aveu*, p. 26 et 29.

système n'a-t-il pas réussi, n'a-t-il pas même été appliqué? Tout simplement parce que Foch n'a pas laissé à ses adversaires une minute pour s'arrêter, reprendre haleine, organiser leurs lignes; et ces grands maîtres de la stratégie allemande, leur jeu si simpliste étant déjoué, n'ont pas su trouver autre chose!

Dans une conférence non moins décisive, celle du 9 octobre, le colonel Heye, parlant au nom de l'État-major, se plaint en propres termes (et même d'une façon assez comique, si le mot était de saison) de l'insistance de l'adversaire à attaquer quand même; ce n'est pas la règle du jeu : « La troupe n'a plus de *repos*, dit-il;... l'armée a besoin de *repos*... ; si elle obtient ce *repos*, alors elle pourra accomplir de nouveaux exploits, etc. » Ludendorff, le 11 octobre, répondant à la question que lui adresse le Gouvernement, à savoir si la guerre peut être reprise avec chances de succès, dit : « *Si une accalmie se produit sur le front Ouest, oui!* » Et, le même jour, il découvre les dessous de son jeu de la dernière heure qui recourt à l'armistice comme à un moyen suprême de tromper l'ennemi, et d'obtenir ce *répit* tant désiré, *pour rouvrir ensuite les hostilités :* « Il y a toujours un danger de percée, dit-il; je ne la crains pas, mais elle est possible... *Si l'ennemi suspend ses attaques*, le point dangereux est passé. »

Ces paroles ne sont-elles pas la reconnaissance éclatante de la supériorité technique de Foch, puisque sa clairvoyance fait juste *ce que l'adversaire craint le plus qu'il fasse.*

Faut-il encore une preuve, un aveu définitif? Il émane de Ludendorff encore, et cela au cours de la grande séance du 17 octobre, celle qui précède immédiatement la décision qui l'écarte de son commandement : « Si l'armée *tient pendant quatre semaines*, dit-il aux ministres civils arrivés au comble de l'angoisse et qui attendent de lui une dernière raison d'espérer, *et si l'hiver arrive*, alors nous sommes nettement hors d'affaire! » Tout tient donc à cet espoir : respirer, se retrancher, gagner l'hiver!

Foch a, pour ainsi dire, entendu ; il crie à ses troupes épuisées, mais ardentes : « Attaquez! attaquez! » Il savait bien qu'il fallait battre le fer et vaincre au plus tôt. La connaissance que nous avons, maintenant, de la pensée intime du haut commandement allemand vérifie tous les calculs de Foch. Or, une vision juste qui se réalise en acte, c'est le trait du génie.

Et c'est ce que le pédantisme à l'allemande ne comprendra jamais!

Foch a su attaquer : mais a-t-il su manœuvrer? C'est un point sur lequel il convient de s'expliquer également. L'armée allemande, battue à plates coutures par une série d'attaques décisives, n'a-t-elle pas été aussi vaincue par un art supérieur qui a su l'étreindre et la pousser, de loin, au piège où elle devait être prise?

Ici encore, l'exposé des faits nous a apporté une réponse irréfutable. Rappelons le développement de la manœuvre à partir de cette journée du 18 juillet, où Mangin a exécuté la fameuse manœuvre de flanc assurant la victoire par le calcul intellectuel, par le levier bien appliqué et par la loi du moindre effort. Tout de suite après, Foch donne jour à la grande idée qui est la sienne propre et qu'on ne saurait lui dénier : agir par l'union constante de l'armée française et de l'armée britannique, maintenir les liaisons dans le Nord et viser, par conséquent, *le débordement par l'aile gauche*. Cette marche au débordement d'abord, puis à l'enveloppement, résulte d'ordres formels et de faits indéniables.

Il y a, en plus, un principe qui fut éminemment celui de Foch et qu'il applique avec une constance réfléchie : « Pas de détachement. » Cet art particulier du chef se découvre conjointement à celui de la manœuvre : et c'est l'art des liaisons. Jamais une opération séparée des gros, jamais une offensive ni même une marche isolée et risquée. Qu'on se souvienne combien sont forts et souples les « enchaînements » dont nous avons donné la trame, qu'il s'agisse de la façon dont Humbert, Mangin, Berthelot s'ébranlent après Debeney et après les armées de Haig à la suite de l'affaire du 8 août, qu'il s'agisse de la façon dont Gouraud reprend la manœuvre et « enchaîne, » à son tour, avec l'armée américaine et finalement avec l'armée Degoutte, avec l'armée de Castelnau. Foch pousse même la sagesse jusqu'à ne pas insister toutes les fois qu'une ligne allemande semble s'établir solidement devant lui; à peine une résistance essaye-t-elle de se consolider qu'au lieu de la prendre de front, il ne cherche qu'à la déborder, à la tourner, et cela en maintenant des liaisons parfaites. N'est-ce pas là une très saine et très solide technique?

Le plan final de Foch n'allait pas seulement, ainsi que nous croyons l'avoir démontré, au débordement par le Nord rigoureusement conçu et exécuté selon la formule que le général avait exprimée, dès 1915, devant celui qui écrit ces lignes : « Nous les chasserons par où ils sont venus ; » mais, en outre, il allait à l'encerclement des armées adverses en les poussant dans cette sombre forêt des Ardennes, où, entourées de toutes parts, sans communications et sans vivres, elles n'auraient pu que s'acharner dans une lutte désespérée, à moins de capituler sans combattre.

Nous avons exposé le développement, sur le terrain, de cette grande idée et nous l'avons conduite jusqu'à l'heure où la seconde de ses conséquences se réalise par la demande d'armistice.

Mais que serait-il arrivé, si elle ne s'était pas réalisée et si l'ennemi ne s'était pas rendu à merci ? La manœuvre totale aurait-elle abouti ? Nous sommes en présence d'une œuvre interrompue ; voyons comment se serait achevé le drame et quelle eût été la catastrophe, si une sagesse plus haute n'eût renoncé à une victoire meurtrière et ne se fût pas déclarée satisfaite d'une victoire plus humaine.

Nous l'avons établi par l'exposé des faits, la manœuvre d'ensemble de Foch devait se couronner par la manœuvre de Lorraine où notre « force de l'Est, » commandée par Castelnau, avait pour mission de s'élever droit au Nord pour couper, le long de la Meuse, la retraite de l'ennemi. Mais, selon son principe : « pas de détachement, » « tout par les liaisons, » — Foch avait attendu que l'armée américaine fût installée sur la zone intermédiaire, reliant l'armée Gouraud et l'armée de Castelnau, de façon à faire un tout de la grande offensive projetée : or, l'armée américaine a atteint, le 10 novembre, le front Remonville-Bezonvaux, « conquérant ainsi une base de départ pour les opérations ultérieures qui doivent se développer en direction du Nord-Est. » L'opération définitive doit donc se déclencher le 14 novembre ; les ordres sont donnés à cet effet. Le 19 octobre, l'instruction générale est partie de l'État-major de Foch, et tout est au point comme il l'a ordonné. Ainsi qu'il a été établi par les documents officiels, « la nouvelle attaque projetée en Lorraine visait la conquête, *par l'arrière*, de toute la zone organisée depuis quatre ans par l'ennemi et une exploitation aussi large que possible, en direction de la Sarre, *de façon à*

pénétrer immédiatement sur le sol allemand et à menacer directement les lignes de retraite du gros de ses forces. »

En être arrivé à un point tel que cette fin, toute militaire, de la guerre, par un élargissement général de la manœuvre, pût être prescrite par ordre « et comme dans la cour de la caserne, » selon l'expression de Schlieffen, c'est là un résultat d'une simplicité et d'une autorité admirables et que ne désavouerait pas Napoléon, — ni même Clausewitz.

D'accord; cette manœuvre suprême conçue et ordonnée par Foch est belle : mais quelle chance avait-elle de réussir? De quel côté était la supériorité des forces? quelle était la qualité comparée des armées combattantes?

Voici la réponse en deux mots : Foch, par l'application énergique de sa fameuse injonction : « Attaquez! attaquez! » a obtenu ce résultat que les réserves allemandes ne sont pas seulement fixées, elles sont détruites. Ce qui reste de ces armées de Xerxès ne forme plus qu'un immense débris roulant vers le territoire national, avide d'y trouver, non pas même une ligne de défense, mais la dislocation définitive. Voici les chiffres et les faits établissant, sans aucune contestation possible, l'usure des formations allemandes.

Le tableau ci-dessous donne, pour les dates les plus importantes de 1918, d'une part le nombre des divisions allemandes présentes sur le front occidental, d'autre part, la situation et la valeur des réserves du haut commandement sur ce front :

Dates.	Nombre de divisions.	Divisions de réserve.	Valeur des divisions en réserve		
			fraîches.	reconstituées.	fatiguées.
21 mars	186	78	78	0	0
27 mai.	206	81	62	0	19
15 juillet.	207	81	43	26	12
26 septembre. . . .	197	68	21	40	6
11 novembre. . . .	184	17	2	5	10

Ce tableau met en évidence que l'ennemi a entrepris ses offensives de 1918 avec des disponibilités sans cesse décroissantes en nombre et en qualité.

Il montre en outre que, du 15 juillet au 10 novembre, le total des forces ennemies *a été diminué de 23 divisions* qui, faute de ressources suffisantes dans les dépôts, ont été dissoutes.

Pendant cette même période, le nombre des divisions en

réserve *a diminué de 64 divisions* et il en reste 2 *fraîches*

Cet affaiblissement considérable est encore plus frappant si on songe que, du 15 juillet au 10 novembre, le front ennemi, par suite de la retraite des armées allemandes, a subi une réduction de 250 kilomètres, soit du quart (il n'a plus que 700 kilomètres au lieu de 950).

Pratiquement, les réserves n'existaient plus à la fin d'octobre

Le major von dem Busche, représentant du Grand Quartier Général, expose au Gouvernement, dès le 2 octobre, que la question des réserves est devenue fatale pour l'armée allemande : « *Maintenant, nos réserves arrivent à leur fin.* Si l'ennemi continue à attaquer, nous pouvons infliger à l'ennemi de lourdes pertes, laisser derrière nous un pays désertique, mais en agissant ainsi, *nous ne pourrons plus gagner la guerre.* »

Il est à peine nécessaire de rappeler que les forces alliées s'accroissaient, en même temps, de jour en jour, par l'entrée en ligne des armées américaines. En novembre 1918, elles comptaient 210 divisions, *dont 103 en réserve.*

Tout cela, Foch le savait exactement et Hindenburg le savait aussi. La manœuvre d'encerclement prenait le caractère d'une solution mathématique. La zone de retraite des six armées allemandes s'attardant sur le territoire belge, *se trouvait réduite de 120 kilomètres à 75, soit des 2/5* : par suite de la configuration du terrain, chaque armée n'avait plus qu'une zone de repli d'environ 12 kilomètres : c'était l'étranglement, l'embouteillement.

Observons encore que la poussée des forces américaines dans la région de Montmédy, ne rencontrant aucun obstacle naturel insurmontable, aucune position organisée, serrait de près ce redoutable massif de l'Ardenne, — et faisait la liaison avec l'attaque de Castelnau débouchant à l'Est de Metz et gagnant la Sarre.

Le haut commandement allemand était donc pris à revers par la nouvelle bataille de Lorraine, et cela aussi, il le savait. Et c'est parce qu'il se sentait acculé, mathématiquement, à un désastre qu'il prit lui-même l'initiative de la capitulation immédiate. Cette capitulation est militaire ; elle est, en même temps, il est vrai, nationale, la défaite stratégique s'accompagnant incontestablement, comme nous allons l'établir, d'une complète défaite morale.

Il n'en est pas moins vrai que c'était l'armée qui était battue

d'abord et en fait. Castelnau, avec 600 000 hommes, 3 000 canons et 300 tanks, conduit la manœuvre décisive. Mangin et Gérard (8e armée) l'appuient. Il n'a en face de lui que la médiocre armée du duc de Wurtemberg. Le général allemand ne dispose plus, sur un front de 70 kilomètres, que de 160 000 hommes et de 1000 canons. Hindenburg, raclant le fond du sac, a même donné l'ordre d'évacuer les forteresses qui passaient pour la défense suprême de l'Empire, Metz et Thionville. C'est plus que la défaite pressentie, c'est la défaite ordonnée. Hindenburg ne fait pas autrement que Ludendorff : il fuit, il abandonne même les lignes, même les forteresses ; il demande grâce.

A la dernière minute, quand on a renvoyé Ludendorff et qu'on en est à consulter les épigones, von Gallwitz, von Mudra, que répondent-ils aux questions anxieuses du nouveau Gouvernement (28 octobre)? « L'ennemi nous est très supérieur en nombre. Il est aussi très bien conduit militairement. » (Von Gallwitz.) Après un juste hommage rendu à la valeur *d'un bon noyau*, subsistant dans l'armée allemande, de *beaucoup d'éléments capables de résister*, le même chef ajoute : « Le défilage a pris une ampleur effrayante... Nous ne pouvons combattre la connaissance qu'ont nos ennemis de notre faiblesse, qu'en les persuadant *que nous n'en sommes pas réduits à la dernière extrémité...* »

Et l'autre général, von Mudra, quelle solution propose-t-il? La même qu'a réclamée Ludendorff et que celui-ci n'a pu obtenir : *un répit* ! « Si nous parvenions à récupérer, à l'intérieur, suffisamment de renforts *pour permettre à certaines divisions de dormir*, alors tout irait bien. Le réengagement incessant des unités ronge la troupe, etc. » (1). Un répit ! dormir ! Or, Castelnau attaquera le 14 novembre.

Encore une fois, Gallwitz, Mudra, Hindenburg savaient ce que savait Foch et ce que celui-ci avait déclaré avec une entière certitude : « Tout est prêt pour une offensive où l'armée allemande doit infailliblement succomber. »

C'est cette situation militaire qui domine tout : c'est elle qui agit à la minute suprême, quand le nouveau Gouvernement, et le chancelier Max de Bade, qui a tant et si longtemps hésité devant la démarche suprême, fait venir le nouveau Quartier

(1) Voyez *l'Aveu*, p. 234 et suiv.

Maître général, Gröner, et lui demande le dernier mot du Grand Quartier Général. Il expose, *le 5 novembre*, la situation militaire devant tous les secrétaires d'État : « Si la guerre continuait, dit-il, non seulement la Roumanie reprendrait la lutte, mais encore les Tchéco-Slovaques ; il ajoute « *qu'il fallait éviter à tout prix une défaite décisive de l'armée* (telle est la pensée qui évidemment guide, à la dernière minute, le Grand Quartier Général et qui convainc le Gouvernement) ; la situation militaire avait encore empiré ; la résistance allemande ne pouvait plus être que de courte durée... »

Vers midi, le chancelier déclara qu'on ne pouvait plus attendre davantage. « Il fallait, à tout prix, que les négociations avec le maréchal Foch commençassent *le vendredi 8 novembre au matin*. Il fallait qu'une délégation allemande partît, ce jour même, vers le front Ouest pour les négociations d'armistice. Si, d'ici vendredi, la réponse de Wilson n'était pas arrivée, il fallait que la délégation allemande entamât d'elle-même, en hissant le drapeau blanc, les négociations d'armistice et effectuât, *s'il le fallait, une capitulation*. Cette décision fut prise dans le cabinet de guerre, *avec l'approbation du Grand Quartier Général* » (1).

Qu'ajouter à cet ensemble de faits certains et de déclarations officielles ?

Il n'y a, donc, aucune énigme ; nul doute n'est possible : *l'Allemagne a été battue militairement et, d'abord, et à fond, sur le front occidental.*

LA GUERRE ÉTAIT GAGNÉE SUR LE FRONT MACÉDONIEN

Que l'Allemagne ait été vaincue sur le front macédonien, le fait est trop agréable au Grand Quartier Général allemand pour qu'il se soit fait faute de le proclamer : dès le 3 octobre 1918, le feld-maréchal Hindenburg écrit au prince Max de Bade, le nouveau chancelier d'Empire :

« *Par suite de l'écroulement du front de Macédoine et de la diminution des réserves qui en est résultée pour le front occidental*, par suite, enfin, de l'impossibilité où nous nous trouvons de combler les pertes très élevées qui nous ont été infligées

(1) Voyez *l'Aveu*, p. 256 et suiv. — Cf. le récit de Philipp Scheidemann dans *l'Effondrement*, p. 213 et suiv.

dans les combats de ces derniers jours, il ne reste plus aucun espoir, — autant qu'il est possible à un homme d'en juger, — de forcer l'ennemi à faire la paix. »

C'est donc à l'écroulement du front de Macédoine qu'Hindenburg reporte, tout d'abord, la responsabilité de la « perte de la guerre. » Comme il commande sur le front occidental, son intérêt est évident. Mais il y a, pour confirmer son appréciation, une considération stratégique d'une grande valeur.

On se souvient que la campagne de Salonique avait été engagée par le général Joffre en application d'une conception militaire imposée, en quelque sorte, par la nécessité : dès que le front de France se fut stabilisé sur une ligne unique de tranchées allant de la mer à la frontière suisse, la pensée était venue de tourner ce front par la partie de l'Europe où il ne s'était pas prolongé, la région de l'Orient et de la mer Méditerrannée. De là l'initiative anglaise de l'expédition des Dardanelles et, ultérieurement, l'initiative française de l'expédition de Salonique. En agissant dans cette région, on soutenait notre alliée la Russie et notre principale alliée dans les Balkans, la Serbie ; on comprimait les velléités de défection de la Grèce ; on tendait les mains à la Roumanie ; on visait les communications des Empires centraux avec l'Orient ; enfin, on menaçait au cœur l'allié principal de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie. Logiquement, la guerre devait s'achever par la défaite de l'Autriche, si l'opération des Balkans réussissait. Il s'agissait donc, cette fois, de grande stratégie, au premier chef. Schlieffen eût été content.

Finalement, et malgré les difficultés inouïes que présentait le bloc presque inabordable de la péninsule balkanique, l'opération avait réussi. Même au cas où le Grand Quartier général allemand ne se fût pas lancé, en mars 1918, dans la guerre de France en rase campagne, l'Autriche eût été menacée directement par l'effondrement du front macédonien, et l'Allemagne eût eu son flanc découvert. Le succès de cette grande conception stratégique éclate à l'évidence, par ce fait que le général allemand, chef de toutes les forces sur le front oriental, le glorieux Mackensen, fut cerné et fait prisonnier, et que son armée disparut et s'effondra sans résistance et sans gloire, tant la campagne avait été bien conçue et bien menée. L'Allemagne, ainsi que l'établit, d'ailleurs, l'aveu de Hindenburg, était donc vaincue en Orient, de même qu'elle était vaincue sur le front occidental.

La victoire de Dobropolié, remportée, le 15 septembre, par les armées combinées du général Franchet d'Esperey avait décidé, dès cette date, du sort de la guerre dans les Balkans. Les principales conséquences de cette grande journée, trop peu connue, étaient les suivantes : 1° la Bulgarie capitule et signe l'armistice du 29 septembre ; 2° la Serbie est délivrée et accueille avec une joie délirante les étapes victorieuses de l'armée nationale reconstituée ; 3° la péninsule balkanique s'ouvre tout entière, sans défense, devant les armées alliées; stratégiquement, elles peuvent porter leur offensive directement, soit sur le Danube, soit sur Constantinople, soit sur le front roumain ; elles dominent toutes les communications de l'Orient.

Or, quelle est, au moment où un pareil événement se produit, la situation des armées allemandes et alliées de l'Allemagne sur le revers oriental de la grande lutte européenne? Elles se trouvent répandues et, en quelque sorte, dispersées sur un front immense, depuis le golfe de Finlande jusqu'à la Piave en Italie, depuis Damas jusque sur la frontière serbe ; elles font ainsi comme un double arc de cercle, un double cordon concentrique enveloppant ces immenses contrées. Aux deux extrémités, deux forces, ébranlées, d'ailleurs, par une série de défaites ou par la démoralisation du soldat, tiennent encore : c'est, en Asie, l'armée de Liman von Sanders qui recule sur Alexandrette; et, en Italie, l'armée austro-hongroise aux prises, sur la Piave, avec l'armée italienne reconstituée; au centre, deux autres forces un peu plus solides, l'armée allemande de Mackensen, qui occupe la Roumanie et qui, dépouillée peu à peu de ses réserves transportées sur le front occidental, essaye de s'opposer à l'armée roumaine, qui a repris haleine derrière le Pruth et à un soulèvement de la Roumanie, frémissante; et, sur le territoire serbe, l'armée de Pflanzer-Baltin, qui a recueilli les débris de la XIe armée allemande et qui, coincée entre l'armée italienne (général Ferrero) et l'armée serbe qui monte de Salonique, recule pied à pied dans les montagnes d'Albanie. D'autres forces allemandes, plus ou moins organisées, plus ou moins utilisables, sont éparses sur l'immense front russe et subsistent en Finlande, en Pologne, en Ukraine, sans former précisément des armées capables de reprendre la lutte; elles alourdissent de leur poids mort l'étrange situation stratégique créée par la mégalomanie territoriale de Ludendorff.

Matière à désaffection, à désertion, à capitulation, ces forces subissent la propagande bolchéviste et restent exposées, passives, aux raids des cavaleries alliées et aux soulèvements nationaux.

Or, c'est dans ce double demi-cercle, dans cet inconsistant fantôme d'occupation, dans cette nébuleuse militaire, que va pénétrer, soudain, l'armée robuste et endurcie à l'épreuve du général Franchet d'Esperey. Cette armée alliée du centre, l'armée de Macédoine, est appuyée à l'Est et en terre d'Asie par l'armée du général Allenby, et, en Europe, sur la frontière italienne, par l'armée du général Diaz ; elle a pour avant-garde l'admirable armée serbe et, pour soutien, les contingents grecs de Venizelos, sans parler des nouveaux alliés lançant dans la bataille leurs formations militaires nouvelles ou renouvelées : Polonais, Tchéco-slovaques, Roumains. Ces forces constituent un tout, un bloc tombant dans le plasma allemand par le fait de la disparition du front bulgare. L'Autriche-Hongrie, et bientôt l'Allemagne elle-même sont prises à revers, tandis que la Turquie, sans défense, implore la paix.

Mackensen a reçu le commandement en chef du noyau central allemand, c'est-à-dire des forces opérant contre Franchet d'Esperey au nord des Balkans. Or, il divise encore cette force en deux armées : l'une (l'ancienne XIe armée allemande), tâchera de défendre les débouchés de la péninsule sur le Danube (quartier général à Craïowa, général von Scholtz), l'autre s'efforcera de tenir en Roumanie (général Koch, Q. G. à Bucarest) ; ce qui subsiste des armées austro-hongroises sur ce front est sous les ordres du général Kœwess. Le plan est de prendre, partout, une position défensive; au lieu de rassembler et de rameuter ses armées pour exercer une action puissante sur un point bien choisi, Mackensen commet la faute énorme de les maintenir dispersées et d'amincir encore ses cordons.

Franchet d'Esperey a conçu, dès le premier jour, un plan tout différent, un plan de concentration et d'initiative. La ligne qu'il se propose d'atteindre est celle du Danube. Là, se trouve, en effet, la clef de la guerre en Europe centrale : il décide donc, en premier lieu, d'attaquer en direction de cet objectif principal avec le maximum d'énergie, de vitesse et de force. La manœuvre, d'une amplitude magistrale, consistera à libérer d'abord la Serbie, puis à forcer et disloquer la Hongrie et l'Autriche, finalement à prendre l'Allemagne par le Sud. Les

voies ferrées, étant intactes partout, permettront des mouvements d'une grande rapidité.

Pour disposer les pions sur l'échiquier, il faut, d'abord, une percée droit au Nord sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres. Franchet d'Esperey lance sa force principale à toute vitesse sur le Danube ; il protège les flancs de cette expédition hardie : à l'Ouest, par une force serbe-française-italienne, opérant contre Pflanzer-Baltin et, à l'Est, par une autre force traversant la Bulgarie (qui a dû livrer passage sur son territoire et sur ses voies ferrées), et visant le flanc et les arrières de Mackensen, en occupant le cours du Danube de Negotin à Lom Palanka.

Malheureusement, Franchet d'Esperey, qui sollicite l'approbation des Gouvernements alliés, se heurte à un silence ou à des réponses contradictoires dont il a grand peine à dégager une ligne de conduite. Des divergences politiques entravent, dès lors, l'action militaire. L'Angleterre croit l'heure venue de réaliser son grand dessein, qui ne vise à rien moins qu'à ramasser, à son profit, les débris de l'Empire ottoman : pour elle, Constantinople est le but principal et immédiat ; par conséquent, la marche sur Vienne est inutile et dangereuse. Franchet d'Esperey doit consentir, finalement, à ce qu'un « détachement » de forces anglaises et grecques reçoive la mission de marcher sur la Thrace et sur le Bosphore. C'est une action divergente et des plus risquées, si Mackensen venait à ramasser ses forces pour s'y opposer par un coup désespéré. Mais les Allemands n'en sont plus à prendre de pareilles initiatives.

Laissons aux histoires particulières l'exposé complet de cette épopée balkanique, malheureusement ralentie et attristée, dans son splendide développement, par des tiraillements qui expliquent ses résultats incomplets. Les conséquences sur la capitulation de l'Autriche et de l'Allemagne n'en ont pas moins une importance considérable au point de vue de l'issue générale de la grande guerre (1).

Franchet d'Esperey exécute son plan ; d'abord, délivrance

(1) Voir, en particulier : C. Photiadès, *la Victoire des Alliés en Orient*, Plon, in-12 ; — Jacques Ancel, *les Travaux et les Jours de l'armée d'Orient*, Bossard, in-12 ; — Stephen Ozusky, *Magyars et Pangermanistes* (*id.*) ; — Général Cramon, *Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois*, Payot, in-8 ; — J. et J. Tharaud, *Quand Israël est roi*, Plon, in-12.

de la Serbie. Le 12 octobre 1918, l'armée serbe entre à Nich. Le 14, la cavalerie française entre dans Pirot : c'est déjà la grande voie Berlin-Belgrade-Sofia-Constantinople coupée dans un de ses tronçons. Le but, maintenant, est de s'élever de Nich jusqu'au Danube. L'hiver est arrivé ; les pluies saisonnières, le manque absolu de routes, la dévastation de la contrée rendent de telles marches, pour ainsi dire, impossibles : cependant on les accomplit (1). Or, Franchet d'Esperey reçoit l'ordre de dédoubler encore son effort, et de créer, outre le « détachement » anglo-hellénique, une armée du Danube sous les ordres du général Berthelot. L'énergie des chefs et le courage des soldats suffisent à tout. L'armée serbe enlève, par la belle victoire de Paracin (22-23 octobre), toute chance aux armées impériales de rester en Serbie et les coupe définitivement du front austro-hongrois d'Albanie. Il ne leur reste plus qu'une ligne de communications avec l'Europe centrale, le chemin de fer Bucarest-Orsova-Budapest : le salut de Mackensen dépend, désormais, de la solidité de la Hongrie.

Pour le serrer de près sur cette ligne de retraite, Franchet d'Esperey forme un groupement (général Patay) qui, empruntant, selon les clauses de l'armistice bulgare, les voies ferrées de la Bulgarie, se jette sur la boucle du Danube entre Vidin et Lom-Palanka. Le 23 octobre, le drapeau tricolore flotte sur les bords du Danube, tandis que le 54e d'infanterie coloniale tient garnison à Sofia depuis le 8 octobre. Une lutte qui rappelle une page célèbre de nos fastes révolutionnaires, s'engage, pour la possession du Danube, entre les canons de notre cavalerie et les monitors autrichiens qui occupent le fleuve. Toute la région danubienne des Balkans tombe entre nos mains : en effet, le 1er novembre 1918, dix jours avant la capitulation de l'Allemagne, le voïvode Boyovitch a fait son entrée solennelle à Belgrade.

Au même moment, le général Ferrero, conduisant avec une finesse extrême sa campagne contre Pflanzer-Baltin, l'a forcé de se replier sur Durazzo et il donne ainsi la main aux formations de Franchet d'Esperey à Elbassan. Reliant entre elles les deux campagnes, le détachement du général Tranié a occupé Pristina (10 octobre), Mitrovitza (12 octobre) et soulevé partout les comi-

(1) Général Jouinot-Gambetta, *Uskub, ou du rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire*; Berger-Levrault, in-12.

tadjis serbes. Malgré des compétitions politiques qui commencent à se jeter à la traverse de l'unité d'action militaire, l'Albanie, le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine sont délivrés ; les rivages de l'Adriatique tombent aux mains des Alliés jusqu'à Valona, Scutari. Le roi Pierre est acclamé à Agram. Déjà, la forme de la nouvelle Europe commence à se dessiner.

Il faut indiquer d'un mot, dès maintenant, ce qui retiendra notre attention tout à l'heure : à l'extrême Ouest de la grande ligne demi-concentrique, l'armée austro-hongroise vient de subir le désastre de Vittorio Veneto et le général Diaz a imposé, le 3 novembre, les conditions de l'armistice de la Villa Giusti, aux termes duquel les hostilités avec les armées austro-hongroises doivent cesser, le 4, à 15 heures. L'Autriche est mise hors de combat. Le Gouvernement hongrois a, dès le 20 octobre, prescrit à ses troupes de regagner leurs foyers. Andrassy, fils du fameux Andrassy qui a fondé avec Bismarck l'alliance des Puissances centrales, est appelé au ministère des Affaires étrangères, Lammash à la présidence du Conseil à la place de Burian. Du coup, l'empire d'Autriche tombe par terre et se brise. Déjà les Tchéco-Slovaques et les Polonais ont proclamé leur séparation et ont recouru à l'Entente pour reconnaître leur indépendance. Et, maintenant, c'est le tour de la Hongrie ! Karolyi conduit cette étrange manœuvre politique qui tend à séparer la Hongrie de l'Autriche, sans rompre toutefois le serment de fidélité à Charles, roi de Hongrie. L'élément magyar croit qu'il est de taille à *fare da se*, et le plan consiste à se réfugier, maintenant que la guerre est perdue, dans la neutralité ! Le seul homme qui eût pu, peut-être, tirer un certain parti d'une situation aussi complexe, Tisza, est assassiné le 31 octobre. Karolyi est nommé, le même jour, président du Conseil en Hongrie. C'est le glas de la monarchie dualiste.

Le 28 octobre, on apprit à Berlin la défaite de Vittorio Veneto, et c'est le surlendemain du jour où Ludendorff est contraint de donner sa démission. La coïncidence de faits tellement significatifs met en pleine lumière l'autre fait décisif et simultané, à savoir l'*effondrement total*. L'empereur Guillaume parle de son abdication ; il peut en parler. Pour rentrer à Spa, il quitte Berlin qu'il ne reverra plus. Ce même 28, l'Autriche renonçait à l'alliance allemande par le manifeste d'Andrassy ; et

elle essayait d'entamer des négociations particulières avec le président Wilson.

Le rappel de ces événements était indispensable pour saisir la situation singulièrement embarrassante qui était celle de Franchet d'Esperey. Le 3 novembre, deux lieutenants-colonels magyars viennent solliciter de lui une suspension d'armes en application de l'armistice de la Villa Giusti. En même temps, le comte Karolyi lui demande un entretien. Or, il devient évident que c'est la Hongrie, la Puissance danubienne par excellence, qui va décider du sort de la guerre en Orient. Si la Hongrie tourne casaque comme la Bulgarie, Mackensen est bloqué, l'Allemagne est prise par son flanc Sud. Or, l'article militaire 5 de l'armistice de la Villa Giusti est formel sur ce point : « Complète évacuation, dans un délai de quinze jours, de toutes troupes allemandes, non seulement des fronts d'Italie et *des Balkans, mais de tous territoires Austro-Hongrois. Internement de toutes troupes allemandes* qui n'auraient pas quitté avant ce délai, le territoire austro-hongrois. »

Le croirait-on, le général Franchet d'Esperey n'a toujours pas les pleins pouvoirs nécessaires pour mener à bien une négociation qui est la plus étonnante justification de sa grande manœuvre. Les divergences de vues s'accentuent entre les Alliés et se traduisent par une véritable ataxie balkanique. Franchet d'Esperey dit, en réponse à Karolyi, qu'il ne s'arrêtera pas et que les divisions alliées ont pour ordre de marcher sur Budapest. C'est alors qu'intervient la nouvelle de l'armistice du 11 novembre sur le front occidental; deux jours plus tard, Bela Linder apporte la capitulation de la Hongrie et signe la « convention militaire » du 13 novembre. Les Alliés ont le droit de passage et d'occupation sur tout le territoire hongrois. Mackensen est enfermé.

Cependant, l'armée anglo-franco-hellénique, commandée par le général Milne, a progressé dans la direction de Constantinople ou plutôt dans la direction de Boulaïr où pourra se produire une action combinée avec la flotte qui vengera l'échec des Dardanelles. La 122e division d'infanterie française a pris l'avant-garde. Malgré des difficultés inouïes, elle arrive à la frontière Est de la Thrace bulgare vers le 15 octobre, tandis que l'armée britannique et les contingents helléniques suivent le long des rivages de la mer Egée par Cavalla et Dedeagatch.

Les Turcs sont pris de peur. Ils envoient auprès de l'amiral Calthorpe, à bord de l'*Agamemnon*, mouillé en rade de Moudros (Lemnos), le prisonnier de Kut-Amara, le général Townsend. Une négociation, où l'intérêt britannique sait se faire une part très large, s'engage à Moudros, et la suspension des hostilités est fixée au 31 octobre à midi.

Reste le sort de Mackensen. Celui-ci a fini par comprendre que sa position est des plus dangereuses. Depuis la bataille de Paracin (23 octobre), l'armée serbe, suivant les instructions du général Franchet d'Esperey, n'a qu'un but, se porter au Nord pour barrer la route au général allemand et à son armée. Dès les premiers jours de novembre, elle a franchi le Danube et la Save, s'est emparée de Versec, puis de Neuzatz et, poursuivant sa progression vers Temesvar et Arad, elle se met en mesure de couper les communications entre Bucarest et Budapest (1). Bientôt, il ne restera plus d'autre issue à Mackensen que de se jeter dans l'Ukraine.

Cependant, la Roumanie, à son tour, se soulève; elle a décrété la mobilisation; ses armées reconstituées doivent, à la date du 10 novembre, prendre part à la guerre et se jeter sur les divisions attardées de Mackensen. Il n'en est pas besoin; Berthelot, à la tête de son armée du Danube, a passé le grand fleuve à Routschouk et marche sur Nicopoli, fouaillant à coups de botte la retraite allemande.

Mackensen ne sait par où s'échapper. Il avait prescrit le retour vers l'Allemagne par une ligne Turnu-Severin-Craïowa: elle est barrée; il remonte et prend une ligne Targujire-Targovistea-Ploesti-Busen: elle est menacée; il remonte encore et, craignant d'être coupé par les Serbes, tente de s'échapper à travers la Transylvanie. Là, il aura à faire aux Tchéco-Slovaques. Franchet d'Esperey est partout sur ses talons.

C'est à ce moment qu'arrive la nouvelle de l'armistice du 11 novembre. Mackensen prétend n'en pas tenir compte et veut se replier à travers la Hongrie en utilisant les voies ferrées. Il gagne ainsi quelques jours et sauve ce qu'il peut. Franchet d'Esperey ne reçoit toujours pas d'instructions. Il envoie, cependant, à Budapest des délégués pour sommer le Gouvernement hongrois d'exécuter l'armistice.

(1) Photiadès, *loc. cit.*, p. 231.

A la fin, Karolyi se décide. Mackensen est venu en personne à Budapest ; il s'y trouve au même moment que les délégués de Franchet d'Esperey. Le Gouvernement hongrois ordonne l'internement de Mackensen. Deux mois plus tard, le 5 janvier, en raison des intrigues du maréchal, deux escadrons de spahis marocains cernent le château de Fott, qui lui a été assigné comme résidence, mettent la main sur lui et l'amènent à Salonique. Son armée de 300 000 soldats en partie rapatriée, en partie dispersée, n'existait plus ; elle n'avait rien fait et s'était pour ainsi dire évanouie.

Jamais l'importance et la difficulté de cette campagne des Balkans ne seront mise à leur vraie valeur. La politique l'a étouffée en quelque sorte ; les premières dissidences entre Alliés lui ont enlevé quelque chose de sa fleur héroïque. Grâce à elle, pourtant, le front occidental et le front oriental ont pu combiner leurs efforts pour enserrer l'Allemagne, non seulement dans le saillant de Belgique, mais dans l'énorme saillant du Mittel Europa ; et ils lui ont asséné, par le Sud comme par le Nord, des coups mortels. L'armistice du 24 septembre, précédant l'armistice du 3 novembre, détermine l'armistice du 11 novembre, qui coïncide presque avec la convention militaire du 13 novembre. Ainsi tout se tient. En Orient, point de départ de la guerre, comme en Occident, lieu principal de la guerre, l'Allemagne avait perdu la guerre.

On ne peut que rendre hommage à cette conception, un peu trop retardée, de l'intervention dans les Balkans, à sa magnifique exécution, à la maîtrise des chefs, au courage et à l'abnégation des soldats.

« La troupe, par son attitude, écrit un témoin, narrateur de la campagne, M. C. Photiadès, a pénétré d'admiration ceux-là mêmes qui savaient le mieux ce qu'ils pouvaient en attendre. Si entreprenants que fussent ses chefs, elle a trouvé le moyen d'étonner leur hardiesse par sa rapidité et son endurance. De ces deux qualités militaires, la rapidité est celle qui frappe le plus. En moins de deux mois, les Alliés franchissent du Sud au Nord, de la Mogléna à Temesvar, plus de 500 kilomètres. Chemin faisant, ils délivrent, à l'Ouest et à l'Est, la Macédoine serbe avec la Macédoine hellénique, l'Albanie avec le Montenegro, la Bosnie-Herzégovine et la Roumanie ; ils amènent la chute de Constantinople. Mais, pour soupçonner ce qu'une

telle rapidité implique d'endurance, il faut connaître les Balkans, leur manque de voies ferrées et de routes, leur dénuement et leur détresse, la désolation de leurs déserts; il faut les avoir visités en automne 1918 après les destructions accumulées par un adversaire vindicatif et implacable... »

Le trait éminent de cette belle campagne, c'est qu'elle fut d'inspiration française, voulue en France, commandée par des généraux français, exécutée, pour une grande partie, par des contingents français. C'est Franchet d'Esperey ici, comme Foch là-bas, qui a signé l'armistice. Si les peuples de l'Orient européen sont libérés, si la Pologne, la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie, la Yougo-Slavie, l'Albanie et tant d'autres aujourd'hui, — et même la Grèce, — sont ce qu'ils sont, c'est à la ténacité de la France qu'ils le doivent. Cette victoire est une victoire généreuse et humaine, s'il en fut, sans calcul et sans arrière-pensée, sans esprit de conquête ou de domination, animée uniquement d'un esprit de libération et de liberté. Il faut s'en tenir, ici encore, à la déclaration par laquelle M. C. Photiadès termine son livre : « La victoire des Alliés en Orient est, du commencement à la fin, une victoire de la France (1). »

Voyons, maintenant, comment cette victoire orientale fut accueillie à Berlin et disons quelle portée elle eut sur la situation militaire en général et sur les résolutions soit du Gouvernement, soit du Grand Quartier général. Nous avons cité ci-dessus la note de Hindenburg en date du 3 octobre : elle ne fait que préciser l'impression de véritable effroi causée par les événements des Balkans à partir de l'armistice bulgare.

Le général Ludendorff en aperçoit, immédiatement, lui aussi, les conséquences. Il va jusqu'à dégarnir le front occidental pour tâcher de constituer un front de défense nouveau dans les Balkans ou du moins sur le Danube. Il croit, d'abord, pouvoir maintenir encore l'occupation de la Serbie et il envoie, le 26 septembre, cinq divisions « qui se concentreront en grande partie dans la région de Nisch (2). » Ces divisions feront grandement défaut pour les batailles décisives des Flandres, au début d'octobre. A ce même moment, il tourne des regards

(1) Constantin Photiadès, *la Victoire des Alliés en Orient*, in fine.
(2) *L'Aveu*, p. 51.

anxieux du côté de la Roumanie : « Des troubles roumains sur nos derrières, écrit en son nom le conseiller de légation Lersner, amèneraient une catastrophe. » Cette préoccupation, cette appréhension d'un revers dans les Balkans devient le *leit motiv* des dépêches du Grand Quartier général. Résumons-le en ces deux lignes, datées du 2 octobre : « Il s'agit de barrer le plus longtemps possible à l'Entente le chemin conduisant par Sofia vers la ligne du Danube. »

Or, quelques jours après, Ludendorff, ne sachant plus exactement ce qu'il veut et hanté d'une idée toute contraire, s'exprime en ces termes dans la séance du 17 octobre : « Quand on me demande si les divisions du front oriental peuvent provoquer un changement de situation, je demande, de mon côté, *Que pouvons-nous ramener de ce front ?* » N'est-ce pas la bête acculée qui essaye en vain de faire tête partout à la fois? Ludendorff finit par démontrer aux autres et par se prouver à lui-même qu'il ne peut ni envoyer des renforts en Orient, ni ramener aucune troupe de l'Ukraine ou de la Roumanie. Ces forces dispersées sont donc condamnées à l'immobilité, ou à une fuite inefficace. C'est par la volonté du Grand Quartier général que les 300 000 hommes de Mackensen, sans parler des 500 000 hommes épars en Serbie, en Turquie, en Ukraine, en Finlande, *n'ont absolument servi à rien*. Et Ludendorff demandait 500 000 hommes à l'intérieur qui ne pouvait plus les donner! Se condamnant lui-même, il s'écrie : « Si nous nous replions en même temps à l'Est et à l'Ouest, *ce sera l'effondrement!* » Parbleu! Et c'est justement ce qui, par sa faute, allait arriver.

Douze jours plus tard, le 27 octobre, von Gallwitz consulté dit : « Une paix séparée de l'Autriche, avec droit de passage, changerait complètement la situation : ce serait peut-être la goutte d'eau qui ferait déborder le vase. » Cet autre prophète prévoyait, à la veille du jour où elle allait se produire, la convention militaire du 3 novembre. Et, enfin, dans la conférence du 5 novembre, le général Gröner, au cours de son exposé, lu au nom du Grand Quartier général, caractérise l'importance des événements d'Orient par ce tableau succinct:

« *L'encerclement politique des années de paix s'est transformé entièrement en un encerclement militaire.* Nous sommes sur le point de concentrer toutes nos forces militaires et de ramener *vers les frontières allemandes* toutes nos unités qui se trouvent

encore à l'Est et au Sud-Est sur le pourtour du vaste cercle. Cet ordre a été donné à toutes les troupes qui se trouvent en Hongrie et en Roumanie. Nous espérons qu'il sera possible de les ramener par voies ferrées ; dans le cas contraire, *il faudra qu'elles s'ouvrent le passage par les armes* (Ludendorff, lui, pensait au contraire, nous l'avons vu, que cette « retraite de Russie » était tout à fait impossible. Les augures ne savaient même plus se mettre d'accord entre eux). Les quelques unités et formations qui se trouvent encore sur le théâtre italien sont en voie de rapatriement. *Il n'est pas encore possible de prévoir comment reviendront les troupes d'Asie-mineure.* »

Cela, le 5 novembre ! On comprend, maintenant, le caractère de la défaite et de « l'encerclement » de Mackensen et le sens profond de l'aveu d'Hindenburg. La ruine du front oriental causait, de l'aveu de tous ses chefs, l'anéantissement militaire de l'Allemagne à la même heure et dans les mêmes conditions que la ruine du front occidental.

LE FRONT ITALIEN. — VITTORIO VENETO

« L'effondrement total » était-il moins absolu sur un autre des fronts qui avait donné tant de sujets d'orgueil et de hautaine insolence à l'Allemagne et à ses alliés, le front italien ?

Après Caporetto, on s'était vanté d'aller jusqu'à Rome ; après Vittorio Veneto, c'était l'armée italienne qui était sur le chemin de Vienne. Les deux grands objectifs de l'entrée en guerre de l'Italie, Trieste et Trente, étaient conquis et occupés, l'armée austro-hongroise avait disparu.

Nous avons dit l'émiettement progressif de la monarchie dualiste. Pour se rapprocher de la Grande Allemagne et peut-être se confondre avec elle, en tout cas, pour échapper au consortium slave-magyar et pour constituer une grande Mittel Europa germanique, dominatrice de l'Orient, l'Autriche allemande s'était lancée dans la guerre contre la Serbie. Logiquement, cette initiative, rien qu'en se produisant, exposait à la dislocation un Empire fait de pièces et de morceaux et exposé aux ambitions de grands et puissants voisins. C'était une faute inouïe, de se jeter à corps perdu dans une telle guerre ; et cette faute tragique devait avoir pour conséquence fatale la chute de l'Empire. Il en fut ainsi, en effet : c'est par les Balkans,

grande tentation offerte par la ruse allemande à l'Autriche, que l'Autriche allait périr.

La Serbie, qui avait paru un instant anéantie, s'était retrouvée debout pour abattre l'impérial adversaire. La victoire de Dropolié, remportée le 15 septembre, avait marqué le triomphe de l'élément yougo-slave, et l'armistice du 24 septembre avait découvert la frontière Sud de l'Empire; le 23 octobre, le drapeau tricolore flottait sur les bords du Danube; le coup était porté droit au cœur. Dans quel état une attaque aussi directe surprenait-elle l'empire des Habsbourg? La politique suivie par l'empereur Charles et le ministre Czernin, depuis l'avènement au trône du premier, avait ajouté encore au désordre et à la faiblesse initiale. Parmi tant de périls qui allaient tous à la ruine de l'Empire, il en apparaissait un, le plus imprévu et le plus redoutable peut-être, l'hostilité de la Hongrie. Le témoignage de Czernin lui-même a, ici, une importance capitale; il déclare sans ambages que c'est par la Hongrie que l'écroulement a commencé : « La Hongrie et la Constitution dualiste, écrit-il, furent, pendant la guerre, un de nos malheurs. Même si l'archiduc François-Ferdinand n'avait pas eu d'autre plan que de se débarrasser du dualisme, il aurait mérité, rien que pour cela, d'être aimé et admiré. La politique hongroise du temps de d'Ærenthal et de Berchtold a cultivé et entretenu le différend serbe; elle a rendu impossible toute alliance avec la Roumanie; elle a amené, pendant la guerre, le blocus de la faim en Autriche; elle a empêché toute réforme intérieure et, finalement encore, au dernier moment, par l'égoïsme mesquin et à courte vue de Karolyi... *Si nous n'avions pas perdu la guerre, une lutte à vie et à mort se serait inévitablement engagée entre l'Autriche et la Hongrie*, parce que l'on ne peut imaginer aucune constellation européenne tenant compte dans des proportions raisonnables des aspirations magyares et de leurs plans de domination. »

Le 24 octobre, Franchet d'Esperey arrivait donc sur le Danube; la veille, 23 octobre, l'armée serbe avait remporté la victoire de Paracin; Andrassy lançait, le 28 octobre, le manifeste, véritable signal du démembrement; Karolyi prendrait le pouvoir; dès le 20 octobre, le Gouvernement hongrois a prescrit à ses troupes de regagner leurs foyers.

L'Empire était par terre ; n'était-ce pas le moment de lui

asséner le coup de grâce? Mais laquelle des Puissances alliées procéderait à l'exécution? L'Italie y était le plus directement intéressée. C'est ce que le Gouvernement et l'état-major italien avaient parfaitement compris. Le général Diaz était venu à Senlis, près du maréchal Foch, pour combiner avec lui la date et les moyens d'une offensive décisive : on se souvient de la lettre du maréchal, exposant au général Diaz sa méthode : « A coups redoublés et répétés ! » Le général italien était dans les mêmes sentiments. S'il y avait eu quelque hésitation ou plutôt quelque mise au point encore nécessaire dans les premières semaines de septembre, tout était prêt à la fin d'octobre, et la rapide compréhension des Italiens sentait qu'il n'y avait plus une minute à perdre.

Nous avons dit quelle était la situation des armées sur le front italien à la fin de l'été 1918 et à la suite de la dernière affaire de la Piave. Cette rivière formait toujours la ligne de séparation des deux camps, depuis la mer Adriatique jusqu'au coude de Quero; là, le front, suivant au Sud le massif du mont Grappa, gagnait le point septentrional du lac de Garde et, filant droit vers le Nord, se portait par le Tonale jusqu'aux approches de Bormio. En tant qu'elle constituait le front italien, la ligne formait donc un vaste demi-cercle entourant, en quelque sorte, le saillant que faisait le front autrichien en direction de Vicence. La pointe de ce saillant avait été quelque peu ébréchée par la résistance italienne entre Asiago et Montello. Cependant l'armée austro-hongroise, comptant 63 divisions, restait solidement établie sur les hauteurs et derrière de fortes lignes de tranchées où elle formait deux masses principales : le groupe d'armées du Trentin sous le commandement de l'archiduc Joseph et le groupe d'armées de la Piave, sous les ordres du maréchal Boroevic : avec les groupes avancés de Bellune, l'armée de l'Isonzo et la 4e armée en avant de Gorizia et protégeant Trieste, les armées italiennes étaient échelonnées le long du demi-cercle dans l'ordre suivant : 7e armée au Nord du lac de Garde; 1re armée au débouché du Trentin, val Longarina et val d'Assa; 6e armée en face d'Asiago, depuis l'Astico jusqu'à la Brenta ; 4e armée à la boucle du Quero, sur le mont Grappa; 12e armée au débouché de Valdobbiadene ; 8e armée, 10e et 13e armées sur la Piave, appuyées par la réserve générale des armées en avant de Padoue. L'armée du général Diaz comptait

51 divisions italiennes, 3 divisions britanniques, 2 divisions françaises, 1 division tchéco-slovaque et 1 régiment américain.

Le général Diaz avait conçu la bataille comme une offensive de rupture brisant le centre des forces ennemies; l'attaque principale était confiée à la 8e armée (général Caviglia) appuyée à droite par la 10e armée, commandée par le général anglais Cavan, qui avait succédé au général Plumer, et à gauche par la 12e armée aux ordres du général Graziani, commandant des forces françaises en Italie. Ces armées avaient été munies d'une puissante artillerie.

L'attaque commença, le 24 au matin, par un formidable bombardement, notamment de la 4e armée sur le front du Grappa. Le 24, la journée reste indécise; les formations autrichiennes tenaient résolument. Cependant l'armée italienne mit le pied sur le plateau d'Asiago et la 10e armée (Cavan) s'empara de Grave di Papadopoli. Le 25 fut encore une journée très dure; la 4e armée progressa sur le mont Perdita; le 26, la lutte se localisa autour du mont Grappa, pivot de la défense impériale. La journée du 27 fut la journée décisive. La Piave était débordée, le passage présentait de grandes difficultés : mais le bombardement par artillerie et par avions avait porté le trouble dans les rangs austro-hongrois et, en plus, — ce qui fut d'un effet désastreux sur un moral déjà ébranlé, — les troupes hongroises, selon l'ordre reçu du nouveau Gouvernement, abandonnèrent le front.

C'est le moment où les trois armées combinées, 12e, 8e et 10e, foncent ensemble sur la Piave inférieure et enlèvent le passage. Le soir, un vaste secteur, formant tête de pont, était enlevé, de la boucle de Quero à la voie ferrée Trévisé-Aderzo; on a raflé 10000 prisonniers et 50 canons. Grave entaille, si ce n'est pas encore la percée : la plaine de Feltre est entr'ouverte : l'armée Graziani en prend la clef, le 20, à Valdobbiadene et la 8e armée Cavaglia étend l'entaille à droite jusqu'à Conegliano. L'armée du général Cavan force le passage du Montecatino. La 3e armée, célèbre par tant de hauts faits, prend le pas et, d'un coup brusque, ouvre l'éventail jusqu'à la mer. La débandade se met dans les rangs autrichiens et entraîne, comme une avalanche de désastre, des armées entières, dès le 29 dans l'après-midi. Ce jour même, la 8e armée a occupé Vittorio Veneto qui donnera son nom à la victoire. Toute la rive gauche de la Piave

est prise en terrain ferme et c'est un saillant de 15 kilomètres qui se dessine dans les lignes ennemies. L'ordre général de la retraite avait été donné aux armées autrichiennes, le 28 au soir ; elles avaient encore combattu, notamment autour du Grappa, pour se dégager, le 29. A partir du 30, ces îlots de résistance s'effondrent. L'armée Graziani occupe le plateau d'Asiago qui fait office de gond pour tout le mouvement de la gauche italienne.

La 1re armée a pour objectif Trente, la 6e Bolsagno-Egna, la 8e la voie de Cadore avec un détachement sur Toblach; la 7e armée fait un vaste mouvement tournant par le Nord-Est pour se saisir de la Haute-Adige par Balzano.

Plus de résistance nulle part. Il ne s'agit que de simples marches militaires et d'une immense récolte de prisonniers, de canons, d'engins de guerre, sans parler des villes, des provinces, des territoires. La cavalerie galope dans la plaine, aborde jusqu'aux défilés de la montagne. Passant rapidement la Livenza, le Tagliamiento, elle entre dans Udine, ancien quartier général de Cadorna, et, le 5, des cyclistes s'emparent, sans coup férir, de Caporetto. Tous les souvenirs tragiques sont effacés.

Dès le 29, l'empereur Charles, de Budapest où il s'était rendu pour tenir en respect les révolutionnaires de Hongrie, avait, par radio, sollicité une suspension d'armes et un armistice. M. Orlando était à Paris. Le général Diaz demanda ses instructions d'urgence et, de Paris même, les clauses de l'armistice accordé par les Gouvernements alliés furent télégraphiées. Les délégués austro-hongrois, ayant à leur tête le général von Weber, se présentèrent à Padoue; la rencontre eut lieu avec le général Badoglio à la villa Giusti, à 5 kilomètres au Sud-Ouest de la ville, et le général Diaz dicta la convention qui sanctionnait la défaite absolue de l'armée austro-hongroise et la chute de l'Empire. 400 000 prisonniers, 6 000 canons étaient les trophées de la victoire. Dans cette même journée du 3 novembre, la 7e armée s'était emparée de Trente et avait coupé la retraite aux armées en fuite; le même jour encore, par terre et par mer, Trieste était occupé.

Les clauses principales de l'armistice stipulaient que ce qu'il restait de l'ancienne armée austro-hongroise se replierait au delà d'une ligne Stelvio-Fiume; que les armées dispose-

raient, à leur gré, pour la suite des opérations militaires, du territoire austro-hongrois, que les armées allemandes devraient avoir évacué dans un délai maximum de quinze jours ce même territoire. Au point de vue naval, livraison des cuirassés, sous-marins, etc., évacuation des ports et des points fortifiés sur l'Adriatique, le Danube, etc.

Les événements ultérieurs ont dépassé, de beaucoup, pour l'Empire, les conséquences d'une simple défaite militaire. Ses diverses parties se sont violemment séparées les unes des autres. La Tchéco-Slovaquie, la Pologne étaient déjà reconnues par les Gouvernements de l'Entente comme pays indépendants; la Hongrie, l'Autriche rompent entre elles le lien dualiste. L'empereur Charles s'enfuit. Il n'y a plus d'Empire austro-hongrois.

On ne sait vraiment lequel des deux alliés a entraîné l'autre dans la ruine; ce qui est certain, c'est que la dynastie des Habsbourg avait joué follement la partie. Elle l'avait perdue.

Mais, dans quelle situation sa chute laissait-elle l'Empire allié? L'armistice du 3 novembre consacrait non seulement la disparition de la Puissance qui protégeait l'Allemagne par le Sud, mais elle livrait l'Allemagne à l'offensive combinée de Diaz et de Franchet d'Esperey. Les voies ferrées de l'Autriche et de la Hongrie, toutes intactes, allaient servir à cet usage. L'Allemagne était précisément au point prévu par le général von Gröner : *l'encerclement militaire* était un fait accompli. L'Allemagne, battue elle-même, était battue dans ses alliés; elle n'avait, de ce côté encore, d'autre issue, comme l'avait déclaré, d'avance, Hindenburg, que la capitulation.

GABRIEL HANOTAUX.

(A suivre.)

AU PAYS BRETON[1]

X

LES CIVILISÉS

Quand j'avais fini, au milieu des fermes, par oublier presque notre monde moderne, souvent, c'est à Brest, à la fin d'octobre, que j'allais le retrouver. Pour gagner le grand port de guerre, je prenais, comme il convient, par « en dehors, » c'est-à-dire par la mer, et lorsqu'approchaient la baie de Bertheaume, le Goulet, la rade, je pouvais rêver que j'arrivais d'Amérique ou d'Otaïti avec des marins de Louis XV ou de Louis XVI. Après les mois ou les années de navigation de l'autre côté du globe, leurs yeux voyaient un jour se reformer ces mêmes paysages de roches, d'âpres côtes, et puis, au fond du grand golfe caché, se lever enfin sur ses parapets la triste Brest militaire.

Avec un petit voilier, pour venir du pays de la Rivière, il faut deux ou trois jours : un vrai voyage. Le premier soir, les passes de Saint-Guénolé, dans le dédale des roches, étant difficiles, il n'était guère possible de dépasser le Guilvinec : — sur la vase, les posées y sont mauvaises, et l'on y risque, la nuit, dans la ruisselante rumeur de la mer qui descend de l'autre côté du bordage, l'affreuse sensation d'entendre craquer ses béquilles. Le lendemain, on faisait le tour, par les Étocs, le Menhir, la Jument, de tous les plateaux qui débordent les Penmarchs pour monter dans le Nord vers Audierne ou vers Sein, suivant le

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1924.

moment de la marée dans le Raz. Et le matin suivant, par brise favorable, on pouvait espérer voir Camaret et les grands abords de la rade.

Mais, en général, je prenais simplement, à Douarnenez, le caboteur *la Glaneuse*. Le trajet, à moins de mauvais temps, n'était que de quatre heures. On traversait diagonalement la baie pour sortir par la Chèvre, et puis, au long rythme des houles venues de l'horizon vide et de tous les infinis de l'Atlantique, on s'en allait passer devant les trois pointes sauvages qui, par là, terminent le continent. Le cap de la Chèvre, Pen-Hir, le Toulinguet, les pâles, solennelles avancées de falaises dont rien ne rompt sur le ciel les longs profils de pierre; les belles plages qui s'enfoncent dans les intervalles, des plages vierges comme aux premiers jours du monde, développant au loin leurs grands arcs nus et clairs... On s'en allait ranger les Tas de Pois : un pâle archipel de granit, aux silhouettes déchiquetées d'icebergs : par temps voilé, quand les eaux, sous un soleil éteint, blanchissent, et que les vagues n'ont plus d'ombre, on se croirait là, vraiment, dans le monde polaire. On passait « à toucher » les hauts écrans, les formidables ébréchures où rien de vivant n'apparaît qu'un peuple de cormorans immobiles, où rien ne bouge que; par en bas, la profonde respiration de l'Océan, montant et descendant aux flancs de pierre. Qu'on était loin de la Bretagne, de la France, du monde où, depuis si longtemps, l'histoire humaine se déroule! On voyait un morceau de planète primitive.

Au tournant du Toulinguet, la côte recule dans l'Est, comme se démasque l'anse de Camaret. Mais, à mesure qu'on approchait obliquement, une lacune s'ouvrait dans ce mur, bientôt un long vide, l'étroit couloir du Goulet entre la presqu'île de Quelern et la sombre côte qui, par derrière, vers le large, s'allonge, s'étire si loin, jusqu'à n'être plus, du côté de Bertheaume ou de Saint-Mathieu, qu'une imperceptible fumée. Deux hauts talus qui s'affrontent, couleur de fer, couleur de rouille, et partout rongés, minés, poussant, par en bas, entre leurs brèches, des éperons, de tranchantes arêtes... Tout d'un coup apparaît la marque des hommes, et c'est pour dire la méfiance et la menace : là-haut, des barres de béton tendues par places sur la crête, et puis, par-dessous, dans les caverne qu'ont creusées les coups de bélier du ressac, çà et là, unes

ligne rigide, quelque bordure de casemate, — et dans ce trou d'ombre, presque au ras de la mer, la lueur de l'acier, une sournoise volée de canon qui s'allonge.

Alors, le Minou, la Roche Mingan, la Pointe Espagnole, — des noms pour moi chargés de souvenirs, — le défilé des phares, forts, balises, qui jalonnent les approches du golfe, annoncent le profond repaire de la Marine française. Tout au bout, au bas d'un oblique écran de falaise, — la porte même de la rade, — le phare du Porzic se lève, trait principal du paysage quand on le voit des terrasses de Brest. Que de fois mes yeux, de là-bas, l'ont cherché, avec la passe dont il est le gardien, l'étroite ligne du large où le désir, entre deux murs noirs, s'élance, parce qu'elle est tout l'au-delà!

Et déjà c'est la rade, l'immense nappe intérieure, où courent, fuient de gris miroitements : à peine devine-t-on la ceinture des côtes qui, très loin, s'estompent dans la brume. Aussitôt on voit les bateaux de guerre. Comme ils approchent vite, comme ils grandissent! — de noires silhouettes de cuirassés dont les canons se tendent, et avec eux les hautes frégates de l'ancienne marine, les damiers blancs et noirs de leurs murailles. Étrange émotion, chaque fois, de les voir reparaître. Cela ne semble pas réel. C'est comme un rêve, une image oubliée, montant soudain du fond de la mémoire, et qui se projette au dehors. L'*Austerlitz*, la *Bretagne*, le *Borda*, — le vieux *Borda* d'où je regardais, aux interminables crépuscules d'hiver, les infinis, dans l'ouverture du Goulet, s'empourprer d'une froide, confuse ardeur, et, à l'arrière, l'essaim toujours oscillant des mouettes piauler leur éternelle faim dans l'anxiété du soir...

Rien de changé, sauf la présence des digues qui ne laissent plus la pulsation du large se propager parmi les navires. Sonneries de clairons comme autrefois, à la fin du jour, si faibles, perdues, mélancoliques, en de tels espaces... L'étroite issue du port de guerre se démasque; de trépidantes vedettes en jaillissent, grenaille lancée de cette gueule. Et par-dessus des lignes de granit, — bastions, citadelles, glacis, remparts, — tout Brest enfin qui monte, un hérissement pâle dans le ciel pâle.

A ce moment, les jetées du port de commerce s'ouvrent

devant nous, et comme nous approchons des musoirs, je revois, là-haut, couronnant un grand parapet, le rang noir des arbres du cours d'Ajot : des arbres qui ne changent pas, que j'ai connus aux premiers temps de ma vie, aussi grands, aussi maigres, et dont la ramure, pendant les interminables mois de crachin, prend des aspects sans vie de fil de fer.

Nul abord de ville plus émouvant. Celle-ci, où l'ancienne France a partout laissé sa marque, se lève avec grandeur. Et pourtant, qu'elle est grise et pauvre sous le ciel breton! Son sérieux est celui de la guerre et de la mer.

* * *

A terre, les impressions changent. On arrive, n'ayant en soi que les pures images du large et de la côte, et, par-dessous, celles des quatre mois, si unis, monotones, — une éternité, — que l'on vient de couler dans l'ancienne Bretagne immobile, dans un monde charmé où persiste on ne sait quel temps antérieur. On subit encore ce charme engourdissant... Et soudain le bruit de cette ville populeuse, où ce qui reste du sévère décor d'autrefois rend plus sensibles les discordances d'aujourd'hui, — ce sonore labyrinthe où la vie moderne se presse, se pousse, et languit pourtant, car ici le passé n'est pas endormi Il est bien mort, et son effluve est délétère.

Oui, dès qu'on a mis le pied sur les terre-pleins du port de commerce, le sentiment d'un désordre, d'une tristesse, vous étreint. Alignements de chantiers, palissades, hangars, débits, sordides boutiques. Et des quais gluants, des tas de houille et de scories, des rails allongés dans la boue noire, des cheminées d'usines, des wagons de marchandises. Plus loin, à côté d'une carcasse de cloche à gaz, un flambant casino, clamant la fête, — insolite en ce décor industriel. Une population aussi vague et disparate que ce décor : les douaniers, les portefaix, les flâneurs que l'on voit traîner sur les quais de tous les ports, les figures atones comme les vêtements. Seuls, au bord des bassins, des marins en tricot, au-dessus d'une goélette ou d'un vapeur, mettent un accent d'énergie et de beauté.

On gravit au flanc du parapet les grands escaliers de granit ; on traverse le mail aux arbres solennels : de froids couloirs s'ouvrent, où le jeune Chateaubriand commença de traîner son ennui. On arrive au centre vivant de la ville, et le spectacle

n'est guère plus heureux. Le Champ de Bataille, sous de hautes murailles, — on dirait une cour de caserne, — le carré de terre où de vieux retraités en caban viennent faire mélancoliquement les cent pas, où s'espace autour d'un kiosque à musique un pauvre public de bonnes d'enfants, de flâneurs : le soir, à la clarté du gaz, quelques demoiselles aux bouches saignantes y surgissent. — La rue d'Aiguillon, avec ses brasseries où de jeunes fonctionnaires se désœuvrent entre leurs bocks et leurs manilles, avec ses fades garnis, son triste théâtre (je me rappelle, vers 1888, les quinquets de ses couloirs, les ouvreuses en coeffe), son bureau de commissionnaires : ils sont toujours là, en blouse, mines et képis fripés, mâchonnant sous l'arcade leurs bouts de cigarettes. — La place de la Halle, ses façades lépreuses, l'odeur d'égout, de rat, de moisi, de fosse, qui stagne à l'orée de chaque obscur couloir; le gras pavé, bruyant, le matin, du martellement des sabots... — La miséreuse Grand Rue (depuis longtemps tous ces vieux noms sont changés), qui va tomber sur l'Arsenal, hantée de Bretons citadins, — ouvriers, commis, femmes en peignoir, femmes de marins qui vont toucher leur « délègue, » ménagères portant cabas, tout un humble monde qui semble traîner : je n'ai jamais vu là de gai que les rouges pavois de mouchoirs pour mathurins, avec leurs fières images de cuirassés, de frégates, aux devantures des petites merceries; mais il y a longtemps que cette naïveté n'est plus.

Et enfin la rue de Siam, l'artère vivante, un long corridor tout bruissant de foule sous les hautes maisons d'autrefois, parmi les splendeurs modernes du commerce. Venez-y le soir, à l'heure où les camelots débouchent à toutes jambes de la rue de la Mairie, clamant les journaux de la capitale. Flamboiements d'électricité sur les violents tableaux autour des cinémas, sur les blêmes visages qui s'alignent, quelques-uns féminins, plâtrés, au-dessus du mince trottoir, sur les terrasses vitrées des longs cafés. Regardez le peuple hétéroclite qui passe, passe dans la rumeur de son piétinement : piétinement sourd que scande le coup de timbre des tramways surgissant dans l'étroit défilé. Des soldats, des matelots, leurs belles au bras, des cocottes, des jeunes gens de tous les corps de l'État (les célibataires, fonctionnaires, dominent dans cette ville), de petits bourgeois en pèlerine, des ouvriers en chapeaux à boucle, des filles délurées qui parlent breton, des officiers dorés. En même temps, par

groupes, l'autre espèce : les lents, rigides paysans en grand costume, le parapluie en main, qui se serrent, s'effarouchent sous les brutales lumières.

Inquiétantes discordances. Mais il faut aller jusqu'aux faubourgs, plus vastes, plus populeux que la ville, pour sentir ce que peut être, en Bretagne, le milieu industriel et citadin, et comment il agit sur les indigènes. Au bas de la rue de Siam, qui finit en bars de matelots, passez l'immense pont tournant dont les deux volées, par-dessus les mâtures, les coques de 30 000 tonnes et tout l'innombrable ferraillement des marteaux sur les tôles, enjambent le profond fossé de l'Arsenal. Montez la grande rue de Recouvrance, encore entre des bars, des estaminets, car là, comme à Saint-Marc, comme dans la noire Kerinou, deux maisons sur trois présentent un débit, — quelles maisons, quels débits, où personne n'a jamais fait l'effort d'orner, laver, entretenir, dont toute la matière, irréparablement flétrie par les crachins et fumées de cent hivers, s'est imprégnée, pénétrée de moisissures et de vieux relents humains! Le décor le plus décourageant qui soit, parce que tout y parle de résignation, d'abandon aux forces d'inertie. Là s'étiole un peuple (souvent une famille par chambre, par taudis), dont les pères, dans la grave campagne environnante, ne savaient que leur monde breton et paysan. Qu'est-ce qui peut rester ici des antiques disciplines? L'idée de tenue s'en va d'abord, avec le besoin de quelque beauté, dignité, les suggestions ambiantes n'étant que de laideur, apathie, misère. Pour vêtement, la guenille du costume civilisé, l'homme en casquette molle, la femme en cheveux et sarrau : une tenue d'usine ou de prison. Pour langue, un français qui rappelle trop souvent que Brest eut son bagne (mais l'accent breton scande fortement cet argot). Pour tâches, rien qui stimule l'amour-propre ou le sentiment de l'intérêt : des besognes mécaniques, à l'heure, dont on dispute aigrement les heures. Pour plaisirs, nul jeu du corps ou de l'esprit : de vagues parties de cartes et de bouchon (de mon temps, on jouait beaucoup au bouchon, à l'Arsenal), surtout la brève excitation qu'on achetait pour cinq sous chez le débitant; après quoi, de nouveau, le gris, la pluie, l'ennui, — l'ennui de la pierre et du fer.

A ce régime, et dans un tel milieu, le Breton change vite,

et les physionomies le disent, si différentes de celles qui, dans les campagnes, nous étonnent par leur énergie placide et leur conformité au type. Comme ici le visage humain s'amollit et se complique, comme il perd en caractère ce qu'il gagne en mobilité ! L'individu apparaît, et s'il est d'aspect si terne, quelconque, c'est peut-être que, par lui-même, l'individu est généralement peu de chose, que l'homme moyen ne vaut, on pourrait dire n'existe, que par le groupe, dont les traditions, les disciplines, décident sa forme et sa beauté. Dans la grande ville, il en est de ces Bretons venus de leur vieux monde comme, aux États-Unis, des immigrants, dont les Américains observent qu'ils perdent d'abord leurs caractéristiques de race et de nationalité, — Henry James a dit le mot : qu'ils tournent au gris, qu'ils se *décolorent*. De la vieille société moralement organisée qui le tenait, l'orientait à demeure, comme le cristal répète ses axes en chacune de ses molécules, l'homme est tombé à la poussière d'une foule, inerte à présent comme cette poussière, ou bien pris dans un des remous, des courants, qui la traversent ou qui l'entraînent.

Et comme toujours, quand l'équilibre qui l'accordait aux circonstances se défait, et que se traduit en souffrance le besoin d'ajustement nouveau, sa pensée, que l'habitude tenait endormie, s'éveille. Dans les espaces confinés, — rues, ateliers, débits, garnis, — où il vit, travaille, flâne avec les autres, sa langue se délie, ses nerfs, son cerveau entrent en branle. Rompue, maintenant, la forme immémoriale qui assurait sa résistance, le voici faible, instable, sous les poussées du dehors, docile à toutes les suggestions. Il suit le meneur. Il lit un journal, et c'est le journal rouge. L'idée socialiste, communiste, l'a pris, d'autant plus excitante qu'elle est tombée dans un esprit plus neuf, et que les étapes ayant manqué entre les modes médiévaux de vie et de pensée, et ceux qu'imposent les nouvelles conditions d'existence, le déséquilibre est plus grand. Docile à des prestiges d'autant plus forts qu'ils sont pour chacun plus récents, grisé par les grands mots de la métaphysique politique ou religieuse, ce prolétariat breton se retourne contre les principes et les croyances qui commandaient l'ordre du monde ancien dont il est sorti, — avec quelle passion plus violente qu'ailleurs, on le sait, quand on a lu les journaux, affiches, qui tous les jours veulent clamer la haine, quand on a

entendu monter, du bas de la rue de Siam, avec les bandes de grévistes, le chant de la *Carmagnole* ou de l'*Internationale*, quand on a vu, dans une paroisse de faubourg, comme je le vis, il y a vingt ans, à Kerinou, les révolutionnaires tomber un jour de pardon sur la procession. A l'instant où surgirent dans une clameur les pâles visages excités, les pieuses femmes en coeffes se signèrent.

Quelles oppositions! C'est le paradoxe de ce monde : tous les degrés d'ordre et de désordre moral, social, y sont représentés. Dans les plus bas quartiers, on rencontre des Bretonnes, — et souvent elles sont jeunes, — du type strict et religieux; et il y a vingt ans, à une lieue et demie des fortifications, la vieille Bretagne commençait, à part, hors des temps, aussi retranchée dans sa vie propre et lointaine que dans les campagnes perdues de Cornouailles. Aujourd'hui encore, à moins de douze kilomètres de la rue de Siam, Plougastel, avec son peuple de type singulier, sa couleur intense, ses étranges costumes féminins qui diffèrent pour les fillettes, les femmes, les veuves, Plougastel reste un extraordinaire îlot. Presque au pied de ses féeriques rochers, — d'un mauve si léger quand on les voit de la rade, au crépuscule du soir, — commencent les étendues de brique, les toits rouges, les fumantes cheminées des grandes poudreries de la Marine : un affreux paysage industriel, précédé de lignes de débits, Brest poussant jusque-là, par le bord de la rade, l'une de ses grises tentacules. Elles s'allongent continuellement, désagrégeant tout ce qu'elles touchent du vieux monde. Dès aujourd'hui, Plougastel est condamnée. On parle d'un pont immense qu'on jettera sur l'Elorn, d'une ligne de tramways qui conduira de la flambante rue de Siam, jusqu'à la place où j'ai vu jouer, sous le merveilleux calvaire, des enfants qui semblaient sortis d'un conte de Perrault. Après une incroyable résistance, il faudra bien que, sur ce point, aussi cède l'ancienne civilisation...

C'est ainsi que la Bretagne se défait, et, jusqu'ici, ce fut moins par une influence graduelle, venue de tout le monde moderne et la pénétrant partout à la fois, que sous l'action immédiate de certains foyers locaux, ceux où s'est inoculée et fermente une vie étrangère. Autour de Brest, hélas! cet inévitable travail prend d'abord des aspects de gangrène.

SIGNIFICATIONS DU COSTUME

I

Dans cette ville, où l'on voit si bien se dissoudre les vieilles formes, et chaque degré de la décomposition, tout me retournait nostalgiquement vers la Bretagne indigène où j'avais pu vivre quelques mois hors des courants qui, ailleurs, mènent les hommes et les peuples. A chaque pas, j'en retrouvais des parcelles. Le matin, dans la pauvre rue d'Algésiras, une rue à gros pavés, alors sans trottoirs, presque paysanne, avec des hôtelleries où les campagnards dételaient et tiraient de leurs coffres du foin pour leurs chevaux, j'aurais pu me croire à Lesneven ou Saint-Renan, un jour de foire, quand sonnent à travers le tapage des sabots, des carrioles, les rauques syllabes celtiques. Rien que des Bretons, — ceux de Gouesnou, de Penfeld, de Guilers ou de Plabennec, — tous à l'uniforme de cette région Ouest du Léon, qui va de Landivisiau à l'Atlantique, les hommes, maigres sur de longues jambes, noir vêtus, en chupens et grands feutres velus; les femmes haut juchées et droites sur les chars à bancs, toutes portant le même bonnet qui serre les tempes et se relève par derrière, et le long châle à franges, si digne, sévère, principale parure d'un costume assez pauvre.

Ou bien, vers cinq heures du soir, au-dessus des escaliers de granit qui descendent au port de guerre, on rencontrait un groupe de muettes bigoudens attendant les permissionnaires. Rouge splendeur ou noire gravité, dans la terne foule en mouvement, de leurs plastrons, pompons, rubans : un cérémonieux pavois de deuil ou de triomphe!

Aujourd'hui, à Brest, la tonalité bretonne est plus pauvre et plus rare. Il y a trente ans, on y voyait encore deux mondes en présence, deux variétés de l'espèce humaine étrangement réunies, comme en ces villes d'Algérie où des pâleurs de burnous ou de djellabas ponctuent çà et là le flux européen de la rue. On s'habitue à ces mélanges. Mais certains contrastes demeurent dans la mémoire avec la force d'une vision. Par exemple, un soir lointain du siècle dernier, ce rang d'Ouessantines aperçu dans la rue de Siam, sous les projecteurs d'un

grand magasin. Elles étaient immobiles : quel sérieux, et j'ose dire quelle grandeur! Elles portaient, sous la noire gaine rectangulaire où le béguin s'enferme, le bandeau noir qui serre le front, les tempes, et vient, comme chez certaines religieuses, obliquement brider le menton; mais, de ce voile étroit, les chevelures, par derrière, tombaient sur le deuil du châle, coupées droit à l'épaule. Deux d'entre elles présentaient le type le plus noble, avec cette pure saillie du menton qui ajoute à la fierté d'un jeune profil. Enfermés dans du noir, réduits au masque, ces visages prenaient une pâleur et une fixité d'icones. Elles étaient cinq, arrêtées devant une baie de lumière aveuglante, et sous leurs calmes yeux, toute la littérature récente, la pâture intellectuelle des civilisés : à côté de livres de science, de marine et de physique, les derniers romans (je me rappelle ces titres : *Chair molle, le Gaga, les Frôleuses* — le naturalisme régnait), des illustrations de drames policiers, les élégants déshabillés de *la Vie Parisienne*, des étalages de cartes suggestives. En ce temps-là, il fallait deux jours pour aller d'Ouessant à Brest, d'abord par la petite *Louise*, à travers les dangereux courants du Fromveur, et puis, le lendemain, par le petit coucou jaune qui, du Conquet et Saint-Renan, mettait huit heures pour arriver, l'après-midi, au *Cheval blanc*, dans la vieille rue d'Algésiras. Ces graves filles, venues de leur île perdue dans l'Océan sauvage, ce devait être leur première vision de notre monde.

Elles en avaient eu pourtant un triste avant-goût. Le lendemain, je les retrouvai toutes les cinq, en ligne, dans un tramway. Comme je demandais à l'une d'elles des nouvelles d'Ouessant, et de ce bataillon de disciplinaires qu'on avait cantonné-là (vers 98), au milieu d'un peuple de femmes dont tous les hommes naviguent au loin, sa froide figure se figea :

— Ceux-là, on a peur d'eux, dit-elle à voix basse. Ils ont été méchants, pour le 14 juillet. C'est un mauvais jour pour nous. On ferme les portes, les fenêtres : on se tient caché dans les maisons...

« Des touristes, » m'avait dit un demi-bourgeois en casquette, en me voyant les regarder. En français du Finistère, c'est un mot de sens large. Elles étaient venues dire adieu à des fils, des frères qui partaient par le *Magellan* pour l'autre côté du monde. Leur départ eut lieu le lendemain; j'étais en

rade, et je vis les huniers de ce *Magellan* (un navire mixte) s'effacer peu à peu, le soir, dans le gris du Goulet. Sa musique, si vite affaiblie, envoyait à la terre le *Chant du Départ*. Comme on l'écoutait, ce lent, solennel adieu!...

***

Mais point n'était besoin de ces visiteurs pour nous rendre, à Brest, l'antique Bretagne indigène. Il suffisait d'un Pardon des environs, pour voir, à la gare, sur le port, s'assembler des pèlerins à l'uniforme d'un certain pays; et tous ces gens, les autres jours, dispersés par la ville, c'était comme un petit clan qui se reformé. Jamais je n'ai mieux senti ce que peut être encore la vie bretonne, en face des modes et types de la vie moderne, qu'en suivant dans la baie de Brest un de ces pèlerinages.

Il s'en allait à Tregarvan, — un pays tout au fond de l'arrière-rade, au pied du Menez-Hom, où la grande eau marine se resserre pour s'enrouler en de secrets détours. Le bateau, le petit *Saint Michel*, où les vaches, derrière une corde, sont bien mieux logées que les passagers, quittait par un matin d'été, tout d'azur et d'argent, l'affreux port de commerce, et s'en allait doubler les longues avancées du pays de Plougastel. La pâle Brest fondait derrière nous, et déjà l'on entrait dans une Bretagne vierge, presque sauvage, que les hommes n'ont pas encore fini de peupler. De longs, maigres promontoires de roches et de landes (pointes du Corbeau, de l'Armorique); çà et là, entre de basses falaises, des grèves où personne n'est jamais descendu; parfois, seul indice de présence humaine, le haut d'une flèche religieuse reculée dans le sombre pays (Plougastel, Lanveoc, Logonna); ou bien une ouverture soudain apparue dans la pierre de la côte, l'entrée d'une de ces petites rivières, — de Daoulas, de l'Hôpital, du Faou, — qui creusent en cette presqu'île ignorée leurs secrètes douves : on dirait les repaires cachés des dragons qu'apprivoisaient dans cette région les vieux ermites venus d'Irlande et de Cambrie. C'est ici le pays des Saints, comme ces campagnes de la baie de Douarnenez qui sont là, tout près, de l'autre côté de l'isthme et de la sainte montagne du Menez. Sur cette terre flotte encore le parfum de leur présence. Landevennec, que fonda saint Guénolé, est encore là, tout au bout, semble-t-il, du bras de mer, mais

il se replie deux fois dans le ravin plein d'ombre et de feuillées où la Marine cache de vieilles coques, — et par là commence l'estuaire de l'Aune. De l'estacade où le *Saint Michel* abordait quelques minutes, on découvrait, toute fourrée de lierres, la ruine de l'antique abbaye où vécurent tant des premiers bienheureux bretons, et, parmi de beaux arbres, quelques toitures. Un pays habité, mais si lointain, séparé du reste du monde, que le médecin y dépend de la Marine comme en certaines colonies.

Derrière nous, dans l'Ouest, les lointains de la rade, du côté de Quelern, avaient fini de s'évanouir. Rien ne restait qu'une ligne d'horizon liquide, — l'étendue, d'un bleu si clair, virginal, toute frémissante au souffle du matin, prenant par là des aspects de mer ouverte. Un minuscule essaim de voiles dormait à d'inappréciables distances : des bateaux de pêche, des dragueurs de saint-jacques, venus de Brest et de Douarnenez.

Nous glissions entre ces pures campages, au chant des cantiques. Presque tout le bateau chantait. Il était, à l'avant, chargé de coiffes pareilles, — les grandes coiffes à anses du pays de Tregarvan. Toutes ces femmes portaient le même sérieux habit de cérémonie, qui sangle, engonce : drap noir, largement paré de velours noir, — noir aussi pur que le blanc des guimpes et des cornettes. On voyait aux triangles de chaque puissant dos les lignes bien tendues des coutures, et l'épaisse bure, fronçant autour du cerceau de la taille, tombait en plis massifs. Bien mieux qu'aux modes de nos villes, un tel vêtement s'apparente à ceux que l'on voit en des portraits, tapisseries du xve siècle. Les figures, celles des vieilles surtout, semblaient du même temps.

Il y avait près de moi une grand mère qui piquait avec son couteau dans un morceau de poisson sec. Elle avait la peau du même jaune que ce poisson, tannée, et sous la toile empesée, son front plissé de rides, son visage triste et vieux, rappelaient les figures de sainte Anne dans certains panneaux d'avant la Renaissance. Elle mangeait très lentement, avec le mouvement oblique des mâchoires qu'ont les ruminants, s'arrêtant de temps à autre, ses yeux gris tournés dans une contemplation vague vers une blême fillette couchée devant elle dans une petite voiture. Un petit Brestois en pèlerine limée, chapeau mou, voyant mon regard aller vers l'enfant, me dit :

— C'est ma fille. Elle a les moelles malades. Elle ne peut pas se tenir debout. Oh! elle est pas triste! Elle va passer quelques jours près de Châteaulin, chez la grand mère, la vieille dame qui est là. Elles s'entendent bien : c'est drôle, ma mère ne sait pas deux mots de français; la petite comprend un peu de breton qu'elle a appris comme ça chez les vieux, à la campagne, — mais elle ne le cause pas...

Il ne demandait qu'à parler. Il était du pays que nous traversions : dans son enfance, il avait gardé les vaches sur les pentes du Menez, et puis suivi son oncle à la pêche en rade, ce qui l'avait fait porter comme inscrit maritime. A l'État, il avait été fourrier, ayant manifesté de bonne heure un beau don pour la calligraphie. Après le service, il était entré chez le frère de son commandant, un notaire de Brest, pour faire des grosses. Il avait acquis du bagout, et perdu la physionomie bretonne.

Sur le fond simple et sérieux des pèlerins, cinq ou six femmes de l'espèce nouvelle se détachaient. L'une, minable, en cheveux, avait gardé, par ce beau dimanche, sa tenue dépenaillée de faubourienne : un peignoir à pois, des pantoufles « bains de mer. » Une autre, les joues avivées d'un rouge qu'une poudre violaçait, les oreilles parées de perles aux reflets de suif, un réticule à la main, portait le canotier qui, à Brest, succède d'abord à la coiffe, chez les aspirantes à la civilisation. Elle s'entretenait en breton avec une paysanne. Il y avait aussi une importante dame en chapeau fleuri de jais, qui semblait, tant son eczémateuse figure grimaçait, tant ses yeux remuaient, tant elle parlait au toutou qu'elle portait sous son bras, affligée de quelque maladie de nerfs.

Bien entendu, ce n'est pas là l'humanité nouvelle, laquelle, si factice, énorme, déprimant que soit l'habitat qu'elle s'est fait, a ses types de beauté, là surtout où elle est vraiment vivante. Mais pourquoi ces affligeantes figures sont-elles toujours les premières à surgir, quand, après nous être laissé reprendre par ce qui reste en Bretagne de l'ancien monde, nous revenons à la civilisation? Sans doute, c'est que les yeux voient d'abord ce qui s'oppose le plus à ce qu'on vient de quitter. Et puis, cette Brest, création de l'État, est une ville à part. Deux courants de vie s'y juxtaposent : l'un, — contre-courant plutôt, — d'origine locale, étroit, qui s'attarde à côté du flux général qui porte

les peuples d'Occident. Et à leur limite commune s'assemblent, traînent, on ne sait quelles ternes, inertes écumes.

Ce matin-là, d'ailleurs, j'étais plus sensible au contraste. Le paysage où nous passions, si pur, aux aspects de Bretagne légendaire, me rappelait ce que j'avais aimé d'immémorial et de discipliné dans le peuple des campagnes, et, par opposition, ces figures me semblaient traduire tout l'hétéroclite et l'incohérent de notre monde. Les gestes, les toilettes mêmes, leur caprice dans le caprice de la mode, me disaient la prétention, la médiocrité de l'individu réduit à lui-même. Un désordre auquel nos yeux sont trop habitués me devenait sensible. Quelle autre signification, générale, profonde, ancienne, quel autre principe s'attestait dans ces rangs de pèlerins massés à l'avant du bateau, tous menés, ce jour-là, par l'idée d'une certaine chapelle de leur *plou* natal, tous fidèles, ce jour-là, au costume et à la coutume de ce *plou* (1)!

II

Le costume : c'est le trait le plus évident de l'humanité bretonne. Par son étrangeté, sa couleur, on peut dire souvent son exotisme, qui ont attiré les peintres, il participe du romantique. Mais ce qui nous intéresse tant, ce n'est point ce qu'il présente aux yeux de pittoresque, c'est l'idée qui s'y décèle : une idée d'espèce sociale, et non pas individualiste, — l'opposé par conséquent du romantisme. Un Breton ne se l'énonce pas, mais tant qu'il est vraiment Breton, elle vit et agit en lui.

Elle agit encore, obscurément, en beaucoup de ces pauvres gens des bas quartiers de Brest, venus des campagnes environnantes, que n'a pas encore tout à fait conquis le milieu nouveau qui les assiège. Il en est un, « frappeur » aux chantiers du port de guerre, que je retrouvais de temps en temps : un homme de mine mobile, sensible, aux yeux souvent noyés de rêve, et quelquefois d'une fumée d'alcool, aux soudains sourires, aux élans de confiance et d'enthousiasme. Je l'avais connu jadis, fin et timide enfant d'une ferme, à une lieue et demie des remparts, où les petits, allant à l'école du bourg, étaient seuls à savoir un peu de français. Depuis plus de quinze ans déjà,

(1) *Plou* : ce mot que l'on retrouve en tant de noms de bourgs (Plouaret, Ploudalmézeau, Ploudaniel, etc.) désignait autrefois une paroisse bretonne.

il était citadin, et il portait encore, avec un pauvre veston d'ouvrier, le grand feutre à boucle du Léon.

— Celui-là, me disait-il de sa voix chantante où passait du sentiment, celui-là, je quitterai pas jamais. On se moque de moi à l'Arsenal : « Pourquoi que tu dépenses de l'argent à te mettre en paysan ? Pourquoi que t'as pas une casquette comme nous autres? » — C'est vrai que j'en aurais une pour quarante sous, tandis que ça, c'est cher, — au moins quatorze francs, à Landerneau !

On en trouve à Brest, de ces chapeaux bretons. Mais il était resté fidèle à Landerneau, vieille petite capitale léonarde de ses parents, qui, de Guilers, par Gouesnou, Guipavas, évitant la grande ville, plus voisine, mais étrangère, allaient une fois par an, dans leur char à bancs, s'y nipper.

Je le revis deux ans plus tard. Il revint au même sujet ; sa résistance était moindre :

— Peut-être bien que l'hiver prochain, je vais mettre une casquette, et que je n'aurai plus qu'un chapeau de pardon.

Cette question le préoccupait. C'est qu'elle avait un sens, et très sérieux, que ce mot « un chapeau de pardon » laisse entendre. Ce dernier vestige de la tenue ancestrale s'associait dans son esprit à l'idée de la religion, dont les rites en effet sont faits de survivances. Or, dans une société de type ancien, la religion, ce n'est pas seulement la croyance, le culte : c'est aussi la tradition, les mœurs, le souvenir des morts, le sentiment de l'attache au groupe. Tout cela qui, plus ou moins vaguement, dans un pardon, s'évoque, le costume en témoigne. Il participe encore du caractère rituel qu'il avait chez les primitifs. Et par là, il aide à maintenir les âmes contre les suggestions modernes d'individualisme et d'anarchie (1).

Voilà pourquoi, lorsqu'un Breton d'origine rurale le rejette, ce n'est pas un geste insignifiant. Refus opposé à la petite société natale, à ses principes, à ses usages ; volonté de s'en détacher pour se fondre dans le monde moderne. Pour une femme, surtout, il est grave de s'affranchir de cette forme prescrite, véritable discipline à laquelle est attachée la notion de la décence

(1) En 1917, à la grande Troménie (pèlerinage qui a lieu tous les six ans à la montagne de Loc-Ronan), les permissionnaires venus du front, qui, la veille, portaient l'uniforme militaire, avaient tous repris pour les cérémonies le vêtement glazik.

et de l'honnêteté. Quitter pour la mode citadine ou la facile blouse d'ouvrière la sévère et pesante cotte, le tablier bien épinglé, le châle cérémonieux dont la pointe descend aux talons, la coiffe de linge empesé, tout cet appareil quasi monacal qui astreint le corps à une tenue de pudeur et de gravité, c'est un geste que l'on condamne, c'est renier les vieux impératifs chrétiens et paysans, s'émanciper, devenir une fille « hardisse, » comme on en voit traîner sur le pavé de la grande ville. Et de fait, tels sont pour une Bretonne le sens et la vertu secrète du costume, que, trop souvent, celles qui l'abandonnent s'abandonnent.

Je parle au présent, parce que toute cette psychologie, qui a duré si longtemps, durait hier encore. Mais tout change vite aujourd'hui!...

Surtout, une certaine couleur ou broderie du chupen, une certaine forme de la coiffe, c'est le signe d'une patrie. Le sentiment des frontières entre les pays bretons est si fort, chez les gens de la ferme ou du village, que celui de la Bretagne s'y efface. L'idée de la Bretagne, elle existe chez les étrangers, les régionalistes, les Bretons de Paris. L'homme de Cornouailles voit son pays bigouden ou capiste distinct de celui de Fouesnant ou de Quimper. L'homme du Léon voit le peuple de Plougastel distinct de celui de Roscoff ou de Landerneau. Et le costume signale le clan : c'est pourquoi, même au dehors, aussi longtemps que persiste le sentiment du clan, on continue de le porter, et de là, à Brest, le papillotement des coiffes sur le flot gris de la foule. On les salue au passage : bonjour à Roscoff ou à Ouessant, à Châteaulin ou à Morlaix, à Pleyben ou à Pont-l'Abbé! Il n'y a pas longtemps, on en voyait beaucoup à Paris, dans les jardins où l'on mène les petits jouer. Et pourtant, quelle affaire d'envoyer de si loin une cornette au pays pour la faire repasser! Quelles mains non dressées à la tradition locale poseraient dans les cent plis d'une guimpe de Scaer ou de Pont-Aven les cent fétus de paille que veut cette opération?

Plus significative encore est la répugnance à prendre le bonnet ou la veste d'un autre clan. A Perros-Guirec, je sais une femme fidèle depuis vingt-cinq ans au serre-tête à petites cornes, la coiffure un peu diabolique de Roscoff. Elle se tient, et on la tient pour différente : la Roscovite, c'est le seul nom

qu'on lui donne. Un jour, parlant d'une colonie de compatriotes établie à Perros pour y cultiver des primeurs (chose aussi facile, en ce point du littoral, qu'à Roscoff, mais c'est le travail des gens de Roscoff, comme on dit que celui du fer appartenait jadis aux gitanes), elle nous disait : « Ils ne retourneront jamais. » Et à l'appui de ce *jamais*, elle ajoutait ce détail probant : « Même que la mère et les deux filles ont pris la coiffe d'ici ! »

Geste bien rare, en effet, disant un lien rompu, le passage d'une communauté à une autre, l'adoption d'une nouvelle patrie, — seulement, l'opinion ne la reconnaît pas toujours. Un matin, en Fouesnant, nous passions devant le petit *doué* du Drennec, au-dessous de la chapelle où se tient, au début de l'été, le pardon aux chevaux. Agenouillées sur la margelle, trois femmes battaient du linge, — des femmes en collerette et coiffes à ailes de Fouesnant, plus bretonnes, plus médiévales, dans l'ombre verte, à côté de la vieille, sévère Pieta de pierre. Au bord de ce doué, dans la solitude sylvestre, c'était la première fois que je voyais des laveuses. Et comme j'en faisais la remarque au cocher paysan : « Celles-là, dit-il, en haussant les épaules, on pourrait croire qu'elles sont du pays... » Et d'un air un peu méprisant : « C'est des bigoudens déguisées. »

Elles avaient, bien des années auparavant, passé le bras d'eau qui sert de frontière, et, un jour, quitté la mitre et le plastron de Pont-l'Abbé pour les blancs rubans et la fraise à plis fins des Fouesnantaises. Mais rien n'y faisait; elles restaient à part, étrangères. C'est que la différence ne se réduit pas à celle de l'habit. Aux yeux d'un Breton, celui-ci traduit une qualité intime, irréductible, commune à tous les individus d'un de ces groupes où semble vraiment persister la vieille tendance celtique, galloise, irlandaise, au clan; — car, de certains d'entre eux, on croit savoir de quelle ancienne peuplade d'outre-Manche ils sont issus (1). Mais plus probablement, il s'agit aujourd'hui de nouvelles familles, formées depuis le peuplement de l'Armorique, au VIe siècle, par les Kymris d'outre-Manche. Séparées, le plus souvent, par des barrières naturelles, crêtes rocheuses de l'Arrhée, golfes, profondes rivières marines, chacune a vécu de sa vie propre, sans déborder sur les autres, sans s'y mêler par

(1) Par exemple, il semble que le Léon ait été peuplé par des Gallois.

des mariages, développant assez vite, comme une tribu qui ne s'est jamais recrutée que chez elle, un commencement de type — ce type que l'étranger finit par reconnaître, s'il a quelque expérience de la Bretagne. Chez les Bigoudens, il est si marqué qu'il passe pour d'origine ethnique, et non plus simplement sociale, et qu'on a pu croire à un vestige de population primitive au milieu des variétés ordinaires de l'humanité bretonne, à quelque mystérieuse survivance de sang préaryen.

Tel est, chez ces petits peuples, comme dans la plupart des sociétés anciennes et simples, le sens du costume. C'est une forme que personne n'inventa, qui sans doute a varié peu à peu, d'une génération à l'autre, mais par voie de développement, en procédant toujours de la même tradition distincte. Une forme que l'individu trouve en naissant, expression la plus claire de la vie collective dont il va recevoir ses mœurs, ses directions. Une forme nécessaire, issue, dirait-on, de la même activité qui impose à chacun, dans le groupe, quelque chose du type établi. Le spécial dans ces uniformes prend la valeur du spécifique. Chacun est comme le plumage qui, non seulement signale telle sorte d'oiseau, mais traduit au dehors quelque chose du plus profond de l'être, l'essence même d'une race ou d'une espèce. Combien de fois, en Cornouailles, courant d'un canton, parfois d'une simple paroisse à l'autre, de Pont-Croix à Plogoff, de Fouesnant à Pont-l'Abbé, de Plougastel, où la couleur est si vive, à Daoulas, toute voisine, où règne le deuil le plus sévère, j'ai senti cela, le dimanche surtout, à l'heure où tout le monde est réuni pour la messe! Dans les îles, à Sein, à Ouessant, à Batz, devant tous les béguins, cornettes ou capuches assemblés autour de l'église qui domine un pâle demi-cercle d'Océan, et puis devant leurs rangs et leurs rangs serrés dans le demi-jour de la nef, je pensais à une famille de blancs ou noirs oiseaux de mer, mouettes, skrawiks ou cormorans, gîtant sur quelque roche, poursuivant de tout temps sa vie propre autour des mêmes grèves ou falaises.

C'était jadis un des grands charmes de la Bretagne du Sud, cette variété de la parure humaine. Il y a vingt ans, quand on longeait la côte, et que, dans la même journée, on pouvait passer des belles guimpes de Pont-Aven, cambrées comme des ailes, aux couronnes de Concarneau, bleues, roses, rouges, comme les reflets des thonniers dans les bassins, aux blanches

collerettes, à l'orée des bois de Benodet, aux splendides cuirasses des filles bigoudens besognant du crochet sur la cale de Loctudy ; lorsque, poursuivant ce périple, on arrivait le lendemain à Audierne, chez les sévères Capistes aux corsages de bure épinglée, on se sentait vraiment voyager. On voyait des peuplades. Les navigateurs d'autrefois, découvrant celles des Iles de la Société ou des Fidji, n'y devaient pas trouver de plus grandes différences.

Et quel régal des yeux, presque toujours ! Dans ces familles humaines, le vêtement, comme celui, encore, des tribus d'oiseaux, s'achève en parure. D'un mouvement presque aussi naturel, organique, il a tendu vers l'ornement, la couleur, le style, et le plus humble y trouve sa dignité. Vraiment c'est une tenue, et qui oblige à se tenir. Devant son caractère et sa précision, je songe à la blouse utilitaire des autres paysans d'Europe, à la mise de notre peuple ouvrier, surtout, qui dit la vie sordide, condamnée à des besognes sans honneur, dépouillée de son rêve naturel de beauté. Chez ces peuples de Basse-Bretagne, persiste le vieil instinct d'art qui remuait déjà en nos ancêtres troglodytes, et, jusqu'au commencement du siècle dernier, s'attestait en toute chose que l'homme façonnait de sa main. Il se traduisait encore, avant la guerre, en ces mobiliers de fermes que des ciseleurs de village décoraient des mêmes motifs qu'avaient aimés tous leurs anciens : des fleurs, des lierres, des oiseaux parmi des grappes, des cavaliers en *bragou-braz*, — et toujours quelque part dans ce décor, la Croix, sommet des choses visibles et invisibles, ou bien, au centre, le calice avec l'Hostie, le Saint-Sacrement dans une gloire de rayons. Aujourd'hui même, il n'est guère de logis rustique de Cornouailles où ne luise dans l'ombre le tiède et grave châtaignier, le décor de cuivre de ces armoires, lits clos, où la marque de l'art se confond au signe de la religion. Là, vraiment, le peuple villageois a encore ses fêtes, ses jeux, ses danses sur l'aire et sous la feuillée, en robes et chapeaux fleuris d'argent, au son de ses musiques propres, ses chants à lui, *sônes*, *gwers*, où passent d'étranges modes, — les mêmes qui, jadis, dans la campagne du Léon, m'évoquaient obscurément les lointains du Moyen-âge. Ces tonalités-là, si à part, transmises à travers les siècles, d'origine grecque, byzantine, peut-être, comme tant de traits des arts romans, —

on ne les entend presque plus depuis quelques années; ce sont des refrains venus de la ville, ou rapportés de la guerre, exprimant une âme tout autre, qui montent, les soirs d'été, dans les campagnes.

Et pourtant ces vieux chants ne sont pas morts. La plupart des femmes les savent : ils dorment dans leurs mémoires. Il serait si facile à l'école, à l'école libre au moins, qui ne veut pas de mal au breton, de les réveiller! Dans dix ans, avec la vie, ils auront perdu l'essentiel de leur beauté, et ne compteront plus que pour les amateurs de folk-lore. De même les costumes, produits, comme ces musiques populaires, d'un art anonyme, collectif, et qui nous touchent exactement de la même façon. Si la vie s'en détache, si l'idée qu'ils nous signifiaient disparaît, quelle diminution de leur valeur! Voilà pourquoi nulle évocation d'anciennes modes locales en l'honneur d'un ministre en voyage, nulle résurrection de coiffes ou de chupens à l'appel d'un comité régionaliste, nul pardon organisé par les bardes (on les reconnaît à leurs noms littéraires), ne saurait nous intéresser de façon durable. On voit des figurants, un charmant tableau d'opérette : le même mot vient aux lèvres que prononçait mon cocher de Fouesnant devant les bigoudens en corselet de son pays : « déguisement! » Le sérieux ingénu du costume a fait place à l'amusement ingénieux du costumé.

Et le plus grand signe des changements récents de la Bretagne, c'est que souvent, aujourd'hui, dans les vraies fêtes traditionnelles, nous retrouvons cette impression. Les gens portent, plus ou moins pur, l'habit local, mais on dirait qu'il n'est plus fait pour eux. Par sa gravité qui retient le geste, par son style, par l'archaïsme de son décor, il s'accordait avec ces figures, de dessin et de caractère si forts, simples, anciens, qui nous étonnaient jadis dans les assemblées, et que l'on ne voit presque plus. Il n'est pas d'accord avec les physionomies de l'espèce moderne, aujourd'hui si nombreuses dans les pardons, — aux modes de vie et de pensée qu'elles nous signifient. Le costume avec ses harmonies, sa couleur, était une des ravissantes naïvetés de l'ancien monde, et qui correspondait à la naïveté des âmes. L'homme des campagnes apprend aujourd'hui à le juger naïf. « Carnaval! » — c'est un cri que, depuis trois ou quatre ans, les gamins de Quimper, courant, le jour du marché, derrière les carrioles, jettent aux paysans, s'ils arrivent

encore à la ville en habit or et bleu de glazik, ou fleuris des fines et multicolores broderies d'Eliant.

Et chez eux la même leçon leur est silencieusement donnée. Dans tous ces bourgs et villages bretons, les représentants des pouvoirs établis, — instituteurs, dames de la Poste, — se refusent aux modes locales. De ces employés de l'État, qui ne sont plus sans prestige, les jeunes femmes apprennent qu'on peut vivre en cheveux, qu'une blouse de coton noir montant jusqu'au cou s'achète moins cher qu'une robe parée de velours, et supporte mieux les taches qu'une blanche collerette tuyautée.

A l'adoption de cette mise rationnelle quelques-uns découvrent d'autres avantages. Dans un village de Cornouailles, le jeune gars qui nous apportait en bateau le courrier nous apparut, un matin, en casquette anglaise et veston. Comme nous lui demandions la raison de cette métamorphose :

— C'est que j'ai eu quinze ans hier, et je veux rester à la Poste. Mes parents savent bien que je n'avancerais pas, si je gardais la tenue d'ici.

Les figures semblent changer; le costume perd en caractère, en couleur. Et pourtant il dure, comme tant d'usages, malgré tous les bouleversements du monde. Ces vieux petits peuples celtes, à côté de la France, de l'Angleterre toujours changeantes, ont si longtemps résisté! Qui pourrait dire quand les Bretagnes auront fini de résister?

ANDRÉ CHEVRILLON.

(*A suivre.*)

LE MARÉCHAL DE LA FORCE

1558-1652

III [1]

LA CONSPIRATION DE BIRON. — L'ATTENTAT DE RAVAILLAC

LE MARÉCHAL ET SES PROJETS

C'est dans son gouvernement de Béarn que La Force reçut, au printemps de l'année 1602, plusieurs lettres du Roi qui lui mirent au cœur une inquiétude grandissante. Henri IV, sur le point de se rendre en Poitou pour « ouïr les plaintes de ses sujets, » excitées dans tout le Sud-Ouest par de mystérieux fauteurs de désordre, lui écrivait, le 15 avril, de Fontainebleau : « Je crains bien qu'en épluchant tous ceux qui sont auteurs des bruits que vous me mandez, j'y trouve des gens mêlés que vous et moi n'eussions jamais crus en être. » Nouvelle allusion plus directe le 15 mai, dans une lettre datée de Plessis-les-Tours : « Tous les jours, je découvre les plus grandes méchancetés, perfidies, ingratitudes et entreprises contre moi, que vous ne le pourriez jamais croire. » Le danger se précise le 23 mai. Le Roi écrit de Poitiers : « Peut-être il y a des gens mêlés que vous ne croiriez jamais et dont vous serez bien étonné et marri. » Le 5 juin, après une lettre plus explicite, aujourd'hui perdue, revient comme le 15 avril, comme le 15 mai, comme le 23, le même ordre « d'avoir l'œil ouvert, » et toujours le même avertissement mélancolique : « Plus je vais en avant, plus je trouve des choses étranges au préjudice de mon service, où force gens sont mêlés que vous ne croiriez pas. »

Copyright by La Force, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 15 juin.

Henri IV est alors à Blois; il est de retour à Fontainebleau le 14 juin, et, dès les premières lignes du court billet qu'il adresse à La Force, la triste vérité apparaît : « Monsieur de La Force, ce mot à la hâte est pour vous avertir comme j'ai été contraint, à mon grand regret, d'arrêter le comte d'Auvergne et le duc de Biron pour avoir conspiré contre ma personne et mon État, ainsi que je vous ferai voir quelque jour, et je m'assure qu'à peine vous le croirez, vous qui savez comme je l'aimais. »

Malheur trop prévu par La Force! Bien avant le billet du 14 juin, il a deviné que « l'ingrat, le perfide » n'est autre que Biron, le frère de sa femme, Biron maréchal, duc et pair de France, fils du feu maréchal de Biron, comme lui compagnon d'armes et ami du Béarnais! Il ne connaît que trop son beau-frère, irrité contre Henri IV dès 1595, lui reprochant de démembrer son gouvernement de Bourgogne après le lui avoir donné. « On m'y traite, écrivait-il à La Force, comme un homme de qui les services sont sous les pieds. » Il en voulait au Roi six ans plus tard de lui refuser le gouvernement de la ville de Bourg-en-Bresse, qu'il venait de conquérir sur le duc de Savoie. La Force avait parlé à Henri IV en faveur de Biron, tenté de réconcilier Biron avec Henri IV : « Mon opinion, avait-il écrit à son beau-frère, serait que lui ouvrissiez franchement votre cœur, lui faisant connaître votre juste douleur et le sujet qu'avez de vous plaindre, pour, après cela, entrer aux humilités et soumissions que jugerez à propos. Je crois certainement que le ployeriez à tout ce qu'il vous plairait, et en rapporteriez autant de contentement qu'en ayez reçu jamais. »

Loin de tenter cette démarche si noble et si habile, Biron gardait une attitude orgueilleuse. Il avait répondu à La Force, le 11 janvier 1601, de Dijon, capitale de son gouvernement, que le Roi devait céder, « car qui a le pouvoir cède à la raison. S'il me traite, avait-il ajouté, comme mon affection et mon mérite le requièrent, je le servirai avec toutes les circonstances qui ont accoutumé accompagner le devoir, sinon je marcherai au dernier (le devoir), car je suis homme de bien pour l'amour de moi-même... Si le Roi m'aimait comme vous dites, il ne me traiterait plus mal que les autres... Je suis jeune et gaillard (il avait trente-neuf ans), pour vivre longtemps, s'il plaît à Dieu, et voir d'étranges choses. »

La Force ne s'était pas laissé rebuter par cette réponse hau-

taine. Il s'était acheminé de Lyon, d'où le Roi négociait avec le duc de Savoie, vers Bourg-en-Bresse, dont Biron était venu assiéger la citadelle, qui se défendait encore. La Force avait « remis l'esprit de son beau-frère par ses discours, » il l'avait emmené à Lyon. Dans le cloître des Cordeliers, Biron avait confessé ses fautes à Henri IV : il avait recherché en mariage la fille du duc de Savoie ; il avait eu des intentions coupables contre le service du Roi, tant sa douleur de perdre le gouvernement de Bourg l'avait égaré; le Roi demandant des détails, il avait avoué quelques intrigues avec l'ennemi. Henri IV lui avait dit qu'il lui pardonnait « à la charge qu'il n'y revînt pas. » La Force a peint la scène dans ses *Mémoires :* Henri IV parlant à Biron, « non seulement comme son Roi et son bon maître, mais comme le tenant pour le principal pilier de l'État et un second lui-même ; » Biron protestant de sa soumission et de sa fidélité ; le maître et le serviteur, « s'éclaircissant l'un l'autre de tout, » « s'embrassant plusieurs fois, » « pleurant tous deux d'affection. »

Ni Henri IV ni La Force n'avaient su alors combien la confession de Biron était incomplète. Biron avait tu la plus grave de ses fautes, le traité que son confident, M. de La Fin, et Renazé, son secrétaire, avaient ébauché, en 1600, dans la petite ville piémontaise de Somo, avec le duc de Savoie et le comte de Fuentès, gouverneur espagnol du Milanais.

Ce traité prévoyait le morcellement de la France en petits États souverains, un roi de France électif, nommé à la mode allemande par les pairs, protégé par l'Espagne ; un royaume pour Biron comprenant la Bourgogne, dont il était gouverneur, accru de la Franche-Comté que céderait l'Espagne, de la Bresse que céderait la Savoie ; l'abandon du Lyonnais, du Dauphiné, de la Provence au Savoyard ; l'asservissement perpétuel de Biron à l'Espagne ; son mariage avec la troisième fille du duc de Savoie ou une princesse de la maison d'Autriche, l'extermination du Roi et de tous les princes du sang.

On conçoit que Biron n'ait pas osé révéler tous ces beaux projets à Henri IV ; mais, s'il n'avait pas avoué, ce n'était pas honte du crime, c'était désir de ne rien faire qui pût en compromettre l'exécution. Il avait, après l'entrevue, les embrassades et les pleurs de Lyon, renoué des relations plus intimes avec l'Espagne et la Savoie ; il s'était abouché avec le comte

d'Auvergne, fils de Charles IX et de Marie Touchet; il avait comploté avec le duc de Bouillon, prince de Sedan, un partage de la France entre huguenots et catholiques, simple leurre pour se concilier les réformés. Devant le refus des huguenots il avait tenté de soulever le peuple, irrité contre l'impôt du sou pour livre ou *pancarte*, et les gentilshommes pauvres, soumis à l'influence des grands seigneurs : il y en avait mille en Périgord qui le flattaient comme un prince. Ses agents et ceux de Bouillon avaient parcouru le Sud-Ouest; le Roi avait su « qu'il courait et trottait par les provinces, grande quantité de gens de l'une et de l'autre religion, pratiqués, ce disait-on, par quatre ou cinq seigneurs des plus qualifiés de son Royaume. » La Savoie tenait prêtes ses troupes aux portes de la Bresse, l'Espagne les siennes en Milanais, en Roussillon, en Aragon, en Navarre, sa flotte en Méditerranée. C'était à bon escient que Henri IV recommandait à La Force d'avoir « l'œil ouvert » en ses gouvernements pyrénéens.

Cependant La Fin, ayant retiré son adhésion aux articles du traité qui proscrivaient la maison royale, — honnête La Fin ! — et démembraient le royaume, avait mécontenté Fuentès. Sur les conseils de Fuentès, le duc de Savoie avait jeté Renazé en prison, mais La Fin s'était gardé de retourner auprès du duc de Savoie. Biron, pour plaire à Fuentès, l'avait remplacé par le baron de Lux, et La Fin avait reçu l'ordre de brûler ses papiers et de se défaire de ses complices; mais, irrité contre son maître, épouvanté peut-être de ses procédés sommaires, il avait remis au Roi les mémoires et les lettres qui établissaient la culpabilité du maréchal. Henri IV avait ordonné au marquis de Rosny (Sully, grand-maître de l'artillerie), de dégarnir toutes les places de Bourgogne, sous prétexte de renouveler le matériel, en réalité pour empêcher le maréchal de prendre les armes dans son gouvernement. Il avait ensuite mandé Biron à Fontainebleau par une lettre très affectueuse, il lui avait dépêché M. d'Escures et le président Jeannin.

L'ARRESTATION

Historiens et mémorialistes ont bien souvent représenté les moindres scènes du drame de Fontainebleau. Revivons les plus émouvantes. Voici Biron arrivant au château, le 12 juin 1602

vers sept heures et demie du matin, entrant dans la cour du Cheval Blanc à la tête de douze cavaliers. Il met pied à terre, trouve dans la cour La Fin, qui lui murmure perfidement à l'oreille : « Mon maître, courage et bon bec, ils ne savent rien! » et, dans le grand parterre, Henri IV qui l'embrasse, lui montre les dessins de ses bâtiments, le prend par la main, l'entraîne dans le jardin fermé, lui offre, en échange d'un aveu loyal, un entier pardon, n'obtient qu'une réponse hautaine. Malheureux Biron, il ignore que La Fin, au lieu de détruire ses papiers, les a livrés au Roi!

Voici, après dîner, dans la chambre du Roi, le maréchal violent et hardi; le voici en fureur le lendemain matin, marchant tête nue au côté de Henri IV, dans le même jardin que la veille, se frappant la poitrine, redressant sa tête aux yeux enfoncés, qui donnent une expression sinistre à son visage brun. Le voici, le soir après souper, au jeu de la Reine. Ni Rosny, ni le comte de Soissons, que Henri IV lui a dépêchés dans la journée, n'ont pu vaincre son obstination. Il est distrait maintenant (on le serait à moins) ; il fait mal ses parties. Un de ses gentilshommes vient chuchoter derrière lui : « Sauvez-vous; autrement, vous êtes perdu. Il y a un cheval qui vous attend au bas de l'escalier qui sort du cabinet de M. de Loménie. » Biron le repousse du coude.

Un peu avant minuit, le Roi dit : « C'est assez joué. » Resté seul avec Biron, il le conjure d'avouer sa faute : pourvu que Biron « la confessât sincèrement, il la couvrirait de sa clémence et l'oublierait pour toujours. » Mais Biron s'irrite : « C'est trop presser un homme de bien, » dit-il. Henri IV passe alors dans son cabinet, ordonne à M. de Vitry, capitaine des gardes, d'arrêter Biron. Il revient, il veut encore tenter de sauver le coupable : « Maréchal, vous savez ce que je vous ai dit. » Le maréchal ne rompt pas le silence : « Adieu, baron de Biron ! » lui crie le Roi, qui lui a donné son bâton de maréchal, érigé en duché-pairie sa baronnie du Périgord. Biron s'éloigne; il est dans l'antichambre. Vitry s'approche, lui saisit de sa main gauche le bras droit, l'épée de sa main droite : « Monsieur, le Roi m'a commandé de m'assurer de votre personne; rendez votre épée. — A moi qui ai si bien servi le Roi, qu'on m'ôte mon épée, mon épée qui a fini la guerre, et donné la paix à la France, je mourrai plutôt ! » Vains propos, vains

comme les efforts des amis du maréchal pour le délivrer, comme les efforts du maréchal lui-même pour s'emparer d'une autre épée après avoir abandonné la sienne. Que faire, il est sans arme, et la galerie est pleine de gardes du corps, la hallebarde à la main !

Tandis qu'il est arrêté par M. de Vitry, et le comte d'Auvergne par M. de Praslin, un exempt arrête quelques-uns de ses gentilshommes. Tous n'approuvaient pas sa criminelle ambition. Et même l'un d'eux, désespéré, voulut entrer chez les Capucins de Paris qui refusèrent de le recevoir, avertirent le Roi, ajoutant « qu'ils craignaient que ceux de Meudon le reçussent. » Castelnau, second fils de La Force, avait accompagné son oncle Biron dans son ambassade extraordinaire en Suisse, l'automne précédent, et ne l'avait pas quitté depuis lors. Il est arrêté, conduit dans le cabinet du Roi : « Ne craignez rien, mon fils, votre père est de mes meilleurs amis et de mes bons serviteurs, » lui dit le plus affectueusement du monde Henri IV, qui est son parrain ; mais, non moins prudemment, il le donne en garde au comte de Saint-Paul.

Castelnau passa la nuit chez Saint-Paul (François d'Orléans-Longueville), qui, ayant épousé Anne de Caumont, cousine germaine de la Force, était son oncle à la mode de Bretagne. Saint-Paul l'emmena le lendemain à Paris. Castelnau y retrouva le Roi. Il n'en put obtenir ni la permission d'aller en Béarn auprès de son père, ni celle d'aller en Normandie au château de la Boulaye, chez sa tante, Mme de Larchant. Le Roi lui commanda de le suivre à Fontainebleau.

La lettre de Henri IV, expédiée à Pau le 14 juin, aussitôt après l'arrestation, reçue sans doute le 24, n'avait apporté à La Force aucun de ces détails. Henri IV s'était contenté d'ajouter à la dernière ligne : « J'ai retiré près de moi votre fils, qui était venu ici avec ledit duc de Biron. » La Force se disposait alors à se mettre en route, car le Roi l'avait mandé à Fontainebleau, dès l'arrivée de Biron, le 12 juin, comptant que le maréchal se rendrait aux sages conseils de son beau-frère. Bien que l'heure de la miséricorde semblât passée, il partit. Le 26 juin, il s'arrêtait à Bordeaux. Il atteignit le 2 juillet au soir La Chapelle-la-Reine, petit village du Gâtinais, à trois lieues de Fontainebleau.

Castelnau l'y attendait. M. de Loménie, secrétaire du cabinet, lui avait fait lire, avec la permission du Roi, une lettre de La

Force lui annonçant sa prochaine arrivée, et le fils était venu à la rencontre de son père. La Force apprit de Castelnau que Biron avait été « mené à Paris par la rivière et logé à la Bastille. » Loménie lui avait déjà laissé craindre cette mesure, mais La Force espérait qu'elle ne serait pas exécutée. C'était la première des déceptions qui lui étaient réservées dans son triste voyage. Il l'entreprenait, écrivait-il huit jours auparavant, de Bordeaux, à sa femme, « avec beaucoup de courage, espérant, avec l'aide de Dieu (contre l'opinion commune), qu'il ne serait pas sans fruit. » Ce soir du 2 juillet 1602, La Force ne poussa pas plus avant.

LE BEAU-FRÈRE DE BIRON

Henri IV avait coutume de s'attarder dans le grand lit où il s'éveillait au côté de la Reine. Dès que les courtines étaient tirées, le couple royal s'entretenait avec quelques familiers, prenait en leur présence le bouillon qu'on apportait en cérémonie. Le Roi se retirait bientôt chez lui, et le lever solennel commençait. Les mardi, jeudi, vendredi, le Roi réunissait le conseil entre six et neuf heures. Aussi, le jeudi 3 juillet, La Force s'achemina-t-il vers Fontainebleau de grand matin. « Le Roi, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, se levait comme il entra dans sa chambre, et ne prit pas le loisir de s'habiller, mais soudain il le mena dans la galerie, et lui dit en l'embrassant plusieurs fois : *Ah! que j'ai de regret que vous n'ayez pas été ici plus tôt! Vous eussiez empêché les extrémités où j'ai été contraint de me porter; j'ai beaucoup de déplaisir que le maréchal de Biron m'ait donné occasion de faire ce que j'ai fait, car vous savez que je l'aimais, et votre considération m'a fort agité aussi, car certainement je vous plains!* »

Pendant deux mortelles heures, les courtisans purent voir, dans la galerie, La Force « outré de douleur et retenu aussi par le respect qu'il devait au service de son maître lui faisant ses plaintes. » Si les ennemis du maréchal n'eussent poussé le Roi à « précipiter » l'arrestation, il fût arrivé à temps pour disposer son beau-frère à une « franche confession. » Une émotion profonde, à mesure que La Force parlait, bouleversait les traits de Henri IV; toute la Cour remarquait le changement de son visage. La Force avait-il sauvé Biron? Les courtisans n'en

doutaient pas. L'entretien terminé, ils ne lui épargnèrent ni les compliments, ni les « réjouissances. »

L'émotion n'avait arraché au Roi que des promesses vagues : il avait donné connaissance du procès à la Cour du Parlement ; « il y apporterait tout ce qui se pourrait au monde en considération de La Force ; » il lui serait « toujours bon Roi et bon maître. » « Je ne saurais avec une main de papier vous représenter tout ce qu'il lui a plu de m'en dire, » écrivait La Force le lendemain ; mais les pièces du procès, que Henri IV lui fit montrer, l'épouvantèrent. « Je ne puis vous taire, mandait-il à sa femme, que j'ai vu les choses les plus étranges des malheureux desseins de M. de Biron... Son insatiable ambition l'avait porté à de si horribles projets que le discours en est monstrueux. »

La seule grâce que La Force obtint, fut de pouvoir solliciter à Paris le chancelier de Bellièvre, le premier président de Harlay, tous les juges ; ce que le Roi n'accordait jamais, lorsque le crime était de lèse-majesté. Avant de quitter Fontainebleau, il vit le marquis de Rosny, qui parla de son affection, de « l'espérance qu'il avait qu'il se trouverait des expédients pour éviter la rigueur que cet affaire pourrait mériter, »—paroles non moins vagues que les paroles du Roi, eau bénite de cour bien peu efficace en un cas aussi grave.

Cependant toute la maison de Gontaut met son espoir en La Force, qui a tant de pouvoir sur le cœur de Henri IV. A Pau, Charlotte de Gontaut, sa femme, attend ses lettres, « travaillée de mille sortes d'impatiences ; » à Paris, le frère, une autre sœur, les cousins du maréchal l'accueillent comme un sauveur. « MM. de Châteauneuf, de Thémines, de Saint-Blancard, de Roucy, de Salignac, de Saint-Angel sont ici, écrit-il à Mme de La Force le 11 juillet, et Mme la comtesse de Roucy (Claude de Gontaut, mariée à Charles de La Rochefoucauld de Roye, comte de Roucy), qui fait merveille avec son gros ventre ; c'est une brave femme, elle est dans son neuvième mois. »

La famille éplorée veut se jeter aux pieds de Henri IV à Fontainebleau, le supplier de pardonner. Le secrétaire Loménie, qui « sait que le Roi ne prendra pas à plaisir cette harangue, » conseille à La Force de « n'être pas de la partie. » Le chancelier de Bellièvre au contraire presse le Roi de recevoir

ces intercesseurs si peu nombreux et si proches parents de l'accusé, mais il lui suggère une réponse qui rendra leur intercession vaine.

Le Roi, MM. du Conseil et du Parlement, ne sont pas « en petite perplexité. » Henri IV est sans cesse par les chemins ; il court de Fontainebleau à Saint-Germain, de Saint-Germain à Paris, de Paris au Bois de Vincennes. Le 14 juillet, La Force espère encore : « Parmi nos désespoirs, dit-il, Dieu nous donne tous les jours quelque nouvelle espérance. » Il « se promet encore beaucoup » de la bonté du Roi, qui veut le voir, qui a peur « qu'il ne vienne à le moins aimer. » Il écrit à sa femme : « Je trouve Sa Majesté agitée de beaucoup de combats en son âme, témoignant toujours beaucoup de regret de l'infortune de de ce pauvre misérable, envers lequel nous trouverions sa miséricorde beaucoup plus favorable, si elle n'était retardée d'ailleurs. » Heureusement, « les affaires prennent plus long train qu'on ne pensait. » Il faut que la mère de l'accusé, la veuve du premier maréchal de Biron, arrive avant la sentence. La Force dépêche en Périgord un gentilhomme, M. de Caminade, pour la supplier de hâter son voyage. Déjà la maréchale est en route ; de son lointain château de Biron, elle vient d'adresser au Roi une lettre émouvante, admirable de simplicité et de grandeur d'âme : « Sire, dit-elle, Dieu a voulu que je sois la mère de ce fils qui est le sujet de cette lettre. Autrefois, ce fut la gloire et le contentement de ma vieillesse ; aujourd'hui c'est ma misère, et l'affliction et le désespoir de mes vieux ans.

« Je parle à Votre Majesté, Sire, tout assurée qu'elle lui veut encore quelque bien ; tant d'honneurs dont Votre Majesté l'a comblé, tant de réputation qu'elle lui a donnée, tant de louanges qui sont sorties de sa bouche pour l'honorer, ne peuvent me persuader que Votre Majesté ne soit touchée de mon malheur.

« Cependant, Sire, je m'achemine vers Votre Majesté le plus diligemment que mon âge et ma santé me permettent, pour jeter aux pieds de Votre Majesté une mère la plus abattue de la fortune que nulle autre qui fût jamais, et ne sachant ce que Dieu résout de mon fils. Ayez pitié et miséricorde de mon pauvre et misérable enfant.

« C'est Votre Majesté, Sire, qui l'a élevé et nourri dans la

poussière de ses armes, et qui l'a fait essuyer et reposer dans la douceur de ses grâces et de ses bienfaits.

« Ne croyez pas toutefois, Sire, que la nature de mère me fait oublier ce que je dois à mon Roi. Sire, je vous demande la vie de mon fils, s'il se trouve avoir mérité de la perdre, mais je la demande, Sire, à condition que jamais elle ne vous puisse nuire, et vieillisse dans une prison perpétuelle où il aura moyen de prier Dieu pour Votre Majesté et se repentir de ses fautes. »

Henri IV semble être demeuré insensible à cet appel d'une mère; que peuvent donc espérer d'une démarche en corps auprès de lui La Force et les autres parents? Ils la tentent cependant, persuadés que le Roi ne l'eût pas permise, s'il la jugeait inutile ; ils ignorent le conseil de Bellièvre.

C'est près du Bois de Vincennes, au château de Saint-Maur-les-Fossés, bâti, au siècle précédent, pour le cardinal du Bellay par Philibert de Lorme, que le Roi les admit à présenter leur requête.

Le 17 juillet 1602, vers le grand pavillon de brique et de pierre couronnant une colline des bords de la Marne, s'avance la petite troupe des parents du maréchal : un frère, trois beaux-frères, des cousins. Ce sont Jean de Gontaut, baron de Saint-Blancard, le baron de Châteauneuf, le comte de Roucy, La Force, le marquis de Thémines, le baron de Saint-Angel, François de Gontaut, baron de Salignac. Ils entrent dans le château, sont introduits dans une chambre, où Loménie les reçoit. Sa Majesté, dit tout de suite le secrétaire, leur accordera leur demande. Assurance d'autant plus précieuse que, le 11 juillet, Loménie pressait La Force de renoncer à la démarche qu'il tente aujourd'hui.

Tandis que les parents attendent avec Loménie dans cette chambre, le Roi se promène dans la galerie voisine avec le président de Sillery, le président Jeannin, le secrétaire d'État Villeroy, le marquis de Rosny. Que deviendraient La Force et ses compagnons, s'ils connaissaient exactement l'avis des quatre conseillers qui, tout en marchant, causent avec Henri IV! Sillery estime que le Roi, « en un tel fait qui concerne le salut de sa personne, de son État et de sa postérité, n'a pas sa volonté libre pour ordonner ce qui serait de son inclination. » Villeroy, Jeannin, Rosny pensent comme Sillery. Parfois la promenade

s'interrompt pour un message que Henri IV adresse à Marie de Médicis.

O pouvoir absolu !
O rigoureux tourment d'un cœur irrésolu !

Puis la promenade reprend, interminable. Dans la chambre, les parents n'ont pas perdu l'espérance ; au bout de trois heures, on les appelle : le Roi va les recevoir dans la galerie. La Force, qui doit parler en leur nom, les précède. Il s'approche du Roi, se prosterne : la famille du duc de Biron s'agenouille devant Henri IV. — « Messieurs, levez-vous. » Aucun des sept gentilshommes ne défère à l'invitation du Roi, et La Force commence : « Sire, j'ai toujours cru que Votre Majesté recevrait nos très-humbles requêtes en bonne part; c'est pourquoi nous venons nous jeter à vos pieds, accompagnés des vœux de plus de cent mille hommes, vos très humbles et très obéissants serviteurs, pour implorer votre miséricorde, non pour vous demander justice de ce pauvre misérable. Dieu veut que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, comme nous désirons qu'il nous pardonne. Les hommes ne vous ont point mis la couronne sur la tête, c'est lui seul qui vous l'a donnée. Les rois ne peuvent mieux montrer leur grandeur qu'en usant de clémence. Sire, je ne veux point me jeter aux extrémités, sinon qu'en suppliant Votre Majesté de lui sauver la vie et de le mettre en tel lieu qu'il lui plaira. Que maudite soit l'ambition qui l'a poussé à cela, et la vanité de se montrer nécessaire à tout le monde ! Vous avez pardonné à plusieurs qui vous avaient davantage offensé. Sire, ne veuillez point nous noter d'infamie, et nous mettre en proie à une honte perpétuelle qui nous durerait à jamais. Je vous dirai encore une fois que nos très humbles requêtes ne tendent qu'à vous demander pardon et non justice. Nous savons tous qu'il est coupable d'avoir entrepris sur votre État. Ayez égard aux services de son père et aux siens. Aussi que votre clémence ne manque point en son endroit, qui n'a eu que la volonté de vous offenser, puisqu'elle a toujours été prête à pardonner à ceux qui avaient déjà commis la faute. Ce sont les requêtes de vos très humbles et fidèles sujets et serviteurs, lesquelles nous espérons que Votre Majesté, accompagnée de son ordinaire douceur, nous accordera. »

La Force a terminé son « petit discours prémédité; » il croit avoir « usé des termes les plus exprès qu'il pût choisir pour émouvoir la clémence de Sa Majesté; » ses paroles, nous le savons par une lettre de Villeroy datée du jour même, ont paru « pleines d'humilité, de révérence et de considération. » Sur l'ordre du Roi, il se relève ainsi que ses compagnons : « Messieurs, leur dit Henri IV, j'ai toujours reçu les requêtes des amis du sieur de Biron en bonne part, ne faisant pas comme mes prédécesseurs, qui n'ont jamais voulu que non seulement les amis et parents des coupables parlassent pour eux, mais non pas même les pères et mères ni les frères. Jamais le roi François (II) ne voulut que la femme de mon oncle le prince de Condé (l'un des conjurés d'Amboise) lui demandât pardon. Quant à la clémence dont vous voulez que j'use envers le sieur de Biron, ce ne serait miséricorde, mais cruauté. »

Quoi! il ne pardonne pas! Que signifient les assurances reçues tout à l'heure de la bouche de Loménie!

« S'il n'y allait que de mon intérêt particulier, continue Henri IV, je lui pardonnerais, comme je lui pardonne de bon cœur; mais il y va de mon État, auquel je dois beaucoup, et de mes enfants que j'ai mis au monde; car ils me pourraient reprocher, et tout mon Royaume, que j'ai laissé un mal que je reconnaissais, si je venais à défaillir. »

Ce sont les idées sinon les expressions de Sillery. Si les dispositions de Henri IV ont changé, ne croyons pas que Marie de Médicis soit responsable du revirement : elle se disculpera elle-même auprès de La Force. D'ailleurs, depuis l'arrestation de Biron, les dispositions de Henri IV ont-elles jamais changé? Ce qu'il dit aujourd'hui à Saint-Maur, il le disait, le 5 juillet, à Fontainebleau. La Force peut s'en souvenir, tandis que le Roi prononce les paroles fatales : « Je laisserai faire le cours de la justice, et vous verrez le jugement qui en sera donné. J'apporterai ce que je pourrai à son innocence; je vous permets d'y faire ce que vous pourrez, jusqu'à ce que vous ayez connu qu'il soit criminel de lèse-majesté. » Puis, le Roi, suivant le conseil de Bellièvre, « les console avec son humanité accoutumée, » leur déclare que la note d'infamie est pour le coupable, non pour sa famille, rappelle les trahisons fameuses de ses propres ancêtres sous Louis XI et François II : « Le connétable de Saint-Pol, de qui je viens, le duc de Nemours, de qui j'ai

hérité, ont-ils moins laissé d'honneur à leur postérité? Le prince de Condé, mon oncle, n'eût-il pas eu la tête tranchée, si le roi François ne fût mort? Voilà pourquoi vous autres, qui êtes parents du sieur de Biron, n'avez aucune honte, pourvu que vous continuiez en vos fidélités. »

Lorsque Henri IV eut ajouté : « J'ai plus de regret à sa faute que vous-mêmes, mais, ayant entrepris contre son bienfaiteur, cela ne se peut supporter, » La Force le supplia de confiner Biron « dans une prison perpétuelle pour épargner aux siens l'ignominie et la honte de le voir mourir sur un échafaud. » Le Roi se contenta de répondre : « Encore un coup, Monsieur, je voudrais pouvoir le racheter de mon sang avec la sûreté de mon État et de mes sujets, et je vous assure que, si je pouvais trouver assurance pour l'avenir, j'oublierais bientôt le passé. »

« Ces propos ont été dits, rapportait Villeroy quelques heures plus tard, avec tant de signes de déplaisir et de démonstrations d'affection que les auditeurs en sont demeurés très satisfaits; et certes, le Roi s'est très bien comporté, et toutefois, je ne me suis pas aperçu que les suppliants soient demeurés contents entièrement. » Ils eussent été bien sots de l'être.

La Force offrit tous ses enfants en otages; son offre fut repoussée. Il n'y avait plus rien à tenter ni à Saint-Maur, ni à Paris. La maréchale de Biron n'avait pu quitter le Périgord. La comtesse de Roucy, sa fille, six jours après ses couches, — elle venait de mettre au monde un François de La Rochefoucauld, qui vécut jusqu'en 1680, — était allée tout en larmes attendre les juges à l'entrée du Palais, les accabler de ses sollicitations. La condamnation semblait à La Force inévitable, méritée par son infortuné beau-frère, voulue du ciel : « Tant y a qu'il nous en faut remettre l'issue à Dieu comme à Celui qui conduit toute chose par une Providence admirable. C'est un coup qui n'est point venu à l'aventure; il s'y remarque des particularités étranges; sans doute ce n'est point un affaire qui dépende des hommes. »

La Force reprit le chemin du Béarn le 18 juillet. Henri IV, qui appréhendait « qu'il n'eût quelque mécontentement, » lui dépêcha un courrier qui l'atteignit à Bourg-la-Reine. La Force supplia aussitôt Henri IV de lui permettre de se retirer dans

son gouvernement; si son beau-frère montait sur l'échafaud, il n'avait point « le cœur de se trouver en pareil spectacle. » Un billet de Loménie avertit La Force que le Roi voulait le voir à Saint-Maur, lui donner « ses commandements » avant son départ. La Force s'y rendit. Henri IV lui offrit le bâton de maréchal, consolation que La Force jugea malséante et qu'il refusa.

LA MORT DE BIRON

Il apprit en Béarn le triste sort de Biron. Le Parlement rendit son arrêt le 31 juillet 1602. L'accusé était condamné par les cent vingt-sept juges à perdre la tête en place de Grève. Henri IV lui accorda la grâce d'être mis à mort à la Bastille. L'exécution eut lieu le soir même, vers six heures. Biron se confessa, reçut l'absolution dans la chapelle de la Bastille; il demanda vainement La Force et Saint-Blancard; il parut dans une des cours de la forteresse en habit de taffetas gris, le chapeau noir sur la tête, gravit les cinq marches de l'échafaud dressé dans un coin. Les rares spectateurs, penchés aux fenêtres qui donnaient sur cette cour, ou debout sur le pavé, le virent jeter son chapeau, son pourpoint, attacher le bandeau sur ses yeux, l'ôter, s'agenouiller, se relever, menacer d'étrangler, de ses mains restées libres, le bourreau et les magistrats. « Pas de pardon, disait-il, pas de pardon, quand il y en a eu pour le duc de Mayenne, pour le comte de Soissons et d'autres qui en ont fait plus que moi! » Il fut enfin décapité par surprise, tandis qu'à la suite des prêtres il récitait : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

Cruellement affligé, La Force pria Loménie d'obtenir qu'il fût exempté de servir son quartier à la Cour, au mois d'octobre : « la plaie était encore trop saignante. » Mais Henri IV tenait à la panser lui-même, voulait observer de ses yeux les progrès de la guérison : « Je serai très aise, écrivait-il à La Force le 7 août, que, me fiant de vous et vous aimant, vous ne manquiez de vous rendre auprès de moi au commencement de votre quartier, sans que vous ayez opinion que, pour la mort du feu duc de Biron, votre beau-frère, je vous croie autre que vous avez été; en sa mort, je vous ai plus plaint que lui, qui sais que, s'il vous eût communiqué ses méchants desseins contre

moi et mon État, vous eussiez tâché de l'en détourner, ou, ne le pouvant, m'en eussiez averti afin d'y pourvoir; de peur de vous en renouveler la douleur, je ne vous dirai que ce mot, sinon qu'il est mort avouant qu'il le méritait bien, mais ne m'ayant jamais voulu demander pardon ni nommer ses complices, ni même prier Dieu, et je crois aussi qu'il ne le savait, comme il l'a avoué à ses confesseurs, qui, lui ayant voulu parler de Mme la Maréchale de Biron, sa mère, il ne la voulut seulement ouïr nommer, parce qu'elle était hérétique. Ce dont il les a priés en mourant a été de dire à tout le monde qu'il était mort très bon catholique, sans pouvoir dire ce que c'était que catholique. Je lui ai permis de faire testament et de disposer de son bien, car, comme vous savez, je ne me veux point enrichir du bien d'autrui, et me contente qu'il ait été puni comme il l'avait mérité. J'estime que vous devez venir ici pour pourvoir à vos affaires, assuré que, vous aimant comme je fais, j'empêcherai que rien ne se fasse à votre préjudice. J'ai été malade cinq ou six jours d'un flux de ventre qui m'a fort tourmenté, je m'en porte mieux, Dieu merci, et commencerai aujourd'hui à aller courre un cerf et faire ma première sortie. Adieu, Monsieur de La Force, je veux que vous croyiez que je vous aime, comme votre affection à mon service m'y convie; et que, pour la mort du duc de Biron, je ne vous en aimerai pas moins. »

Comment ne pas être touché de cette singulière lettre, de ces condoléances, où Henri IV laisse voir tour à tour le Roi et l'ami? La Force reparut à la Cour moins de trois mois après la scène sanglante de la Bastille.

LES SUITES D'UNE CONSPIRATION

Les suites de la conspiration de Biron empêchèrent plus d'une fois La Force de résider dans son gouvernement. Le 11 décembre 1602, il est à Agen, chargé par le Roi de contrecarrer les menées du duc de Bouillon, l'un des complices de son beau-frère; il est en Périgord au mois d'août 1605. Les émissaires du duc de Bouillon, qui s'est réfugié en Allemagne, « cornent » la guerre civile en France et se joignent aux clients du duc de Biron, qui prétendent venger la mort de leur protecteur, soulever le Limousin, le Périgord, le Quercy, la Provence. Le baron de Calveyrac, le capitaine Mathelin, son frère

bâtard, MM. de la Chapelle-Biron, de Chassein, de Pénygoudan, de Grispel, de Tayac, de Ligongnac, de Reygnac, de Giversac, de Vassinhac sont en état de rébellion ouverte. Des troupes de gentilshommes armés chevauchent à travers la campagne, rôdent autour des villes bien closes, où les sentinelles les observent du haut des remparts. Le duc d'Épernon, obéissant aux ordres du Roi, marche sur le Limousin, dont il est gouverneur, avec dix compagnies des gardes et quatre de chevau-légers; mais déjà La Force, à la tête de ses cavaliers, a fondu sur les rebelles, qu'épouvantent la nouvelle du départ du Roi et « le bruit de son acheminement; » il les a défaits, il a pris six des principaux coupables. La Chapelle-Biron, Gyversac, Tayac, Lygongnac peuvent fuir vers l'Espagne ; leurs six complices, tombés aux mains des troupes royales, sont conduits à Limoges, jugés, condamnés, décapités.

Les réfugiés d'Espagne furent d'ailleurs exécutés avec les autres, mais en effigie seulement. Cependant l'année suivante, au château de Fontainebleau, La Force présentait à Henri IV M. de La Chapelle-Biron gracié, et M. de Gyversac obtenait des lettres d'abolition du jugement de Limoges : ce qui prouve que, contrairement à ce que dit le proverbe, les absents n'ont pas toujours tort.

Trois ans plus tôt, La Force, dépêché par le Roi, s'opposait au duel du maréchal d'Ornano, gouverneur de Guyenne, et du marquis de Montespan, ami de Henri IV, aïeul de ce Montespan que devait immortaliser Louis XIV. Il les réconciliait à Bordeaux, en juillet 1603. L'accommodement de nos duellistes ne fut pas facile. Ils avaient échangé une correspondance fort belliqueuse, l'un offrant de combattre à pied ou à cheval, l'autre proposant l'épée et le poignard ; l'un terminant ses lettres sur cette phrase empanachée : « C'est moi qui vous écris qui suis Alphonse d'Ornano, » l'autre répliquant : « Je suis Montespan; » tous deux prenant mille précautions de style pour enfreindre le moins possible les édits qui défendaient le duel, résolus cependant à se galamment égorger,

Avec épée et dague, en dignes gentilhommes,
Comme il sied quand on est des maisons dont nous sommes.

L'orgueil des deux seigneurs dut s'incliner devant la volonté formelle du Roi, la ferme douceur de son envoyé. C'est

le même envoyé qui réconcilia, l'année suivante, le maréchal d'Ornano et le duc d'Épernon, divisés par une question de préséance, à l'occasion du carnaval de Bordeaux. La Force aurait pu vraiment, comme le lui écrivait de Fontainebleau M. de Fresnes, ajouter à ses titres celui de « compositeur général des différends de Guyenne. Vous y avez été fort utile, continuait le secrétaire d'État, vous conservant tellement la réputation d'avoir en telles affaires si bonne main que vous avez bien fait de vous être caché en Béarn, car je crois bien que sans cela l'on vous eût renvoyé quérir, pour venir composer nos brouilleries de la Cour. »

Ces brouilleries de cour sont peu de chose auprès de la sanglante vengeance qui eut pour théâtre le pont Notre-Dame, le 20 avril 1606, vers six heures du soir. A l'entrée du pont, que bordaient alors d'étroites maisons de bois ayant pignon sur rue, se trouvent, subitement, en présence deux troupes de cavaliers, l'épée au côté, le pistolet à l'arçon. La moins nombreuse accompagne Jean de Gontaut, baron de Biron depuis la mort du duc son frère, à Paris depuis la veille; la plus nombreuse accompagne La Fin. Biron a reconnu le délateur de son frère. En cet endroit où passe et repasse le flot populaire, impétueusement il charge. Une courte mêlée, quatre détonations : La Fin, percé de deux balles, tombe sous les roues d'un carrosse qui l'écrase. Ses compagnons, le croyant mort, l'abandonnent, tandis que Biron gagne une des portes de Paris, puis la campagne, puis, au delà de Tours, de Poitiers, de Ruffec, Verteuil, le château féodal de sa sœur, la comtesse de Roucy. A peine arrivé, il écrit à sa mère, la maréchale, qui réside à cinquante lieues de Verteuil, au château de Biron, d'où elle avertit La Force.

Ce « fait divers » parisien ne laisse pas indifférent le gouverneur de Béarn dans sa lointaine capitale : « Madame, répond-il à sa belle-mère, je loue Dieu de ce que M. de Biron, ayant fait rencontre de ce malheureux homme, il lui ait fait la grâce de lui en donner un si heureux succès ; j'ose espérer, s'il meurt de ses blessures, qu'il nous sera facile d'apaiser le Roi et d'obtenir grâce de Sa Majesté d'un acte si rémissible. » Il faut que Biron dépêche à Sully un homme de confiance; il faut que « le Roi reconnaisse que promptement l'on a recours à sa miséricorde, et que, si M. de Biron a été contraint d'en venir là, ce

n'a été ni par mépris de Sa Majesté, ni du respect qu'il doit à ses commandements, mais que, se trouvant surpris d'une telle rencontre et transporté d'une juste douleur, sa passion l'y a obligé. Il faut toujours affirmer que ç'a été une rencontre inopinée. »

Comme un avocat du XXe siècle, La Force veut que l'on présente le crime comme passionnel et non prémédité. Il écrit à Sully, dont la sœur, veuve d'Élie de Gontaut, baron de Saint-Geniez, est la belle-mère de Biron ; il le prie d'intercéder auprès du Roi, il fait si bien que le procureur suspend ses poursuites, et que le Roi pardonne.

UNE VOISINE INQUIÉTANTE : L'ESPAGNE

Au milieu de tant de travaux, de chevauchées, de négociations, La Force avait sans cesse, comme le voulait Henri IV, « l'œil ouvert » sur les entreprises de l'Espagne. La guerre continuait entre Henri IV et Philippe II, lorsqu'il s'était installé dans son gouvernement, en 1593. Trop vigilant pour se laisser surprendre par les Espagnols, il entendait les devancer chez eux. « Il faut toujours croire, lui écrivait le 13 septembre M. de Favas qui, de Casteljaloux, le secondait, que cette nation est subtile et veille sur les actions des Français et mêmement sur vous qui êtes voisin. » Et il ajoutait de la façon la plus obscure pour un lecteur non averti : « J'ai vu un homme qui *en* est revenu il n'y a que quinze jours, qui m'a assuré que les murailles n'ont pas huit pieds de haut, ni au dedans il n'y a nulle commodité. »

La ville que Favas ne nomme pas, et à laquelle se rapporte cet *en* énigmatique, est Pampelune, capitale de la Navarre espagnole. La Force voulait s'en emparer, mais le hardi coup de main ne fut jamais exécuté ; le traité de Vervins (1598) rétablit bientôt la paix entre la France et l'Espagne. Il n'empêchait pas une sourde hostilité de régner entre les deux monarchies. On ne pouvait dire encore : « Il n'y a plus de Pyrénées, » et La Force, en son gouvernement frontière, cherchait à saisir les fils des complots qui se tramaient au delà des monts, et se ramifiaient jusqu'à Paris.

Citons l'aventure de L'Hoste, ce commis modèle du ministre Villeroy, qui passait les jours au travail dans les bureaux, les

nuits dans les tavernes, parmi les drôlesses, et, pour payer les plaisirs de ses nuits, se rendait à cheval, dès l'aube et dans le plus grand secret, au logis de l'ambassadeur d'Espagne. Là, moyennant cent écus par mois, il livrait à l'ambassade les dépêches du ministère. On connaît la fin tragique de l'aventure : le traître fut trahi par un autre traître, un certain Raffiz, réfugié à Madrid, qui, désireux d'obtenir sa grâce, montra les lettres de L'Hoste à l'ambassadeur de France en Espagne, au ministre Villeroy, à Henri IV lui-même. L'Hoste, averti, par deux courriers castillans, de la présence de Raffiz à Fontainebleau, s'échappa du château, courut chez l'ambassadeur d'Espagne. Habillé par celui-ci à l'espagnole, pourvu d'un laquais flamand, qui connaissait la route de son pays, il gagna Meaux à pied pour n'être pas remarqué, il fut reconnu à la poste, tandis qu'il montait à cheval pour s'enfuir aux Pays-Bas ; partit à toute bride, passa la Marne de nuit, sur un bac ; mais, serré de près par le prévôt des maréchaux, il perdit courage, mit pied à terre, se glissa le long de la rive, et périt dans la rivière.

Cette mort (accident ou suicide) sauva la vie à bien des agents de l'Espagne en Béarn : les révélations de L'Hoste n'étaient plus à craindre. La Force s'était saisi, l'année précédente, de M. de Méritein, gentilhomme d'intrigue et de rapine, qui voulait s'emparer de Navarrens pour le compte du roi d'Espagne, qui fut condamné à mort, et que gracia Henri IV, « à charge qu'il n'y revînt pas. » Il y revint, fut arrêté de nouveau, s'évada, y revint de plus belle. C'était à dégoûter le Roi de la clémence.

Les complots qui se tramaient de Madrid à Paris n'étaient pas tous dirigés contre la France. Si, au mois de décembre 1605, Henri IV faisait trancher la tête en place de grève à M. de Mérargues, gentilhomme provençal qui avait conféré en son logis, avec l'ambassadeur espagnol, sur le meilleur moyen de livrer Marseille à l'Espagne, voici ce que lui écrivaient en 1602 les fidèles sujets du Roi Catholique : « Sacrée, Royale Majesté, Nous, les Morisques d'Espagne, vos esclaves de cœur, prions Dieu, notre Seigneur, pour votre conservation et victoire ; et vous pouvez nous tenir pour vos loyaux serviteurs ; à votre occasion et pour votre service royal, nous mourrons grands et petits. »

Ces Morisques, loyaux serviteurs du roi de France, étaient

assez excusables de trahir leur maître, le roi d'Espagne. Celui-ci ne pouvait être que fort antipathique à une population issue des anciens Maures jadis maîtres de l'Espagne, baptisée malgré elle et pratiquant en secret la religion musulmane. Philippe III avait songé à l'embarquer tout entière sur des navires qu'il aurait fait couler en mer ; un conseiller de Philippe III avait proposé, au lieu de la sinistre croisière, un massacre en masse ; un autre, plus humain encore, préconisait une opération très en honneur au sérail, qui, en une génération, eût amené l'extinction de la race détestée.

Les Morisques, avertis de ces différents projets, étaient les alliés clandestins des ennemis de l'Espagne. Ils offrirent à Henri IV de soulever contre Philippe III le royaume de Valence, où ils étaient plus nombreux que les Espagnols, et dont ils saisiraient la capitale, pourvu qu'on leur donnât des chefs, des canons et des arquebuses. « Nous trouvons dans nos prophéties, ajoutaient-ils, que cette ville se rendra sans coup férir. »

Henri IV n'attachait pas d'importance à cette prophétie, mais il chargea La Force d'envoyer un homme entendu aux affaires, soldat expérimenté, s'aboucher avec les Morisques. La Force ne mentionne pas, dans ses *Mémoires*, le nom de l'homme qu'il choisit ; il dit seulement qu'il était fort habile et qu'il demeura, sous prétexte de trafic, quinze mois en Espagne, où il examina toutes choses avec le plus grand soin.

La Force l'y dépêcha de nouveau, et lui « bailla M. de Panissault, fort avisé périgourdin. » Déguisé en marchand, Panissault parcourut les royaumes de Valence et d'Aragon : il fut présent à l'assemblée de Toga, qui réunit les chefs morisques et tous les syndics de leurs villages. Voici les promesses que rapporta Panissault : au cas où le roi de France déclarerait la guerre au roi d'Espagne, les Morisques fourniraient quatre-vingt mille soldats ; ils mettraient entre les mains de La Force trois bonnes villes, dont un port de mer ; ils verseraient auparavant cent vingt mille ducats.

La Force voulut mener au Roi ce Panissault, qui avait tout vu, et lui montra une carte « de tous les passages et de tous les lieux qu'il jugeait nécessaire de fortifier. » Cependant il considérait comme impossible le soulèvement de tout un peuple que les Espagnols surveillaient de fort près. Il reçut à Pau la visite des envoyés des Morisques. Bien qu'il ne comptât guère sur les

cent vingt mille ducats, qu'ils offraient à Henri IV, il leur proposa de les faire conduire secrètement à la Cour, pour traiter eux-mêmes avec le Roi. Un notable Morisque, don Loupes, s'entretint à Paris avec le Roi, pendant l'été 1604, avec La Force aux Eaux-Chaudes, pendant l'automne.

L'Espagne ne fut pas sans quelques soupçons : elle sut en 1603 que Panissault avait voyagé en Aragon, que La Force méditait une entreprise sur Perpignan. Un autre agent de Henri IV, Pascal de Saint-Estève, eut l'imprudence de confier à un Anglais de Bayonne, Thomas-Oliver Brachan, son compagnon de voyage, le secret de la conspiration morisque. Le bon Thomas-Oliver fut accusé d'avoir trahi Saint-Estève ; mais à la reine Élisabeth, hostile à l'Espagne, venait de succéder Jacques Ier, partisan d'une entente anglo-espagnole. Saint-Estève et Brachan s'abouchèrent avec Robert Cecil, vicomte Cranbourne. On peut penser que Cranbourne fit part de leurs propositions à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui en fit part à Philippe III, roi d'Espagne, lequel fit arrêter Saint-Estève à Valence le 23 avril 1605.

C'était le temps où Charles Howard, comte de Nottingham, créé grand amiral d'Angleterre pour avoir détruit en 1588 l'*Invincible Armada* de Philippe II, venait, au nom de Jacques Ier, ratifier un traité de paix durable avec Philippe III.

On baptisait alors le prince des Asturies, le futur Philippe IV. Le bruit de la découverte du complot morisque éclata au milieu de la joie populaire. Les échos des fêtes de Madrid parvinrent jusqu'au château de Pau. La Force en connut les détails : l'amiral anglais caressé, gratifié par le roi d'Espagne, ne sachant comment exprimer sa reconnaissance, « faisant pendre deux de ses gens qui avaient disputé contre un moine ; » le Roi, pour ne pas être en reste de courtoisie, envoyant à la potence un de ses sujets qui s'était « courroucé au jeu » contre un serviteur de l'amiral.

Cependant Saint-Estève, questionné avec quelques « Moriscados » dans une chambre de torture, en sortait estropié. Condamné, il fut bientôt mis à mort ; mais, le 4 août 1605, on recommandait à La Force un autre agent, Espagnol celui-là, M. de Goyenèche.

Un certain capitaine Moreau revenait, vers le même temps, de Pampelune et proposait de tenter sur la ville le coup de

main auquel on avait renoncé quelque dix ans plus tôt. Il y avait vu un sergent gascon et plusieurs soldats portugais qui avaient noué jadis à Bordeaux les premières négociations du vivant du maréchal de Matignon et demeuraient toujours prêts à reprendre l'affaire. Ces mercenaires besogneux se croyaient sûrs de pouvoir gagner un caporal et une dizaine de soldats de la garnison, si on promettait « de leur donner quelque chose, outre des paroles, en leur extrême pauvreté. » Livrer, pendant toute une nuit, une courtine et deux bastions, pour y planter des échelles à l'insu des sentinelles, leur semblait un jeu facile : les affidés du caporal se tiendraient dans le fossé, dont l'eau, très profonde partout ailleurs, était très basse à l'endroit choisi, et ne dépassait pas la hauteur du genou. Le sergent consentait à étrangler son chef en son logis, dès que cent vingt hommes auraient pénétré dans la place. Il demandait cinquante écus avant l'exécution, cent mille après et l'autorisation de vivre en France. « Pour gage de sa foi, raconte La Force, il offrait de faire mener en Béarn un sien fils et un frère, ne pouvant donner son père comme il l'avait promis à M. de Matignon, à cause que son père était mort. »

Le capitaine Moreau, qui se vantait d'enlever Pampelune (les Espagnols se permettaient bien « d'œillader » Bayonne), ce sergent gascon qui disposait si libéralement de sa famille, n'inspiraient pas à Henri IV une confiance absolue; il avait cependant fort à cœur le succès de l'entreprise, mais le grand nombre des conspirateurs compromit le succès de la conspiration. Des paroles imprudentes éveillèrent les soupçons des Espagnols, qui, par des mesures très simples, la rendirent impossible.

Tant de complots hâtèrent l'expulsion des Morisques. On comprend que l'Espagne ait tenu à chasser ces ennemis de l'intérieur si dangereux pour elle. Idiaquez, ministre de Philippe II, qui, en 1595, avait été presque seul à voir quelle calamité serait pour son pays le départ de sujets laborieux et riches, remarquables dans la finance, l'industrie, l'agriculture, estimait que tout cela n'est pas à considérer, lorsqu'il s'agit de « s'ôter le couteau de la gorge. » L'auteur de *Don Quichotte* s'écria, lorsque les Morisques furent expulsés en septembre 1609 et juillet 1610, déposés sur la côte d'Afrique où les Marocains les massacrèrent, poursuivis dans les montagnes, où les

Espagnols en tuèrent beaucoup et réduisirent le reste en esclavage : « Heureux Roi auquel pareil exploit était réservé ! »

Il n'y avait nulle ironie dans les paroles de Cervantès, mais, soixante ans plus tard, l'historien Mézeray constata le désastre. « L'Espagne, dit-il, se sentira longtemps de cette inhumanité plus que barbare : car la cruelle expulsion de tant de milliers d'hommes, jointe au continuel passage des habitants dans les Indes et à leur fainéantise naturelle, a fait de ce pays-là, autrefois le plus peuplé et le plus cultivé de l'Europe, une vaste et stérile solitude. »

Où pouvaient fuir les infortunés Morisques? Henri IV lui-même, qui leur avait d'abord proposé de les établir entre la Garonne et la Dordogne, s'ils abjuraient l'islamisme, ou de les faire embarquer au port d'Agde pour le port étranger qu'ils auraient choisi, refusait de les recevoir. Tant qu'il fut sur le trône, la frontière de France leur demeura fermée. La Force écrivait à sa femme le 17 avril 1610 : « Le Roi a résolu pour plusieurs considérations de ne laisser point entrer les Morisques dans son Royaume... J'envoie à MM. du Conseil la lettre de commandement que Sa Majesté m'en adresse. »

Les agents qui cheminaient en Espagne et poussaient parmi les Morisques l'intrigue française, n'étaient pas seuls à fixer les regards de La Force au delà des monts. D'assez graves incidents de frontière se produisaient en 1608; il est question plus d'une fois, dans la correspondance de Henri IV et de La Force, des incursions armées des montagnards de la Haute-Navarre et de l'Aragon, de leurs insolentes razzias : Aragonais de la vallée d'Anço enlevant deux cents têtes de bétail dans la vallée d'Aspe, qui appartenait au Béarn, Navarrais de Bastan confisquant, sur la montagne de l'Aldude, dont ils revendiquaient la propriété, les troupeaux que les Béarnais y menaient paître. Les vice-rois d'Aragon et de Haute-Navarre accueillaient les plaintes, promettaient bonne justice, mais se gardaient bien de la faire.

La Force, après de longs pourparlers, écrivit une dernière lettre au vice-roi d'Aragon. Il n'y montrait nulle aigreur, et, préférant « la vigueur des effets » à celle des paroles, il usa de représailles. Malgré quatre cents arquebusiers espagnols qui se tenaient sur les limites des pâturages « avec leurs braveries accoutumées et paroles avantageuses, » des troupes françaises enlevèrent, dans les montagnes d'Anço, douze ou quinze mille

moutons, cinq ou six cents vaches et presque autant de juments, ainsi que bon nombre de leurs pasteurs et gardiens. La vue de ce magnifique tableau de chasse releva le courage des Français, rabattit l'orgueil espagnol, et l'acte énergique du vice-roi de Navarre ne causa nulle guerre entre le Roi Catholique et le Roi Très Chrétien. Un traité, signé par la ville de Jacca et la ville d'Oloron, régla le différend des vallées d'Aspe et d'Anço le plus pacifiquement du monde, et fut ratifié le 18 octobre 1609.

Le 16 novembre, La Force arrivait au Louvre pour servir son quartier de capitaine des gardes, discourait avec le Roi de beaucoup de particularités. Rentré bien tard dans sa chambre, il écrivait à sa femme, avant de se coucher, vantait une fois de plus le charme et la cordialité de l'accueil.

A peu près à la même date, dans un humble logis d'Angoulême, Ravaillac montrait à un de ses voisins quelques stances de sa façon « pour dire par un criminel que l'on mène au supplice; » trois semaines plus tard, le 6 ou le 7 janvier 1610, Ravaillac prenait à pied la route de Paris.

RAVAILLAC AU LOUVRE

« Ce sont de ces métarulatiques qui ont l'esprit troublé et s'imaginent avoir des visions. Qu'on le fasse fouiller, et, si on ne lui trouve rien, qu'on le chasse et qu'on lui défende sous peine des étrivières d'approcher du Louvre ni de ma personne. »

L'homme dont parle Henri IV dans son cabinet, en cette matinée du mois de janvier 1610, n'est autre que Ravaillac, « un homme haut et puissant, les épaules larges et l'estomac de même, la barbe fauve, les cheveux d'un châtain sombre, les yeux très enfoncés dans la tête, les narines fort ouvertes. » Les gardes, qui l'ont arrêté sur sa bonne mine, et parce qu'il voulait à toute force pénétrer dans la chambre du Roi, ont averti Castelnau, qui entrait au Louvre. Castelnau s'est empressé d'avertir son père dans le cabinet du Roi. La Force s'est rendu dans la salle des gardes (la salle des Cariatides), n'a rien pu tirer de Ravaillac. Remonté auprès du Roi, il demeure stupéfait de l'ordre qu'il vient d'entendre : « Sire, dit-il, Votre Majesté peut me commander tout ce qu'elle voudra, mais sur cela je n'en fais rien, et je crois qu'il est de mon devoir de le faire mettre entre les mains de la justice. »

L'ordre est formel. La Force obéit, retourne à la salle des gardes. On fouille l'homme pour la seconde fois. Pas plus que la première, on ne trouve son couteau glissé le long de sa jambe, et dont sa « charretière » cache le manche. Ravaillac est libre. Pauvre illuminé, venu à pied d'Angoulême, que l'idée fixe de tuer le Roi pousse et repousse sur la route de Paris, qui erre des Feuillants aux Jacobins, des Jacobins aux Jésuites, il ne suivra qu'à demi, hélas! le sage conseil, donné par un de ces religieux, de « manger de bons potages, de retourner en son pays et de dire son chapelet! » Il est libre de revenir, de rôder autour du Louvre, d'attendre au coin d'une borne le carrosse de Henri IV.

Ni le Roi ni son capitaine des gardes ne songent plus à ce vague assassin. Depuis Jean Châtel, ils en ont tant vu : plus de quinze depuis quinze ans! Le Roi est tout à son projet d'intervenir en Allemagne pour empêcher la succession de Clèves, Berg, Juliers, La Marck, Ravensberg et Ravenstein, — terres opulentes qui forment les deux rives du Rhin, que baigne la Ruhr, que bornent l'Ems et le Weser, — de tomber en des mains espagnoles ou autrichiennes, ennemies de la France. Sa passion pour Madame la Princesse ne l'a pas quitté : la nymphe qui le fuit est toujours auprès des archiducs qui règnent à Bruxelles. Le chemin de Juliers ne traverse-t-il pas leurs États? Avec ou sans leur permission, Henri IV veut y paraître à la tête de ses troupes ; il pourra revoir sa nymphe, la séduire, l'enlever.

La Force est accablé d'affaires. A peine guéri d'un rhume assez grave, contracté à la chasse, il a repris sa chambre au Louvre, à deux pas de la grande salle, « pour ne bouger d'auprès du Roi. » Il lui faut demeurer continuellement avec son maître tête nue, ainsi que l'exige l'étiquette, mais il ne croit pas en violer trop ouvertement les règles en se coiffant d'une calotte de soie, pour se préserver du froid mortel; les calottes « de cheveux, dit-il, m'échauffent trop le cerveau. » Jamais il n'a été plus avant dans la confiance et l'amitié du Roi. La baronnie de La Force avait été érigée l'année précédente en marquisat, et les bonnes paroles qui accompagnaient cette grâce étaient plus précieuses que la grâce elle-même. Il assiste parfois aux conseils interminables où Henri IV et Sully préparent la guerre prochaine. Lesdiguières commandera quinze mille hommes au delà des Alpes, le Roi trente mille sous les murs

de Juliers. Le rendez-vous de l'armée du Roi est à Châlons-sur-Marne. Dès le 15 mars, son artillerie est embarquée sur la Seine. Il y a des précautions à prendre sur la frontière d'Espagne, mais, le 15 avril, La Force, malgré sa hâte de « déloger, » ne peut encore partir pour le Béarn, « n'étant point résolu des moyens que le Roi veut lui donner pour défendre les frontières qu'il a en charge. » Et le Roi a désigné la Reine pour être régente en son absence : elle va être sacrée ; les compagnies des gardes figureront à la cérémonie ; le Roi commandera sans doute à La Force d'y assister. Quelle vaine dépense ! « Sans mentir, écrit-il à sa femme, je n'ai plus le cœur à ces fanfares. » Quel retard inutile ! Ce retard cependant va prolonger la vie du Roi : deux fois, la veille du sacre, La Force écarte Ravaillac qui rôde autour de sa victime.

Le jour du sacre arrive enfin, le 13 mai 1610. A Saint-Denis, dans l'église de l'abbaye, à deux heures du soir, sept à huit mille seigneurs et dames remplissent les gradins des tribunes élevées à droite et à gauche de la nef. Voici, dans la loge du Roi, La Force, le Père Coton, le marquis de Praslin, les ducs de Bellegarde, de Retz, de Montbazon, d'Épernon, l'archevêque de Reims. Henri IV, qui assiste en spectateur au sacre de la Reine, sa femme, se penche sur les figurants placés au-dessous de lui, cause avec eux ; il plaint le cardinal de Joyeuse, qui va dire la messe, de jeûner si tard, la reine Margot, sa première femme, de s'être levée trop matin ; il rit de voir son confesseur s'entretenir avec La Force, expliquer à ce bon huguenot les cérémonies de la messe et du couronnement.

Ce jour si redouté est un beau jour pour La Force. Au début du mois de mai, le Roi lui a fait remettre une commission « aussi ample et aussi expresse que si elle était destinée à un prince du sang, » pour commander l'armée de vingt-cinq mille hommes qui entrera en Espagne du côté de Saint-Sébastien ; il vient de lui annoncer aujourd'hui une nouvelle autrement glorieuse : il lui donnera le bâton fleurdelysé, il recevra le 17 son serment de maréchal de France.

Le 17 ! Qu'il y a loin de la coupe aux lèvres !

LE DRAME DE LA RUE DE LA FERRONNERIE

La Force fut l'un des compagnons de Henri IV qui se trouvèrent auprès de lui pendant les dernières heures de sa vie. Il était avec le Roi au Louvre, le 14 mai 1610, vers deux heures de l'après-midi, tandis qu'il sortait de son cabinet pour aller dans la chambre de la Reine. Il le vit rire avec la duchesse de Guise et la maréchale de La Châtre. La Force le suivit encore, tandis qu'il retournait dans son cabinet, où il écrivit une lettre. Henri IV se passait la main sur le front, disant : « Mon Dieu! J'ai quelque chose là dedans qui me trouble fort! » De nouveau chez la Reine avec le Roi quelques instants plus tard, La Force remarqua le sombre pressentiment de son maître, le court dialogue, tant de fois reproduit par les historiens, entre Henri IV, qui hésitait à se rendre chez Sully, à l'Arsenal, et Marie de Médicis, qui s'efforçait de le retenir. Dialogue émouvant, quand on sait que Ravaillac attendait contre une borne, sous le guichet du Louvre! « Je ne sais ce que j'ai, disait le Roi, mais je ne puis sortir d'ici. — Restez donc, répondait la Reine, et, puisque vous êtes en belle humeur, n'allez pas encore vous fâcher. — Ma mie, ma mie, irai-je encore? »

Le capitaine des gardes en quartier avait à répondre de la vie du Roi. Ce n'était pas La Force (il servait d'octobre à janvier), mais le baron de Vitry. L'entrée solennelle de la Reine devait avoir lieu le lendemain; Henri IV chargea Vitry d'aller diligenter les préparatifs qu'on faisait au Parlement. Vitry insista pour ne pas quitter le Roi : « Votre Majesté, dit-il, se souviendra que je ne puis être en deux lieux à la fois, que, lorsque je vous vois à la chasse ou dans votre jardin, souvent peu accompagné, je n'ai pas l'esprit en repos; et qu'à plus forte raison je crains plus pour votre personne dans cette grande ville pleine d'un nombre incroyable d'étrangers et d'inconnus. — Allez, répliqua le Roi, vous êtes un cajoleur. Vous voulez rester ici pour causer avec ces femmes. Faites ce que je vous dis. Il y a cinquante et tant d'ans que je me garde sans capitaine des gardes; je me garderai bien encore tout seul. »

La voiture royale avança dans la cour du Louvre vers trois heures et demie. Henri IV n'avait pas encore « la commodité magnifique de ces superbes carrosses ornés de glaces, » qui se

multiplièrent sous Louis XIV et sous Louis XV, et qui excitaient l'enthousiasme de Voltaire. Le carrosse du Roi, en 1610, était une vaste et lourde machine, protégée par des mantelets de cuir.

Henri IV paraît, suivi de quelques seigneurs et des valets de pied : il monte en carrosse, se met au fond à gauche, place le duc d'Épernon à sa droite, le maréchal de Lavardin et le maréchal de Roquelaure à la portière du duc d'Épernon, MM. de Liancourt et de Mirebeau sur le devant. La Force s'asseoit auprès du duc de Montbazon, à la portière du Roi.

Le carrosse s'ébranle, tourne dans la cour, roule sous la voûte, débouche entre les deux grosses tours féodales de la porte. Henri IV vient de commander qu'on relève les mantelets. Il veut voir, par cette belle journée de printemps, la ville en train de se parer pour l'entrée de la Reine, les rochers artificiels, les fontaines jaillissantes, l'activité joyeuse des décorateurs parisiens ; il n'a pas vu, sous la voûte, Ravaillac posté contre la borne où s'asseoient d'ordinaire les laquais qui attendent leurs maîtres.

Le carrosse se hâte vers la rue Saint-Honoré ; ni le Roi, ni aucun des seigneurs qui l'accompagnent n'ont remarqué l'homme aux yeux enfoncés, à la barbe fauve, « vraie face de Judas, » qui de loin suit le carrosse en courant.

Le carrosse arrive à la Croix-du-Trahoir, tourne à droite dans la rue Saint-Honoré, traverse la rue de la Lingerie, laisse à gauche le cimetière des Saints-Innocents, s'engage dans la rue de la Ferronnerie, qui n'a que cinquante toises de long et va croiser la rue Saint-Denis. Assez large au XXe siècle (plus de seize mètres), la rue de la Ferronnerie ne l'était guère au XVIIe. Des échoppes, qui s'appuyaient au mur du cimetière, malgré un édit de Henri II, l'encombraient. Au moment où la voiture de Henri IV s'engageait dans ce couloir, un haquet venait d'y accrocher une charrette de foin.

Le carrosse ralentit son allure. La plupart des valets de pied passent par le cimetière, pour aller attendre rue Saint-Denis. Deux restent : l'un fait ranger les charrettes ; l'autre, profitant de l'occasion, se baisse, rattache sa jarretière. Pendant ce temps, le carrosse, la roue droite dans le ruisseau creusé au milieu de la rue, penche fortement du côté du duc d'Épernon. Le Roi, assis du côté opposé et penché comme le carrosse du côté du

duc d'Épernon, à qui il lit une lettre, frôle presque les échoppes, car la rue est sans trottoirs. Voici une boutique à l'enseigne amusante : *Au cœur couronné percé d'une flèche*, et, devant la boutique, une borne pour aider les cavaliers à se mettre en selle. Soudain, un pied sur cette borne, l'autre sur la roue gauche du carrosse, Ravaillac bondit entre le Roi et La Force, frappe de son couteau. « Je suis blessé! » s'écrie le Roi; Ravaillac frappe encore. Henri IV murmure : « Ce n'est rien; » mais cette fois la veine cave est tranchée, l'aorte entamée; il vomit des flots de sang, tandis que La Force lui dit : « Ah! Sire, souvenez-vous de Dieu! »

Effroi dans le carrosse, affolement alentour, dans la foule qui grossit, remplit la rue étroite. L'écuyer Saint-Michel arrête le meurtrier immobile, qui est là son couteau à la main, veut le « dépêcher. » « Ne frappez pas, il y va de votre tête, » commande le duc d'Épernon, et il prodigue les paroles « vigoureuses, » les témoignages de douleur, d'affection ardente, d'inviolable fidélité. On demande du vin pour la blessure. La foule se disperse, crie : « Au vin, au chirurgien! » Épernon, Montbazon, Lavardin, Roquelaure, Mirebeau descendent de voiture : ils craignent quelque sédition, ils vont donner des ordres dans Paris consterné, où de proche en proche les boutiques se ferment.

La Force, demeuré seul dans le carrosse, aperçoit alors le comte de Gurson à cheval; il l'appelle, le prie de monter avec lui, de l'aider à soutenir le corps du Roi. Sur son ordre, les mantelets de cuir sont baissés, on publie partout que la blessure n'est pas mortelle, et le carrosse reprend au grand trot le chemin du Louvre.

LE POIGNARD DE RAVAILLAC

On connaît les détails de la lugubre rentrée : la rumeur qui grandit dans la cour du Louvre, dans la salle basse des Suisses (notre salle des Cariatides), s'engouffre dans l'escalier, pénètre au premier étage, dans le petit cabinet confortable et riant, attenant à la chambre de Henri IV, où Marie de Médicis cause avec la duchesse de Montpensier; le mort balancé de marche en marche aux bras des porteurs, déposé chez lui dans un fauteuil, puis couché sur son lit; la Reine ouvrant brusquement la porte, apercevant le corps de son époux, les yeux fer-

més, le visage d'une pâleur de cire. A demi morte, elle s'appuie au mur pour ne pas tomber.

La Force est maintenant dans la chambre du Dauphin. Le petit prince (il a huit ans) se promenait en carrosse près de la Croix-du-Trahoir, pendant qu'on poignardait son père. Il vient de rentrer, pleurant, maudissant l'assasssin : « Ha ! si j'y eusse été avec mon épée, je l'eusse tué. » La Force et le chancelier de Sillery le conduisent chez sa mère. On a porté Marie de Médicis sur le lit d'été de son petit cabinet. La Reine se lamente : « Hélas ! le Roi est mort ! » Sillery, témoin de ses cris, de ses larmes, réplique : « Votre Majesté m'excusera. Les Rois ne meurent point en France ; » et son manteau s'écarte, laisse voir le Dauphin : « Voilà le Roi vivant, Madame. » Et La Force représente à la pauvre femme que, « quelque juste que soit sa douleur, il ne faut pas s'y abandonner, mais songer à sa conservation, à celle de son fils et de l'État. » Bien qu'il ne soit pas en quartier, il fait fermer les portes du Louvre et rassembler tous les archers des gardes.

Le conseil se réunit chez la Reine. Le président Jeannin, qui vient d'interroger Ravaillac à l'hôtel de Retz, de l'autre côté de la rue d'Autriche, en face de l'entrée fortifiée du Louvre, n'en a rien pu tirer. « C'est, repartit La Force, que vous ne savez pas comment il faut parler à ces gens-là. Retournons-y, je saurai bien le faire parler. » La Force, car le conseil s'est rangé à son avis, se rend à l'hôtel de Retz, accompagné de Loménie et de Jeannin. « Méchant, dit-il à Ravaillac, tu croyais bien avoir tué le Roi, mais il n'est pas mort. — Si fait, répond l'assassin, il l'est, et, s'il ne l'était pas, je le tuerais encore. ».

Il refusa d'avouer qui lui avait conseillé le crime. En vain La Force ordonna d'ôter les cailloux de deux carabines des gardes, de mettre, à la place des cailloux, entre les pinces d'acier les pouces de Ravaillac, et de serrer, il ne fut pas plus heureux que Jeannin. Les gardes serraient toujours davantage, Ravaillac criait « à haute voix. » Dans un sursaut de douleur, il cria que c'était La Force qui était la cause de son crime. — « Ah ! méchant ! — Oui, si vous ne m'eussiez empêché de le faire une autre fois, je ne l'aurais point fait aujourd'hui. » Ravaillac ne mentait pas; La Force, on l'a vu plus haut, l'avait chassé du Louvre au mois de janvier.

Tandis que l'on pressait ainsi le criminel, qu'était devenu l'instrument du crime? Une heure auparavant, à l'Arsenal, le duc de Sully, entendant les lamentations de la duchesse et de toute sa maison, était sorti déshabillé de sa garde-robe: « Ah! Monsieur, lui avait-on crié, le Roi est extrêmement blessé d'un coup de couteau dans les flancs, voilà Saint-Michel qui vous le vient dire, et qui vous apporte le couteau. » Ce couteau, « tranchant des deux côtés par la pointe » (*Procès*), fut présenté à Ravaillac, qui le reconnut; il devait être plus tard remis à La Force; il est aujourd'hui entre les mains de son arrière-petit-fils. Cette arme que Ravaillac vola près des Quinze-Vingts (rue Saint-Honoré), sur la table d'une hôtellerie d'où on le chassa sous prétexte que la maison était pleine, appartenait certainement à quelque riche voyageur, car elle n'est pas vulgaire. On a pu la voir aux Expositions universelles de 1889 et de 1900. Je laisse le soin de la décrire à un spécialiste éminent, M. Orville, rapporteur de l'Exposition rétrospective des armes et armures. C'est, dit-il, « un poignard renfermé dans une gaine analogue aux trousses de veneur, avec deux petits couteaux et un poinçon. Sa longueur totale est de $0^m,36$, celle de la lame $0^m,26$; la largeur de la lame au talon est de $0^m,025$. Cette lame gravée et dorée à arête médiane porte la marque incrustée en cuivre $\frac{\vee|\vee}{\text{H}}$ et le chiffre gravé $\frac{S}{\text{I R}}$ et la devise :

Haec dextera vindex
Principis et Patriæ.

Les deux petits couteaux portent une devise semblable, la date 1600, le chiffre $\frac{S}{\text{I R}}$ et une armoirie surmontée du même chiffre, partie également : 1° à dextre, une main tenant une épée haute traversant une couronne à la pointe; 2° à sénestre, un aigle à deux têtes; aucun doute ne peut s'élever sur l'ancienneté de l'arme. »

J'ajouterai un détail qui a son importance. Le manche est en corne de cerf, et Ravaillac a raconté lui-même qu'il fit remplacer le manche de baleine, où la lame branlait, par un manche en corne de cerf.

Un journaliste en a contesté dernièrement l'authenticité avec quelque passion. Aucune relique, pas même les chefs-d'œuvre

de nos musées les plus glorieux, n'est à l'abri d'une telle disgrâce,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
Ne les en défend pas.

Comment prouver que ce poignard n'est pas celui de Ravaillac ? Comment prouver qu'il l'est ? Je ne ferai pas un *Pro mucrone*.

Je citerai seulement deux documents, l'un pour l'ancien régime, l'autre pour le XIXe siècle. En 1785, Latapie, inspecteur des manufactures en Guyenne, écrivit au retour d'un voyage à travers sa province : « On montre, au château de La Force, le couteau ou poignard de Ravaillac, conservé dans une cassette dont l'intendant a la clef. » Le document du XVIIIe siècle a été publié dans les *Archives historiques de la Gironde*. Celui du XIXe est conservé aux Archives municipales de Bergerac. Il confirme la tradition de ma famille, et semble décisif. « C'est, dit M. Jouanel, l'éminent archiviste de la ville, une réponse faite en 1809, par le procureur impérial Couderc (de Bergerac) à M. Souffron, juge à Libourne. M. Souffron, qui avait publié des *Essais sur la ville de Libourne et ses environs*, adressa au procureur impérial à Bergerac, un questionnaire en date du 16 janvier 1809. Il posait la question suivante : *Y a-t-il une bibliothèque publique à Bergerac? Est-il vrai qu'on y conserve le poignard avec lequel Henri IV fut assassiné par Ravaillac, et qui avait été pris (en 1793) au château de La Force?*

Voici la réponse qui fut inscrite par le procureur Couderc en regard de la question : *Le poignard avec lequel Henri IV fut assassiné, a resté déposé longtemps à la sous-préfecture. Le sous-préfet actuel l'a remis l'année dernière à M. de Caumont, qui vint le réclamer au nom de la famille de La Force.* »

Ce Caumont était Louis-Joseph-Nompar de Caumont, duc de La Force. Il recouvrait en 1808 le poignard qu'on lui avait volé dans son cabinet de travail en 1793.

DÉPART PRÉCIPITÉ

La Force ne s'attarda guère auprès de Ravaillac ; il quitta l'hôtel de Retz, retourna au Conseil, dont la séance continuait au Louvre. La Reine et les ministres furent d'avis qu'il gagnât

au plus tôt son gouvernement de Béarn. Vers huit heures du soir, quatre heures après l'assassinat, il se mettait en route et s'arrêtait, pour coucher, à Bourg-la-Reine. C'est de là qu'il écrivit à sa femme demeurée au château de Pau. Il l'avertit « du malheureux accident, » afin que « promptement il fût pourvu, par MM. du Conseil de Béarn, » à ce qui serait nécessaire pour la sûreté du pays. « La Reine, ajoutait-il, m'a commandé de passer à Bergerac et à Nérac et d'écrire particulièrement aux villes principales de la Religion, pour les assurer de sa bonne volonté, et les conjurer de lui garder et à Mgr le Dauphin la fidélité qu'ils lui doivent, et à mon particulier m'a fait l'honneur de me fort témoigner la fiance qu'elle prenait de moi... A la vérité, Dieu nous a grandement visités. » Et il disait, un mois plus tard, au duc d'Épernon : « L'horrible spectacle que ce malheureux parricide nous a fait voir, m'a tellement saisi les esprits que je ne m'en puis remettre. Le continuel souvenir que j'en ai me représente incessamment cet accident devant les yeux, qui me redouble le ressentiment de notre perte. »

La perte est irréparable pour La Force. On verra par la suite l'ami, le compagnon d'armes de Henri IV, assiégé par Louis XIII dans la ville de Montauban; rebelle au temps de Luynes, fidèle sous Richelieu; vainqueur en Italie, en Lorraine, en Allemagne, attendant ses quatre-vingts ans pour déposer le harnais; convolant en secondes noces à quatre-vingt-deux ans, en troisièmes à quatre-vingt-neuf; quittant enfin à quatre-vingt-treize, sous Louis XIV et Mazarin, ce monde où il était entré sous Henri II.

LA FORCE.

A L'EXPOSITION DE WEMBLEY

Le 24 avril, jour de saint Georges, le roi George V, qu'accompagnaient la reine Mary, le duc et la duchesse d'York, le prince Henry et le prince George, inaugurait l'exposition de l'Empire britannique à Wembley. Il fut reçu par le prince de Galles, président du comité d'organisation. A ses souhaits de bienvenue, le Roi répondit en évoquant le souvenir de la grande Exposition de 1851, pour toujours associée à la mémoire de la reine Victoria et du prince consort. « La pensée se reporte, dit-il, aux brillants espoirs de développement croissant de la paix et de l'unité internationales qui avaient présidé à son inauguration. Notre but n'est pas aussi ambitieux et, pour cette raison peut-être, il laisse davantage espérer qu'il sera atteint. »

Le discours royal développe le thème, classique en pareil cas, de l'esprit de libre et volontaire coopération qui amène des peuples de races, de coutumes et de pensées différentes à s'unir en une seule communauté, à laquelle ils apportent le concours de leurs aptitudes particulières. Le premier résultat de l'Exposition sera de dresser l'inventaire des ressources de l'Empire dans chacune de ses parties, et de montrer la meilleure manière de les utiliser et de les développer. « L'Exposition nous permettra en outre, dit le Roi, de délibérer ensemble sur la question de savoir comment les peuples de l'Empire peuvent coopérer de façon à satisfaire, dans les meilleures conditions possibles, leurs désirs réciproques. Enfin, elle nous permettra de travailler à l'établissement du bien-être national. »

Portant ses vues plus haut et plus loin, George V fit écho à l'idée exprimée par le prince de Galles, que l'Empire britan-

nique constitue un puissant facteur de civilisation. En développant le commerce britannique, l'Exposition aidera en même temps le monde à se relever de la désorganisation causée par la guerre. « Je prie, dit-il, pour que, par la bénédiction de Dieu, elle puisse contribuer à l'unité et à la prospérité de tous mes peuples et à la paix et au bien-être du monde. »

Il répondait ainsi à l'instinct profond des Anglais qui trouvent le moyen d'allier, à un sentiment très vif de la solidarité internationale, le nationalisme le plus agressif, fondé sur l'idée de leur supériorité naturelle sur les autres peuples. N'oublions jamais, quand nous parlons de l'Angleterre, que, commerçante avant tout, elle ne peut prospérer que dans un monde lui-même prospère et paisible. Que la capacité d'achat des autres nations vienne à diminuer, immédiatement Manchester, Bradford, Birmingham en ressentent le contre-coup. C'est pourquoi elle tient tant à ce que la paix ne soit pas troublée par les autres, et qu'elle-même est toujours prête à faire la guerre, chaque fois qu'elle croit menacées en un point du monde les conditions qu'elle juge nécessaires à son hégémonie commerciale.

Nous ne retracerons pas les détails de l'inauguration, les journaux quotidiens les ont donnés. Notons seulement comme un symbole l'offre que le Comité de l'Exposition a faite au Roi d'un globe terrestre en or, image de cette hégémonie. Signalons aussi la pompe militaire et religieuse dont fut rehaussée la fête. Cet appel aux forces spirituelles ne manque jamais aux grandes manifestations nationales en Angleterre, comme si les Anglais s'accrochaient à leurs traditions, à mesure que l'irrésistible courant démocratique les emporte vers l'inconnu. Trente haut-parleurs, répétant le discours royal, ont permis de l'entendre non seulement aux 120 000 spectateurs qui se pressaient dans le stade, mais aux milliers de visiteurs répandus dans l'enceinte de l'Exposition. En même temps, la téléphonie sans fil le transmit dans toutes les parties du royaume et jusqu'au delà des mers, aidant ainsi à créer, d'une extrémité à l'autre de l'Empire, la communauté de sentiments d'où naît l'enthousiasme. Les journaux anglais ont raconté avec orgueil que les foules, sur toute l'étendue de la Grande-Bretagne, sont restées debout, tête découverte, pendant que la musique jouait l'hymne national. A Wembley, elles se mirent à genoux pendant

que l'évêque de Londres invoquait Dieu pour le succès de l'Exposition et la prospérité de l'Empire.

***

C'est en 1913 que lord Strathcona avait lancé l'idée de faire à Londres une vaste exposition pour montrer les ressources naturelles et la puissance industrielle de l'Empire. Arrêté pendant la guerre, le projet fut repris aussitôt après l'armistice. Il reçut l'appui officiel de M. Lloyd George, et le prince de Galles accepta la présidence du Comité général. Sans pousser la superstition des chiffres aussi loin que les Américains, les Anglais en abusent quelquefois. Gardons-nous de reproduire les renseignements numériques de toute sorte qu'ils nous prodiguent, comme de donner la superficie de chaque section, et, dans chaque section, de chaque palais. Rappelons seulement que le total des frais est évalué à 12 millions de livres. Ce sont le Canada et l'Australie qui ont la plus forte participation : 200 000 livres chacun ; l'Inde, 180 000 ; le groupe de l'Afrique occidentale, 110 000 ; la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, 80 000 chacune, etc. Le Gouvernement britannique a porté sa garantie de 175 000 à 600 000 livres sterling : il reste donc une dizaine de millions de livres à couvrir par les particuliers. On émet des doutes sur le succès financier de l'entreprise. Mais là n'est pas la question : il s'agit d'étaler à tous les regards la force et la richesse de l'Empire britannique.

Cerveau et cœur de cet Empire, la Grande-Bretagne a son exposition propre, qui présente aux foules les facteurs essentiels de son influence : l'action de son Gouvernement et sa production industrielle.

Le pavillon du Gouvernement britannique, que décorent six lions gigantesques allongés sur d'énormes blocs, est consacré aux organes chargés d'assurer la sécurité de l'Empire et d'y entretenir la vie : la flotte, l'armée, le département du commerce d'outre-mer, le Comité d'hygiène tropicale.

L'exposition navale rappelle les grands souvenirs de l'histoire navale britannique : la dispersion de l'Armada espagnole, Trafalgar, et, plus près de nous, le raid de Zeebrugge et la hardie opération qui a permis de repêcher l'or que contenait le *Laurentic*, coulé par la guerre sous-marine.

L'Angleterre domine toujours les mers, mais elle est aujour-

d'hui vulnérable par la voie de l'air et il lui faut garantir sa sécurité aussi dans ce domaine. Pour que les Anglais du Royaume-Uni et ceux d'outre-mer ne soient pas tentés de l'oublier, le ministère de l'Air a exposé un bombardement nocturne de Londres par les avions allemands.

L'armée est glorifiée par la représentation des champs de bataille les plus fameux de la dernière guerre : le saillant d'Ypres, la Somme, l'Ancre et Messine.

A côté des spectacles de guerre, les victoires de la paix. Le département du commerce d'outre-mer a dressé des planisphères où sont tracés les grands courants commerciaux. D'autres cartes, établies par le Comité de l'émigration, étalent les parties de l'Empire qui appellent des colons. Le Comité d'hygiène tropicale représente un coin de la jungle africaine, pour permettre d'étudier dans leur cadre les maladies qui y guettent le colon et les moyens qu'offre la science moderne pour les combattre.

Le Post-office expose les différents systèmes qui mettent en communication le cœur de l'Empire avec ses extrémités : la rapidité et la sûreté de ces communications sont une nécessité vitale.

Le palais des machines comprend plusieurs sections, répondant aux branches diverses de l'art de l'ingénieur. La science pure n'est pas oubliée : il y a un laboratoire national de physique avec un stand de démonstration. Citons en premier lieu les constructions navales, pour lesquelles l'Angleterre jouit toujours d'une primauté incontestée. Puis la mécanique, qui groupe plus de 400 maisons anglaises; l'électricité, avec 200 maisons. L'intérêt de cette exposition est de montrer que l'électricité résout le problème du service domestique : question capitale quand les villes et les campagnes souffrent également du manque de main d'œuvre. On y voit tous les appareils capables d'être utilisés à la maison ou à la ferme, depuis la bouilloire électrique à faire le thé jusqu'à la machine à cirer les chaussures ou laver la vaisselle. Une grande place est réservée à la télégraphie et la téléphonie sans fil.

Dans la section des transports, la partie la plus intéressante peut-être, en tout cas la plus caractéristique, est celle des transports maritimes. Elle met en évidence la puissance des Compagnies maritimes anglaises, qui ont tant fait pour la grandeur et la prospérité de l'Empire en assurant, malgré la

distance, entre les ports de la Grande-Bretagne et ceux des colonies lointaines, le va et vient régulier des voyageurs et des marchandises. Elles montrent leurs paquebots géants : un *Majestic* de 56 551 tonnes, un *Homeric* de 34 356 tonnes.

Les ports du Royaume-Uni ont chacun son exposition. Celui de Londres est à l'honneur; il symbolise le développement de la puissance commerciale britannique, dont il est à la fois le résultat et un des facteurs principaux. Un film de 3000 pieds de long déroule le détail des opérations dont le port est journellement le théâtre, et une collection unique de peintures anciennes, représentant les docks et le fleuve au cours des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, fait apparaître la progression continue de son trafic. Rien n'est plus propre à montrer de quoi est faite la force de l'expansion britannique à travers le monde, telle que la peint Rudyard Kipling.

Un autre immense palais rassemble les grandes industries qui font la richesse de l'Angleterre et de ses colonies. Le coton du Lancashire, la laine de Bradford, la dentelle de Nottingham; les autres textiles : le lin, le jute dont l'Inde a le monopole, la soie qui, de temps à autre, demande au Gouvernement de la protéger contre la fabrique lyonnaise; les cuirs, les industries de l'alimentation, les produits chimiques, la verrerie, le papier. Comment ne pas noter à ce propos que ce sont les Anglais qui utilisent la plus grande partie de l'alfa que produit notre Afrique du Nord ?

La Grande-Bretagne est fière de ses industries. Elles contribuent, chacune pour sa part, à la renommée séculaire des produits fabriqués britanniques. Ce sont elles qui font la fortune de l'Angleterre, en alimentant son commerce d'exportation sur tous les marchés du monde. Mieux encore, elles assurent sa vie. Que ses ventes viennent à fléchir, et le Royaume-Uni n'a plus de quoi payer les vivres qu'il doit acheter au dehors pour nourrir sa population.

Toutes ces industries pourtant ne sont pas aussi favorisées les unes que les autres; leur prospérité varie avec les circonstances. L'industrie cotonnière, entre autres, dépend de l'étranger dans une trop grande mesure. Les Anglais y tiennent par dessus tout, pour des raisons d'ordre matériel, mais aussi sentimental : elle a exercé une profonde influence sociale et économique sur l'Angleterre, et, par répercussion, sur le monde

entier. C'est l'industrie nationale par excellence. Elle n'en est pas moins à la merci des Américains. Que demain les États-Unis ne puissent plus ou ne veuillent plus ravitailler de coton les usines du Lancashire, elles devront fermer. Aussi les coloniaux anglais poursuivent un grand effort pour développer la culture du coton dans les régions de l'Empire qui s'y prêtent. Mais alors surgit la menace d'un autre péril : à mesure qu'un pays accroît sa production de matières premières, il tend à augmenter en même temps sa puissance industrielle pour en tirer parti lui-même et s'affranchir ainsi de toute dépendance, sans en excepter celle de la métropole.

Pour la laine, l'Angleterre est en meilleure situation ; ses Dominions suffisent à tous ses besoins. Néanmoins, Bradford s'inquiète : Roubaix et Tourcoing n'arrivent-elles pas à lui disputer certains marchés dont elle croyait avoir le monopole et à lui faire concurrence jusque sur le marché intérieur? Aussi vit-on ce spectacle extraordinaire d'une Chambre de commerce britannique demandant au Gouvernement de protéger la plus ancienne et la plus solide des industries anglaises par des taxes douanières. Ceci se passait au mois de septembre dernier. Depuis, les industriels de Bradford et ceux de notre centre lainier se sont réunis en des conférences qu'animait la plus sincère cordialité. Il est probable qu'elles aboutiront à une entente internationale entre les producteurs. Comme tous les pays qui ont rompu l'équilibre entre la production agricole et la production industrielle, l'Angleterre est extrêmement sensible aux moindres influences qui peuvent détourner les courants commerciaux, desquels dépend sa vie même. C'est pourquoi elle voudrait les régulariser en profitant de son empire colonial pour leur assurer un écoulement constant. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Sa force principale réside dans ses houillères. Elles donnent à l'industrie la force motrice, à la métallurgie le combustible et, surtout, assurent à la marine marchande un fret de départ qui ne lui fait jamais défaut et lui permet de vaincre sur toutes les mers la concurrence des autres pays, quels que soient leurs sacrifices : depuis la guerre, les Américains l'ont éprouvé à leurs dépens. Cette industrie figure en bonne place à Wembley. Une mine de charbon en réduction montre toutes les phases de l'extraction de la houille. « Elle ressemble aussi

peu à une des mines dans lesquelles nous peinons, a dit un mineur député aux Communes, qu'une chaumière ressemble au palais de Buckingham. » Elle n'en intéressera pas moins les visiteurs, dont la plupart ignorent tout de la vie du mineur.

Les organisateurs de l'Exposition se sont efforcés de lui donner un caractère pédagogique bien marqué. Chaque section est en quelque sorte un recueil de documents présentés de la manière la plus propre à frapper l'imagination et à laisser une trace profonde dans l'esprit. Tous les procédés ont été mis en œuvre à cet effet, jusqu'au cinématographe et aux tableaux vivants. Des mannequins font valoir les costumes que les grands couturiers ont exécutés avec les tissus de Bradford. L'ouvrier qui n'est jamais sorti de son faubourg voit onduler les moissons du Canada, assiste à la cueillette du thé dans les plantations de l'Inde, suit les phases de la récolte du caoutchouc à Malacca. Il voit fonctionner une laverie de diamants dans l'Afrique du Sud et les machines à glace qui lui permettent de manger à Londres la viande d'Australie.

Mais ces leçons de choses ne sont peut-être pas le trait saillant de l'Exposition de Wembley. Au travailleur courbé sur le labeur quotidien, il ne suffit pas de dispenser des connaissances pratiques et en quelque sorte matérielles. Plus utile est pour lui l'enseignement d'ordre supérieur, grâce auquel il comprendra qu'il appartient à une grande nation et qu'héritier d'un passé chargé de gloire, il est appelé à continuer l'œuvre audacieuse et patiente des générations qui l'ont précédé. Cet enseignement lui viendra sous la forme la plus accessible à des esprits aussi simples que l'ouvrier anglais moyen, par des reconstitutions historiques à grand spectacle. Elles ont pour théâtre un stade immense, le plus grand du monde, parait-il, que les Anglais veulent comparer au Colisée. Comment ces *pageants*, suivant le terme dont nous n'avons pas l'équivalent, ne rencontreraient-ils pas un vif succès? Rudyard Kipling lui-même, le plus impérial des écrivains qui ont célébré l'Empire, le plus Anglais des poètes anglais contemporains, n'a pas dédaigné de leur apporter sa collaboration. C'est à lui qu'est due l'idée du « Pont de l'Empire. » Ce Pont fut laborieusement édifié au cours des siècles par les héros qui ont apporté à la cause commune leur dévouement et leur vie; la coopération des Dominions et des Colonies l'a achevé. Chaque épisode de

la construction de l'Empire est regardé comme une pierre qui vient prendre sa place dans l'édifice. L'esprit de sacrifice, la loyauté, l'amour en constituent les matériaux.

Le « chant du Pont, » écrit spécialement par le poète, établit un lien entre les événements successifs et montre leur signification dans le plan général de l'histoire. Aux habitants primitifs de l'ancienne Bretagne succèdent les Anglais du temps d'Élisabeth. Puis viennent les pionniers découvreurs de terres. Le premier est Cabot ; il part de Bristol pour le voyage qui devait l'amener à Terre-Neuve. Humphrey Gilbert annexe l'île pour le compte de la reine Élisabeth. Puis se succèdent les divers épisodes de l'histoire de Terre-Neuve, jusqu'à la pose du câble transatlantique en 1858, la visite du roi Édouard, alors prince de Galles, en 1860, enfin la première traversée aérienne de l'Atlantique. Le Canada aura aussi son histoire. D'autres reconstitutions montreront les phases successives de la conquête des mers par les flottes britanniques. Quels bons ouvriers de l'Empire que tous ces marins, Drake, Sir Richard Grenville, Blake, Hawke, Hood, au-dessus de tous Nelson ! On n'oubliera pas les capitaines des armées de terre, depuis Richard Cœur de Lion et ses croisés jusqu'à Marlborough, Wolf, Clive, Wellington ; ni les grands constructeurs modernes de l'Empire, tels que Cecil Rhodes. Le dernier épisode montrera l'achèvement du Pont. Mais avant que la procession triomphale se déroule au son des cloches et au chant des hymnes d'action de grâces, la dernière pierre du sacrifice sera apportée par les soldats aveugles et mutilés de la grande guerre, les veuves et les orphelins.

La Grande-Bretagne a donc fait un immense effort pour échauffer l'enthousiasme des citoyens de l'Empire, les convaincre de la supériorité britannique et réveiller en eux, s'il en est besoin, l'amour de leur patrie d'origine. Beaucoup des Anglais d'outre-mer ne sont jamais venus dans la vieille Angleterre. Pour leur faciliter un séjour qui doit être si profitable au sentiment national, un fonds d'hospitalité a été créé. Mais ces enfants de la mère commune qui reviennent au foyer pour quelque temps, il faut aussi les entourer d'une atmosphère de chaude sympathie. C'est l'affaire d'une section féminine de l'Exposition, instituée spécialement à cet effet et que préside la duchesse d'York. Les femmes de la Grande-Bretagne, auxquelles

elle adresse un vibrant appel, se chargeront de faire retrouver à leurs hôtes la douceur du home familial.

***

De leur côté, les diverses parties de l'Empire ont cherché à donner une grande idée de leurs ressources et de la contribution qu'elles peuvent apporter à la prospérité générale. La plupart ont présenté leur exposition dans un édifice qui prétend avoir un caractère local. Cette tentative d'originalité n'a peut-être pas parfaitement réussi. On reproche à quelques-unes de ces constructions une banalité à laquelle avaient échappé les reconstitutions si artistiques et pleines de vie qu'avait montrées l'Exposition coloniale de Marseille. Le palais de la Birmanie, inspiré de la pagode Arakan à Mandalay, n'est pas comparable comme effet à cette prodigieuse évocation du temple d'Angkor-Vat qui fit l'admiration de tous les visiteurs venus à Marseille en 1922. L'Inde reproduit un palais de noble hindou du XVIIe siècle ; la Malaisie, une maison mauresque ; l'Afrique du Sud, une habitation de style hollandais colonial. Hong-Kong montre une rue chinoise. Le pavillon de Malte présente un spécimen de l'architecture militaire des chevaliers de Saint-Jean. L'Afrique occidentale, la Nigeria, la Côte-de-l'Or, Sierra Leone sont groupées dans un village nègre. L'Afrique orientale, Kenya, Ouganda, Zanzibar, Nyassa Land, Soudan, Maurice et les Seychelles ont réalisé à Wembley, dans une construction arabe, l'unité la plus parfaite, en attendant que puisse être constituée la Fédération de l'Afrique orientale.

Chypre est associée à la Palestine, que l'Angleterre a introduite dans cette exposition coloniale, bien qu'elle ne soit qu'un pays sous mandat. Nous avons eu aussi à Marseille un pavillon des intérêts français dans le Levant.

L'Australie et le Canada ont sacrifié toute prétention à la couleur locale. Leurs palais, de style grec, avec leurs lignes rigides et leur aspect massif malgré les colonnades, visent seulement à donner une impression de force et de richesse. Ils y réussissent. L'exposition que ces deux pays font de leurs ressources agricoles et minérales, si rapidement croissantes, alors qu'une si faible partie en est encore exploitée, est bien capable de donner aux visiteurs la conviction de leur immense avenir.

La réputation du Canada est établie comme pays de grande production agricole. Pour juger de sa puissance industrielle, notons que, de 1901 à 1921, la valeur de sa production manufacturière est passée de 481 millions à 3 458 millions de dollars; le nombre des employés d'industrie, de 339173 à 678 337; la valeur de leurs salaires, de 113 millions à 630 millions de dollars. Quant à l'Australie, les travaux hydrauliques projetés dans le bassin du Murray doivent ouvrir à la culture plusieurs centaines de milliers d'hectares aujourd'hui stériles.

Mais les Dominions ne sont pas tout l'Empire colonial britannique. Pourtant la masse des Anglais ne connaît guère qu'eux, en raison de la part qu'ils ont prise à la Grande Guerre et de la réclame que leur font les agences d'émigration. Beaucoup ignorent les colonies de la couronne, dont on ne parle guère. Elles méritent de ne pas être oubliées, ne serait-ce qu'en raison du rôle que certaines ont joué dans la construction de l'Empire. Froude l'a rappelé, quand il évoquait cette mer des Antilles, berceau de la puissance maritime de la Grande-Bretagne et ces joyaux précieux des Indes occidentales, qu'elle dut arracher à l'Espagne et à la France au prix de milliers de vies anglaises. A ceux que ne touchent pas ces souvenirs historiques, l'Exposition fait au moins constater que les vieilles colonies tropicales fournissent à la communauté une contribution qui n'est pas négligeable.

***

Comme le dit le *Times* dans le premier de ses numéros spéciaux en l'honneur de l'Exposition impériale, nous avons à Wembley une importante manifestation de l'unité et de la puissance des nations britanniques. Des cendres de la guerre surgit une nouvelle association de nations pleines de foi dans leur avenir et de force dans la réalisation de leurs projets. Sa structure a peut-être été modifiée; en tout cas, elle se modifie de jour en jour, mais elle demeure solidement établie sur ses anciennes fondations de confiance et d'affection mutuelle. Aux yeux du monde, l'Exposition exprime la puissance recouvrée de l'Empire, mais elle exprime plus fortement encore l'unité qui a rendu possible cette récupération et a permis aux peuples des nations sœurs et des colonies de s'arracher un instant à la contemplation de leurs propres difficultés et du chaos qui les entoure

pour coopérer à la plus grande exposition que l'on ait jamais vue.

Ce qu'elle ne peut pas montrer, ce sont les difficultés intérieures dont souffre l'Empire. Dans quelle mesure celles-ci risquent-elles de rompre cette unité si chère aux Anglais?

Le temps est bien passé où leurs hommes d'État et leurs économistes trouvaient naturel que les colonies se séparent à un moment donné de la mère patrie. Des historiens comme Froude et Seeley, des premiers ministres comme Disraeli et Chamberlain, plus près de nous un romancier et un poète comme Rudyard Kipling, sur l'influence duquel on n'insistera jamais assez, ont créé, dans la nation britannique, l'esprit impérial. Aujourd'hui, il n'est plus un Anglais qui ne soit convaincu que les possessions britanniques doivent rester unies à la Grande-Bretagne; les seules divergences qui subsistent visent le mode de cette union.

Il faut dire qu'au cours de ces dernières années, les Anglais, qui attachent aux grandes manifestations nationales une importance si justifiée, n'ont rien négligé de ce qui pouvait frapper les imaginations et émouvoir les âmes toutes les fois que l'occasion s'est présentée d'associer les colonies aux gloires et aux deuils de la vieille Angleterre. Les deux jubilés de la reine Victoria, le couronnement d'Édouard VII, celui de George V ont donné lieu à des fêtes d'un éclat incomparable, où les colonies ont tenu une grande place. C'est en 1876 que la reine Victoria avait été proclamée impératrice des Indes; en 1902, Édouard VII prit le titre de roi des Dominions britanniques au delà des mers. En 1911, les étendards de ces Dominions étaient portés à côté de l'étendard royal et de celui de l'Union au couronnement de George V. Les troupes coloniales figuraient dans les cortèges, chacune avec ses uniformes et ses attributs particuliers.

Ces cérémonies ont coïncidé avec les conférences coloniales qui réunirent à Londres les représentants des colonies et les premiers ministres des Dominions. En 1907, la conférence coloniale devint conférence impériale, indiquant, par ce simple changement de nom, la transformation profonde qu'avaient subies les idées, puisque l'Angleterre reconnaissait ainsi que ses possessions d'outre-mer étaient des parties vivantes d'un même Empire.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les phases par lesquelles est passée l'idée impériale. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les études magistrales qu'a données sur ce sujet le regretté Pierre Leroy-Beaulieu. La dernière date de 1912. Depuis, la guerre a singulièrement mûri les idées. Les circonstances dans lesquelles la conférence impériale se réunit en 1917, en 1918, en 1919, contribuèrent à établir entre la Grande-Bretagne et ses Dominions une union plus étroite qu'auparavant. En même temps, les Dominions avaient pris conscience de leur valeur matérielle et morale et des forces qu'ils pouvaient jeter dans la balance à côté de celles de la Métropole. On commença alors à parler, non plus de l'Empire, mais de la communauté des nations britanniques. Ce terme a reçu en quelque sorte sa consécration officielle, puisqu'il a été employé par M. Lloyd George, et qu'on le trouve dans un acte du Parlement britannique.

La dernière conférence impériale, qui s'est tenue au mois d'octobre dernier, s'est trouvée devant des problèmes impérieux au fond sensiblement les mêmes que ceux qui se présentaient à la fin du dernier siècle.

En 1896, Joe Chamberlain posait en ces termes la question politique. « Resserrer l'union, de manière à arriver graduellement à la fédération complète de l'Empire..., réaliser une union au sein de laquelle des États libres, jouissant chacun de leurs institutions indépendantes, seront cependant inséparablement unis pour la défense d'intérêts communs et l'accomplissement d'obligations réciproques. » Mais en 1911, M. Asquith rejetait brutalement l'idée que le Gouvernement du Royaume-Uni pût partager la responsabilité sur des questions aussi graves que la politique étrangère, la conclusion des traités, le maintien de la paix ou la déclaration de la guerre. Il reconnaissait en même temps que « chacun de nous entend rester maître dans son ménage. » Là gît précisément toute la difficulté. De moins en moins, les Dominions accepteront de se trouver liés par les décisions que prend le Gouvernement britannique en matière de politique générale. Nous rappelions tout à l'heure que depuis la guerre un changement profond est survenu dans l'état de leurs relations avec la Métropole : leurs représentants ont tenu leur place à la Conférence de la Paix et à celle de Washington, ils ont signé les traités et sont membres de la

Société des nations. Aussi n'admettent-ils pas d'être désormais laissés de côté dans un cas analogue. C'est ainsi que le Gouvernement d'Ottawa ne se tient pas pour engagé par le traité de Lausanne, parce qu'il n'a pas participé aux travaux de la Conférence.

Dans le domaine économique, les causes de friction, plus nombreuses, sont aussi plus graves, parce qu'elles touchent de plus près à la vie quotidienne et mettent en jeu l'intérêt de chacun. Est-il possible de faire de cette fédération d'États un ensemble se suffisant à lui-même? Telle est la question que les Anglais se posent avec plus ou moins d'anxiété, suivant que la Grande-Bretagne souffre plus ou moins des difficultés que provoque la concurrence étrangère. Jamais il n'en fut tant parlé que depuis la guerre. A vrai dire, elles ne sont pas nouvelles, et il ne faudrait pas oublier les pages si vigoureuses et d'une clairvoyance si aiguë, dans lesquelles M. Victor Bérard, il y a plus de vingt-cinq ans, montrait l'angoisse des fabricants de Birmingham, quand ils voyaient les articles *made in Germany* leur disputer le marché britannique lui-même. C'est en s'appuyant sur ce sentiment que Joe Chamberlain put mener la campagne protectionniste qui faillit retourner complètement la politique traditionnelle britannique, et qu'il essaya de fonder le mouvement qui devait unifier l'Empire.

Mais aujourd'hui, la situation est beaucoup plus difficile. L'Angleterre souffre des perturbations que les conséquences de la guerre ont apportées dans les courants commerciaux du monde entier. Elles se traduisent par une proportion de chômeurs plus grande qu'en aucun autre pays; leur nombre à certains moments a dépassé 1 800 000. L'industrie et le commerce britanniques ont subi une crise extrêmement grave : on en jugera par ce seul fait que, de 1920 à 1921, la valeur des exportations a baissé de près de 50 pour 100, tombant de 1 334 millions de livres sterling à 703 millions.

Dans un pays où toutes les activités sont tournées vers la banque et le commerce, l'opinion publique n'a pas manqué d'être vivement émue par les chiffres que les grandes revues et la presse quotidienne ne cessaient de commenter. On se rappelle qu'un des arguments sur lesquels les Anglais appuient le plus volontiers leur polémique contre nous au sujet des réparations est que les exigences de la France, en entretenant la

misère en Allemagne et en bouleversant par répercussion les conditions économiques des pays de l'Europe centrale et orientale, paralysent le commerce extérieur britannique. Pour démontrer cette thèse, il faudrait prouver que le commerce anglais n'a pas diminué autant dans les autres parties du monde. Or les concurrents américains et japonais l'ont atteint plus gravement encore sur d'autres marchés, tels que l'Amérique du Sud, l'Inde, les Dominions eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, pendant qu'une partie des hommes d'État et des publicistes britanniques invoquaient la diminution du commerce anglais avec les pays d'Europe pour mener contre la politique française une campagne injuste et passionnée, d'autres en prenaient acte pour revenir à la conception du commerce inter-impérial. Puisque les autres pays refusaient les marchandises de la Grande-Bretagne, celle-ci, au lieu de se heurter partout à des portes fermées, devait user de son influence sur les diverses parties de l'Empire pour y multiplier les échanges sans se préoccuper du monde extérieur. C'était le retour à l'idée de l'État économique fermé, chère aux théoriciens allemands, depuis Fichte jusqu'à Frédéric List. C'est sur cette base fragile que, quelques années avant la Grande Guerre, Frédéric Naumann avait édifié le vaste projet du Mittel Europa.

Quelle part de chimère entre dans ces constructions gigantesques, il suffit, pour s'en rendre compte, de serrer de près les statistiques. Encore cet examen demande-t-il à être fait sans idées préconçues. Durant toute l'année 1923, d'âpres discussions se sont poursuivies en Angleterre au sujet de l'orientation qu'il fallait chercher pour le commerce britannique. Valait-il mieux essayer de développer les échanges avec les pays de l'Europe et de l'Amérique, ou bien concentrer son activité sur le commerce inter-impérial avec les Dominions et les colonies? La question préliminaire à résoudre était de déterminer l'importance relative de ces échanges.

Question de chiffres, bien simple en apparence : elle a pourtant donné lieu à des débats passionnés ; les contradictions qu'ils révèlent auraient bien de quoi nous déconcerter, si nous ne connaissions l'incertitude des documents statistiques et les difficultés que présentent leur maniement et leur interprétation. Les chiffres ne sont pas toujours justes, et chacun les triture pour les faire témoigner en faveur de sa thèse. C'est ainsi qu'en

écartant arbitrairement des calculs certains pays, on arrive à prouver que le commerce inter-impérial est plus important pour l'Angleterre que son commerce avec l'étranger. D'autres raisonnent comme il suit : un Australien achète tous les ans des marchandises britanniques pour 10 livres sterling environ ; un Néo-Zélandais, pour 12; un habitant de l'Afrique du Sud pour 5. A côté de cela, un Hollandais n'en achète que pour 4 livres sterling, un Suédois, pour 3,5; un Américain, pour moins d'une demi-livre. Comme le constatait, en 1922, la revue *United Empire*, si riches que soient les Américains, un Néo-Zélandais en vaut donc 30 comme acheteur de produits britanniques; un Australien, 21; un Sud-Africain, 10; un Canadien 5 (1). Il est juste qu'il en soit ainsi, et il est exact que les habitants de race blanche des Dominions représentent pour la Grande-Bretagne d'excellents clients. Mais ils sont un tout petit nombre, perdus dans l'ensemble de sa clientèle mondiale. C'est ce qui explique que, si rapidement que progresse le commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies, il reste bien au-dessous de son commerce avec les autres pays.

En 1921, il a atteint un total de 210 millions de livres, tandis que le commerce avec l'Europe, malgré la fermeture du marché russe, atteignait 197 millions et avec les pays extra-européens 127 millions. Au cours des huit dernières années, les exportations anglaises vers les Dominions et les Colonies ont augmenté de 67 millions de livres; vers les autres pays, de 117 millions, dont 75 pour l'Europe seulement. Le commerce inter-impérial est donc loin d'avoir la prépondérance que certains voudraient lui attribuer. MM. Bonar Law et Baldwin furent de ceux-ci; leur thèse a été combattue et réfutée par M. Mac Kenna.

Les faits ne donnent donc pas raison à ceux qui voudraient constituer l'Empire en un État économique fermé.

La dernière Conférence impériale avait, à son ordre du jour, la question des droits préférentiels entre le Royaume-Uni et les Dominions. Elle a émis un vœu en faveur de ce régime et confirmé la résolution que la Conférence de guerre impériale de 1917 avait déjà prise dans ce sens en vue de développer

(1) Nous donnons des chiffres arrondis parce que nous estimons que c'est la meilleure manière de mettre d'accord les divergences que nous relevons dans les documents officiels ou officieux.

les ressources de l'Empire et le commerce entre ses diverses parties. Non seulement ce vœu n'a pas reçu satisfaction, mais on sait que le budget, récemment déposé par M. Snowden, a supprimé les avantages dont bénéficiaient déjà les Dominions. M. Bruce, le premier ministre australien, lequel avait pris position en faveur du rapprochement commercial avec la métropole, a exprimé son mécontentement. « J'ai peur, a-t-il déclaré, que nous ne soyons obligés de nous tourner vers d'autres pays que la Grande-Bretagne. Nous ne pourrions continuer à favoriser sur nos marchés les marchandises britanniques que si la Grande-Bretagne était prête à nous rendre service pour service. » La préférence que l'Australie accorde à la métropole est en moyenne de 12 pour 100, représentant sur la valeur des produits britanniques importés une remise annuelle d'environ 7 millions et demi de livres. Le Canada aussi se plaint du tort que va lui causer la suppression du régime de préférence.

M. Baldwin surtout avait fait de l'unité économique de l'Empire un des thèmes principaux de sa campagne électorale de décembre dernier.

Mais, cette fois encore, la préférence impériale et le protectionnisme, présentés aux électeurs anglais comme un remède contre le chômage, ont été repoussés de même qu'en 1903 et en 1906. La crainte de la vie chère a été plus forte chez eux que le sentiment de l'unité de l'Empire. On a dit que cette crainte avait influencé surtout le vote des femmes. C'est possible; cela prouverait que dans certains cas, tout au moins, leur action électorale peut être utile à la communauté.

On sait comment le Gouvernement travailliste a triomphé à la Chambre des communes de l'opposition que les protectionnistes ont essayé de dresser contre lui. Il s'est passé là un fait extrêmement intéressant comme symptôme du réveil de l'idée libre-échangiste, qui s'était obscurcie en Angleterre par suite du trouble profond que la guerre avait apporté à la fois dans les conditions économiques et dans les esprits. La nouvelle Chambre des communes, élue sur le programme du libre échange, a tenu les promesses qu'elle avait faites à ses électeurs.

En somme, une divergence profonde dans leurs conceptions économiques sépare la Grande-Bretagne de ses Dominions ; elle reste libre-échangiste et les Dominions sont protectionnistes,

parce qu'ils veulent créer chez eux des industries et qu'ils tirent une partie de leurs revenus des taxes douanières. Il n'y a donc pas à espérer que le libre échange impérial puisse s'établir d'ici longtemps. Les Conférences impériales émettront des vœux en sa faveur; les Parlements de chaque État rejetteront ces vœux. Aussi lord Inchcape a-t-il pu dire récemment qu'une des conditions de succès pour ces Conférences devrait être qu'à l'avenir, il leur serait interdit d'aborder la préférence et les tarifs : le sujet est brûlant et risque de provoquer des conflits d'idées nuisibles à la solidité des liens qui doivent unir les parties de l'Empire.

La création d'un Comité économique permanent, qu'avait proposée la Conférence impériale de 1923, n'a même pas pu être votée à l'unanimité. Le Canada s'y est opposé. Les raisons alléguées ont été des raisons d'intérêt : les Canadiens se plaignent de n'avoir reçu de l'Angleterre aucun avantage en retour de leurs sacrifices pour favoriser le commerce britannique. Peut-être en dehors de ces raisons, les seules qu'il pouvait invoquer tout haut, le Canada en avait-il d'autres et craignait-il, en acceptant ce Comité, de créer un précédent et d'ouvrir la voie à un organisme non plus économique, mais politique, qui voudrait imposer aux diverses parties de l'Empire une politique uniforme, plus favorable à la Métropole qu'aux Dominions.

***

Il y a donc des tiraillements. Mais n'allons pas croire qu'ils menacent la solidité de l'Empire. Derrière la brillante façade que l'on nous montre à Wembley se dresse un édifice robuste, d'autant plus capable de résister aux secousses que ses parties demeurent distinctes et sont plus souplement articulées. Selon l'usage anglais, la constitution qui régit cette fédération ne sera probablement jamais écrite, ni même définie. Elle ne s'en adaptera que mieux aux circonstances pour évoluer avec elles. Malgré certaines apparences, les Anglais peuvent s'enorgueillir de leur œuvre coloniale, qui a trouvé à Wembley une expression digne d'elle.

Tout en admirant cette œuvre, nous n'avons d'ailleurs rien à lui envier : la nôtre soutient la comparaison. Les Anglais se flattent de façonner pour jamais à leurs mœurs les pays qu'ils

colonisent. Mais les ont-ils jamais marqués d'une empreinte plus profonde que nous l'avons fait nous-mêmes dans ces provinces de leur Canada qui, deux siècles après leur séparation, demeurent aussi françaises de langue et de cœur que nos provinces de France? Les Dominions ont envoyé leurs troupes se battre à côté des troupes britanniques; les peuples que nous gouvernons ont aussi largement répondu à notre appel : Annamites, Tonkinois, Malgaches, Sakalaves, Africains de toutes les races entre l'Atlas et le Congo sont accourus sous les plis du drapeau tricolore défendre la terre de France.

L'effort un peu tardif que nous avons entrepris pour tirer parti des immenses ressources de notre domaine colonial est à la veille d'aboutir. Le jour approche où il nous donnera la plus grande partie des denrées alimentaires et des matières premières dont nous avons besoin. Ce sera le fruit de la coopération entre les initiatives privées, les grandes Chambres de commerce de Lyon, Marseille, Roubaix, Tourcoing, et l'administration coloniale. L'Indo-Chine, Madagascar, l'Afrique occidentale, pour ne citer que les plus importantes de nos colonies, sont en pleine prospérité. Quant au Maroc, les progrès que nous y avons réalisés en moins de dix ans étonnent tous les étrangers qu'y attire le prestige du maréchal Lyautey, le type le plus accompli de nos grands coloniaux, bâtisseurs d'empires.

Ces résultats, qu'a mis en pleine lumière l'Exposition coloniale de Marseille en 1922, nous donnent le droit de regarder sans arrière-pensée l'exposition de l'Empire britannique.

ANTOINE DE TARLÉ.

LE LIVRE DE RAISON

VI [1]

CONSTITUTION DE DOT

XVIII. — LE MASSIF DE TERRE

J'ai doté ma fille aînée, doté mon fils aîné, j'ai constitué mon apport personnel en terre, estimant que rien ne stabilise comme la possession d'un bien au soleil, d'un morceau de sol natal dont le souvenir ne s'abolit pas, où l'on sait pouvoir reprendre souffle et reposer sa tête, ou plus simplement vivre, trouver les premiers aliments nécessaires à l'homme, le pain, le vin, la viande, les légumes et les fruits, et, comme l'oiseau, l'eau de la source pure : et j'ai mis tous mes soins à rendre ce coin de patrie attrayant et prospère. Ils peuvent dire à leur tour :

C'est ici ma maison, mon champ et mes amours.

Mais voici qu'un autre enfant à pourvoir va attendre de moi le même don et les mêmes soins. En vérité, des soins plus grands, car tout est à créer cette fois, des pierres à la plante, de l'animal à l'instrument, je veux dire que la bâtisse est à reconstruire, le cheptel et le train agricole à fournir, que les cultures sont à restaurer, à régler, à adapter au nouveau régime prévu. Le sol seul, le fond est vivant et pétri, avec ses éléments nutritifs, ses sucs élaborés par des siècles de travail, avec sa sève profonde qui verse aux fruits venus de lui comme un sang ardent

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 juin, 15 septembre, 1er décembre 1922 et 1er janvier 1924.

et riche. Je veux m'y prendre à l'avance. Il faut compter avec les hommes et le temps, avec la nature elle-même qui ne se laisse point pousser. Qui ne prévoit pas de loin aux champs n'aboutit jamais. Ce souci inspire ces pages, comme aussi le désir de laisser quelques conseils aux miens...

J'ai détaché pour les aînés des biens tout prêts du vieux domaine. Deux métairies telles quelles depuis toujours, où un hangar édifié dans l'une, où une vigne nouvelle plantée dans l'autre, en directs et en hybrides, où le cheptel corsé ici, sélectionné là afin d'obtenir une espèce homogène, où, ces retouches faites, cette mise au point apportée, l'entrée en possession fut complète. Il n'y eut point à « fonder, » comme disent nos paysans; le roulement des choses se continua sans heurts ni arrêts, et la suite se trouva prise naturellement, comme la conséquence même de l'arrivée à la vie d'homme et de femme des nouveaux maîtres.

Cette fois, je dois prélever sur « le vol du pigeon, » sur le patrimoine ancien fait d'un faire-valoir et de métairies qui, peu à peu, au long du temps, par achats ou échanges, par des mariages surtout, s'est accru, étendu, s'est comme dilaté au sein du pays. Il s'agit d'en distraire trente hectares environ qui n'en détruisent point l'ordonnance, de les distribuer en vignes, en champs, en prés, en landes, de les munir de bois, afin qu'ils constituent une propriété foncière, un tout qui s'entretienne seul, qui vive par lui-même.

Je possède dans cette partie de mes terres, au centre presque, un plateau légèrement incliné, de quatorze à quinze hectares d'un tenant, un massif argileux et sablonneux, mêlé par endroits de cailloux, orienté vers le Sud-Ouest, sous la course entière de l'astre, qui semble propre à former noyau, à grouper autour de lui des pièces complémentaires. Il porte au reste, à son extrémité Nord, une brasserie flanquée d'un jardinet, dominée par deux cyprès à perte de vue, d'un vert profond, dont la pointe si haut frémit ou plie toujours, comme touchée par un souffle éternel, imperceptible en bas; rien qu'une chaumine, mais qui est un toit déjà, quelque chose qui s'ouvre et fume, qui abrite et réchauffe, un foyer en un mot. Enfin le massif est longé d'un côté par un chemin ferré, permettant de l'aborder en tout temps, et limité de l'autre par un val étroit, — c'est là qu'il descend doucement, — propice au parcage du

bétail. Route et vallon tracés dans le sens de son orientation, car l'une court et l'autre s'enfonce vers le couchant. On dirait, à la considérer, que cette terre s'est divisée d'elle-même, s'est préparée dès l'origine à l'usage que je veux en faire. Elle paraît distribuée en trois parts, et le tout sous l'œil, facile à surveiller d'un regard comme à labourer d'un trait.

Pour le moment, une moitié du terrain est en fourrage artificiel à enfouir à la seconde coupe pour assouplir et engraisser le fond, et l'autre est en jachère. Cette dernière portait une antique vigne de folle-blanche, appelée ici pique-poult, que j'ai arrachée l'an passé. Il y avait là une multitude de ceps tordus et déjetés, las d'avoir subi tant d'hivers, affronté tant d'étés, fatigués d'avoir trop longtemps senti battre et s'écouler la sève. Je pense aussi qu'ils se mouraient de la lutte soutenue contre le phylloxéra. Ils avaient résisté pourtant. Plongeant jusqu'au fin fond du sol, jusqu'aux réserves du terroir, galvanisés par des composts puissants apportés chaque printemps à à leurs pieds, ils étaient restés debout, bien que décimés par places, et faisant figure de vainqueurs. Eux seuls, en ces terribles jours, avaient donné, assuré la provision de la maison : gouttes de vin échappées, aussi rares alors que les gouttes de rosée au désert incendié... Longtemps après la crise, en nous promenant, nous allions les visiter, les contempler, les caresser de l'œil, nous allions les remercier d'avoir sauvé cette vendange ultime avec l'honneur... Mais la longue épreuve certainement les avait minés. L'âge seul, le siècle vécu n'en serait pas venu si vite à bout. Depuis l'assaut, ils n'avaient cessé de pencher vers la ruine. C'est pourquoi j'y ai mis la pioche... Et maintenant, vide et plate, la jachère s'étend où ils ondulaient, ramassés sur eux-mêmes, agitant leurs pampres avec leurs fruits pendants, comme des manteaux somptueux, des manteaux de brocart vert, aux glands d'or.

Nos pères recouraient volontiers à la jachère pour reposer le terrain. J'ai fait comme eux. La vigne enlevée, j'ai tenu le sol légèrement labouré, hersé, ameubli, afin que, friable, perméable à l'air, aux agents atmosphériques, au travail des infiniment petits, il se délasse, se reprenne, se reconstitue lentement, emmagasine enfin les réserves d'eau et de chaleur nécessaires, sans risquer d'être lavé par les pluies torrentielles de la mauvaise saison, ni brûlé, ni hâlé par les soleils con-

sumants de la canicule. Et les jours et les nuits ont passé sur l'enclos, en ramenant leur silence ou leur bruit, avec la rosée ou la flamme, les rayonnements, les effluves de leurs astres alternés, et la terre se recueille déjà et se sent palpiter...

Je vais donc choisir ce vaste enclos comme centre d'une métairie. J'appellerai le lieu Saint-Alban, du nom de l'humble maison derrière sa haie d'aubépine, qui le tient elle-même d'une source naissant à l'entrée du val, à quelques jets de pierre, la seule qui ne tarisse jamais dans les alentours. Elle sourd avec un murmure léger, un bruit de cristal, parmi des touffes de cresson. Un hêtre droit et lisse la surplombe de son tronc marbré, et la couvre d'un feuillage luisant contre le soleil. Son eau est exquise, saine au possible. Jamais une buée ne monte de cette coupe naturelle. Les soirs d'été, on y voit boire l'oiseau entre deux vols, et, au creux de sa main, quelque fraîche fille altérée qui passe...

XIX. — LES BÂTISSES

Ce qui doit loger, abriter et défendre les gens, les bêtes, les outils contre les intempéries, contre l'usure et l'hostilité de la vie, toutes choses plus ennemies aux champs qu'ailleurs, à cause de l'isolement où chacun se trouve sur son bien. Les murs eux-mêmes n'y connaissent ni l'appui ni la protection que les immeubles urbains se prêtent, et le secours arrive de loin, hâtif souvent, au milieu du train de la journée. Il faut établir, distribuer, organiser au mieux, au plus clos, au plus sain, au plus simple, au plus accueillant, enfin, ce refuge de tous et de tout. Quand on erre le soir dans la campagne au soleil tombant, non certes au printemps où la terre sème ses roses, mais l'hiver, après un dur après-midi de vent glacé, l'été, sous la terrible lumière blanche qui danse, et que l'on voit hommes et animaux rentrer, également harassés de froidure ou d'excessive ardeur, on comprend ce que signifie pour eux le toit, *lou courber*, le couvert, l'abri. Parfois, l'air si rude ou si accablant les flagelle si fort ou les consume si avant que les bœufs, endurcis cependant au mal, flairant l'étable, meuglent avidement.

La brasserie n'est plus bonne à grand chose. Les murs extérieurs seuls, en les prolongeant, les tuiles, des poutres, quelques

parties de charpente, quelques poteaux intérieurs pourront servir. Le gros des matériaux reste à acquérir. Et tout de suite je penche pour les « agglomérés, » ciment et cailloux, et pour la terre cuite, les briques à neuf trous. Ces agglomérés, en blocs de 25 centimètres au carré, à utiliser à l'extérieur, font des murs compacts et sains, économes de mortier, où un mince lit de liaison suffit; les briques se montent en cloisons intérieures. Celles-ci mesurent 22 centimètres de long sur 11 de large. Il y a avantage d'employer cette série de briques épaisses, volumineuses... Elles augmentent l'assiette de la maison, elles permettent de soulager les murailles en portant le solivage, et, par endroits, certaines pièces de la charpente. Un mot, en passant, de celle-ci. Nos pères ne charpentaient qu'avec du chêne. Ils ne ménageaient point le bois. Je connais des habitations où les combles ont l'aspect de forêts pétrifiées, aux troncs géants équarris, aux branches tombantes, régulièrement enchevêtrées, qu'une grêle de fer aurait dévastées. Les jours bas et nuageux, dans l'ombre qui s'accumule, quand il vente fort, on y entend des fracas, des sifflements et des soupirs qui entretiennent l'illusion. Et, pour l'achever, souvent un cri part, un ululement bref de hibou que votre pas réveille et fait fuir... Cette masse, cette forêt morte avait l'inconvénient de surcharger les murs. Assis chez nous sur un fond argileux qui se dilate et se contracte au gré de la saison, ils ont assez de peine déjà à se maintenir sans fissures. C'est pourquoi il me semble préférable d'user de pin, et de pin gemmé. Beaucoup plus léger que le chêne, il résiste autant que lui presque, à l'abri. Il offre une autre sécurité encore. Toujours imprégné de résine, il n'est point attaqué par le ver, du moins dans le cœur. Enfin, s'il faut alléger, il faut aussi simplifier. Les débauches de bois d'antan, de cette essence surtout, seraient ruineuses. Rien n'égale comme coût ces chênes royaux, à l'étroit sur un arpent, dont la tête arrête le soleil, « pour qui des siècles sont des jours. »

Restent le sol, le plafond et la toiture. Bien entendu, j'ai en vue un rez-de-chaussée de quelques pouces au-dessus de terre. Il ne peut s'agir ici de parquets. Presque toute l'année, le paysan rentre chez lui en sabots ferrés, chargé souvent, alourdi d'autant, et, si c'est de bûches, ne laisse pas de s'en débarrasser rudement. Fatigué, il ne passe point ranger son

outil tranchant ou non dans la grange, il le pousse ou le jette n'importe où, et, ruisselant de pluie, d'eau et de boue, il marche droit se planter devant le feu; il n'a pas l'idée de changer d'effets. Ses habitudes demandent autre chose à fouler que le bois qui se déchire, qui lavé s'imbibe d'eau, dans lequel les souillures profondes s'incrustent. Un carrelage s'impose : de grands carreaux de terre fortement cuits, posés d'un bout à l'autre de la maison sur lit de sable. Serrés de grain comme la pierre, ils ne risquent pas d'être entamés, et lavés, rincés, inondés, ne gardent point trace d'humidité... « La mer y passerait » sans laisser une écume... Au-dessus, au contraire, dans le grenier, il faut user de bois. Clouer là, sur les solives, de larges planches douvetées pures de fibres, plancher et plafond à la fois. Le plâtre est à écarter. Il se détrempe et tombe sous les gouttières, s'effrite au moindre choc, surtout enfin, il ne répond qu'à un emploi : il forme seulement plafond. Le bois à choisir est encore ici le pin; pour le tout : solivage et plancher. Outre les qualités indiquées, il a la propriété d'absorber profondément et de retenir l'huile cuite, et par là de se conserver intact, propre et brillant, comme lustré par le liquide onctueux. La toiture, établie sur lattes-feuilles, sera faite de tuiles à canal, la tuile à l'arc rouge du Peuple-Roi. Non seulement elle s'imbrique, mais encore se chevauche sur de longues lignes parallèles, engendrant ainsi des sortes de rigoles profondes d'un écoulement abondant. Il n'y a point à craindre l'engorgement. La chose est d'importance. Elle permet des toitures en pente douce, sous lesquelles on peut se mouvoir aisément en tous sens, un sac sur l'épaule ou une fourchée de foin au poing. Enfin il est facile de faire courir une tuile, d'aveugler une gouttière.

Mais mettons debout la maison, distribuons-la. Je ne parle pas de l'orienter, la brasserie l'étant déjà. Elle fait face et s'ouvre à l'Est. L'orientation est bonne. Il ne faut jamais ouvrir ici sur l'Ouest, du côté de la mer proche d'où nous viennent les vents, et les masses de pluie qu'ils charrient l'hiver, et les couches de poussière qu'ils roulent l'été. L'homme entre, sort, revient constamment, vaquant aux mille occupations de la terre, chair ou glèbe, sans rien fermer derrière lui, et livre son logis à toutes les invasions. Le temps d'Ouest balaie l'averse, entraîne la poudre jusqu'au fond de la maison, jusqu'à l'âtre

même qui est l'âme du lieu... De plus, nos gens aiment à voir naître le jour. Comme des oiseaux ils se secouent sous la lumière neuve, et pour un peu chanteraient... Ouvrir à l'Est, au levant, c'est tout de suite la clarté, le premier rayon capté, c'est la joie. Et puis ici, où le soleil, l'hiver, est appelé à réchauffer le dedans comme le dehors, c'est encore la douceur, la tiédeur de la flamme immense qui s'épand, dont l'homme est insatiablement avide... Donc, toutes les ouvertures seront à l'Est : la fenêtre de la cuisine, la porte d'entrée, au-dessus de ses deux marches, les fenêtres des trois chambres en enfilade, se commandant. La porte donnera sur un couloir, ménagé d'un mur à l'autre, un corridor de deux mètres de large. On le prendra pour sortir au fond, à l'Ouest, — je dirai sur quoi, — pour entrer dans la première chambre, à gauche; pour gagner, à droite, la buanderie et la cuisine enfin. La buanderie recevra jour et air d'une baie au Nord; la cuisine, un supplément de clarté par une porte-fenêtre à la même exposition et montée sur un seuil comme l'entrée. Cette porte-fenêtre sera l'accès des gens du lieu, chargés, et celui des étrangers, des allants et venants, et celui des bêtes, des chiens, des chats et des coqs hardis, toujours en humeur d'envahir, sans oublier les poulets autour de leur mère couveuse, qui ont droit de cité au foyer. Les choses entreront par là de même : les lourdes bûches des veillées froides entre autres, et les branches que l'on glisse dessous, après les avoir cassées du pied sur la plaque, ces choses dures et raides qui balafrent les murs... Je passais sous silence, dans les prises de jour, l'œil de verre triangulaire, à droite de la haute cheminée, incrusté dans la muraille, d'où l'évier, *lou banérè*, l'évier réservé aux cruches reçoit la lumière. Un clair obscur qui entretient la fraîcheur de l'eau limpide, et garde à la niche pratiquée dans le mur quelque chose du mystère de la source sous bois. Établi sur un massif de maçonnerie, *lou banérè* est à deux cruches vis-à-vis, le bec tourné vers le conduit d'écoulement. Pleines jusqu'au bord, les flancs bas et rebondis, suintant de la buée qui les traverse, les cruches siègent là sur leurs tables de pierre, comme des divinités informes, attendant l'heure de la soif où on les entoure avec respect. Elles sont habituées aux gestes attentifs. Il faut voir les femmes les emplir, les soulever, les poser sur leur tête à force de bras, mais si doucement, et les emporter en les balançant...

Il va sans dire, point de papier ni de peinture ; les murs passés au lait de chaux simplement, et les bois à l'huile cuite. Cela est propre, cela est sain, de plus économique, et joli. Qu'un rayon pénètre dans une pièce ainsi faite, et tout de suite les couleurs vivent : pourpre sombre du carrelage, or roux et veiné du plafond, blanc neigeux des murs, éclatant entre les deux. Et, là-dedans, dans ce rayonnement nuancé, les meubles que le métayer disperse, qui lui appartiennent : les armoires de chêne chevillé, dont les portes pleines sont taillées en pointe de diamant; les lits bas aux dossiers de planches cannelées, qui montent haut pour abriter des filets d'air les têtes endormies ; les tables établies sur pieds entaillés et croisés, entre lesquels un tiroir aigu se prolonge, où serrer le pain du jour; les sièges carrés, à la paille rude ravaudée chez soi, tous ces meubles massifs, qui servent de génération en génération, mettent dans la demeure de l'homme, ce passant, — nos paysans disent : « nous ne sommes pas d'ici, » — apportent quelque chose de leur stabilité et de leur pérennité... J'ai indiqué que le couloir déboucherait vers l'Ouest. Il y aboutira au pressoir et au chai, par deux marches toujours, à niveau du sol extérieur. L'espace sera enclos d'autres murs, sauf au Nord, où un large portail double s'ouvrira. Le mur Ouest ne dépassera pas la hauteur d'homme. Et voici pourquoi. C'est qu'un vaste appentis descendra de la maison sur lui en pente douce. Il couvrira tout. Assez élevé pour ménager l'air nécessaire à la conservation des vaisselles vinaires, à la tenue du vin lui-même, il présentera un autre avantage encore. Il garantira la maison des grandes pluies de l'automne et de l'hiver, quand l'ouragan de mer, accouru de l'horizon, les jette en paquets contre les murailles. Elles sonnent en frappant comme la grêle, elles fouettent si fort que, petit à petit, elles détrempent le mortier entre les pierres et pénètrent à travers. Rien ne résiste à ce cheminement insensible, hormis le granit.

Il nous faut un escalier pour monter au grenier le blé, le maïs, l'avoine, pour aller y entasser les pommes de terre entre leurs couches de paille, y tendre les cordes d'oignons et d'ail à conserver, et, durant des jours brumeux, la lessive, qu'on met à sécher dans les courants d'air du toit. Je le ferai construire à l'extérieur, au Sud de la maison, contre la face laissée libre. Il atteindra longuement le premier, sous la ligne de faîte même,

porté par des limons épais, dont l'un sera scellé au mur et l'autre reposera sur un pilier. Longuement pour offrir des marches basses, douces à gravir ou à descendre sous la charge, à descendre surtout, car le poids entraîne. Une forte rampe ronde prêtera son appui à la main. Cette disposition supprime à l'intérieur l'encombrement du pied de l'escalier et la coupure du palier dans le plafond, par où le vent vient, et limite les incursions des rats dans les pièces, des rats attirés par le grain en réserve.

C'est tout, je crois. Ainsi conçu, élevé, ce ne sera jamais qu'un humble logis. Il n'y aura rien là de l'aspect, du confort, de l'ajustement de certaines demeures rurales d'autres pays. Mais nous n'en avons pas besoin ici. Nous vivons avec le soleil. La recherche gêne nos gens. Nous resterons toujours un peu cadets de Gascogne, à l'aise dans un pigeonnier, y rêvant la conquête du monde... Ce sera tout de même l'asile dans la lassitude, la mélancolie et la tristesse de la vie ; un coin de détente, de repos, de sommeil, d'oubli ; ce sera aussi le nid étroit, béni, des jours heureux : où l'on connaît la tendresse d'un père et d'une mère, le baiser d'un mari, le rire d'un enfant, les joies avouées du corps à côté de l'ivresse de l'âme... En faut-il plus à l'homme...?

Arrivons aux animaux. Un mot de métayer me revient. Comme je lui conseillais de planter des topinambours pour ses porcs : « Oh ! non, monsieur, répondit-il, des pommes de terre, et des fines. Ce qui est bon pour moi est meilleur encore pour eux... » J'élèverai donc le quartier des bêtes à l'Est, prenant jour et lumière aussi vers le Levant.

Je le conçois sous la forme d'une ample bâtisse divisée en deux parties : la grange, pour le cheptel mort, le train agricole ; l'étable, pour le cheptel vif ou bétail. A la suite la porcherie, le poulailler. Tout le bâtiment en prolongement de la maison, du côté Nord, du côté de la cuisine, qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil à travers les vitres de la pièce, et y aller et en revenir directement, sans perdre de temps aux mille pas du service quotidien. Enfin, à distance. Il n'est pas bon de mêler le souffle humain et l'haleine animale, non plus d'exposer le logis aux émanations des litières et des fumiers. Il faut laisser la course libre au vent qui assainit en balayant. Par volonté d'hygiène même je rejetterai l'étable au bout, à l'extrémité opposée à la maison. On trouvera la grange tout de suite en sortant.

La destination des lieux en impose les dimensions. Ainsi, je compte huit mètres au carré pour la grange, traitée comme un hangar, tout un côté s'ouvrant, parce que, par exemple, on doit pouvoir y garer à la hâte, y reculer de front deux chars de foin ou de grain, un jour d'orage; et je compte douze mètres de long sur huit de large à donner à l'étable afin d'y loger de 14 à 16 bêtes. Je les considère par couples comme au labour, dans des stalles de trois mètres en tout sens. Les bêtes, en effet, au retour du travail, ont besoin de s'étirer, de secouer leur front débarrassé du joug, de prendre leurs aises, et, si elles se couchent, de s'étaler. On est étonné de voir l'espace couvert par un bœuf abandonné sur sa litière... La hauteur sous plafond résulte de l'aération à assurer. Elle sera de quatre mètres. Échelle nécessaire pour ménager des croisées entre râtelier et plafond, à l'Est et à l'Ouest, par où établir des courants d'air, au-dessus des bêtes. Ce seront d'étroites croisées, à un seul battant. On ventilera par là en tout temps le jour, et on rafraîchira l'étable la nuit, en été, à l'heure de la brise ou du serein. Il est imprudent, à mon sens, de laisser les portes ouvertes la nuit. Une bête peut s'échapper, et, dans l'ombre, au milieu des écarts de course suscités par la joie d'être libre, prendre mal; et toutes sont à la merci d'un chien enragé en fuite.

Quelques lignes sur l'étable, puisque je parle de portes. Il y en aura deux, à trois mètres d'intervalle l'une de l'autre, à égale distance des extrémités, assez larges pour donner passage à une paire sous le joug. Il faut pouvoir accoupler à l'abri, les jours de pluie; et quand les bêtes sont jeunes de courroie, non encore confirmées, les mettre ensemble dans la stalle même. Une allée centrale carrelée, bordée de rigoles d'écoulement, traversera l'étable dans sa longueur. Ateliers et crèches occuperont le fond, et rempliront aussi l'espace vide entre les portes. Cela sera suffisamment spacieux, de plus facile d'accès et de sortie, commode pour la distribution des nourritures, équilibré en un mot. J'oubliais de recommander d'user de râteliers bas. Lever la tête pour manger fatigue des bêtes lasses déjà, le cou contracté par l'effort, et les empêche de retourner à l'attitude naturelle qui les délasse, à ce fléchissement souple du front, du mufle vers le sol des animaux qui pâturent... Je ne sais si ces compagnons, ces amis de l'homme sont sensibles comme lui au frisson du jour qui point, mais j'ai vu souvent,

à l'aube, de vieilles bêtes même s'arrêter sur la porte en sortant, et humer longuement l'espace frais :

Corne haute, et deux jets de fumée aux naseaux...

Je finis par le poulailler et la porcherie, à installer au Nord de l'étable, sous un appentis semblable à celui du chai. En bas, les porcs, les oies, les canards : personnages voués à l'engrais, entre des murs de planches, sur des lits de madriers; en haut, derrière des treillages en lattes-feuilles, les dindons, les poules, les pintades, toute la gent emplumée qui saute de là, le matin, comme un éventail se déploie, et y remonte le soir en caquetant, gloussant, au cri prolongé des femmes dans la campagne : ti! ti! ti!, qui les rassemblent pour la nuit... Et puis tout dort, hors le coq, qui ne ferme l'œil qu'à demi, et chante d'heure en heure, de crainte de manquer le premier bond de l'astre dans l'étendue...

XX. — LE CHEPTEL VIF ET MORT

Je dirai peu de chose des espèces. Nos races sont sélectionnées. Nous possédons, parmi les bovidés, « les auréolés, » les bœufs gris gascons; parmi les pachydermes, le porc dit « de l'Astarac; » les oies et les canards de Toulouse, comme types de palmipèdes, et les coqs et poules de Bresse, dans les gallinacés. Il faut s'y tenir. Je ne connais qu'un défaut chez les auréolés, plus précisément chez leurs femelles. Elles ne sont point assez abondantes en lait. C'est pourquoi mêler au troupeau une vache laitière, bretonne, normande, limousine, au pis pesant et sûr, est d'une heureuse économie. Elle aide la mère défaillante à nourrir. Elle lui prend son veau de bonne heure, la reposant et la rendant libre; et encore elle garde quelques gouttes à verser à la lèvre des « petits d'homme... » Le cochon blanc de l'Astarac, lui, est parfait, unique. Individu énorme, débordant, comme bombé de partout, il pèse de 225 à 230 kilos de viande nette. Un amas de chair dense, saine, savoureuse, plus lourde qu'aucune à volume égal. Lorsqu'il arrive, porcelet, gros comme un chien, dans le courtil où il doit s'épanouir, on a peine à croire à ces dimensions futures. Le souvenir seul de celui qu'il remplace rassure, du mort d'hier dont l'image monstrueuse occupe encore la place... Même louange est due aux oies et aux canards de Toulouse,

magnifiques d'assiette et d'embonpoint. Là, sans doute, dans la nuit des temps, bien avant le Capitole, sur la Garonne étalée entre ses files de peupliers, au milieu de joncs en berceau, des couples sauvages, des migrateurs s'abattirent en cours de passage, et, retenus par la douceur du lieu, y firent halte quelques jours. Des oies éclatantes peut-être comme des cygnes, des canards aux reflets verts ou bleus, lustrés par l'onde sillonnée, que l'homme, perpétuellement en chasse alors, aperçut tout de suite. Il les épia, les captura, les fit nicher, couver, ravi de l'aubaine. Et puis il connut l'excellence de leur foie et la finesse de leur graisse. Car ils sont renommés autant l'un que l'autre pour ce relief incomparable et cette substance fondante, succulente. C'est là que j'en voulais venir. On appelle « mulards » ces canards rivaux des oies. Se gorgeant comme elles, ils doublent la provision du ménage, les années de réussite, et la maintiennent les autres. Un seul mot sur les coqs et les poules : petites personnes courtes, dodues, quoique alertes, toutes noires de pied en cap, hormis la crête pourpre, qui ressemblent à des Sénégalais sous la chéchia : on ne saurait trop les conserver pures. A tout croisement, elles perdent en rusticité et en sobriété.

Et voici les outils nécessaires, les véhicules : char, charrette, tombereaux mis à part. Outre ceux à main, pelles, pioches, bèches, haches, toutes les lames de fil ardent ; et ceux à traction, depuis le brabant de labour, à choisir léger, susceptible d'être attelé à toute corne, jusqu'à la charrue vigneronne, à la herse qui effrite, à la canadienne qui triture, à la houe qui butte, au rouleau qui nivelle ; outre les sulfateurs et leur gerbe de poussière d'eau préservatrice, il faut acquérir au moins une décavaillonneuse, une faucheuse, capable d'abattre aussi le blé, un rateau-faneur, un hache-paille, un coupe-racines. Tous instruments mécaniques, d'invention moderne. Je les appelle de remplacement. Ils remplacent ces équipes de faucheurs que j'ai vues encore, qui couchaient à la faux en chantant les blés et l'herbe mûrs, ces grappes de filles comme des fleurs qui les fanaient ou les ramassaient, ces vieillards assis au soleil ou au coin de l'âtre, dont les doigts lents mais assidus taillaient les légumineuses pour les bêtes, et ces groupes familiaux, ouvriers de tout âge, mêlant rires clairs et rires graves, au pied des ceps à déchausser, des ceps qui pleuraient

leur sève : oui, tous les bras manquants, vieux disparus, hommes faits en nombre insuffisant, jeunes gens qui désertent la glèbe, enfants qui ne naissent plus...

XXI. — LES PLANTES

Je résume encore. J'ai traité, ici même, des hybrides à adopter pour reconstituer nos vignes, et ailleurs des céréales adaptées à notre sol. L'avoine noire de Bresse, le maïs dit « dent de brebis, » dont le nom révèle la forme plate et la couleur laiteuse, enfin un antique blé barbu du pays, « lou Saragnet, » qui revient bruire dans la mémoire après chaque expérience vaine tentée avec d'autres grains. Tous dégénèrent ici; un seul, qui résiste mieux que lui à la verse, le blé « rouge de Bordeaux, » tient à ses côtés l'épreuve du temps.

Je m'arrête au jardin. Nos paysans usent peu de légumes frais et de fruits. C'est une habitude salutaire où les entraîner. D'autant plus qu'ils ont considérablement corsé leur régime carné, qu'il n'est point de métairie d'où l'on n'aille aujourd'hui à la boucherie. Les carreaux du potager sont à multiplier pour la salade, les pois, les artichauts, les choux-fleurs, les épinards, salsifis, navets et tous autres, les gros légumes : pommes de terre, haricots, fèves se travaillant en grande culture. Ces feuilles, ces racines, ces pulpes sont saines au possible, et nombre de « tourments de tête » dont nos gens se plaignent, qui sont des bouffées de sang, céderaient à leur consommation rafraichissante. A plus forte raison à celle des fruits. Point n'est besoin de pépiniériste. Le premier bois venu offre un champ de porte-greffes sélectionnés. Il n'y a qu'à choisir dans l'ample sein maternel. Cognassiers, pruniers, pommiers, cerisiers sauvages, poussés au hasard du vol du vent ou de l'oiseau qui laisse tomber un germe, transplantés, incorporent avidement les greffes, le cognassier du poirier, le prunier de l'abricotier, et les autres de leurs espèces, mais douces et parfumées, et abondent après en fruits pesants, couverts à peine par les feuilles étroites. Ces plants naturels sont d'une sève fougueuse, comme irritée, d'une crue forte, exubérante, brutale. Je parle de ceux qui vivent. Grandis en luttant, au milieu des ronces qui cherchent à les étouffer; entourés de rivaux de toutes essences qui tentent de les dominer ; enlacés d'herbes parasites,

une fois pris, il leur faut se raidir, monter d'un jet hardi, jouer des racines en bas, des ramilles en haut, piétiner, refouler, écraser autour d'eux pour arriver à la lumière et respirer, pour exister. Percer ou succomber, c'est toute la loi : ils s'efforcent âprement d'assurer leur destin... Ils acquièrent une vitalité unique... C'est pourquoi portés en terrain gras, isolés dans leur sphère, sur un sol nu, baignés d'air de toutes parts, délivrés du combat quotidien, ils s'épanouissent tout de suite, et s'échappent en rameaux opulents que l'aisance même de leur geste équilibre. Leur sève impatiente, on dirait écumante, s'apaise, se règle, sans rien perdre de l'énergie primitive, et alimente d'un flot tranquille, riche en sucs, l'arbre sûr désormais de l'avenir... J'aime ces sauvageons des bois que le bien-être aiguillonne au lieu de les amollir...

On sait d'autre part qu'une bouture de pêcher sortie d'un noyau enfoui, se pique ; qu'un petit châtaignier trouvé s'écussonne, — à moins, et c'est mieux, qu'on ne ramasse dans une futaie des châtaignes de plein vent, petites et drues, et qu'on ne les sème en sillons fumés ; — on sait que les rejets des vieux figuiers ridés se plantent, au milieu desquels les troncs sont assis comme des patriarches parmi leurs fils, et que, dans la haie d'aubépine même qui clôt le bien, les brins les plus vifs sont gardés pour recevoir des néfliers. Oh ! j'entends, la nèfle est de peu d'agrément ; de saveur terne comme de chair ; molle sous la dent comme sous le doigt... Tout de même, l'hiver, quand le « cabinet » est vide, la vaste armoire où l'on couche ici les fruits sur lit de paille, elle donne quelque illusion, elle apporte comme un arrière-goût des pulpes parfumées.

Il convient de réserver une place pour les simples. Baumes venus du fond des générations, dont la mère apprend les vertus à sa fille comme un complément d'éducation domestique, puisque la femme la première partout soigne, panse, console... Voici, à ce sujet, quelques propos de la vieille Jeannine, la femme du métayer qui ne voulait point planter de topinambours. Je la trouvai sarclant une plate-bande. Je lui dis :

— Que faites-vous là, Jeannine ?

— Monsieur voit, je nettoie.

— Je vois. Tout de même, ce n'est pas du blé en ligne.

Elle rit.

— Non, monsieur. Ce sont des herbes, des plantes bonnes

pour les maladies des hommes et des animaux, pour les couper.

— Ah bah ! Jeannine. Et... elles font quelque chose?

— Aussi vrai que de naître et de mourir. On les prépare, et puis on les applique avec une prière; chacune a la sienne. Voilà cinquante ans bientôt que je les cultive. Et on vient de partout me demander. Je vais, j'apporte et je donne.

— Pour rien ?

— Pas pour de l'argent, toujours. On me fait des présents en retour; comme au médecin et au curé... : des bêtes, des légumes, des fruits, de petits cadeaux pour femme, que l'on offre avec le cœur. Et puis aussi de bonnes paroles qui font plaisir aux vieux.

— Voyons vos plantes, Jeannine.

— Oh ! elles naissent seulement. C'est-à-dire qu'elles attendaient le printemps. Elles sont comme nous. Même moi, j'ai des jambes quand le soleil est de retour... Ceci c'est du petit houx dont les racines et les baies agissent sur les arrêts d'urine ; ceci, du buis. On pile sa feuille dans de l'huile, et on l'applique sur les brûlures. Ceci, du sureau, qui sert à faire transpirer après les chauds-et-froids, attrapés, par exemple, à la moisson. On le fait infuser avec du lait, on le boit. Et voilà du plantain, à mettre bouillir pour en laver les yeux malades (pourvu que les feuilles en soient bien à cinq nervures); et voilà de la phalangère pour purger, après en avoir écrasé et cuit les racines dans un verre de vin. Et plus loin il y a de la rue, contre les rhumatismes; et plus loin de la capillaire, avec quoi on adoucit les bronchites, les toux qui ne veulent pas s'arrêter... Et d'autres, d'autres.

— Mais, Jeannine, on dirait un rayon chez le pharmacien.

— Il ne faut point comparer, monsieur. Mes remèdes sont faits avec nous; je veux dire qu'ils viennent, qu'ils sont de la terre comme nous.

— Je comprends, Jeannine. Ces plantes respirent le même soleil que l'organisme à stimuler, élaborent leur suc au même creuset que les produits dont le patient s'alimente, si bien que, par cette communauté d'ambiance et de source, par cette obscure parenté sans doute elles agissent dans le sens de la nature sans échauffer jamais le sang ni fatiguer les tissus.

— C'est cela, monsieur. Comme c'est beau de savoir expliquer !

— Plus beau, Jeannine, de faire venir, de produire...

Bien entendu, nous avions parlé gascon, avec une saveur de mots que je ne puis rendre. Je la quittai, non sans regarder en passant les fleurs salutaires : car les fleurs aussi ont leur coin. Et, parmi elles, le calice immaculé, le lys odorant sur sa tige rigide et vernie. Il n'est point seulement rayonnant, plus éclatant que Salomon dans toute sa gloire, il est béni : une sueur divine sort de lui qui apaise et guérit les coupures.

XXII. — LA DIVISION DES TERRES

Vignes, champs, prés, landes et bois... La vigne passe la première. Elle a droit à un terrain de choix. Il lui faut un sol sec qui s'égoutte, profond, substantiel, riche en fer s'il se peut. Ici, toute la bande le long de la route où se forme la pente, d'une contenance de trois hectares environ. Une allée transversale, d'un bout à l'autre du massif presque, limite exactement l'emplacement. Une expérience séculaire l'a tracée. Au-dessous, de mémoire de nous tous, jamais le cep n'a duré. Il s'y étiole autant qu'il se fortifie au-dessus. J'établirai là les sillons ruisselants, à 2 mètres 30 l'un de l'autre, à cette distance afin que quatre traits de charrue à droite et à gauche les chaussent et les déchaussent, que l'on puisse les amender à coups de tombereaux, afin d'ouvrir au vent, à l'air, aux rayons comme des avenues végétales où ils circulent, où ils dardent librement. Et puis je donnerai un tuteur à chaque pied, je répartirai des piquets de soutien où les fils de fer iront courir sur deux rangs ; et puis je creuserai en haut une autre allée, parallèle au chemin de démarcation, qui permettra de vendanger la pièce par moitié ; et la terre et l'homme vivront dans l'espérance du fruit capiteux.

Après quoi viendront les champs, plus bas, en terre douce, friable, obéissant à l'instrument, qui s'émiette et se pulvérise, où les fumiers et les engrais se mêlent et se dissolvent entièrement. C'est le secret de leur action. Nos pères le savaient. Ils s'attachaient à l'ameublissement. N'ayant ni rouleur émotteur, ni canadienne pour réduire en poudre le sol, ils employaient une charrue de bois étroite, de poids léger, qu'ils passaient et repassaient sur le guéret. Une herse aux dents de bois de même alternait avec le soc. Ils multipliaient les façons. Restons un

peu avec nos pères... Ils avaient une autre habitude encore : celle de drainer, d'assécher admirablement leurs champs. Pour peu que le terrain fût en pente, non seulement ils semaient en sillons haut montés, qu'ils fauchaient à la faucille, mais encore, à intervalles réguliers, ils pratiquaient une tranchée prolongée, faite d'une suite de fossés étroits et épaulés qui se déversaient les uns dans les autres, où les sillons de chaque côté dégorgeaient leur eau. Leurs champs en étaient divisés en planches étendues, faiblement renflées, où les blés se mouvaient comme une carapace d'or sur un monstrueux animal. Ces bassins ressemblaient au printemps à des barques de fleurs. Des jonquilles crème, des anémones pourpres y croissaient parmi les violettes, et plus tard, par endroits, de petits troënes y dressaient leur fin panache de pétales ambrés. Enfant, monté à cru sur quelque bidet de métairie, je sautais par-dessus les fossés étoilés, cramponné aux crins rudes de la bête... Finalement, par ces soins, nos pères récoltaient plus régulièrement, sinon plus abondamment que nous, et cela avec un minimum de frais, sans emploi de machines coûteuses ni d'engrais. Ils amendaient avec des marnes et des sables. Comme eux, je creuserai des tranchées d'écoulement, et je rendrai à ces champs la structure et le drainage anciens. Ces fossés présentent un autre intérêt encore à mes yeux. Continués par des saignées en éventail, aux endroits où la côte s'accuse, où je veux finir les emblavures et commencer les prés, ils arroseront mon herbe. Ils lui apporteront avec l'eau descendue des terres plus hautes, constamment réparées et fumées, les millions de molécules arrachées au sol, pareilles à une cendre grasse, qui envelopperont le pied des graminées sans risque d'embourbement. L'épandage se réglera de lui-même. Il jouera souvent au moment même où, réveillée par l'avril, sollicitée par les premiers doux soleils, l'herbe attend ce dépôt onctueux pour pointer.

Ainsi se distribuera le massif. Il sera comme le cœur du lieu. Toutefois, tel quel, il manquerait d'un assolement destiné par roulement aux fourrages verts. Nous n'en faisons point encore assez. C'est pourquoi nous n'approchons point comme viande ni lait des vrais pays d'élevage. J'ajouterai une grande pièce de terre, sise au Nord-Est, qui, par une courbe magnifique, une ondulation pleine, a l'air de venir à la rencontre du massif. La route les sépare seule, empêchant la soudure.

Il n'y a plus qu'à trouver landes et bois. J'en possède au delà, derrière cette pièce de terre. J'ai dit, après beaucoup, j'ai écrit même, — *scripta manent*, — que les landes « étaient la plaie de nos biens. » J'en reviens. Nos blés ne fournissent pas de loin les litières nécessaires. La paille presque toute passe à l'entretien du bétail, mêlée aux légumineuses. Or, on pourrait dire que fumure comme « labourage » est « mamelle de la France. » La lande supplée à la meule. Soignée, elle se couvre d'une thuie fine, épaisse, envahie elle-même d'herbe, et qui, coupées ensemble, donnent une litière élastique, de pouvoir absorbant moindre que la paille certes, mais susceptible de fournir un fumier suffisamment actif. Et l'engrais ensuite achève la prise du grain. Autre chose. D'aucuns prétendent que cette fumure est heureuse pour notre sol. Argileux parfois à l'excès, il se fend l'été, se laisse pénétrer par le soleil à travers cette multitude de rides, exposant le chevelu des plantes à des brûlures. La thuie, dont les brindilles ne sont jamais entièrement pourries, en maintenant la terre meuble, s'opposerait à ce hâle profond... Ce qui est hors de doute, c'est la nourriture que la lande fauchée à l'automne offre au printemps aux bêtes à corne. Une herbe qui, verte, est au pré fermé pour respecter la pousse, ce que, sèche, elle est à la paille : une sorte de succédané. Enfin nous prenons l'habitude de semer nos landes de pins maritimes. Ces pins altiers, si droits, qui finissent par être dépouillés de branches, et qui, ne gardant qu'une cime maigre et plate sans ombre presque, oscillent d'un bloc sous le vent comme des fûts d'airain... Ce sont eux que l'on saigne, qui pleurent ces larmes de résine payées aujourd'hui leur poids d'or... Par ce triple rendement, l'hectare de lande est devenu aussi cher que l'hectare cultivé. La vie, la pratique donne ces leçons...

Le bois... Il faut du bois de chauffage, du bois d'œuvre pour le charpentier, le charron, le menuisier, du bois de clôture et de piquetage ; des têtards, de la futaie, du taillis : ce dernier peuplé en partie de châtaigniers. Le tout bien entendu exploité par roulement, durant la saison morte, et à temps, afin d'avoir toujours une réserve rassise, sinon sèche : jusqu'aux manches des outils.

J'aurais fini, si je ne voulais signaler un arbre inconnu chez nous, extrêmement avantageux, un peuplier géant,

« l'Eucalyptus Sarcé ; » « eucalyptus, » à cause de sa crue extraordinaire, « Sarcé, » du nom de son inventeur, un Français, qui l'a longuement, savamment conçu, sélectionné, créé. Il convient admirablement à notre sol. Il se plaît dans les terres remuées, les pentes fraîches, les lisières des prés, les bords des eaux, les bas-fonds ne formant point cuvette. On en compte deux variétés : le blanc, à écorce lisse et pâle, à branches verticales; le rouge, avec un tronc brun rugueux, des rameaux horizontaux et des pétioles pourpres. L'un et l'autre ont un port majestueux. Ils se couronnent d'un feuillage vert brillant, comme lustré, abondant, qui frémit au moindre souffle. Plantés en allées, ils forment, dit-on, d'incomparables avenues. Ils atteignent 30 et 35 mètres en cinq ou six lustres, mesurant souvent alors 3 mètres de circonférence, et fournissent de 4 à 5 mètres cubes de bois, en billes magnifiques, sans nœuds, — car on les émonde. Leur grain est tel, leur fibre serrée à ce point qu'on arrive à les débiter en feuilles minces comme du carton. Ils s'emploient pour la charpente, la menuiserie, le tranchage. Un homme dans sa vie peut voir croître et abattre deux générations de ces géants.

XXIII. — LE POINT FIXE

En achevant ces notes, au milieu de la joie que j'éprouve à « faire le lit » d'un héritier naturel, je ne puis me défendre d'un obscur regret devant l'émiettement continu du vieux domaine... Je ne voudrais pas me poser en exemple. Mais l'histoire des miens est celle de toutes les anciennes familles terriennes, qui voient à chaque génération se rétrécir leur place au soleil, comme l'ombre elle-même des jours vécus. Et peut-être y a-t-il une suggestion à en tirer.

Entamé après la Révolution suivant la loi successorale nouvelle, quoique très vaste encore, après avoir passé par les mains de mes grands parents, le bien arriva dans celles de mon père diminué de moitié. Il restait considérable. Si je remonte dans mes souvenirs d'adolescent, je le vois comme un petit monde rural autonome administré selon des coutumes traditionnelles qui lui donnaient figure d'organisme vivant. Il était composé de faire-valoirs et de métairies, ceux-là groupant celles-ci autour d'eux par lots de quatre à cinq, d'un ensemble de

200 hectares environ, et d'où les ordres et la direction émanaient, où se constituaient les dépôts de bêtes et d'outils, où se trouvaient pressoirs, cuves, tonneaux, greniers.

Dans le plus important, celui habité par le maître, on voyait de plus des ateliers, ceux du charpentier, du menuisier, du charron, et l'auvent du maréchal-ferrant, vers lesquels convergeaient les véhicules, les instruments et objets à réparer, les animaux à soigner ou à ferrer. « Après tant de soleils qui ne reviendront plus, » j'entends encore, naissant avec l'aube, le bruit de ces métiers : tintement de l'enclume, grincement de la scie, choc de la hache, sifflement du fer ardent plongé dans l'eau, mêlé aux voix des bêtes du dehors, à l'appel impérieux du coq rassemblant ses poules pour la chasse aux vers.

Chaque centre possédait son groupe d'ouvriers dits brassiers, car ils devaient toute l'année le travail de leurs bras au maître, comme lui, occupation et salaire, dont les uns étaient vachers ou bouviers, les autres hommes à toute main, suivant l'ouvrage. Attachés au faire-valoir, ils le cultivaient d'abord, mais, les choses en état, ils allaient aider ensuite qui dans l'une, qui dans l'autre métairie, activant la besogne, parachevant l'entretien. C'est pourquoi les petites maisons qu'ils occupaient se trouvaient toutes auprès des métairies, à mi-chemin des deux chantiers. Saint-Alban était l'un de ces humbles toits. J'ai vu le dernier couple de brassiers y mourir après y être né. L'homme, un compagnon replet, sanguin, jovial, cumulait, les dimanches, les fonctions de chantre dans la paroisse à côté avec celles de maître de danse du pays. Tout enfant, planté sur mes jambes, émerveillé, je le contemplais faisant tourner les femmes, et les saluant après comme un seigneur.

Ce qui se passait pour le travail se passait pour la bête et l'outil. Qu'un attelage manquât, qu'un instrument se brisât, un outil, une paire partait du faire-valoir attenant pour la métairie, et reprenait le labeur commencé. Cet échange incessant s'étendait à tout, comme celui qui existe entre le cœur et les vaisseaux. Car la volonté était une. Au sommet de cette hiérarchie domestique se tenait mon père. Et puis venaient son régisseur, présent partout, et dans chaque centre un maître-valet, et « l'ancien » dans chaque métairie, celui avec qui on avait signé le bail, « la police. » Et cependant le jeu restait souple, parce qu'une liberté assez large était laissée à chacun,

quelquefois agissant au loin, comme il convient avec des collaborateurs soit responsables sur le chantier, soit associés aux fruits sur la terre.

Cet organisme rural, ainsi combiné, résista aux pires épreuves. Battu de fléaux durant des années mortelles, ébranlé, il tint bon tout de même, et communiqua à celui qui l'animait quelque chose de sa résistance victorieuse. Il resta enraciné sur le sol immuable... Mais le partage vint. Amorcé par chaque naissance, commencé avec chaque mariage, il s'accomplit à la mort du chef de famille, sans qu'il fût possible à aucun des successeurs, à aucun de nous de maintenir le bien dans sa forme séculaire. Ce fut comme un manteau déchiré. Encore deux générations, et chacun, sur l'ancien domaine, où l'on pouvait chasser toute une saison sans sortir de chez soi, n'aura plus que la place juste pour faire les cent pas. L'œuvre aura été détruite, sans profit pour personne.

J'ai parlé des anciennes familles terriennes importantes : il en va de même pour toutes, et « le petit comme le grand, » tout possédant est voué à la même fin. Je ne connais rien qui puisse s'opposer au démantèlement. Le quart que la loi autorise à réserver en faveur d'un enfant? Absorbé à l'ordinaire par la maison et le mobilier, il n'englobe que peu de fonds, ou pas; seulement, à la seconde génération, il entre déjà en partie dans la masse, et s'effrite avec le reste. Il y a aussi le bien de famille insaisissable. Mais ce n'est qu'une sorte de capital donné, assuré à vie, une prime à l'individu. Le titulaire décédé, les fils majeurs, il n'échappe point au partage, et là comme ailleurs les cendres du foyer sont dispersées... Tout ceci germe en pensées malsaines dans le cœur des pères. Des fondateurs surtout, de ceux-là qui ont fait quelque chose de rien, de tous ces premiers artisans qui, devant cet émiettement inexorable, se sentent les derniers déjà... Et la tentation d'y parer par l'enfant unique se lève.

Sans revenir au droit d'aînesse, ne saurait-on envisager la constitution d'une part intangible, avec les caractères du bien de famille, déterminée proportionnellement à l'importance de la succession ouverte : un noyau qui correspondrait aux besoins de conservation cherchée, suffisant pour permettre la suite des affaires ou une exploitation complète, suffisant encore pour former centre d'attraction, de groupement ultérieur? Il passe-

rait de premier mâle en premier mâle, ou de fils en fils, s'il n'y en avait qu'un, toutes choses faites par ailleurs pour désintéresser au mieux les autres enfants. Ainsi on établirait un point fixe, dans l'espace et le temps, comme un roc profond où commencer et continuer une race, sans crainte de la voir un jour déracinée, vagabonde, privée même de ce toit dont parle l'Évangile. Possession héréditaire qui engendrerait une stabilité unique. Le pays tout entier en bénéficierait. Qui ne voit l'assiette donnée à la collectivité par cette multitude d'âtres allumés sur le territoire : chaque mâle, devenu à son tour fondateur, pouvant laisser un foyer indestructible ?

XXIV. — LE NID

Comme je revenais hier de visiter ce massif que je veux détacher, un bûcheron à qui j'ai vendu déjà une chaumine et un enclos, et qui désire s'arrondir, m'arrêta :

— Peut-on parler, monsieur ?

— Faites, Le Poun.

— J'ai envie de plus de terre. A la suite, si vous la donnez.

— Vous avez hérité ?

— Non, monsieur. Mais on vend beaucoup de bois aujourd'hui. La machine que je sers est toujours en travail. Je gagne. Je demande d'acheter au prix de la terre courante ; à la convenance, je ne puis pas.

— Soit, Le Poun. Nous sommes bons voisins. Venez dimanche.

Et j'allais le quitter, quand, près de nous, caché dans un arbre au bord d'un ravin, un rossignol commença de jeter ses cris fluides. Le soir venait, avec lui le silence rompu à peine par un vent fin. Les gouttes sonores semblaient tomber, semblaient pleuvoir dans l'espace vibrant, de plus en plus pures et cristallines à mesure que le calme gagnait. Je suspendis le pas pour les écouter choir et retentir. Le Poun souriait : et, comme l'oiseau reprenait souffle un instant, il me dit : « Il chante, il a fait son nid. »

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

LES NOUVEAUX ROMANS DE LA TABLE RONDE (1)

Paolo Malatesta et Françoise de Rimini, sur le point de ne pas lire plus avant, lisaient le *Lancelot*. Ce livre dangereux a, depuis lors, perdu ses attraits, partant ses lecteurs. On l'a cependant imprimé une nouvelle fois, en Amérique, voici quinze ans : il emplit 2 456 pages de sept tomes in-quarto. De moindres lectures nous tentent; et, ce roman qu'on ne lisait pas plus avant un beau jour, on ne le lit plus.

C'est pourtant un livre charmant, qui a mille moyens de nous séduire, et qui n'a contre lui que sa longueur : elle le rend un peu ennuyeux. Sa vogue a duré trois siècles, chez nous et hors de France. Et puis, c'était fini de lui. Mais M. Jacques Boulenger eut la bonne idée de s'en souvenir, de l'aimer et, pour que nous vinssions à l'aimer aussi, de lui ôter ses inconvénients, cette longueur que je disais, son abondance bavarde, les négligences de sa composition. Je ne dis pas qu'il l'ait rajeuni, mais adapté à notre goût, voire à notre petite patience. Il l'a réduit à quatre courts volumes, très agréables.

Ce travail demandait un érudit et, parmi les érudits, un écrivain qui eût le souci de notre plaisir. La « matière de Bretagne » n'est pas toute contenue dans le *Lancelot*, mais dans maintes chroniques et maints poèmes. M. Jacques Boulenger a bien voulu tout lire; et, ce qu'il trouvait de joli en divers endroits, il le prenait pour l'ajouter à ce roman, qu'il ornait encore, en même temps qu'il l'abrégeait. Il

(1) *Les romans de la table ronde* (L'histoire de Merlin l'enchanteur, les enfances de Lancelot, les amours de Lancelot du Lac, Galehaut, sire des îles lointaines, le Chevalier à la charrette, le Château aventureux, le saint Graal, la mort d'Artus), nouvellement rédigés, par M. Jacques Boulenger (Plon).

fallait choisir, supprimer le fatras, garder le meilleur, encadrer les merveilles.

Les choix de M. Jacques Boulenger sont excellents. Je crois qu'il aurait pu, sans dommage, consentir de place en place quelques sacrifices, lesquels lui auraient coûté : mais l'ouvrage serait plus clair encore et plus gai. Les chevaliers de la table ronde, que d'aventures n'ont-ils pas! et, comme ils sont très nombreux, il arrive que les aventures de l'un ressemblent aux aventures de l'autre. Cela, quelquefois, nous embrouille. Peut-être l'histoire de *Merlin l'enchanteur*, celle de *Lancelot du Lac* et de la reine Guenièvre, celle de *Perceval*, celle d'Artus et *la quête du Graal*, auraient-elles donné plusieurs petits romans d'une lecture facile, aimable et belle. Je ne doute pas que M. Jacques Boulenger ne l'ait senti; mais il a voulu laisser au vieux roman son caractère d'une somme où la « matière de Bretagne, » même resserrée, tient au complet, somme étonnante d'invention, de pensée, de rêverie, énorme cathédrale, un peu encombrée.

Les modifications que M. Jacques Boulenger fait subir à l'ancien roman sont de toute sorte. Il retranche beaucoup de péripéties, parce qu'il y en avait par trop. Même, il n'hésite pas à changer, par endroits, le plan de l'ouvrage, dont le dessin gagnait à être rectifié. Tel personnage qui le gêne, il le tue. Il s'accuse d'avoir « çà et là un peu ajouté de son cru. » Il traduit de près un morceau qui lui paraît bien venu dans l'original; et, ailleurs, il écrit de mémoire ou d'imagination. Mais ce qu'il imagine est conforme à l'idée de l'auteur qui lui a servi de modèle.

Les remaniements ou renouvellements d'un poème ou d'un récit fait en prose abondent dans notre littérature dès le Moyen-âge. C'est, ou peu s'en faut, un genre littéraire, que ces reprises plus ou moins adroites d'un thème une fois traité. Mais, jadis, on était résolument infidèle à son précurseur. Ainsi Robert de Boron christianise la légende du Graal. Et, d'autres récits, d'âge en âge, on les a mis à la mode et au ton de l'époque nouvelle; on les a modernisés. Depuis lors, nous sommes devenus archéologues; nous avons le sentiment de l'histoire et du passé. Nous n'aimerions plus que l'on nous donnât un *Lancelot* ni un *Graal* qui eussent l'air d'à présent. Ce qu'a fait M. Jacques Boulenger de la plus heureuse manière, c'est de nous présenter ses romans de la table ronde tels qu'aujourd'hui, sans être savants, nous les pussions lire sans difficulté aucune, tels cependant qu'ils nous parussent, comme ils le sont, d'anciens contes.

Il a très bien l'art de conter. Il s'amuse à conter comme autrefois, moins longuement, et avec une grâce exquise, un entrain parfait. Il écrit sans faute; et il sait donner à ses phrases un tour qui est moderne, mais à l'ingénieuse imitation de l'ancien langage. Il nous a rendu le *Lancelot* et le *Graal*, que nous avions perdus et qu'à l'étranger l'on nous chapardait.

Une des beautés de ces romans dits de la table ronde leur vient du mystère qui les environne. Leurs origines sont dans les ténèbres. Les recherches que l'on a tentées n'ont rien donné qui aille très loin dans le temps. Ils nous mèneraient au IVe siècle en Cornouaille, au pays de Galles et dans l'Armorique de Gaule; et Artus est un chef de Celtes qui avaient affaire aux païens et mécréants, s'il a existé : mais son existence est douteuse. Il y a, dans cette « matière de Bretagne, » un fonds d'histoire. Les documents nous manquent, pour savoir au juste où finit l'histoire, où la légende commence, puis où elle tourne en libre fantaisie de poète ou de romancier.

Tout ce qu'on peut dire est qu'au XIIe siècle, quand voici Chrestien de Troyes, prêt à écrire son *Erec*, son *Cligès*, son *Lancelot* ou *la Charrette*, son *Yvain* ou *le Chevalier au lion*, et son *Perceval* ou *le conte du Graal*, la « matière de Bretagne » est constituée; du moins en a-t-il trouvé les éléments épars : il les a élaborés, enrichis probablement. Et l'on date le *Lancelot du Lac*, en prose, des alentours de l'an 1225.

Au XIIe et au XIIIe siècle, ces romans de la table ronde étaient donnés aux lecteurs comme de vieilles histoires. Et ce sont des contes à dormir debout. Mais le rédacteur du *Lancelot* ne manque pas d'affirmer qu'il suit de près « le conte, » ou récit d'une histoire vraie; il dit que tout cela fut écrit par des clercs, événements dont ils étaient les témoins, paroles qu'ils venaient d'entendre, événements et paroles qui seraient perdus sans le soin qu'ils ont eu de les écrire. Et lui, qu'est-ce qu'il en croyait? après lui, qu'est-ce qu'en croyait le lecteur?

Cette chevalerie que nous voyons s'agiter dans les romans de la table ronde, l'auteur du *Lancelot* l'habille à la mode de son temps. Mais il sait qu'elle n'existe pas. Croit-il qu'elle ait existé, veut-il qu'on le croie? Il la relègue dans le passé, à une époque lointaine et qu'il appelle « les temps aventureux. » L'un de ses héros, son plus grand héros, Galaad, est celui qui « acheva les temps aventureux. » Croit-il, et veut-il que son lecteur croie que ces temps ont existé? Peut-être.

Il faut toujours que l'humanité invente une époque merveilleuse, où deviennent possibles, réelles même, toute sorte de choses que l'on n'a point sous les yeux, une époque de bonheur et de vertu, de force multipliée, d'efficacité singulière, une époque de miracle ou de magie. Nous qui savons l'histoire, même si nous ne la savons guère, et qui, en tout cas, devinons qu'elle résume beaucoup de faiblesse et de souffrance, nous plaçons volontiers dans l'avenir l'époque merveilleuse; l'effort que nous faisons pour y atteindre le plus tôt possible s'appelle, d'un nom dangereux et bien décevant, le progrès. Autrefois, on n'avait pas tant d'élan vers l'avenir; et, puisque l'on demeurait dans l'intervalle de ces deux inconnus, l'avenir et le passé, l'on plaçait dans le passé l'époque merveilleuse. Quitte à la regretter, qui n'est pas si imprudent que de l'attendre!

Les romans de la table ronde ne sont-ils pas la peinture d'un rêve que l'on tenait pour vrai et aboli?

Comme, au XIIe siècle ni au suivant, l'on n'était pas archéologue, on se faisait une idée du passé où l'on mêlait fort plaisamment les siècles divers, l'antiquité païenne et le christianisme, avec le temps présent. Les traces de paganisme que M. Jacques Boulenger a trouvées dans le *Lancelot*, et qu'il a très bien fait de garder dans son nouvel arrangement, sont très jolies au passage. Voici, par exemple, Frolle, duc d'Allemagne, qui, pour se battre avec Artus, tire son épée : or, c'était, cette épée, « une des bonnes lames du monde, celle-là même dont Hercule se servit quand il mena Jason en l'île de Colchide pour conquérir la toison d'or. » Dans la forêt de Brocéliande, Merlin rencontre un vavasseur nommé Dyonas, « qui était filleul de Diane, la déesse des bois. » Et l'on sait que cette déesse Diane est morte depuis longtemps; mais, avant de mourir, elle avait accordé à Dyonas, « au nom du dieu de la lune et des étoiles, que sa première fille serait recherchée par le plus sage des hommes; » et c'est alors que Merlin fut épris de Viviane. Un jour que Merlin se promène avec Viviane dans la forêt de Brocéliande, il lui demande si elle veut voir le lac de Diane : « Certes, fit-elle. Rien ne peut être de Diane qui ne me plaise, car elle aima toute sa vie les bois autant et plus que moi. » Et, sur la rive de ce lac, il y avait une tombe de marbre où il était écrit en lettres d'or : « Ci-gît Faunus, l'ami de Diane. Elle l'aima de grand amour et le fit mourir vilainement; telle fut la récompense qu'il eut de l'avoir loyalement servie. » Là-dessus, Viviane prie Merlin de lui raconter cette histoire. Et Merlin : « Diane régnait au temps

de Virgile, longtemps avant que Jésus-Christ descendit sur cette terre pour sauver les pécheurs... » etc.; c'est l'histoire de Diane et de Faunus. Un peu plus loin, Diane est dite « reine de Sicile et qui régna au temps de Virgile, le bon auteur. » Dans le conte du *Château aventureux*, il y a un enchanteur Orpheus, qui est Orphée, mais qui est aussi le contemporain de Joseph d'Arimathie. Pareillement, on voit, dans la sculpture et dans la peinture des cathédrales, Virgile entre les prophètes du Christ. Au Moyen-âge, les gens avaient le goût de l'encyclopédie et se plaisaient à réunir en un petit espace de livre ou de monument tout ce qu'ils savaient, qui fût science ou histoire.

L'auteur du *Lancelot*, les aventures d'Artus et de ses compagnons le font retourner sept ou huit siècles en arrière, où il estime que l'antiquité païenne voisine avec les premiers âges chrétiens, car toutes choses se confondent par l'effet de la grande distance. Et l'auteur du *Lancelot*, pendant qu'il est en chemin vers le passé, pousse plus loin sa quête jusqu'à un temps où il y avait des îles qui sont maintenant perdues, et plus loin même, jusqu'au temps où le monde fut créé, jusqu'au temps où, dans l'esprit de Dieu, s'est formé le projet de créer les hommes. Pourquoi Dieu les a-t-il créés? On peut rêver là-dessus; mais Dieu voulut « reformer ainsi la dixième légion des anges, qui avait trébuché du ciel par orgueil. » Est-ce que les hommes n'ont pas commis semblable péché? Oui; mais Jésus-Christ les a sauvés.

Les romans de la table ronde, qui sont dans le passé, ni Chrestien de Troyes, ni l'auteur du *Lancelot*, ni leur continuateur M. Jacques Boulenger ne les ont détachés de l'époque où ils furent écrits d'abord, le douzième siècle et le suivant. Belle époque : on a justement appelé le siècle de Chrestien de Troyes une Renaissance avant l'autre. Il semble qu'il y eut alors un nouveau plaisir à vivre, dans le royaume de France. On venait d'inventer et l'on pratiquait volontiers un art de la vie, une civilité. Il s'agissait, par le moyen de la civilité, de rendre meilleurs, plus doux et aimables, — en ce temps-là comme toujours, — les rapports que les gens d'un même temps sont obligés d'avoir les uns avec les autres. On n'était pas loin de la barbarie, — en ce temps-là comme toujours; — on la sentait assez proche et menaçante : on s'en gardait par le malin stratagème de civilité, qui est une cage où l'on enferme ces fauves, les instincts mauvais de l'homme seul ou en société.

Lisez les romans de la table ronde; et n'allez pas chercher le lourd *Lancelot*, bien sûr! mais lisez les quatre volumes, si attrayants,

de M. Jacques Boulenger : vous y verrez cette gaieté de gens qui sont très contents de leur stratagème, qui n'ont de crainte que de ne pas l'utiliser à rigueur et qui célèbrent enfin leur joie de civilité. Leur vie est joliment réglée ; leur règle de vie les gouverne. Ils n'ont pas envie de s'émanciper... Et l'on sait, ou l'on imagine, que de jeunes chevaliers errants, s'ils rencontrent des jeunes filles sur les routes de l'aventure, leur fougue les anime à se montrer galants. On a réglé leur galanterie. Les filles, de leur côté, ont, par les beaux jours, « le cœur léger à cause du soleil. » Il y a un protocole méticuleux qui règle la rencontre des chevaliers aventureux et des filles au cœur léger.

D'ailleurs, ce protocole n'empêche pas toute faute d'être commise. Et les romans de la table ronde, comme nous les présente fidèlement M. Jacques Boulenger, sont tout pleins de gracieux libertinage, pour quoi l'ancien auteur a de l'indulgence ; il n'a de sévérité que pour ce qu'il appelle, assez drôlement, « luxure sans raison. » Je crois que si la petite luxure ne le choque pas, c'est qu'il admire que de timides chevaliers s'y montrent gentils. Car ils sont rudes, ses chevaliers, des héros, mais la brutalité même. Leurs aventures les mènent à être féroces et, l'ennemi dont ils s'emparent, voici comme ils le traitent : « l'un lui coupait la tête, un autre lui tranchait les deux bras, un autre lui fichait son épée dans le corps, un autre le frappait à coup d'estoc. » N'est-ce pas merveille de voir de telles gens fort prévenants avec les dames ou demoiselles qui sont à leur merci ?

Cette merveille est le chef-d'œuvre de la courtoisie, invention récente et que célèbrent les romans de la table ronde.

Mais la courtoisie gouverne les cœurs, pour ainsi parler, les jours ordinaires, dans le trantran. Survienne un grand amour : la courtoisie ne le dompte pas. Il y a de belles histoires d'amour dans le *Lancelot*. Voici l'une des plus belles. Lancelot et une demoiselle que Morgane lui a donnée pour le conduire par les chemins qu'il ne connaît pas, la demoiselle et Lancelot, qui arrivent au bord d'un étang, voient dans l'eau transparente un chevalier tout armé qu'une dame tient embrassé, noyés tous deux. La demoiselle raconte à Lancelot leur anecdote : « Cette dame fut bonne et belle. Un chevalier l'aimait de grand amour. Et elle l'aimait aussi, mais loyalement ; et jamais il n'y eut entre eux vilenie. Malheureusement, son mari était jaloux et, après avoir occis le chevalier, il le fit jeter dans l'étang. La dame, quand elle le sut, se mit à genoux : Sire Dieu, s'écria-t-elle, aussi vrai que jamais nous n'eûmes d'amours vilaines, faites que je voie le corps de

mon chevalier! Et son ami lui apparut comme vous l'avez aperçu aujourd'hui. Alors elle s'élança dans l'eau auprès de lui... » Noyés tous deux, les amants sont restés embrassés; l'eau remue leur étreinte. Ainsi bougent dans l'air et la tourmente les ombres des amants que rencontre Dante au cinquième chant de *l'Enfer*.

La courtoisie est souveraine, si le grand amour ne se mêle pas de l'affaire. La courtoisie veut qu'une jeune fille, et qui va seule par les routes, n'ait rien à craindre des chevaliers. Mais un chevalier la mène; et ce couple rencontre un chevalier : tout aussitôt, n'en doutez pas, les deux beaux chevaliers se prennent de querelle. Alors, la jeune fille appartiendra au vainqueur : la courtoisie le permet. La jeune fille le sait et, le sachant, sera bien obéissante.

Voilà une courtoisie impérieuse, et comme un peu farceuse. Mais enfin, c'est encore la courtoisie : ne la chicanez pas.

Elle a, cette courtoisie, à côté de ses caprices les plus bizarres, des finesses jolies. Elle commande à un amoureux la patience et lui enseigne qu'à celui que l'amour mène souffrir est doux. Elle lui enseigne le plaisir de mélancolie; et Lancelot, qui aime la reine Guenièvre, « penser lui plaisait, parler lui coûtait : l'amour le veut ainsi. » Ce même Lancelot, dans le combat, c'est un sauvage; il tue, il fait le diable : mais l'amour le dompte.

La reine le soupçonne de tromperie. Alors, ce terrible garçon change de couleur; et peu s'en faut qu'il ne défaille. La reine le soutient aux épaules pour empêcher qu'il ne tombe. « On tremble quand on aime... » Ainsi le veut la courtoisie d'amour et Lancelot qui tremble, on ne l'aurait pas cru.

L'amour est fort, qui est plus fort que Lancelot. Contre l'amour, il n'est de prud'homie efficace. Et Artus lui-même, quand l'appelle Camille, que va t-il faire? Il va se rendre à l'appel de Camille. Artus est le plus sage des rois, pourtant! Merlin, plus sage encore, Merlin qui sait le passé, l'avenir et qui n'est jamais pris au dépourvu, ce Merlin, Viviane le joue.

Merlin se promenait dans la forêt de Brocéliande, qui est « la plus agréable forêt du monde, haute, sonore, belle à chasser, pleine de biches, de cerfs et de daims. » Il a pris la semblance d'un jouvenceau. Il aperçoit Viviane, et la trouve jolie ; mais il se dit : « Je serais bien fol si je m'endormais dans le péché, si je perdais toute liberté, pour le déduit de cette fille... » Et la voix de Viviane lui paraît jolie comme Viviane. Elle lui demande quel il est et quel son métier : « C'est, par exemple, répond Merlin, de soulever un château,

fût-il entouré de gens qui lui donnassent l'assaut et plein de gens qui le défendissent; ou bien de marcher sur cet étang sans y mouiller mon pied; de faire courir une rivière où jamais on n'en aurait vu ; et beaucoup d'autres choses, car on ne saurait proposer rien que je ne fisse... » Vous croyez Viviane très étonnée? « C'est un très beau métier, » dit-elle tout bonnement. Elle avoue aussi qu'elle voudrait bien voir quelque chose de tout cela et, pour la peine, serait, sans mal ou vilenie, l'amie du jouvenceau. « Je vous dirai de mes jeux, » réplique Merlin. Les jeux sont de magie plaisante. Et Merlin s'en va; mais il a promis de revenir la veille de la Saint-Jean.

Et le voici derechef. Quand Viviane le vit, elle fit paraître une grande joie ; et lui? ah ! lui, « l'aimait si durement que pour un peu plus il serait devenu fou. » Elle prie Merlin de lui enseigner l'art des enchantements. Pourquoi donc le veut-elle ? Eh ! ce serait pour endormir son père et sa mère, chaque fois que viendrait Merlin ; « et, de la sorte, je vous ferais entrer dans ma chambre... » Elle est maligne ; et lui, Merlin? ah ! la maligne ne saurait pas le décevoir, s'il n'aimait à être déçu. Merlin sait tout de Viviane et voit clair dans la pensée de Viviane; mais il accepte les mensonges de Viviane, parce qu'il aime la menteuse. Il lui enseigne trois mots, qu'elle prend par écrit : ces trois mots ont telle vertu que nul homme ne la peut désormais approcher, si elle porte ces trois mots sur elle. « Par là, elle se munissait contre Merlin. Car la femme est rusée plus que le diable. Et il ne pouvait s'empêcher de lui céder toujours. » Une deuxième fois, il s'éloigne d'elle avec beaucoup de chagrin.

Pour la troisième fois, il revient à elle. « Elle lui fit si bel accueil que l'amour crût en lui et qu'il lui enseigna encore, malgré qu'il en eût, la plupart de ses secrets... » Elle en sut bientôt presque autant que lui et, des secrets qu'elle tenait de lui, ne se servait que pour l'écarter. Il lui raconte l'histoire de Diane et de Faunus. Et, pour Faunus, Diane, qui l'aimait, avait bâti, en ce lieu même, un splendide manoir ; mais, après que Diane eut tué Faunus, le père de Faunus a détruit le manoir... « Il fit mal, dit alors Viviane, car jamais on ne vit plus beaux lieux. Merlin, doux ami, pour l'amour de moi, je vous prie de m'en bâtir un qui soit aussi bel et riche qu'il y en eut jamais. » Et Merlin d'obéir : « Demoiselle, voici votre manoir. Jamais personne ne le verra qui ne soit de votre maison, car il est invisible pour tout autre, et, aux yeux de tous, il n'y a ici que de l'eau... » Elle est contente. Et Merlin ? « Merlin fut si content de la voir contente qu'il ne se put tenir de lui apprendre encore plu-

sieurs de ses enchantements ; bref, il lui en apprit tant qu'il en fut depuis tenu pour fol, et l'est encore. »

Elle lui dit un jour : « Il y a une chose que je voudrais savoir. C'est comment je pourrais enserrer un homme sans tour, sans murs et sans fers, de manière qu'il ne pût jamais s'échapper... » Merlin l'écoute et il s'attriste. « Qu'avez-vous ? fit-elle. — Ha, je sais bien ce que vous pensez et que vous me voulez détenir à jamais. Et voici que je vous aime si fort qu'il me faudra faire votre volonté... Alors, elle lui mit les bras au col... » Et, quelque temps après cela, Gauvain, qui était dans la forêt de Brocéliande, s'aperçut qu'on l'appelait. Qui l'appelait ? Car il ne voyait personne. Mais il reconnut la voix de Merlin. « Ah ! Merlin, est-ce vous ? Je vous supplie de m'apparaître et que je vous puisse voir. — Las ! Gauvain, répond la voix de l'invisible Merlin, vous ne me verrez plus jamais ; et, après vous, je ne parlerai plus qu'à ma mie. Le monde n'a pas de tour si forte que la prison d'air où elle m'a enserré... » Merlin, le plus sage des hommes ? Non, le plus fol ; et il l'avoue : « Car je savais bien ce qui m'adviendrait. Un jour que j'errais avec ma mie par la forêt, je m'endormis auprès d'un buisson d'épines, la tête dans son giron ; lors, elle se leva bellement et fit un cercle de son voile autour du buisson ; et, quand je m'éveillai, je me trouvai sur un lit magnifique, dans la plus belle chambre et la plus close qui ait jamais été... » Merlin s'est plaint à Viviane ; elle lui a dit qu'elle serait souvent avec lui et dans ses bras... Et, dit Merlin, « je suis plus fol que jamais, car je l'aime plus que ma liberté ! » Voilà ce fol, de qui s'est joué l'amour.

A-t-il raison de se plaindre ? Il a son amour dans ses bras. Son perfide amour ; mais il a consenti que son amour fût perfide. Et se plaint-il ? Du moins, il ne doute pas de préférer son amour à toute liberté.

L'aventure de Merlin prête à une rêverie agréable. Terrible aventure, et toute pleine de volupté intelligente !

L'auteur des romans de la table ronde se connaît aux femmes. Il les décrit en amateur de leur joliesse et de leur beauté. Il leur veut un visage blanc et rose ; il ne les veut ni grasses ni maigres, les bras cependant un peu gros. Il veille à leur esprit, à leur finesse, à leur malignité, par où elles le divertissent le mieux ; et le tour que fit à Merlin Viviane lui paraît une de leurs inventions la plus délicieuse.

Il dit que les femmes sont dangereuses ; et, « lorsqu'une femme emploie son cœur et sa tête à ruser, nul homme ne lui résisterait. » Il approuve le roi Salomon qui, après avoir visité le monde entier,

disait qu'il n'y avait pas trouvé une bonne femme. Or, Dieu avait donné à ce roi Salomon « tout sens et discrétion; » qu'importe? Et Salomon résumait ainsi une sagesse importante : « O chevalier, si tu veux être en paix, garde-toi des femmes sur toutes choses... » Mais le chevalier ne veut pas être en paix. Le chevalier court les aventures; et, les hasards les plus divers, ce sont les femmes et leur astuce qui les préparent.

Il y a, dans les romans de la table ronde, un perpétuel plaisir d'aventures et de hasards que l'amour combine. Les exploits des chevaliers, jusqu'au moment où ils commencent la quête du Graal, n'ont d'utilité aucune et de dessein que l'amusement. Merlin, s'il multiplie les sortilèges, pourquoi le fait-il? Pour « réjouir » les chevaliers; et il se compte parmi eux. Sans doute, à cette époque si bien renaissante où fut rédigée la « matière de Bretagne, » eut-on chez nous un vif élan vers le plaisir.

Et l'on ajoutait à la brutalité une délicatesse ravissante. On venait d'inventer l'ironie. Artus, qui s'était épris de la femme du roi Lot, la nuit le sert; et la reine, dans la nuit, ne saura pas qu'il n'est pas le roi Lot : la reine crut qu'il était son seigneur, « ou, peut-être, feignit de le croire. » Une dame, qui a commis une faute, pleure et gémit : pleure et gémit « comme font les femmes; » et ce n'est rien que la mine jolie du vain repentir.

Mines des femmes, leur gentillesse et la perfection de leur beauté! Une jeune fille à qui l'on promet que, si elle guérit Lancelot, Lancelot sera son chevalier, quel sourire éclaire son visage! Elle fut contente « comme si on lui avait mis Dieu entre les mains; » puis elle trembla « comme la petite feuille en haut de l'arbre. » Mais elle apprend que Lancelot n'est pas libre de son cœur. Elle pleure et dit au loyal chevalier : « Vous aimez en haut et vaillant lieu, je le sais bien; et vous feriez mal si vous donniez votre amour à une autre dame. Mais vous pouvez le donner à une jeune fille sans fausser droiture. Je vous aime d'une manière qui le permet : par nous, chasteté ne sera point corrompue. Donc jurez-moi qu'en tout lieu où désormais vous serez, vous me tiendrez pour votre amie... » A-t-il froncé les sourcils? Elle ajoute : « sauf l'honneur de votre dame... » Il ne fronce plus les sourcils; elle ajoute : « Et moi je vous jurerai que jamais je n'aurai d'autre ami que vous... Ainsi, vous me pourrez aimer comme jeune fille, et elle comme dame... Las! je ne sais quand je vous reverrai; donnez-moi l'un de vos joyaux, que je puisse garder en souvenir de vous! » Il lui donna une ceinture d'or, qui

était un présent de la reine... On venait de s'apercevoir de la gentillesse qu'il y a dans le malin bavardage des femmes.

Perceval, peu de temps après avoir quitté sa mère pour l'aventure, s'il est béjaune, il l'est joyeusement. Les filles lui font grand accueil et le cajolent. Il les remercie comme ceci : « Votre baiser est bien meilleur que celui des chambrières de ma mère ! » Il a pris, de force, l'anneau qu'une de ces filles portait au doigt. « Eh ! valet, s'écrie-t-elle, n'emporte pas mon anneau ; j'en serais trop blâmée. » Elle en sera plus que blâmée, la pauvrette, mais durement malmenée. Perceval ne le croit pas : son allégresse est imprudente.

Les commencements d'amour ne sont qu'une allégresse imprudente. Et puis naît la méditation, qui embellit l'amour. Cette méditation, qui ne va pas sans tristesse, produit les pensées les plus attentives et bien délicates. Lancelot, qui est l'amant de la reine, son aventure le conduit à la maison d'une jeune fillle, assurément jolie, mais qui n'a point de retenue. Elle dit à Lancelot qu'elle a pour lui des sentiments très vifs. Et lui n'oublie pas la fidélité qu'il a jurée à la reine. « Suis-je donc si laide ? — Vous m'avez semblé jolie ; vous m'êtes laide maintenant... » La jeune fille ne le croit pas. Elle riposte, l'éhontée : « Si vous avez une amie, elle n'en saura rien. » Lancelot trouve à lui répondre : « Mais mon cœur le saura ! » Telle est la courtoisie de l'âme.

Soudain, ces voluptueux romans tournent à l'idéal de la pureté parfaite. Il s'agit de passer de la terre au ciel. Les chevaliers ont mission de chercher le Graal ; et c'est une aventure qu'ils ne vont pas mener comme leurs autres quêtes, violentes, mais folâtres, et « terriennes, » tandis que désormais les « célestielles » veulent de nouveaux sentiments. Et Lancelot, qui s'est lancé sur les routes, arrive à un endroit où il a devant lui deux routes. Il hésite et prend l'une, celle de gauche. Un prud'homme lui dit : « La voie de droite, que vous avez dédaignée au carrefour, était celle de la chevalerie terrienne, où vous avez longtemps triomphé. Celle de gauche était la voie de la chevalerie célestielle ; et il n'est plus question de tuer des hommes et d'abattre des héros par force d'armes : il est question des choses de l'esprit. » Ces chevaliers, qui avaient tant d'énergie au combat, tant de grâce aux débats de galanterie, semblent mal préparés à une besogne de spiritualité.

C'est que la sensualité les accablait. Celui d'entre eux qui achèvera sans faute la recherche et la trouvaille du Graal, — et, dit M. Joseph Bédier dans la préface qu'il a écrite pour le premier

volume de ces romans, c'est la recherche et la trouvaille de Dieu, — l'étonnant chevalier qui accomplira ce prodige sera, non le plus savant, ni le plus malin, ni le plus fort, mais le plus chaste.

Le roman, dès qu'il se dirige vers le Graal, a pris un ton de gravité singulière : « Il y a longtemps que j'ai connaissance des merveilleuses aventures et faits étranges dont devise la haute histoire du saint Graal. J'ai mis, à les entendre et rapporter, le sens que la nature m'a donné... Certes, si ces récits sont peu prisés, ce sera de ceux qui ne savent pas ce qui a du prix en ce monde ; et peu me chaut du blâme de telles gens ! En terre aride, le bon grain ne peut pousser. » La frivolité de naguère est finie. Cependant, l'auteur n'a point la pensée morne et le visage refrogné ; entendez-le . « Pour ce que je vois que le temps est beau et clair, l'air pur, que la grande froidure de l'hiver est partie et que nous sommes au début de la douce saison de printemps, je veux commencer mon livre, au nom de Dieu et de la sainte Trinité. » Les aventures terriennes des chevaliers étaient, au printemps, les plus belles; et l'auteur a mis le printemps au prélude aussi de leur quête célestielle. Quand l'auteur a conté comment Galaad vit le Graal et comment mourut le roi de Logres Artus, il écrit : « Et le conte se tait à présent. Nul n'en pourrait dire davantage, qui ne mentît du tout au tout. Je rends grâce à Notre Seigneur, comme doit faire un pécheur adonné au siècle, de ce qu'il m'a octroyé pouvoir et loisir de terminer le riche ouvrage que j'ai entrepris : car j'ai travaillé beaucoup et me suis appliqué curieusement pour le mener à bien; et j'ai achevé une œuvre longue. Maintenant qu'elle est faite, je me reposerai un peu, s'il plaît à Dieu, et prendrai quelque divertissement. » Vous sentez bien qu'ici l'auteur est M. Jacques Boulenger surtout. Mais, en vérité, les deux auteurs se confondent ; ils ont l'un et l'autre même allégresse, soit à conter les aventures terriennes et les célestielles de leurs chevaliers, ou bien à les avoir contées. Il les faut tous deux complimenter, avec bonheur et gratitude. Nous leur devons de savoir, et désormais de pouvoir nous en assurer, que notre littérature ancienne et très ancienne avait une excellente gaieté, dans le récit, dans la rêverie, voire dans la méditation des plus hauts mystères de l'âme et de la destinée. L'humeur sombre, mauvaise humeur, n'est pas de chez nous.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

Théâtre de la Scala de Milan : *Nerone*, tragédie lyrique d'Arrigo Boito.

Depuis quelque trente ans, si ce n'est davantage, ce *Néron*, qui porte le nom de l'Antéchrist, était attendu, espéré par l'Italie comme un Messie musical. Son avènement s'est enfin produit avec un succès dont l'éclat nous a rappelé les apparitions triomphales, en ce même et glorieux théâtre de la Scala, de l'*Otello* et du *Falstaff* de Verdi.

Inachevée après un si long travail, inégale au désir, au rêve intérieur dont le grand artiste, penseur, poète et musicien qu'était Boito craignait toujours de s'éveiller, la musique de *Néron* a deux sommets, très hauts, le premier et le dernier acte. Entre l'un et l'autre, tantôt elle fléchit et tantôt elle se relève. Une victoire mutilée, alors? Soit, mais tout de même une victoire.

Mutilée d'abord par le retranchement ou plutôt la non existence dans la tragédie musicale, du cinquième acte, le plus saisissant peut-être, de la tragédie poétique. Boito n'a pas écrit la musique de ce finale admirable où Néron, poursuivi par le remords de son parricide, et soit pour en étouffer, soit au contraire pour en excuser, en glorifier l'horreur, déclame sur le théâtre, devant sa cour, à la clarté de Rome en flammes, non pas, — suivant l'histoire, ou la légende, — un poème sur l'incendie de Troie, mais des fragments de l'*Orestie*. Peu à peu l'impérial histrion, oublieux de son rôle, s'emporte et s'égare. Il ne joue plus Oreste, il est Oreste lui-même. Ivre d'horreur, il raconte son propre crime, il le proclame et peu s'en faut qu'il ne le célèbre. Enfin, aux acclamations de ses courtisans, mais aussi devant les spectres de ses victimes et sous leurs imprécations, il tombe en démence. Telle est, sauf un dernier et bref épisode, une conclusion dont on ne saurait trop regretter l'absence. L'ensemble

de l'œuvre lyrique s'en trouve compromis et, littéralement, déconcerté. Le faîte manque à l'édifice, et la couronne, une horrible couronne, à la figure inachevée du héros, ou du monstre. C'est par Néron que commence la tragédie qui porte son nom. En musique même, surtout en musique, c'est par lui qu'elle devait finir.

Quelles que soient les beautés de l'autre, la tragédie poétique est encore plus belle. Elle l'est tout entière : par la force de l'invention dramatique, par la richesse, le luxe de l'imagination en tout genre, par la peinture aussi puissante qu'originale du principal caractère, enfin par la magnificence du style. Édouard Rod a fait ici même l'analyse et l'éloge du poème, lorsque celui-ci parut, seul, il y a vingt-trois ans (1). Le mieux est d'y renvoyer nos lecteurs, non pas toutefois sans leur exposer ou leur rappeler l'argument de la tragédie.

Œuvre de conception très personnelle et d'exécution très savante, avec de curieux dehors et des dessous profonds. Ainsi parlait Édouard Rod. Et d'abord il louait Boito d'avoir, le premier peut-être, entre ceux qui traitèrent le sujet, donné pour thème principal au drame et pour trait dominant au héros la réalité, sinon la sincérité de ses remords. Autour du César parricide le poète a réuni ou plutôt opposé deux groupes de personnages, païens et chrétiens. Par leur opposition même, l'action s'élargit et met aux prises les deux esprits, les deux forces, les deux religions ennemies : le paganisme à son déclin et le christianisme à son aurore. Mais le drame d'idées enveloppe, sans l'étouffer, un drame de passion. Le combat se livre aussi dans les âmes, entre les âmes.

La plus tourmentée est celle de Néron. Au premier acte, il revient à Rome, des rivages de la Campanie où s'est accompli le parricide. Il a devancé son escorte En secret, la nuit, au bord de la voie Appienne, il veut, de ses mains coupables et pieuses malgré tout, ensevelir les cendres maternelles. En proie à l'épouvante, il n'a près de lui pour le rassurer que son favori Tigellinus, et Simon le magicien pour l'aider à l'accomplissement des rites funèbres. Il ne sait que résoudre. Il craint tout, le Sénat, le peuple et Rome entière, demain peut-être indignée et vengeresse. Des voix sortent des ténèbres et le maudissent. Les Furies le poursuivent sans trêve. Mais celle-là, qui se dresse une torche à la main et dont l'apparition le met en fuite, celle-là n'est point une Érynnie véritable : une femme seulement, une étrange créature, charmeuse de serpents et

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1901.

sorcière. Son nom est Astéria. L'amour, et non la haine, l'attache aux pas de Néron. Elle s'est éprise pour le monstre couronné d'un monstrueux amour, qui la possède, la torture, et qu'à tout prix, elle s'est juré d'assouvir. L'ambitieux Simon, qui ne songe qu'à s'emparer de l'esprit du maître, la fera complice de son dessein et lui promet de la servir.

Mais voici que paraît dans l'ombre, toute blanche, une autre forme de femme. Une jeune chrétienne, Rubria, s'agenouille, prie, et répand des fleurs, avec des larmes, sur la terre où s'ouvre parmi les sépultures païennes le secret asile de ses frères. L'un d'eux l'a suivie et la rejoint : c'est Fanuel, le plus saint de tous, qui l'a convertie au Dieu véritable, et qu'elle aime. Ils échangent quelques mots à voix basse : lui consolateur et tendre, elle triste et comme repentante, on ne sait encore de quel péché. Soudain rentre Néron. Plus que jamais haletant, hagard, il a résolu d'abandonner Rome et l'empire. En vain, Tigellinus et Simon le rassurent, le supplient. Il va leur échapper, lorsque des sonneries de trompettes et des acclamations retentissent. On entend, puis on voit se rapprocher l'escorte impériale, cherchant l'empereur. Que dis-je, une escorte! Une foule, tout un peuple en liesse, en délire. Des centaines, des milliers de voix appellent, réclament Néron César. Toujours caché, toujours tremblant, le lâche hésite encore. Mais soudain il se ressaisit et se relève. Il rejette son manteau sombre, et sous la pourpre impériale, splendide, ivre de son orgueil et de sa toute-puissance reconquise, il reprend en triomphateur le chemin de cette Rome que tout à l'heure il allait fuir en criminel, en proscrit.

Acte second : le temple de Simon le magicien, ou plutôt le théâtre de ses impostures et de ses jongleries. Il y a convoqué Néron, lui promettant l'apparition et le secours d'une déesse mystérieuse et compatissante à ses tourments, Astéria. Tout est prêt pour la supercherie : le sanctuaire, l'autel et la déesse. Devant elle Néron se prosterne, implorant l'absolution de son forfait. Mais bientôt en ses veines impures une autre ardeur s'allume. Il demande, il exige plus que la miséricorde et la paix : l'amour, l'amour d'une déesse, un prodigieux et sacrilège amour. Amoureuse elle-même, Astéria descend lentement les degrés de l'autel, s'approche du suppliant et leurs lèvres s'unissent. Mais à ce baiser, il a reconnu la saveur d'une bouche mortelle. « Malheur, s'écrie-t-il, malheur, tu es femme! » Et d'un seul coup le mensonge, le mensonge tout entier à lui se découvre. Fou de colère, il appelle sa garde et commande qu'en

punition de sa fourberie Astéria soit livrée aux serpents et que demain dans le cirque, Simon le magicien, par le pouvoir de sa magie, imite le vol d'Icare et s'élève au plus haut des airs.

L'acte suivant appartient aux chrétiens Le soir, dans le jardin par où l'on accède aux catacombes, Fanuel, assisté de Rubria, préside à l'assemblée des fidèles, à leurs prières, à leurs cantiques. Mais bientôt, conduits par Simon, qui déteste le nouveau culte et ses adeptes, Fanuel entre tous, les soldats interrompent les saintes liturgies. Fanuel se laisse emmener, sans permettre aux siens de le défendre. Ils l'entourent du moins, ils l'accompagnent et lui font de leurs chants un mélodieux cortège. Les voix s'éloignent, s'affaiblissent. Demeurée seule et douloureuse, Rubria les écoute longuement : « J'entends encore... Ils chantent : Amour! Amour!... J'entends encore... » Enfin, jetant un grand cri : « Je n'entends plus!... » elle tombe inanimée.

L'*Oppidum*, l'entrée du cirque Maxime, où vont se donner les jeux. Plus agité, plus farouche que jamais, Néron préside aux apprêts de la fête. Il savoure d'avance les horribles beautés du spectacle : le vol d'Icare, le martyre de Fanuel et surtout les Dircés, les vierges chrétiennes attachées aux cornes des taureaux furieux et percées de flèches par les sagittaires. Tigellinus en vain l'avertit qu'une catastrophe menace Rome et lui-même. Pour se soustraire à l'épreuve mortelle, Simon a résolu d'incendier la ville. « Tais-toi, répond César, tais-toi. Je le savais. » Et d'avance il jouit de ce nouveau spectacle, plus effroyable encore que tous les autres, et dont ses yeux d'artiste vont bientôt admirer l'horreur. Au moment où passe Fanuel conduit au supplice, une vestale voilée se présente sur son passage. Elle exige de César et du peuple la grâce du condamné. « Ma sœur! » s'écrie Fanuel, qui reconnaît la voix, et le voile arraché par Simon du front de la jeune fille, découvre en effet le visage de Rubria. « A mort! hurle la foule, à mort la prêtresse infidèle! A mort la chrétienne avec le chrétien. » A peine ont-ils été l'un et l'autre traînés dans l'arène que l'incendie éclate et le cirque s'écroule de toutes parts.

Dernier tableau, non de la tragédie, mais de l'opéra : le *spoliarium*, où les cadavres après les jeux sont jetés pêle-mêle. Fanuel, échappé au supplice et aux flammes, cherche Rubria parmi les décombres. Une torche à la main, Astéria, sauvée elle aussi, éclaire sa recherche; Astéria, dont l'âme obscure et troublée ressentit pour la jeune chrétienne à la fois de la haine et de la pitié, presque de la tendresse.

Chrétienne, l'amie et la sœur mystique de Fanuel, la vestale Rubria l'était-elle ou non?

D'abord et longtemps elle ne le fut pas de tout son cœur, de tout son pauvre cœur partagé et dont, avant de mourir, — car la voici, respirant encore, — elle va découvrir à son bien-aimé le mystère. « Je servais un autel mensonger Tous les soirs, je venais, apportant l'amphore du temple à la fontaine du sacré jardin... Puis, après les prières, je regagnais l'atrium antique, au pied de la montagne. J'espérais unir en une seule flamme le foyer de Vesta et la pieuse lampe de la vierge sage. Voilà mon péché, Je l'ai bien expié. Je t'ai tout confessé. J'attends ton pardon. J'ai espéré en toi. Souris-moi... Maintenant, je suis heureuse et pure... » Et lentement, entre les bras de Fanuel, au murmure de la voix aimée qui la berce de cantilènes saintes et de récits évangéliques, elle s'endort à jamais dans son bonheur et sa pureté.

Ce *Néron*, son œuvre maîtresse, à la fois redoutée et chérie, éternel objet de son désir et de son inquiétude, Boito se repentait parfois de l'avoir entrepris et de le reprendre sans cesse. Il était à la fois l'artiste qui crée et le critique qui juge. De là son angoisse et son tourment. Au mur de son cabinet de travail, contre la tenture grise, luisait un masque d'or : Néron lui-même, hôte terrible du logis, bourreau du maître, auteur et témoin de son martyre. Pour son poème, enfin achevé, l'artiste souhaitait, rêvait une musique si belle, qu'il en avait peur. Il tremblait, mais non de joie, à son approche et durant des années il recula devant elle. Aux compliments que nous adressions au poète, après lecture de sa tragédie, — il y a près d'un quart de siècle, — le musicien répondait : « Vous commencez par un mot redoutable, qui est au fond de ma conscience et qui renferme un éloge : « *Quelle musique ne faudra-t-il pas!* » Oui, j'ai forgé de mes propres mains l'instrument de ma torture. Je suis encore là à souffrir. Mon cher ami, quel travail! Et qu'elles sont aujourd'hui peu nombreuses, les notes dignes d'être mises sur la portée! En aurai-je! » Il en eut, et beaucoup. En de nombreux passages la musique du poème, d'un si grand et si beau poème, est justement celle, toute celle qu'il fallait.

Entre *Méphistophélès* et *Néron*, ses deux grands, en réalité ses deux seuls ouvrages, le musicien garda le silence, un silence de cinquante-six ans (1868-1924.) Pendant ce demi-siècle, et plus, autour du taciturne, que de musique et laquelle, je dirais presque lesquelles, a passé! De ce long passage, de tant de courants, de

torrents, et si divers, *Néron* ne porte nulle trace. *Néron* n'a rien emprunté, ne doit rien à personne. A peine y relèverait-on par endroits la marque de Verdi, du plus grand Verdi, celui d'*Otello* et de *Falstaff*. Mais, dans l'ensemble, je ne sais pas une musique plus affranchie que celle-là de toute influence étrangère, de tout système, de toute mode et de tout esprit de parti. Elle est elle-même, elle seule. Son premier caractère et son premier honneur est la liberté.

Parfaitement libre, elle dispose en pleine indépendance et sans en exclure aucun, de tous les éléments et de tous les moyens, de toutes les forces et de toutes les formes que la musique en soi-même rassemble. Elle ne dédaigne et ne répudie rien de tout ce qui peut la servir. Non, rien, fût-ce le silence. *Néron* commence en quelque sorte par un grand vide sonore. C'est la nuit, sur la Via Appia. Nuit ténébreuse et presque muette. Loin, très loin, mêlées à l'annonce de la troisième veille, passent d'errantes chansons de jeunesse et d'amour. On les entend moins qu'on ne croit les entendre. Encore une fois, au lieu de le troubler, une telle musique semble créer le silence, et tout à l'heure nous en sentirons plus rude le coup dont nous frappera l'entrée, ou plutôt l'irruption de Néron parricide, et le terrible éclat de son premier cri d'horreur.

Mélodique et chantante, oratoire, orchestrale, cette musique est tout cela. Orchestrale, mais non pas symphonique, et par conséquent la moins wagnérienne qui soit. Le *leitmotif*, c'est-à-dire le développement et le travail thématique, en est absent, ou peu s'en faut. Elle suit sa pente et jamais ne revient sur ses pas, ou sur ses idées, pour les transformer, encore moins pour les réunir ou les opposer. L'orchestre enfin n'est pas le maître ici. Il y a son rôle et ses droits. Il les réclame, il en use, mais il s'en contente. Et cette sage réserve est un signe de race italienne et latine.

D'autres ne sont pas moins certains. *Un canto che parla, favellar in musica.*

Les créateurs de l'opéra d'Italie au XVIIe siècle avaient enfermé, — trop étroitement sans doute, — l'idéal de leur art en ces formules connues. Elles marquent le rang qu'ils entendaient réserver à la parole. Celle-ci, plus tard, même en Italie, en Italie surtout, déchut de sa dignité première. A l'exemple du musicien d'*Otello* et de *Falstaff*, le musicien de *Néron* s'est proposé de l'y rétablir. Nul ne comprenait mieux que Boito, poète et musicien, le rapport du mot avec la note, du verbe avec le son. Entre l'un et l'autre, il voulait plus que l'union, l'unité. Le sens de la déclama-

tion lyrique était si juste en lui, que Verdi, lorsqu'il reçut de lui le poème de *Falstaff*, n'y trouva pas un vers à reprendre, pas une syllabe à changer. *Néron* abonde en exemples, — longues scènes ou phrases brèves, quelquefois un mot, un nom seulement, — d'une beauté musicale et verbale en même temps. Pour qu'on puisse juger de ce genre de mérite, il n'est pas mauvais que le poème d'un drame lyrique, — j'entends un vrai poème, comme celui-là, — paraisse avant la musique. Le lecteur de la tragédie littéraire, s'il la connaît, s'il la possède, éprouve, en devenant l'auditeur de la tragédie musicale, une surprise, une émotion même à constater le surcroît de pensée et de sentiment qu'apporte à la parole, fût-ce à la plus éloquente, la vertu mystérieuse, ineffable des sons.

Mais pas plus que l'orchestre la déclamation ne prétend à régner seule sur une œuvre qu'elle risquerait à la longue de dessécher et d'appauvrir. Elle y fait place tantôt à des éclats et comme à des sursauts, tantôt à des effusions généreuses et tout italiennes de musique pure. Au premier acte, Rubria chante et récite à la fois sur le texte du *Padre nostro* la plus suave oraison. Mais viennent les mots : « *Il nostro pan cotidiano ne dona...* » elle se souvient de Fanuel, de Fanuel qu'elle aime et qui va peut-être partir. Alors elle s'émeut et s'écrie : « *Fa ch'io riveda quel che m'abbandona.* » Le mouvement est magnifique de vérité, d'humaine ou féminine tendresse. Passionné sans être impie, il jette parmi les soupirs de l'amour sacré le cri d'un autre et douloureux amour.

Presque toujours pathétiques, le rôle d'Astéria, celui de Néron, sont constamment traversés d'élans et de secousses violentes. Mais dans l'un et dans l'autre, dès que la situation, le sentiment le commande, ou seulement le permet, la musique se déploie. Au premier acte, la voix du parricide, entrecoupée, haletante, fait cependant plus qu'ébaucher devant la sépulture maternelle une hypocrite prière. Un flot de musique, d'une musique, il est vrai, que j'attendais plus riche et plus originale, sans être moins innocente et pure, baigne le jardin où Fanuel et ses disciples, des jeunes gens et des jeunes filles pour la plupart, sont assemblés. Mais en deux scènes surtout, capitales, la musique se donne un large cours. La première est l'entrevue et l'entretien, dans le sanctuaire qu'a machiné Simon le magicien, de Néron avec l'étrange, la fantastique Astéria, que d'abord l'Empereur croit déesse. Rien de commun entre l'*aria* d'autrefois, aux formes symétriques, et ce long et libre recours à la clémence d'une immortelle, puis à son prodigieux amour. Pieuse

d'abord, profane ensuite et sacrilège, la prière s'anime, s'accroît et s'égare. Par degrés, par bonds, elle atteint au paroxysme d'un furieux désir. Dans cette adjuration éperdue il y a plus de choses que la parole n'en peut dire. La musique les révèle toutes : honte, horreur de soi-même, et de soi-même aussi je ne sais quelle pitié qui nous touche, nous attendrit malgré nous ; horrible mélange, et vraiment néronien, de crime et de luxure, de sang, de volupté et de mort.

Enfin et surtout, comment égaler, ou seulement exprimer par des mots la suavité musicale de la dernière scène, l'agonie et la mort de Rubria ! On meurt longtemps, a dit, je crois, Joubert. En musique, je connais peu de morts aussi longues, mais aussi touchantes que celle-là. Pour la consoler, pour la charmer et l'adoucir, la musique a fait appel à tous ses moyens, à toutes ses caresses. Le verbe et le son, la parole et le chant ont ici même efficace. Ils agissent ensemble. Unis, consubstantiels, on ne les distingue plus. Tantôt une longue cantilène se déroule et nous enveloppe de mélancolie ; tantôt c'est assez d'une intonation, d'une inflexion, mais si juste, si profonde ! pour nous émouvoir et nous fondre le cœur. Et quelle poésie, ou sur quelle poésie chante cette musique ! Quelles visions, quels échos évoque la voix de Fanuel berçant le sommeil de la petite mourante au murmure de la mer de Tibériade et de ses roseaux ! Comment parler ici de ce qu'on appelle, en termes affreux, la technique ou le métier ! Faust a bien raison de dire à Gretchen : « Le sentiment, nomme-le comme tu voudras : bonheur, cœur, amour, Dieu. Je n'ai pas de nom pour cela. Le nom n'est que bruit et fumée, obscurcissant la céleste flamme. » Ainsi parfois la musique, la plus belle surtout, nous apparaît comme l'éternelle *innominata*. Le sentiment est tout ce que nous savons d'elle, tout ce que nous souhaitons même d'en savoir. Elle l'exprime et nous le communique. Il suffit. Quant à définir les signes ou les moyens qu'elle emploie, nous ne l'essayons même pas. Nous n'avons pas de nom pour cela.

Un jour, il y a plus de vingt ans, en son *studio* de la via Principe Amedeo, Boito me fit entendre cette dernière scène. Ce jour-là, rien qu'à voir mon ami, rien qu'à l'écouter, je sentis vibrer en moi comme en lui, grâce à lui, le génie commun de sa patrie et de la mienne. L'accord de nos esprits et de nos cœurs en résonna plus profond, plus joyeux, pareil à l'harmonie musicale que définit dans *Falstaff* le sonnet délicieux du jeune Fenton. Et tout bas je me répétais les

mots que Boito m'avait adressés naguère à propos de certaine page de Verdi : « *Arte latina! Arte divina! Divina.* »

L'interprétation musicale de *Néron*, tant par les solistes (dont l'un était des nôtres) que par les chœurs et l'orchestre, fut excellente. Notre compatriote était M. Journet, de l'Opéra (Simon le magicien). Terrible, deux fois terrible, pour le chanteur et pour le tragédien, est le rôle de Néron. M. Pertile l'a chanté d'une voix à laquelle on souhaiterait peut-être encore plus de force, mais non de charme. Les deux noms, les noms véritables, d'Astéria et de Rubria nous échappent. L'une et l'autre cantatrices nous pardonneront de les louer seulement, sans les nommer. Quant à la représentation plastique de la tragédie, celle des choses comme celle des êtres, elle eut une grandeur, une richesse, et non seulement une beauté, mais une vérité qui ne se peut décrire. Les indications, innombrables et précises jusqu'à la minutie, données par l'érudit qu'était le poète, ont été suivies avec non moins d'exactitude que de magnificence. La marche triomphale de Néron sur Rome et, plus loin, l'arrivée, la ruée de la foule, — on eût cru de Rome tout entière, — vers le Cirque Maxime, ont semblé deux immenses tableaux, vivants et mouvants, de l'histoire romaine. « *Tutto il bataclan,* » disait Verdi du grand finale d'*Aïda*. Comment eût-il appelé ces mêlées, autrement grandioses, de couleurs et de formes, de mouvements et de sons? Maintenant quelle est, quelle pouvait être ici la part de la musique? Et même y a-t-il ici vraiment une musique, c'est-à-dire un ordre, une composition, un concert, ou seulement une énorme, presque monstrueuse accumulation de sonorités et de bruits? On ne se le demande même pas. Pour les oreilles comme pour les yeux, l'effet général est d'une puissance inouïe. On le subit sans résistance et sans réserve. Ainsi mis en scène, un opéra n'est pas, suivant le mot connu, « l'ébauche d'un grand spectacle, » il en est la perfection.

Boito vivant et présent, *Néron* sans doute eût été repris, corrigé dix fois, cent fois encore avant d'être livré au public. Mais Boito disparu, le seul Toscanini pouvait être « de ce grand corps l'âme toute puissante. » *Animatore*, ce nom lui siérait bien. La veille de la représentation, pour nous, pour nous seul, il joua, chanta, seul aussi et par cœur, les pages maîtresses de la partition. Et le lendemain elles nous parurent à peine plus belles. Toute cette musique, et d'ailleurs toute musique vit en ce musicien, en ce chef d'orchestre sans pareil. « Chef d'orchestre, » disons-nous. Les Italiens disent « *concertatore.* » Leur mot est plus beau, plus vaste que le nôtre.

C'est l'ordre sonore tout entier qu'il embrasse et dont il désigne le maître. Toscanini rassemble en un *fascio* tout les éléments de son art. Il nous donne l'impression du nombre soumis à l'unité, discipliné, mais inspiré, mais exalté par elle. En musique, et même ailleurs, la chose hélas ! est trop rare aujourd'hui.

Quand je songe au musicien de *Méphistophélès* et de *Néron*, je me rappelle ces paroles de Faust : « Je n'ai fait que désirer et accomplir. » Si grand artiste qu'il ait été, Boito n'a pas accompli tout son désir. Sa musique, malgré les beautés qu'elle renferme, reste parfois inégale à sa pensée. L'article consacré par Édouard Rod à *Néron* s'achevait ainsi : « Derrière la figure principale, reprise avec une merveilleuse patience, dessinée avec un souci d'art admirable, restaurée avec des soins d'érudit, devinée avec des pénétrations de poète, ce sera la fine et fière et noble figure de Boito, chercheur, artiste, penseur, qui nous séduira toujours. » Entre tant de figures que nous avons aimées et qui ne sont plus, nulle ne nous fut plus chère. Aucune ne manque plus cruellement à notre esprit et à notre cœur. Pour la première fois depuis près de quarante ans, en sa ville adoptive, en sa maison, Boito ne nous attendait pas. Vide de sa présence, Milan du moins était plein de son œuvre, de son souvenir et de sa gloire. Sur toutes les lèvres, avec son nom, son âme elle-même, son âme charmante, respirait.

CAMILLE BELLAIGUE.

RÉCEPTION
DE M. HENRI-ROBERT
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La gloire d'avoir arraché à la justice, par la seule parole, tant de têtes qu'elle réclamait, confère à Me Henri-Robert une puissance mystérieuse. Il devait prononcer son remerciement à l'Académie le 12 juin, à deux heures. A une heure et quart, la salle était comble. Quoique la plus grande partie de sa clientèle fît défaut, on peut dire que tout Paris était là, et déjà les invités refluaient jusqu'au bureau. Les huissiers hochaient la tête et disaient : il n'y aura pas de place pour tout le monde. Une princesse de sang royal renonçait à atteindre le banc qui lui était réservé et allait s'asseoir devant le fauteuil de M. Bergson.

Un roulement de tambour : le récipiendaire prend place entre M. Lavedan et M. Henry Bordeaux, du barreau de Chambéry. La figure de Me Henri-Robert est connue de la ville et du peuple. Les cheveux gris sont collés en bandeaux. Les traits agréables et bien construits, les sourcils ascendants, les yeux attentifs derrière le lorgnon, je ne sais quoi de sympathique, de sérieux, de studieux et de sage apparaît d'abord ; mais la fermeté du dessin trahit l'homme d'action. La voix ne mord ni ne chante ; mais son étoffe un peu grise est pleine d'inflexions. Il porte élégamment l'habit à col droit. Les deux mains symétriquement élevées tiennent le texte. Il commence, dans une nuance égale et sourde, en rappelant que son ancien, Olivier Patru, fit en 1640 le premier remerciment académique. Et très simplement il en vient à la biographie d'Alexandre Ribot.

Le destin, qui joue aux à-propos, avait voulu que l'éloge d'un

homme politique à l'Académie se fît au milieu d'une crise politique; que la mémoire du ministre libéral fût célébrée pendant un coup d'État, au moment où une majorité turbulente, usurpant sur la Constitution, venait d'arracher la démission de M. Millerand. Les esprits étaient pleins de ces événements; on faisait des pronostics sur l'élection du nouveau président, et tout à coup on entendait Me Henri-Robert citer les paroles où M. Ribot, il y a plus d'un demi-siècle, flétrissait « la foule de ceux qui nous parlent chaque jour des grandes idées de liberté, de démocratie et qui savent à peine se rendre compte du sens de ces mots, dont, souvent, ils abusent cruellement. » Et cette phrase encore : « Il se défie des faux amis de la liberté, ceux qui ne la veulent que pour eux-mêmes, qui proposent de substituer le despotisme de la majorité au despotisme d'un seul. » Comment, à ces mots, qui semblaient écrits du jour même, les applaudissements n'eussent-ils pas éclaté?

Le public de l'Académie est étrangement sensible à ces allusions que le passé fait à l'avenir. C'est un public fidèle aux souvenirs, attentif aux faits présents et qui, de se trouver dans une enceinte si chargée de gloire, est plus sensible à celles de la patrie. Quand, obéissant à un sentiment qui est devenu un usage, Me Henri-Robert a nommé la Marne et le maréchal Joffre, les applaudissements ont éclaté. Un peu plus tard, le nom du maréchal Foch a été prononcé. Le vainqueur de 1914 et de 1918 s'était glissé sans être vu au rang le plus bas, et, là, d'un front soucieux, il suivait sur la partition. A son nom, les bravos ont éclaté. Beaucoup, qui ne l'avaient pas vu, se sont levés et, penchés au haut de l'hémicycle, l'épaule en avant et le cou tendu, ils cherchaient du regard le glorieux soldat. L'entrée du général Gouraud avait été saluée d'une ovation. Un rappel des avertissements donnés avant la guerre par M. Jules Cambon a été applaudi; et l'ancien ambassadeur à Berlin, faisant le gros dos et détournant la tête, écartait d'une main résignée, avec un sourire de refus, ces trop justes hommages.

Cependant, l'orateur, déroulant l'histoire du dernier demi-siècle, menait M. Ribot jusqu'à cette suprême séance du 21 décembre 1922, où, demandant au Sénat un vote de confiance pour M. Poincaré qui allait à Londres, il fut trahi par ses forces. « Il eut l'énergie de poursuivre son discours. Et l'on put assister à cet émouvant spectacle : le grand vieillard dont, pendant un demi-siècle de vie parlementaire, l'éloquence n'avait cessé de retentir au service de toutes les nobles causes, parlant, pour la dernière fois, assis à la tribune, tous les

sénateurs descendus dans l'hémicycle, l'écoutant, debout, dans un respectueux silence, groupés autour de lui comme pour ne rien perdre des dernières clartés de cette lumière, dont la flamme épuisée semblait vaciller déjà au souffle de la mort prochaine. » Me Henri-Robert voyait lui-même ce tableau qu'il traçait. Et penché en avant, les bras à demi étendus, la voix étouffée, les yeux fixes sous les paupières en coquille, il écoutait ses paroles bien plus qu'il ne les parlait. Magie de l'art oratoire! L'enchanteur s'étonne des fantômes qu'il a lui-même suscités.

Me Henri-Robert avait taillé dans le marbre la figure de M. Ribot. M. Barthou la retoucha à petit coups, et l'amena à une ressemblance plus familière. Animé d'une verve béarnaise encore grossie par la fièvre du moment, le président de la Commission des réparations traça d'un homme qui siègeait sur des bancs opposés, un portrait qui restera un modèle. Je suis convaincu que cet enseignement ne sera pas perdu. Quand la marche funeste des années amènera le jour où l'éloge de M. Barthou sera entendu sous la coupole, son successeur trouvera dans le discours d'hier des exemples, et la vraie manière de louer un homme politique.

L'image que M. Barthou a donnée de Me Henri-Robert, son ami, n'a pas été moins agréable. Cette fête de l'amitié n'allait pas sans bourrades, comme les repas de village. Le public enchanté s'est diverti et a souligné les intentions par de fins sourires. Il n'a pas moins goûté ces idées générales qui sont dans le discours comme des auberges au long d'une grand route et où l'orateur, familier de ces bouchons, se rafraîchit un moment. Tantôt railleuse et tantôt érudite, tantôt faite d'anecdotes et tantôt de pensées, encadrant les portraits dans les maximes, familière et profonde à la fois, la réponse de M. Barthou était, sur toute chose, actuelle et vivante.

HENRY BIDOU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Un publiciste anglais bien connu, M. Garvin, commentant, il y a quelques jours, la crise présidentielle et constitutionnelle en France, écrivait : « Rien de pareil ne pourrait arriver dans aucun autre grand pays; ce serait aussi impossible sous le régime républicain des États-Unis, qu'avec le système monarchique de la Grande-Bretagne... Cette crise est le signe de l'évolution par laquelle les anciennes idées de gouvernement parlementaire sont en train de disparaître presque partout en Europe. » La majorité du 11 mai s'est installée au pouvoir avec une avidité, une brutalité, un mépris des traditions, qui sont la négation de l'esprit parlementaire; le Gouvernement par un parti fermé, organisé et armé, c'est la formule du pouvoir dans la Russie bolchéviste aussi bien que dans l'Italie fasciste; le parti radical-socialiste marche sur ces traces; il n'a pas encore sa milice, mais il possède une forte organisation, des comités qui constituent les cadres du parti, qui, comme au temps de M. Combes, exercent sur leurs élus une surveillance tyrannique et s'immiscent dans toutes les nominations, depuis celles des cantonniers et des facteurs jusqu'à celle du Président de la République. C'est la reconstitution de ces cadres qui a fait le succès des gauches aux élections. Les comités, dont celui de la rue de Valois est la tête, vont avoir, dans le Gouvernement ou à côté, leurs délégués; déjà sont installés M. Alexandre Israël à la présidence du Conseil et M. Alfred Dominique au ministère de l'Intérieur; ils veilleront notamment à la discipline du parti et à la pureté « républicaine » de ses membres. La majorité annonce l'intention de se montrer docile à ses chefs, de voter sans débat tout ce que lui demandera le Gouvernement de son choix, d'agir en tout avec autorité, avec automatisme. Telles sont les perspectives que la majorité nous offre. La journée parlementaire où fut achevée la triste opé-

ration politique que les communistes appellent « l'exécution » de M. Millerand nous a donné un avant-goût de ce que sera la législature.

Tout s'est passé comme nous le laissions prévoir il y a quinze jours. M. François-Marsal, président du Conseil, — qui s'est acquitté jusqu'au bout de ses délicates fonctions avec un tact et une énergie dignes de tous les éloges, — a lu le message présidentiel. M. Millerand, en quelques phrases claires, vigoureuses, irréfutables, y résumait les idées qui ont toujours dirigé son action : paix, labeur, concorde; il appelait l'attention de la Chambre et du Sénat sur le respect de la Constitution, sans lequel « le Président de la République ne serait plus qu'un jouet aux mains des partis, » et il mettait le Parlement en face de ses responsabilités. A la Chambre, M. Reibel avait déposé une demande d'interpellation; mais les quatre groupes de la majorité avaient, le matin, voté la résolution de « ne pas entrer en relations avec un ministère qui, par sa composition, est la négation des droits du Parlement et de refuser le débat inconstitutionnel auquel elle est conviée. » L'hypocrisie des formules dissimulait mal l'embarras de la majorité pour justifier les mesures révolutionnaires qui lui étaient imposées par l'extrême gauche socialiste et communiste. M. Reibel ne put donc prendre la parole que contre l'ajournement de son interpellation; il le fit avec beaucoup de force et de logique, en même temps qu'avec modération, réclamant, au nom de l'honnêteté politique, un débat loyal où la majorité exposerait ses raisons et prendrait ses responsabilités. Le Président du Conseil, M. François-Marsal, insista avec chaleur et émotion pour provoquer un débat. La Chambre entendit encore M. Renaud Jean, au nom des communistes, vomir des injures contre M. Millerand; elle écouta l'apostrophe indignée de M. Fabry. Et ce fut tout. Au vote, 327 voix se prononçaient pour l'ajournement, 217 contre. Le Sénat, auquel on croyait plus d'indépendance, adoptait par dix voix de majorité une motion d'ajournement de l'interpellation de M. Chéron. M. Millerand était étranglé par des muets. Le lendemain, M. François-Marsal revenait lire à la Chambre, et M. Antony Ratier au Sénat, le très bref message de démission du Président de la République. Le Congrès était convoqué à Versailles pour le 13 juin. *L'Humanité*, organe du parti communiste, tirait, à l'usage de la majorité, la conclusion politique de ces déplorables journées : « Que nos adversaires ne s'y trompent pas et ne se prévalent pas de notre appui. Nous le leur prêtons et nous ne le leur prêterons que pour mieux avoir raison d'eux quand le moment sera venu, nous souvenant de

la parole de Lénine : il faut les soutenir, mais comme la corde soutient le pendu. » Et le *Times* donnait le dernier mot : « Tous les bons Français et tous les bons amis de la France regretteront vivement qu'une telle question ait été posée en un pareil moment. »

La veille du Congrès, les chefs du bloc des gauches avaient organisé une réunion préparatoire d'où étaient exclus tous ceux, sénateurs ou députés, qui n'appartenaient pas au cartel « républicain » selon la stricte orthodoxie : ne pourrait être candidat « républicain » que l'homme que désignerait la réunion et lui seul. Mais, en France, le bon sens et l'esprit de liberté ne perdent jamais tout à fait leurs droits ; et les scrutins secrets réservent des surprises à ceux qui prétendent régenter les consciences et les votes. La journée du vendredi fut d'un haut comique, et celle du samedi allait donner à l'intransigeance de la majorité du 11 mai une profitable leçon. Il est ridicule, — outre qu'il est odieux, — de prétendre peser les voix au lieu de les compter; mais l'exclusivisme finit toujours par se retourner contre ses auteurs. Les dirigeants du cartel avaient décidé que le Président de la République serait M. Painlevé ; il serait, à l'Élysée, le symbole de la victoire radicale et socialiste : *otium cum dignitate ;* on devait bien cette récompense « au plus savant des républicains et au plus républicain des savants. » Mais le Sénat tient à ses prérogatives ; quand il élit son Président, il s'applique à le choisir parmi les personnalités notoires susceptibles de revenir de Versailles avec l'escorte de cuirassiers. Le Sénat avait émis, dans la journée tragique du 10, pour éviter un conflit avec la Chambre, un vote dont il n'était pas très fier : l'occasion s'offrait de prouver aux matamores du cartel qu'ils n'étaient pas les seuls maîtres de la France. A la réunion préparatoire vinrent seulement 475 « républicains » et voilà que, parmi ces purs, 307 restaient fidèles à M. Painlevé, mais 149 votaient pour le Président du Sénat, M. Gaston Doumergue, qui avait déclaré « ne pas poser sa candidature devant cette réunion, » ce qui signifiait évidemment qu'il se réservait de la poser devant le Congrès.

Émoi, désarroi, parmi les chefs du cartel ! Ils insistent auprès de M. Doumergue pour qu'il renonce à être candidat; celui-ci répond, avec sa bonhomie souriante, qu'il n'est pas candidat, mais qu'il « ne se reconnaît pas le droit d'empêcher ses amis de renouveler devant l'Assemblée nationale la manifestation faite sur son nom à la réunion préparatoire. » On cherche fiévreusement, mais en vain, une solution, un troisième candidat. M. Briand qui, à ce moment, ne

peut plus guère douter du succès de M. Doumergue, déclare : « Si M. Painlevé était battu, son autorité de Président de la Chambre serait diminuée, la victoire du 11 mai se transformerait en défaite. » Qui l'eût cru ? l'élection de M. Doumergue à la Présidence de la République transformée en défaite républicaine ! On sait l'épilogue : M. Doumergue élu au premier tour par 515 voix contre 309 et proclamé Président de la République pour sept ans. Le bloc des gauches avait si bien manœuvré qu'il faisait de l'élection d'un vieux et ferme républicain-radical comme M. Doumergue un succès pour « la réaction. » Nous n'épiloguerons pas sur la nuance du républicanisme de M. Doumergue; il nous suffit qu'il ait la réputation méritée d'un patriote et qu'il se soit fait, au Sénat, le défenseur de la politique nationale de M. Poincaré. Ses premiers actes, ses allocutions ont prouvé la parfaite dignité, le tact bienveillant, avec lesquels le Président est entré dans son rôle constitutionnel d'arbitre des partis et de symbole de l'unité nationale en face des nations étrangères.

Du 11 mai au 16 juin, la France a perdu, pour les affaires sérieuses, plus d'un mois; elle a donné au monde le spectacle déplorable de ses luttes intérieures, au moment où elle a le plus besoin d'unité morale et de cohésion nationale. M. Herriot, le 12 mai, avait devant lui un rôle enviable; il pouvait, à l'extérieur, en continuant, avec ses méthodes personnelles, avec des nuances dans les moyens d'exécution, recueillir les fruits de la politique de ses prédécesseurs; à l'intérieur, il pouvait donner la formule et l'exemple d'une politique radicale rajeunie, renouvelée, retrempée au feu de la guerre, plus préoccupée d'assurer le développement économique et la stabilité financière du pays que de perpétuer des haines sans objet et d'assouvir des rancunes désuètes. En quelques jours, M. Herriot a perdu la plupart des avantages qui lui auraient permis, sans trahir son parti, de devenir à son tour le chef respecté de la France. C'est déjà diminué et discuté par ses amis eux-mêmes que, le 16 juin, il a reçu de M. Doumergue, élu Président de la République malgré lui et contre lui, la mission de constituer un ministère et la responsabilité du pouvoir. Le Cabinet était tout prêt; M. Herriot garde pour lui les Affaires étrangères et confie les Finances à l'expérience de M. Clémentel. Le choix du général Nollet pour le ministère de la Guerre a été, sauf en Allemagne, très bien accueilli : M. Herriot a tenu à souligner les bonnes raisons pour lesquelles il s'est adressé au chef de la mission militaire de contrôle des armements en Allemagne : « Le général Nollet, a-t-il dit aux journalistes,

est l'homme qui sait le mieux ce qui se passe en Allemagne. En le nommant ministre de la Guerre, j'ai voulu donner un avertissement aux pangermanistes et à tous ceux qui, de l'autre côté du Rhin, rêvent de revanche; » puis il a ajouté en substance, résumant le dernier rapport du général Nollet : l'Allemagne renouvelle la tactique qui a réussi à la Prusse après 1806; quand le traité de Tilsitt lui imposa une limitation de ses armements, elle s'arrangea, en développant les sociétés de préparation, en abrégeant le temps de service, pour donner à toute la nation une éducation militaire. Appeler le général Nollet au Gouvernement c'est, continue M. Herriot, dire à l'Allemagne : « La France est sincèrement animée d'un esprit de paix. Si l'Allemagne démocratique veut marcher dans la même voie, elle nous trouvera tout disposés à l'aider. Si, au contraire, pangermanistes et nationalistes entendent détruire l'ordre et l'équilibre actuels, la France républicaine et démocratique leur dit qu'ils font fausse route et qu'elle ne se laissera ni duper ni endormir. » Ce langage a été entendu : il a ranimé les fureurs des partis nationalistes, qui ne veulent plus voir, dans le cabinet Herriot, que « du poincarisme déguisé, » et suscité, dans les partis démocratiques, une approbation et des espoirs auxquels la bonne foi de M. Herriot fera bien de ne se fier qu'à bon escient.

La déclaration ministérielle, lue le 17 aux Chambres, par M. Herriot et M. Renoult, garde des sceaux, a été une déception : là où elle est précise : suppression de l'ambassade auprès du Saint-Siège, amnistie, relations avec les Soviets, elle annonce des actes ou des intentions déplorables et, sur les points essentiels, elle manque de clarté. Le débat qui a suivi n'a pas dissipé, au contraire, cette fâcheuse impression. M. Herriot y a prononcé, — *l'Ère nouvelle* l'en félicite, — un « discours de combat, » un discours de chef de parti, non de chef de Gouvernement et d'homme d'État. La déclaration donne tout d'abord à penser que le premier souci du nouveau chef du Gouvernement est de tenir ses promesses électorales envers les Comités et envers ses associés du cartel. En tête, comme si rien n'était plus important ni plus pressé, vient la résolution « de ne pas maintenir une ambassade auprès du Vatican, » présentée comme un élément de « paix morale. » Puis vient, comme en un diptyque, l'application rigoureuse de la loi sur les Congrégations et l'annonce d'une large amnistie n'excluant « que les traîtres et les insoumis. » Suppression des « décrets-lois, » retrait des « décrets Bérard » sur l'enseignement classique; réforme admi-

nistrative, le Gouvernement accordant aux fonctionnaires le droit syndical mais leur contestant le droit de grève ; scrutin d'arrondissement ; la « législation républicaine » introduite en Alsace et en Lorraine ; journée de huit heures ; fiscalité démocratique fondée sur l'impôt sur le revenu ; réduction du service militaire actif « sans que la France à aucun moment s'en trouve découverte ou affaiblie » (c'est-à-dire la quadrature du cercle), etc. Il sera temps de discuter ces divers projets et bien d'autres que touche la déclaration quand vindra l'heure de les réaliser.

Sur la politique extérieure M. Herriot se montre en général prudent ; beaucoup de ses déclarations auraient pu être signées de son prédécesseur ; mais pourquoi se laisse-t-il aller à des formules qui donnent du jeu à l'adversaire en paraissant condamner une politique qui fut nécessaire et juste : « Nous sommes hostiles à la politique d'isolement et de force qui conduit à des occupations ou à des prises de gages territoriaux. » La France n'a jamais fait une politique d'isolement ; elle n'a pas cessé de marcher d'accord avec la Belgique, avec nos amis continentaux ; et, si l'Angleterre s'est séparée de nous pour soutenir la politique allemande de résistance, ce fut au détriment de toute l'Europe et il n'y a pas lieu de l'en féliciter ; la politique de la Ruhr n'est devenue une politique de force que par la résistance injustifiée de l'Allemagne soutenue par l'Angleterre ; on ne comprend pas qu'une divergence de vues sur ces points essentiels puisse être publiquement exprimée. Cependant la Ruhr ne sera pas évacuée « avant que les gages prévus par les experts, dont nous acceptons le rapport sans arrière-pensée, aient été, avec des garanties d'exécution équitables et efficaces, constitués et remis aux organismes nationaux qualifiés pour les gérer. » Le désarmement sera contrôlé ; le plus tôt possible, ce contrôle sera confié à la Société des nations. Des mesures de clémence vont être prises à l'égard de la plupart des Allemands condamnés dans les pays rhénans ; la reprise de relations normales avec le Gouvernement soviétique est préparée, etc. Le programme est long ; il n'est pas toujours précis, il est souvent inquiétant. Nous attendrons, pour le discuter, que le nouveau président du Conseil en vienne aux actes ; s'il obtient des succès pour la France, nous serons heureux de les constater.

Au cours du débat du 19 juin, qui d'ailleurs manqua d'ampleur, M. Herriot fut amené à développer quelques points de son programme. Sur les réparations, l'occupation de la Ruhr, il s'efforçait

de rétorquer l'argumentation serrée de M. Bokanowski et de M. Reibel; nous ne retiendrons aujourd'hui que ses explications sur les relations avec le Saint-Siège. M. Herriot se déclare obligé d'honneur à proposer, en 1924, la suppression de l'ambassade parce qu'il en a combattu, en 1919, le rétablissement : c'est une théorie spécieuse; il n'est pas défendu, il est au contraire honorable, pour un homme politique chargé de responsabilités nouvelles, d'élargir son horizon, de se laisser éclairer par les faits; dans l'entraînement de l'opposition, il peut lui arriver de dépasser la mesure, de se placer au point de vue de son parti; mais, au pouvoir, c'est le seul intérêt national qui doit inspirer le langage et diriger les actes d'un chef de gouvernement. Il est très différent de combattre, comme député, le rétablissement des relations avec le Saint-Siège alors qu'elles sont rompues, ou d'en provoquer la rupture, comme Président du Conseil, alors qu'elles sont établies. La rupture de 1905 avait au moins un prétexte, le voyage de M. Loubet à Rome; celle de 1924 n'aurait d'autre raison qu'un changement de majorité; les relations diplomatiques avec les Gouvernements étrangers seraient à la merci d'une saute de vent électorale, tout comme s'il s'agissait d'un ministre ou, depuis la nouvelle jurisprudence, d'un président de la République. La plus haute autorité morale qui soit au monde a le droit de s'attendre à un autre traitement de la part d'un chef de Gouvernement qui prétend restaurer « la paix morale. » M. Herriot se défend d'avoir pris ses résolutions « dans un sentiment d'irrévérence, dans un dessein de persécution. » Mais le fait est qu'il blesse profondément les sentiments des catholiques français, dans leur conscience de catholiques et dans leurs sentiments de Français convaincus, avec les meilleurs et les plus fermes républicains, de Gambetta et de Ferry jusqu'à M. Briand et M. Viviani, que la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège serait beaucoup plus préjudiciable à leur patrie qu'à la Papauté.

Un interrupteur a rappelé que tous ou presque tous les États qui comptent en Europe ont éprouvé le besoin, pendant et après la guerre, s'ils n'étaient pas déjà représentés auprès du Saint-Siège, d'y accréditer un diplomate : ainsi firent l'Angleterre qui a son Église nationale, la Suisse pour les deux tiers protestante, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Serbie, la Pologne, la Lithuanie, tous les États nouveaux ou agrandis. Avant la guerre, l'Empire allemand n'était pas représenté à Rome, où résidaient seulement un ministre de Prusse et un ministre de Bavière; maintenant c'est le Reich lui-même qui

accrédite un ambassadeur auprès du Vatican. Pourquoi cet empressement et ce concours s'il n'existait là-bas, sur la rive droite du Tibre, un foyer rayonnant d'influence morale, un centre d'intérêts politiques ? Que pèse, en face de ce « consentement universel, » la réponse de M. Herriot que la France a le devoir d'agir « non par imitation mais d'après les inspirations de son propre génie. » M. Herriot a-t-il vraiment le droit de croire qu'il incarne à lui seul le génie de la France? Et si la moitié des Français au moins pensent sur ce point autrement que lui, où prend-il le droit de les froisser au détriment des intérêts certains, que personne n'a jamais contestés sérieusement, de la France? M. Herriot affirme que, « en fait comme en droit, la France n'a rien à gagner » au maintien de l'ambassade auprès du Vatican. En invoquant un exemple, il n'a réussi qu'à prouver qu'il connaît mal la question. « S'il s'agit, a-t-il dit, de la protection des catholiques en Orient, j'estime que c'est la France qui en est chargée en vertu du traité signé en 1535 entre François Ier et le Sultan, et cette protection dérive des accords internationaux et non de la bienveillance du Souverain Pontife. » Ce n'est là qu'un des aspects du problème et non le plus important. L'origine de cet ensemble de droits, de traditions et de faits que l'on appelle le Protectorat est en effet dans les *Capitulations*; ces droits ont été confirmés par les traités de Paris et de Berlin. Mais, depuis longtemps, les États chrétiens ont demandé et obtenu des Sultans le droit de protéger eux-mêmes leurs propres nationaux, de sorte que le droit de la France serait théorique et vide si le Saint-Siège n'avait prescrit aux religieux, aux communautés catholiques, quelle que soit leur nationalité, de demander aide et protection à la France et à ses représentants. Ces actes sont la circulaire *Aspera rerum conditio*, signée du Préfet de la Propagande le 22 mai 1888, la lettre de Léon XIII au cardinal Langénieux, archevêque de Reims, confirmée par la lettre de Benoît XV à M. Denys Cochin pendant la guerre. Ainsi la France a, en vertu des traités internationaux, le droit de protéger, mais c'est la bienveillance du Saint-Siège qui lui donne l'occasion d'exercer ce droit. La question, au surplus, a beaucoup perdu de son importance depuis la guerre et le traité de Lausanne; le Protectorat, du moins sous cette forme, n'a plus qu'une valeur politique très diminuée.

Au contraire, l'influence mondiale de la Papauté, depuis la guerre, s'est singulièrement accrue. La politique des âges démocratiques est, avant tout, un combat d'opinion, — la bataille de la Ruhr l'aurait prouvé s'il en avait été besoin, — et l'on veut supprimer notre

ambassade auprès de la plus haute autorité morale qui soit au monde, auprès d'une Puissance qui dispose de moyens formidables pour agir sur l'opinion. M. Groussau a rappelé à la Chambre le jugement de M. Viviani revenant des États-Unis : « On ne peut mesurer le mal que fait à la France la moindre manifestation antireligieuse de notre Parlement. » Quiconque a voyagé est fixé sur ce point. *La Libre Belgique* écrivait récemment : « Les Flamands ne sont pas antifrançais, ils peuvent le devenir par l'anticléricalisme. » M. Herriot a-t-il pensé aux conséquences de son acte en Espagne, en Pologne, au Canada, en Amérique du Sud, en Autriche, en Hongrie, parmi les catholiques allemands qu'il ne faut pas confondre avec les réactionnaires pangermanistes prussiens et luthériens qui, eux, vont se réjouir ? Partout, excepté chez nos ennemis ou nos rivaux, les effets d'une rupture avec le Saint-Siège seraient désastreux. Si peut-être M. Herriot a le respect mystique des principes au nom desquels il prétend consommer la rupture, est-il donc homme à dire : « périssent les colonies plutôt qu'un principe? » Nous dirons, nous : Périssent tous les principes plutôt qu'une parcelle de l'influence française. La déclaration ministérielle accuse implicitement M. Poincaré d'avoir fait une politique « d'isolement ; » sur qui donc M. Herriot espère-t-il s'appuyer? S'il croit rallier à lui les forces révolutionnaires, il se trompe ; elles ne regardent pas vers Paris, même si radicaux et socialistes y règnent, mais vers Moscou. S'il entend s'appuyer sur les démocraties, beaucoup d'entre elles sont catholiques, totalement ou partiellement : il n'y a en Allemagne que deux grands partis qui soient partisans de l'exécution du traité, c'est la social-démocratie et le Centre catholique. Que M. Herriot prenne le temps de réfléchir, de s'élever au-dessus des passions électorales, qu'il se fasse apporter la correspondance de l'ambassade auprès du Vatican, qu'il consulte les archives, qu'il constate en combien de points du monde les intérêts français sont en étroite connexion avec les faits catholiques ; nous croyons à sa bonne foi, et nous sommes sûr qu'il sera édifié ; c'est bien moins de croyances qu'il s'agit ici que d'intérêts.

M. Herriot, dans sa déclaration et son discours, a provoqué une grosse émotion en soulevant mal à propos la question de l'application de la législation française, notamment de la loi de séparation, en Alsace et en Lorraine. M. Schuman, au nom de 21 sur 24 députés des trois départements désannexés, a porté à la tribune, en termes aussi modérés que fermes, une protestation, et

rappelé les promesses solennelles faites par le maréchal Joffre au nom de la France. Vraiment, les débuts de M. Herriot ne sont pas heureux. Le vote final s'en est ressenti; un petit groupe de radicaux, tout en votant pour le Cabinet, a tenu à faire ses réserves; d'autres se sont abstenus; l'ordre du jour de confiance n'a obtenu que 313 voix contre 234. Et le lendemain, le Sénat élisait pour président, à la place de M. Doumergue, M. de Selves, par 151 voix contre 134 à M. Bienvenu-Martin, candidat du cartel des gauches. C'est le second avertissement de la haute Assemblée à la majorité de la Chambre.

M. Herriot a voulu que son premier grand acte de gouvernement extérieur fût une visite à M. Ramsay MacDonald et l'on ne peut que l'en féliciter. Il est arrivé à Chequers le 21 et est resté avec le Premier britannique toute la journée du 22. On regrettera seulement que notre Président du Conseil ne soit pas passé par Bruxelles à l'aller plutôt qu'au retour; il avait eu, il est vrai, une entrevue à Paris avec M. Hymans, qui revenait de Genève, et ses entretiens du 23 avec MM. Theunis et Hymans paraissent avoir apaisé les susceptibilités, faciles à émouvoir, de nos amis belges. Nous savions que M. MacDonald et M. Herriot avaient, l'un et l'autre, le plus grand intérêt et le plus vif désir d'aboutir à une entente. Que s'est-il dit à Chequers? Nous l'ignorons; mais nous nous garderons de reprocher à M. Herriot de faire de la diplomatie secrète : il n'y en a pas d'autre. Les entretiens ont été très cordiaux; les deux chefs de Gouvernement ont fumé ensemble d'excellentes pipes et le communiqué nous dit qu'un « pacte moral de collaboration continue » a été conclu. Il s'agit d'un nouveau printemps de l'Entente cordiale; puisse-t-il, à l'automne, porter des fruits excellents! Aucune question n'a été résolue, si beaucoup ont été examinées; les seuls actes positifs sont l'envoi d'une note commune, conçue en termes très nets et vigoureux, à l'Allemagne sur le désarmement, et le dessein de réunir, probablement le 16 juillet, une conférence pour l'application du programme des experts. Les entretiens de Chequers ont créé une ambiance de confiance et de cordialité, et c'est quelque chose. Aussi bien ne craignions-nous guère que les deux Premiers ministres ne s'entendissent pas; nous aimons seulement à espérer que M. Herriot n'a pas payé trop cher un tel accord : c'est, pour l'avenir, le péril. M. Herriot a dit, à un rédacteur de *l'Indépendance belge*, un mot inquiétant : un pacte défensif serait conclu avec l'Angleterre pour le cas « d'agression préméditée » de l'Allemagne. Voilà le piège, celui dans lequel M. Briand est tombé à Cannes; tout pacte qui n'est pas

une alliance contre l'Allemagne, sans condition et pour tous les cas, n'est qu'un leurre.

Il reste maintenant à causer avec M. Mussolini. Mais le Gouvernement fasciste traverse une crise dont les conséquences seront très graves pour l'Italie et l'Europe. Le *Duce* nous disait, il y a un an : « Je n'ai vraiment de difficultés que du fait de mes amis, » et il ajoutait ce mot qui mériterait d'être historique : « Je ne tolère pas les illégalités individuelles. » Mais, malgré sa vigilance, les illégalités individuelles, les actes de violence, les assassinats même ont toujours été nombreux et impunis. Comment sévir contre d'anciens complices? Il n'est jamais facile de « faire de l'ordre avec du désordre. » L'Italie, au reste, a toujours été le pays des *bravi* et de la *mafia*. Mais cette fois l'affaire est grave ; des fascistes, qui étaient fort avant dans la confiance de M. Mussolini et dans les conseils de direction du parti, ont enlevé un député appartenant à la fraction modérée du parti socialiste, M. Matteotti, et l'ont assassiné. Les coupables, après des péripéties dramatiques, sont arrêtés. L'enquête a révélé des faits inouis ; l'un des auteurs du crime, nommé Dumini, a avoué douze assassinats politiques; Cesare Rossi, directeur du bureau de la presse, Filippelli, rédacteur en chef de l'organe officiel du fascisme, et leurs complices sont tous des personnages importants de l'état-major fasciste; ils avaient à leur service, comme César Borgia, des assassins à gages ! Dans toute l'Italie, l'émotion est à son comble ; on se croirait à la veille d'une guerre civile. M. Mussolini s'est montré énergique ; le sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, M. Finzi, a été remplacé par M. Federzoni, chef des nationalistes ; le *Duce* paraît résolu à faire autour de lui une « désinfection » complète ; il a promis, dans son très courageux discours du 24 au Sénat, que la justice suivrait son cours impitoyable. M. Mussolini a rendu de très grands services à l'Italie ; son prestige n'est pas atteint, mais le fascisme paraît blessé à mort.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.